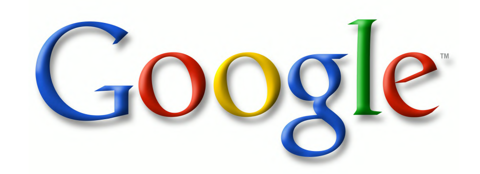
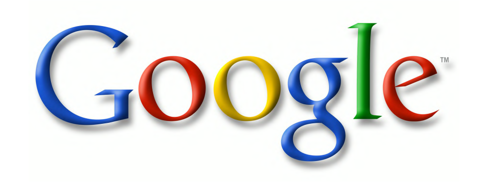





B 453314



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



INTRODUCTION

A LA

VIE DÉVOTE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

20 **Exemplaires** in-4° soleil Japon (insetsu-kioku), enluminés à la main, numerotés à la presse de 1 à 20 et au nom du souscripteur. 500 fr. l'ex.

50 **Exemplaires** in-8° jésus Japon (insetsu-kioku), 2 vol., numerotés à la presse de 1 à 50 60 fr. l'ex.

500 **Exemplaires** in-8° vélin, 2 vol., numerotés à la presse de 1 à 500. 30 fr. l'ex.

N° 7



SAINT FRANÇOIS DE SALES

Peinture à l'huile appartenant à M. G. Burnod

MOUTIERS IMPRIMERIE F. DUCLOZ

INTRODUCTION

A LA

VIE DÉVOTE

PAR

St FRANÇOIS DE SALES

ÉVÊQUE DE GENÈVE

—

RÉIMPRESSION TEXTUELLE DE LA 3e ÉDITION

(1610)

—

BIBLIOGRAPHIE

PAR A. PERRIN

ÉTUDE ICONOGRAPHIQUE

PAR JOHN GRAND-CARTERET

TOME II

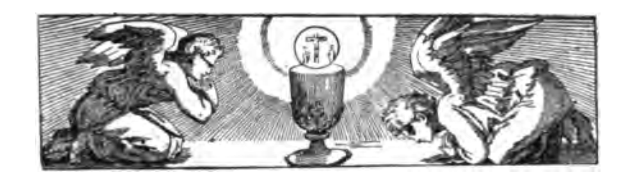


MOUTIERS

F. DUCLOZ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

—

1895



SECONDE PARTIE

DE L'INTRODUCTION

CONTENANT DIUERS ADUIS, POUR L'ESLEUATION DE L'AME A DIEU PAR L'ORAISON & LES SACREMENS

De la neceſſité de l'Oraiſon

CHAPITRE I.



ORAISON met noſtre entendement en la clarté & lumiere diuine, & expoſe noſtre volonté à la chaleur de l'amour celeſte : il n'y a rien qui purge tant noſtre entendement de ſes igno-

rances, & noſtre volonté de ſes affections deprauees. C'eſt l'eau de benediction, qui par ſon arrouſement faict reuerdir & fleurir les plantes de nos bons deſirs, laue nos ames de nos imperfections, & deſaltere nos cœurs de leurs paſſions.

2. Mais ſur tout ie vous conſeille la mentale, & cordiale; & particulierement celle qui ſe fait autour de la vie & paſſion de noſtre Seigneur : en le regardant ſouuent par la meditation, toute voſtre ame ſe remplira de luy, vous apprendrez ſes contenances, & formerez vos actions au modelle des ſiennes. Il eſt la lumiere du monde ; c'eſt donques en luy, par luy, & pour luy que nous deuons eſtre eſclairez & illuminez : c'eſt l'arbre de deſir, à l'ombre duquel nous nous deuons rafraiſchir : c'eſt la viue fontaine de Iacob, pour le lauement de toutes nos ſouilleures. Enfin les enfans, à force d'ouir leurs meres, & de begayer auec elles, apprennent à parler leur langage. Et nous demeu-

rants pres du Sauueur par la meditation, & obſeruants ſes paroles, ſes actions & ſes affections, nous apprendrons, moyennant ſa grace, à parler, faire & vouloir cõme luy. Il faut s'arreſter-là, Philothee, & croyez-moy, nous ne ſçaurions aller à Dieu le Pere, que par ceſte porte ; car tout ainſi que la glace d'vn miroüer ne ſçauroit arreſter noſtre veuë, ſi elle n'eſtoit enduite d'eſtain, ou de plomb par derriere ; auſſi la Diuinité ne pourroit eſtre bien contemplée par nous en ce bas monde, ſi elle ne ſe fuſt ioincte à la ſacrée humanité du Sauueur, duquel la vie & la mort ſont l'object le plus proportionné, ſoüef, delicieux, & profitable, que nous puiſſions choiſir pour noſtre meditation ordinaire. Le Sauueur ne s'appelle pas pour neant le pain deſcendu du ciel : car comme le pain doit eſtre mangé auec toutes ſortes de viandes, auſſi le Sauueur doit eſtre medité, conſideré & recerché en toutes nos oraiſons & actions. Sa vie & mort a

efté difpofee & diftribuee en diuers poincts, pour feruir à la meditation, par plufieurs autheurs : ceux que ie vous confeille, font S. Bonauenture, Bellintani, Brune, Capilia.

3. Employez y chaque iour vne heure deuant difner, s'il fe peut, au commencement de voftre matinee, parce que vous aurez voftre efprit moins embarraffé, & plus frais apres le repos de la nuict. N'y mettez pas auffi d'auantage d'vne heure, fi voftre pere fpirituel ne le vous dit expreffement.

4. Si vous pouuez faire ceft exercice dans l'Eglife, & que vous y treuuiez affez de tranquillité, ce vous fera vne chofe fort aifee & commode, parce que nul, ny pere, ny mere, ny fẽme, ny mary, ny autre quelconque ne pourra vous bonnement empefcher de demeurer vne heure dans l'Eglife, là où eftant en quelque fubiection, vous ne pourriez peut-eftre pas vous promettre d'auoir vne heure fi franche dedans voftre maifon.

5. Commencez toutes ſortes d'oraiſons, ſoit mentale, soit vocale, par la preſence de Dieu, & tenez ceſte reigle ſans exception, & vous verrez dans peu de temps combien elle vous ſera profitable.

6. Si vous me croyez, vous direz voſtre *Pater*, voſtre *Aue Maria*, & le *Credo*, en Latin : mais vous apprendrez auſſi à bien entēdre les paroles qui y ſont, en voſtre langage, afin que les diſant au langage commun de l'Egliſe, vous puiſſiez neātmoins ſauourer le ſens admirable & delicieux de ces ſainctes oraiſons, leſquelles il faut dire, fichant profondément voſtre penſee, & excitant vos affections ſur le ſens d'icelles ; & ne vous haſtant nullement pour en dire beaucoup, mais vous eſtudiant de dire, ce que vous direz, cordialement : car vn ſeul *Pater*, dict auec ſentiment, vaut mieux que pluſieurs recitez viſtement, & couramment.

7. Le chappellet eſt vne tres-vtile maniere de prier, pourueu que vous le

ſçachiez dire comme il cõuient : & pour ce faire, ayez quelqu'vn des petits liurets, qui enſeignent la façon de le reciter. Il eſt bon auſſi de dire les Letanies de noſtre Seigneur, de noſtre Dame, & des Sainɛ̃ts, & toutes les autres prieres vocales qui ſont dedans les manuels & heures approuuees : à la charge neantmoins, que ſi vous auez le don de l'oraiſon mentale, vous lui gardiez touſiours la principale place; En ſorte que ſi apres icelle, ou pour la multitude des affaires, ou pour quelque autre raiſon vous ne pouuiez point faire de priere vocale, vous ne vous en mettiez point en peine pour cela, vous contentant de dire ſimplement auãt ou apres la meditation, l'Oraiſon dominicale, la ſalutation Angelique, & le Symbole des Apoſtres.

8. Si faiſant l'oraiſon vocale, vous ſentez voſtre cœur tiré & conuié à l'oraiſon interieure ou mentale, ne refuſez point d'y aller, mais laiſſez tout doucement couler voſtre eſprit de ce coſté-là ; & ne vous

ſouciez point de n'auoir pas acheué les oraiſons vocales que vous vous eſtiez propoſees : car la mentale que vous aurez faite en leur place, eſt plus agreable à Dieu, & plus vtile à voſtre ame : i'excepte l'office Eccleſiaſtique, ſi vous eſtes obligee de le dire; car en ce cas-là, il faut rendre le deuoir.

9. S'il aduenoit que toute voſtre matinee ſe paſſaſt ſans ceſt exercice ſacré de l'oraiſon mentale, ou pour la multiplicité des affaires, ou pour quelque autre cauſe, (ce que vous deuez procurer n'aduenir point tant qu'il vous ſera poſſible), taſchez de reparer ce défaut l'apres diſnée, en quelque heure la plus eſloignee du repas, parce que ce faiſant ſur iceluy, & auuant que la digeſtion ſoit fort acheminee, il vous arriueroit beaucoup d'aſſoupiſſemens, & voſtre ſanté en feroit intereſſee.

Que ſi toute la iournee vous ne pouuiez la faire, il faut reparer cette perte, multipliant les oraiſons iaculatoires, & par la

lecture de quelque liuure de deuotion, auec quelque penitence, qui empefche la fuitte de ce defaut, & auec cela faites vne forte de refolution, de vous remettre en train le iour fuyuant.





Briefue methode pour la meditation : & premierement de la presence de Dieu : premier poinct de la preparation

Chapitre II.



Ais vous ne fçauez peut-eftre pas, Philothee, comme il faut faire l'oraifon mentale ; car c'eft vne chofe, laquelle par malheur peu de gens fçauent en noftre aage ; c'eft pourquoy ie vous prefente vne fimple & briefue methode pour cela ; en attendant que par la lecture de plufieurs beaux liures, qui ont efté compofez fur ce fujet,

& ſur tout par l'vſage, vous en puiſſiez eſtre plus amplement inſtruite. Ie vous marque premierement la preparation, laquelle conſiſte en deux poincts : dont le premier eſt de ſe mettre en la preſence de Dieu, & le ſecond d'inuoquer ſon aſſiſtance. Or pour vous mettre en la preſence de Dieu, ie vous propoſe quatre principaux moyens, deſquels vous vous pourrez ſeruir à ce commencement.

Le premier giſt en vne viue & attentiue apprehenſion de la toute preſence de Dieu, c'eſt à dire, que Dieu eſt en tout & par tout, & qu'il n'y a lieu, ni choſe en ce monde, où il ne ſoit, d'vne treſ-veritable preſence, de ſorte que comme les oiſeaux, où qu'ils volent, rencōtrent touſiours l'air : ainſi, où que nous allions, où que nous ſoyons, nous trouuons Dieu preſent; chacun ſçait cette verité, mais chacun n'eſt pas attentif à l'apprehender. Les aueugles ne voyans pas vn Prince, qui leur eſt preſent, ne laiſſent pas de ſe tenir en reſpect,

s'ils ſont auertis de ſa preſence : mais la verité eſt, que parce qu'ils ne le voyent pas, ils oublient aiſément qu'il ſoit preſent, & s'en eſtans oubliez, ils perdent encore plus aiſément le reſpect & la reuerence. Helas, Philothee ! nous ne voyons pas Dieu, qui nous eſt preſent ; & bien que la foy nous aduertiſſe de ſa preſence, ſi eſt-ce que ne le voyant pas de nos yeux, nous nous en oublions bien ſouuent, & lors nous nous comportons comme ſi Dieu eſtoit bien loing de nous ; car encor que nous ſçachions bien qu'il eſt preſent à toutes choſes, ſi eſt-ce que n'y penſant point, c'eſt tout autant cõme ſi nous ne le ſçauions pas C'eſt pourquoy touſiours auant l'oraiſon il faut prouoquer noſtre ame à vne attentiue penſee & conſideratiõ de ceſte preſence de Dieu. Ce fut l'apprehenſion de Dauid, quand il s'eſcrioit. *Si ie monte au Ciel, ô mon Dieu, vous y eſtes ; ſi ie deſcends en enfer, vous y eſtes ;* & ainſi nous deuons vſer des paroles de

Iacob, lequel ayant veu l'eſchelle ſacree, *ô que ce lieu,* dit-il, *eſt redoutable ! vrayement Dieu eſt icy, & ie n'en ſçauois rien :* il veut dire qu'il n'y penſoit pas ; car au reſte il ne pouuoit ignorer, que Dieu ne fuſt en tout, & par tout. Venant donques à la priere, il vous faut dire de tout voſtre cœur, & à voſtre cœur ; ô mon cœur, mon cœur ! Dieu eſt vrayement icy.

Le ſecond moyen de ſe mettre en ceſte ſacree preſence, c'eſt de penſer que non ſeulement Dieu eſt au lieu où vous eſtes, mais qu'il eſt tres-particulierement en voſtre cœur, & au fond de voſtre eſprit, lequel il viuifie & anime de ſa diuine preſence, eſtant là, comme le cœur de voſtre cœur, & l'eſprit de voſtre eſprit; car comme l'ame eſtant reſpandue par tout le corps, ſe troue preſente en toutes les parties d'iceluy & reſide neantmoins au cœur d'vne ſpeciale reſidence; de meſme que Dieu eſtant tres-preſent à toutes choſes, aſſiſte toutesfois d'vne ſpeciale façon à noſtre eſprit. Et

pour cela Dauid appeloit Dieu, *Dieu de ſon cœur*; & Paul diſoit que *nous viuons, nous nous mouuons, & ſommes en Dieu.* En la conſideration donques de cette verité, vous exciterez vne grande reuerence en voſtre cœur à l'endroit de Dieu, qui luy eſt intimement preſent.

Le troiſieſme moyen, c'eſt de conſiderer noſtre Sauueur, lequel en ſon humanité regarde dés le ciel toutes les perſonnes du monde, mais particulierement les Chreſtiens qui ſont ſes enfans, & plus ſpecialemẽt ceux qui ſont en priere, deſquels il remarque les actions, & deportemens. Or cecy n'eſt pas vne ſimple imagination, mais vne vraye verité : car encor que nous ne le voyons pas, ſi eſt-ce que de là haut il nous conſidere. S. Eſtienne le vit ainſi au temps de ſon martyre : ſi que nous pouuons bien dire auec l'eſpouſe, *le voilà qu'il eſt derriere la paroy, voyant par les feneſtres, regardant par les treillis.*

La quatrieſme façõ conſiſte à ſe ſeruir

de la ſimple imaginatiõ, nous repreſentans le Sauueur en ſon humanité ſacree, comme s'il eſtoit pres de nous : ainſi que nous auons accouſtumé de nous repreſenter nos amis, & de dire, ie m'imagine de voir vn tel, qui fait cecy & cela, il me ſemble que ie le vois, ou choſe ſemblable. Mais ſi le treſ ſainct Sacrement de l'autel eſtoit preſent, alors cette preſence ſeroit reelle, & non purement imaginaire ; car les eſpeces & apparences du pain, ſeroient comme vne tapiſſerie, derriere laquelle noſtre Seigneur eſtãt reellement preſent, nous void & conſidere, quoy que nous ne le voyõs pas en ſa propre forme. Vous vſerez donc, Philothee, de l'vn de ces quatre moyens, pour meſtre voſtre ame en la preſence de Dieu, auant l'oraiſon : & ne faut pas les vouloir employer tous enſemblement, mais ſeulement vn à la fois & cela brieſuement & ſimplement.



De l'inuocation second poinct de la preparation

CHAPITRE III.



'INUOCATION ſe faict en ceſte maniere : voſtre ame ſe ſentant en la preſence de Dieu, ſe proſterne en vne extreme reuerẽce, ſe cognoiſſant tres-indigne de demeurer deuant vne ſi ſouueraine Maieſté : & neãtmoins ſçachant que cette meſme bonté le veut, elle luy demande la grace de la biẽ ſeruir & adorer en cette meditatiõ. Que ſi vous le voulez, vous pourrez vſer de quelques parolles courtes & enflã-

mees, comme ſont celles icy de Dauid : *Ne me reiettez point, ô mon Dieu, deuant voſtre face, & ne m'oſtez point la faueur de voſtre S. Eſprit : Eſclairez voſtre face ſur voſtre ſeruante, & ie conſidereray vos merueilles : donnez-moy l'entendement, & ie regarderay voſtre loy, & la garderay de tout mon cœur.* Ie ſuis voſtre ſeruãte, donnez-moy l'eſprit ; & telles paroles ſemblables à cela. Il vous ſeruira encore d'adiouſter l'inuocation de voſtre bon Ange, & des ſacrees perſonnes qui ſe trouueront au myſtere que vous meditez : comme en celuy de la mort de noſtre Seigneur, vous pourrez inuocquer noſtre Dame, S. Iean, la Magdalaine, le bon larron, afin que les ſentimẽts & mouuemẽs interieurs qu'ils y receurent, vous ſoient communiquez, & en la meditation de voſtre mort, vous pourrez inuoquer voſtre bon Ange, qui ſe trouuera preſent, afin qu'il vous inſpire des conſiderations conuenables, & ainſi des autres myſteres.



De la propofition du myftere, troifiefme poinct de la preparation

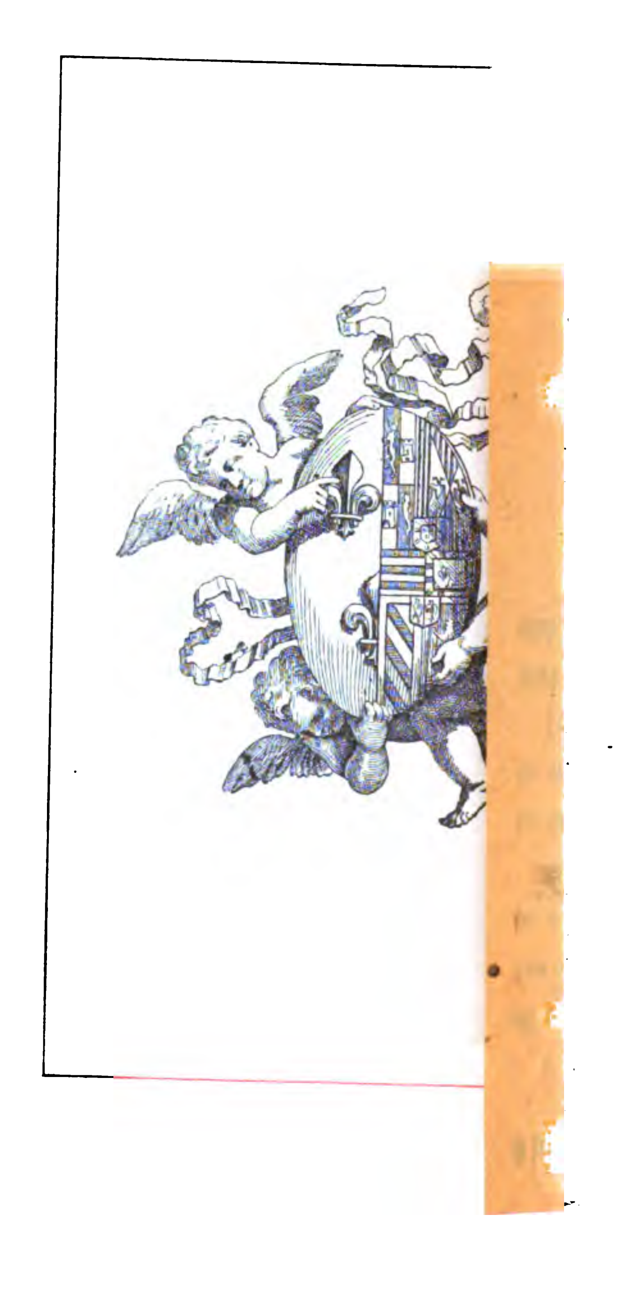
Chapitre IV.



Pres ces deux poincts ordinaires de la meditatiõ, il y en a vn troifiefme, qui n'eft pas commun à toutes fortes de meditations, c'eft celuy que les vns appellent fabrication du lieu, & les autres, leçon interieure. Or ce n'eft autre chofe que de propofer à fon imagination le corps du myftere que l'on veut mediter, comme s'il

ſe paſſoit reellement & de ſait en noſtre preſence. Par exemple, ſi vous voulez mediter noſtre Seigneur en croix, vous vous imaginez d'eſtre au mont de Caluaire, & que vous voyez tout ce qui ſe fit, & ſe dit au iour de la Paſſiõ : ou ſi vous voulez (car c'eſt tout vn) vous vous imaginerez qu'au lieu meſme où vous eſtes, ſe fait le crucifiement de noſtre Seigneur, en la façon que les Euãgeliſtes le deſcriuẽt. I'en dis de meſme, quand vous mediterez la mort, ainſi que ie l'ay marqué en la meditation d'icelle ; comme auſſi à celle de l'Enſer, & en tous ſemblables myſteres, où il s'agit de choſes viſibles, & ſenſibles; car quãt aux autres myſteres de la grandeur de Dieu, de l'excellence des vertus, de la fin pour laquelle nous ſommes creez, qui ſont des choſes inuiſibles, il n'eſt pas queſtion de vouloir ſe ſeruir de cette ſorte d'imagination. Il eſt vray que l'on peut bien employer quelque ſimilitude, & comparaiſon, pour ayder à la

confideration : mais cela eft aucunement difficile à rencontrer, & ie ne veux traicter auec vous que fort fimplement, & en forte que voftre efprit ne foit pas beaucoup trauaillé à faire des inuentions. Or par le moyen de cefte imagination nous enfermons noftre efprit dans le myftere que nous voulons mediter, à fin qu'il n'aille pas courant çà & là, ne plus ne moins que l'on enferme vn oyfeau dans vne cage, ou bien comme l'on attache l'efperuier à fes longes, à fin qu'il demeure deffus le poing. Quelques vns vous diront neantmoins qu'il eft mieux d'vfer de la fimple penfee de la foy, & d'vne fimple apprehenfion toute mentale & fpirituelle, en la reprefentation de ces myfteres, ou bien de confiderer que les chofes fe font en voftre propre efprit, mais cela eft trop fubtil pour le commencement : & iufques à ce que Dieu vous efleue plus haut, ie vous confeille Philothee, de vous retenir en la baffe vallee que ie vous monftre.





Des conſiderations, ſeconde partie de la meditation.

CHAPITRE V.



APRES l'action de l'imagination, s'enſuit l'action de l'entendement, que nous appelons meditation, qui n'eſt autre choſe, qu'vne ou pluſieurs conſiderations faites, afin d'eſmouuoir nos affections en Dieu, & aux choſes diuines : en quoy la meditation eſt differente de l'eſtude, & des autres penſees & conſiderations, leſquelles ne ſe font pas pour acquerir la vertu, ou l'amour de Dieu, mais pour quelques

autres fins, & intentions, comme pour deuenir ſçauant, pour en eſcrire, ou diſputer. Ayant doncques enfermé voſtre eſprit, comme i'ay dit dans l'enclos du ſubjet que vous voulez mediter, ou par l'imagination, ſi le ſujet eſt ſenſible, ou par ſa ſimple propoſition, s'il eſt inſenſible; vous commencerez à faire ſur iceluy des conſiderations, dont vous verrez des exemples tous formez és meditations que ie vous ay donnees. Que ſi voſtre eſprit treuue aſſez de gouſt, de lumiere & de fruict ſur l'vne des conſiderations, vous vous y arreſterez ſans paſſer plus outre; faiſant comme les abeilles, qui ne quittent point la fleur tandis qu'elles y treuuent du miel à recueillir. Mais ſi vous ne rencontrez pas ſelon voſtre ſouhait en l'vne des conſiderations, apres auoir vn peu marchandé, & eſſayé, vous paſſerez à vne autre: mais allez tout bellement & ſimplement en cette beſongne ſans vous y empreſſer.



Des affections & resolutions, troisiéme partie de la meditation

CHAPITRE VI.



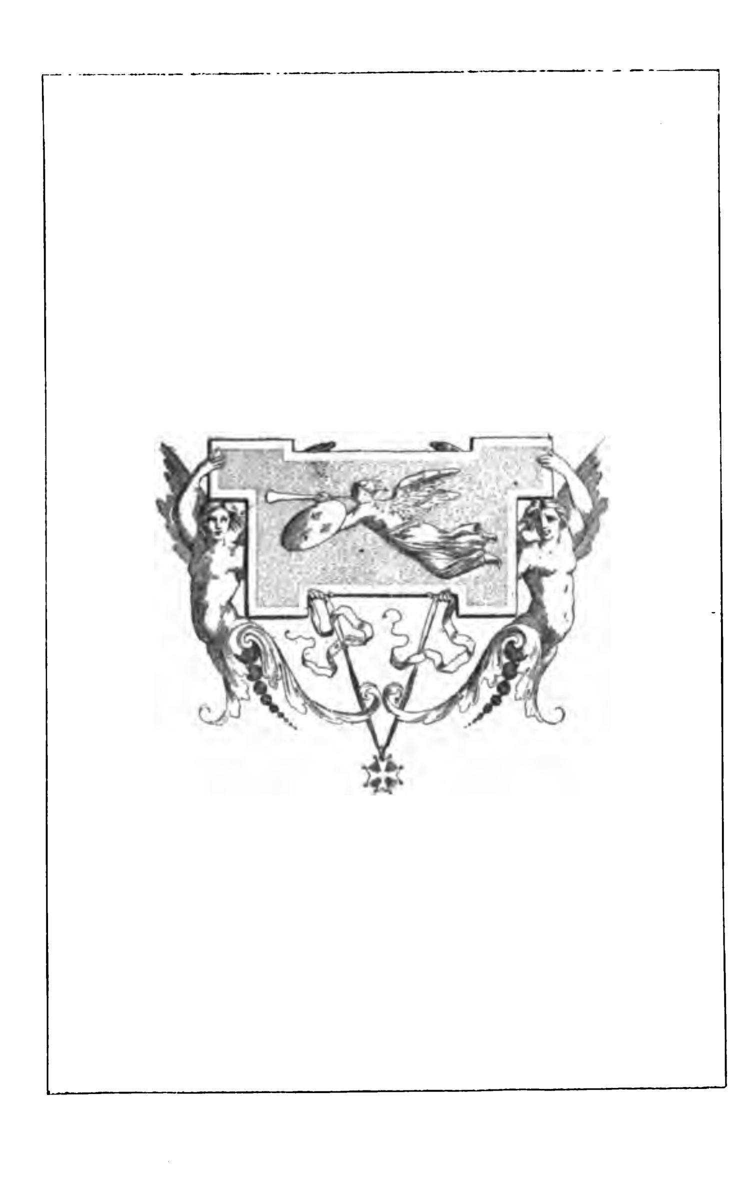
A meditation respand des bons mouuemens en la volonté, ou partie affectiue de nostre ame, comme sont l'amour de Dieu & du prochain : le desir du Paradis & de la gloire, le zele du salut des ames, l'imitatiõ de la vie de nostre Seigneur, la cõpassion, l'admiration, la resiouïssance, la crainte de la disgrace de Dieu, du Iugement, & de l'Enfer : la haine du peché, la

confiance en la bonté & mifericorde de Dieu, la cõfufion pour noftre mauuaife vie paffee : & en ces affections noftre efprit fe doit efpancher & eftẽdre le plus qu'il luy fera poffible. Que fi vous voulez eftre aidee pour cela, prenez en main le premier tome des meditations de dom André Capilia, & voyez fa preface : car en icelle il monftre la façõ, auec laquelle il faut dilater fes affections : & plus amplement le pere Arias en fon traicté de l'oraifon.

Il ne faut pas pourtant, Philothee, s'arrefter tant à ces affections generales, que vous ne les conuertiffiez en des refolutions fpeciales, & particulieres, pour voftre correction & amendement. Par exemple, la premiere parole que noftre Seigneur dit fur la croix, refpandra fans doute vne bonne affection d'imitation en voftre ame ; à fçauoir, le defir de pardonner à vos ennemis, & de les animer. Or ie dis maintenant que cela eft peu de chofe, fi vous

n'y adiouſtez vne reſolution ſpeciale en ceſte ſorte. Or ſus dõcques, ie ne me picqueray plus de telles paroles faſcheuſes qu'vn tel, & vne telle, mõ voiſin, ou ma voiſine, mon domeſtique ou ma domeſtique diſent de moy, ny de tel, & tel meſpris qui m'eſt faict par ceſtuy-cy, ou ceſtuy-là, au contraire ie diray, & feray telle, & telle choſe pour le gaigner, & adoucir, & ainſi des autres. Par ce moyen, Philothee, vous corrigerez vos fautes en peu de temps, là où par les ſeules affections vous le ferez tard, & mal aiſément.







De la conclusion, & bouquet spirituel

CHAPITRE VII.



NFIN il faut cõclure la meditatiõ par trois actiõs, qu'il faut faire auec le plus d'humilité que l'õ peut. La premiere c'est l'action de graces, remerciant Dieu des affections, & resolutions qu'il nous a donnees, & de sa bonté, & misericorde, que nous auons descouuerte au mystere de la meditation. La seconde, c'est l'action d'offrande, par laquelle nous offrons à Dieu sa mesme

bonté & misericorde, la mort, le sang, les vertus de son Fils : & conioinctement auec icelles nos affections, & resolutions.

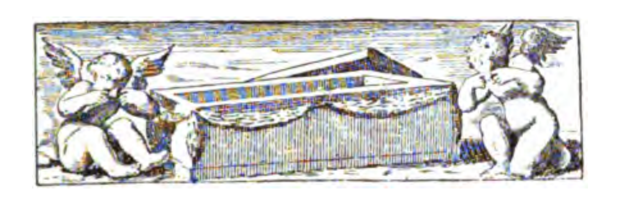
La troisiesme action est celle de la supplication, par laquelle nous demandons à Dieu, & le coniurons de nous communiquer les graces, & vertus de son Fils, & de donner la benediction à nos affections, & resolutions, à fin que nous les puissions fidellemẽt executer, puis nous prions de mesme pour l'Eglise, pour nos Pasteurs, parens, amis, & autres, employans à cela l'intercession de nostre Dame, des Anges, & des Saincts : enfin i'ay marqué qu'il falloit dire le *Pater noster*, & *Aue Maria*, qui est la generale, & necessaire priere de tous les fideles.

A tout cela i'ay adiousté qu'il falloit cueillir vn petit bouquet de deuotion : & voicy ce que ie veux dire. Ceux qui se sont proumenes en vn beau iardin, n'en sortent pas volontiers sans prendre en leur main quatre ou cinq fleurs, pour les odorer, &

tenir le lõg de la iournée : ainſi noſtre eſprit ayant diſcouru ſur quelque myſtere par la meditation, nous deuons choiſir vn, ou deux, ou trois poincts que nous aurons treuuez plus à noſtre gouſt, & plus propres à noſtre entendement pour nous en reſſouuenir le reſte de la iournée, & les odorer ſpirituellement. Or cela ſe fait ſur le lieu meſme, auquel nous auons fait la meditation, en nous-y entretenant ou proumenant ſolitairement quelque temps apres.







Quelques aduis tres vtiles sur le sujet de la meditation

Chapitre VIII.

L faut sur tout, Philothee, qu'au sortir de vostre meditatiõ vous reteniez les resolutions & deliberations que vous aurez prinses, pour les pratiquer soigneusemẽt ce iour là. C'est le grand fruict de la meditation, sans lequel elle est bien souuent, nõ seulement inutile, mais nuisible, parce que les vertus meditees, & non pratiquees,

entſent quelquesfois l'eſprit & le courage : nous eſtāt bien aduis que nous ſommes tels que nous auons reſolu & deliberé d'eſtre : ce qui eſt ſans doute veritable, ſi les reſolutions ſont viues & ſolides ; mais elles ne ſont pas telles, ains vaines & dangereuſes, ſi elles ne ſont practiquees ; il faut donc par tous moyens s'eſſayer de les prattiquer, & en cercher les occaſions petites ou grandes. Par exēple, ſi i'ay reſolu de gaigner par douceur l'eſprit de ceux qui m'offenſent, ie cercheray ce iour-là de les rencōtrer pour les ſaluër amiablement : & ſi ie ne les puis rencontrer, au moins de dire bien d'eux & prier Dieu en leur faueur.

Au ſortir de cette oraiſon cordiale, il vous faut prendre garde de ne point donner de ſecouſſe à voſtre cœur : car vous eſpancheriez le baume que vous auez receu par le moyen de l'oraiſon. Ie veux dire, qu'il faut garder, s'il eſt poſſible, un peu de ſilence, & remuer tout deucement voſtre

cœur de l'oraiſon aux affaires, retenant le plus longtemps qu'il vous ſera poſſible, le ſentiment & les affections que vous aurez conceües. Vn homme qui auroit receu dans vn vaiſſeau de belle porceleine, quelque liqueur de grand prix, pour l'apporter dans ſa maiſon, il iroit doucement, ne regardant point à coſté, mais tantoſt deuant ſoy, de peur de heurter à quelque pierre, ou faire quelque mauuais pas, tantoſt à ſon vaſe, pour voir s'il panche point : vous en deuez faire de meſme au ſortir de la meditation ; ne vous diſtrayez pas tout à coup, mais regardez ſimplement deuant vous; comme ſeroit à dire, s'il vous faut rencontrer quelqu'vn que vous ſoyez obligee d'entretenir ou oüir, il n'y a remede, il faut s'accommoder à cela ; mais en telle ſorte que vous regardiez auſſi à voſtre cœur, à fin que la liqueur de la ſaincte oraiſon ne s'eſpanche que le moins qu'il ſera poſſible.

Il faut meſme que vous vous accouſtu-

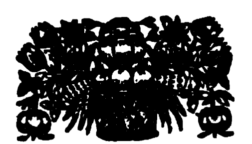
miez à ſçauoir paſſer de l'Oraiſon à toutes ſortes d'actions, que voſtre vacation & profeſſion requiere iuſtement, & legitimement de vous, quoy qu'elles ſemblent bien eſloignees des affections que vous auez receuës en l'Oraiſon. Ie veux dire, vn Aduocat doit ſçauoir paſſer de l'Oraiſon à la plaidoyerie : le marchãd au traffic, la femme mariee au deuoir de ſon mariage, & au tracas de ſon meſnage, auec tant de douceur & de trãquillité, que pour cela ſon eſprit n'en ſoit point troublé : car puis que l'vn & l'autre eſt ſelon la volõté de Dieu, il faut faire le paſſage de l'vn & l'autre en eſprit d'humilité & deuotion.

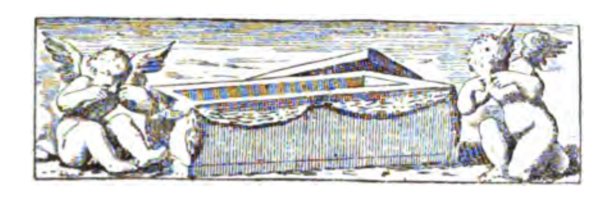
Sachez encor, qu'il vous arriuera quelquesfois qu'incontinent apres la preparation, voſtre affection ſe treuuera toute eſmeuë en Dieu : alors, Philothee, il luy faut laſcher la bride, ſans vouloir ſuiure la methode que ie vous ay donnee. Car bien que pour l'ordinaire la conſideration doit preceder les affections & reſolutions ; ſi

eſt-ce que le ſainct Eſprit vous donnant les affections auant la conſideration, vous ne deuez pas recercher la cõſideration, puis qu'elle ne ſe fait que pour eſmouuoir l'affectiõ. Bref touſiours quand les affections ſe preſenteront à vous, il les faut receuoir, & leur faire place, ſoit qu'elles arriuent auant, ou apres toutes les conſiderations. Et quoy que i'aye mis les affections apres toutes les conſiderations, ie ne l'ay faict que pour mieux diſtinguer les parties de l'oraiſon : car au demeurant, c'eſt vne regle generale qu'il ne faut iamais retenir les affections, ains les laiſſer touſiours ſortir, quand elles ſe preſentent. Ce que ie dis non ſeulement pour les autres affections, mais auſſi pour l'action de graces, l'offrande & la priere, qui ſe peuuent faire parmy les conſiderations ; ne les faut non plus retenir que les autres affections, bien que par apres, pour la concluſion de la meditation, il faille les repeter & reprendre. Mais

quand aux refolutions, il les faut faire apres les affections, & fur la fin de toute la meditation, auant la conclufion : d'autant qu'ayans à nous reprefenter des objects particuliers & familiers, elles nous mettroyēt en danger fi nous les faifons parmy les affections, d'entrer en des diftractions.

Emmy les affections & refolutions, il eft bon d'vfer de colloque, & parler tantoft à noftre Seigneur, tantoft aux Anges, & aux perfonnes reprefentees aux myfteres, aux Saincts, & à foy-mefme à fon cœur, aux pecheurs, & mefme aux creatures infenfibles, comme l'on void que Dauid fait en fes Pfeaumes, & les autres Saincts en leurs meditations & oraifons.





Pour les ſeichereſſes qui arriuent en la meditation

CHAPITRE IX.



S'IL vous arriue, Philothee, de n'auoir point de gouſt ny de conſolation en la meditation, ie vous conjure de ne vous point troubler : mais quelque-fois ouurez la porte aux parolles vocales : lamentez-vous de vous-meſme à noſtre Seigneur : confeſſez voſtre indignité, priez-le qu'il vous ſoit en aide, baiſez ſõ image, ſi vous l'auez, dites-luy ces parolles

de Iacob, *ſi ne vous laiſſeray-ie point, Seigneur, que vous ne m'ayez donné voſtre benediction* ou celles de la Cananée : *Ouy, Seigneur, ie ſuis vne chienne, mais les chiens mangẽt des miettes de la table de leur maiſtre.*

Autresfois prenez vn liure en main, & le liſez auec attention, iuſques à ce que voſtre eſprit ſoit reſueillé & remis en vous : picquez quelquefois voſtre cœur par quelque contenance & mouuement de deuotion exterieure, vous proſternant en terre, croiſant les mains ſur l'eſtomach, embraſſant vn Crucifix, cela s'entend, ſi vous eſtes en quelque lieu retiré. Que ſi apres tout cela, vous n'eſtes point conſolee, pour grande que ſoit voſtre ſeichereſſe, ne vous troublez point, mais continuez à vous tenir en vne contenance deuote deuant voſtre Dieu. Combien de Courtiſans y a-il, qui vont cent fois l'annee en la chambre du Prince, ſans eſperance de luy parler : mais ſeulement pour eſtre

veus de luy, & rendre leur deuoir ? Ainſi deuons-nous venir, ma chere Philothee, à la ſaincte oraiſon purement & ſimplement, pour rendre noſtre deuoir, & teſmoigner noſtre fidelité. Que s'il plaiſt à la diuine Majeſté de nous parler & s'entretenir auec nous par ſes ſainctes inſpirations & conſolations interieures, ce nous ſera ſans doute vn grãd hõneur, & vn plaiſir treſ-delicieux; mais s'il ne luy plaiſt pas de nous faire ceſte grace, nous laiſſans là ſans nous parler, non plus que s'il ne nous voyoit pas : & que nous ne fuſſions pas en ſa preſence, nous ne deuons pourtant pas ſortir, ains au contraire, nous deuons demeurer là deuant ceſte ſouueraine bonté, auec vn maintien deuotieux & paiſible, & lors infailliblemẽt il agreera noſtre patience, & remarquera noſtre aſſiduité & perſeuerance : ſi qu'vne autre fois quand nous reuiendrons deuant luy, il nous fauo-riſera, & s'entretiendra auec nous par ſes conſolations, nous faiſant voir l'amœnité

de la ſaincte oraiſon. Mais quand il ne le ſeroit pas contentons nous, Philothee, que ce nous eſt vn honneur trop plus grand d'eſtre aupres de luy & à ſa veuë.





Exercice pour le matin

CHAPITRE X.



VTRE cefte oraifon mẽtale entiere & formee, & les autres oraifons vocales que vous deuez faire vne fois le iour : il y a cinq autres fortes d'oraifons plus courtes, & qui font cõme aduancement & furjeons de l'autre grande oraifon : entre lefquelles la premiere eft celle qui fe fait le matin, comme vne preparation generale à toutes les

œuures de la iournée : Or vous la ferez en ceſte ſorte.

1. Remerciez, & adorez Dieu profondemẽt, pour la grace qu'il vous a faicte, de vous auoir conſerué la nuict precedente : & ſi vous auiez en icelle commis quelque peché, vous luy en demanderez pardon.

2. Voyez que le iour preſent vous eſt donné, à fin qu'en iceluy vous puiſſiez gaigner le iour aduenir de l'eternité, & ferez vn ferme propos de bien employer la iournée à ceſte intention.

3. Preuoyez quels affaires, quels cõmerces, & quelles occaſiõs vous pouuez rencontrer ceſte iournée-là pour ſeruir Dieu, & quelles tentations vous pourront ſuruenir de l'offencer, ou par cholere, ou par vanité, ou par quelque autre deſreglement : & par vne ſaincte reſolution preparez-vous à biẽ employer les moyens qui ſe doiuent offrir à vous de ſeruir Dieu & aduancer voſtre deuotion : Comme au contraire diſpoſez vous à bien éuiter, com-

battre & vaincre, ce qui peut ſe preſenter contre voſtre ſalut, & la gloire de Dieu. Et ne ſuffit pas de faire ceſte reſolutiõ : mais il faut preparer les moyens pour la bien executer. Par exemple, ſi ie preuoy de deuoir traicter de quelque affaire auec vne perſonne paſſionnee & prompte à la cholere, non ſeulement ie me reſoudray de ne point me relaſcher à l'offenſer, mais ie prepareray des paroles de douceur pour la preuenir, ou l'aſſiſtance de quelque perſonne, qui la puiſſe cõtenir. Si ie preuoy de pouuoir viſiter vn malade, ie diſpoſeray l'heure & les conſolations & ſecours que i'ay à luy faire; ainſi des autres.

4. Cela fait ; humiliez-vous deuant Dieu, recognoiſſant que de vous meſmes vous ne ſçauriez rien faire de ce que vous aurez deliberé, ſoit pour fuïr le mal, ſoit pour executer le bien. Et comme ſi vous teniez voſtre cœur en vos mains, offrez-le auec tous vos bons deſſeins à la diuine Majeſté, la ſuppliãt de le prendre en ſa protection,

& le fortifier pour bien reüſſir en ſon ſeruice, & ce par telles ou ſemblables paroles interieures : ô Seigneur, voilà ce pauure & miſerable cœur, qui par voſtre bonté a conçeu pluſieurs bonnes affections : mais helas ! il eſt trop foible & chetif pour effectuer le biẽ qu'il deſire, ſi vous ne luy departez voſtre celeſte benediction, laquelle à ceſte intention ie vous requiers, ô pere debonnaire, par le merite de la paſſion de voſtre fils, à l'honneur duquel ie conſacre cette iournée & le reſte de ma vie ; inuocquez noſtre Dame, voſtre bon Ange, & les Saincts, affin qu'ils vous aſſiſtent à ceſt effect.

Mais toutes ces actions ſpirituelles ſe doyuent faire brieſvement & viuement deuant que l'on ſorte de la chãbre, s'il eſt poſſible, afin que par le moyen de ceſt exercice, tout ce que vous ferez le lõg de la iournée, ſoit arrouſé de la benediction de Dieu : mais ie vous prie, Philothee, de n'y manquer iamais.



De l'exercice du soir, & de l'examen de conscience

CHAPITRE XI.



OMME deuãt voſtre diſner temporel, vous ferez le diſner ſpirituel, par le moyen de la meditation : ainſi auant voſtre ſouper, il vous faut faire vn petit souper au moins vne collatiõ deuote, & ſpirituelle. Gaignez doncques quelque loiſir, vn peu deuãt l'heure du ſouper, & proſternee deuãt Dieu, ramaſsãt voſtre eſprit aupres de Ieſus-Chriſt

crucifié (que vous vous reprefentez par vne fimple cõfideration, & œillade interieure) r'allumez le feu de voftre meditation du matin en voftre cœur, par vne douzaine de viues afpirations, humiliations, & eflãcemens amoureux, que vous ferez fur ce diuin Sauueur de voftre ame ; ou bien en repetant les poincts que vous aurez plus fauourez en la meditation du matin : ou bien vous excitant par quelque autre nouueau fuject, felon que vous aymerez mieux.

Quant à l'examen de confcience, qui fe doit toufiours faire auant qu'aller coucher, chacun fçait comme il le faut pratiquer.

1. On remercie Dieu de la cõferuation qu'il a faicte de nous, pendant la iournée paffee.

2. On examine comme on s'eft comporté en toute les heures du iour, & pour faire cela plus ayfément, on confiderera où, auec qui, & en quelle occupation on a efté.

3. Si l'on treuue d'auoir fait quelque bien, on en faict actions de graces à Dieu : si au contraire l'on a faict quelque mal, en pensees, en paroles, ou en œuures, on en demande pardon à sa diuine Majesté, auec resolution de s'en confesser à la premiere occasion, & de s'en amender soigneusement.

4. Apres cela on recommãde à la prouidence diuine son corps, son ame, l'Eglise, les parens, les amis ; on prie nostre Dame, le bon Ange & les saincts de veiller sur nous & pour nous, & avec la benediction de Dieu on va prendre le repos qu'il a voulu nous estre requis.

Cest exercice icy ne doit jamais estre oublié, non plus que celuy du matin : car par celuy du matin vous ouurez les fenestres de vostre ame au Soleil de iustice, & par celuy du soir vous le fermez aux tenebres de l'enfer.





De la retraicte ſpirituelle

Chapitre XII.

'Est icy, chere Philothee, où ie vous ſouhaitte fort affectionnee à ſuiure mon conſeil : car en ceſt article conſiſte l'vn des plus aſſeurez moyens de voſtre aduancement ſpirituel.

R'appellez le plus ſouuent que vous pourrez, parmy la iournée, voſtre eſprit en la preſence de Dieu par l'vne des quatre

façons que ie vous ay marquees : regardez ce que Dieu faict & ce que vous faites; vous verrez ses yeux tournez de vostre costez, & perpetuellement fichez sur vous par vn amour incomparable. O Dieu, ce direz-vous, pourquoy ne vous regarde-ie tousiours, comme tousiours vous me regardez; pourquoy pensez-vous en moy si souuent mon Seigneur ? & pourquoy pẽse-ie si peu souuẽt en vous? où sommes nous, ô mon ame? nostre vraye place c'est Dieu, & où est-ce que nous nous trouuons?

Comme les oyseaux ont des nids sur les arbres, pour faire leur retraite, quand ils en ont besoin, & les cerfs ont leurs buissons & leurs forts dans lesquels ils se recelent, & mettent à couuert, prenans la fraischeur de l'ombre en Esté ; ainsi, Philothee, nos cœurs doiuent prendre & choisir quelque place chasque iour, ou sur le mont de Caluaire, ou és playes de nostre Seigneur, ou en quelque autre lieu proche de luy, pour y faire leur retraitte

à toutes ſortes d'occaſions, & là s'alleger & recreer entre les affaires exterieures, & pour y eſtre comme dans vn fort, à fin de ſe défendre des tentations. Bien-heureuſe ſera l'ame qui pourra dire en vérité à noſtre Seigneur; vous eſtes ma maiſon de refuge, mon rempart aſſeuré, mon toiꝯt contre la pluye, & mon ombre contre la chaleur.

Reſſouuenez-vous doncques, Philothee, de faire touſiours pluſieurs retraiꝯtes en la ſolitude de voſtre cœur, pendant que corporellement vous eſtes parmy les conuerſations & affaires : ceſte ſolitude mentale ne peut nullement eſtre empeſchee par la multitude de ceux qui vous ſont autour, car ils ne ſont pas autour de voſtre cœur, ains autour de voſtre corps : Si que voſtre cœur demeure luy tout ſeul en la preſence de Dieu ſeul. C'eſt l'exercice que faiſoit le Roy Dauid parmy tant d'occupations qu'il auoit, comme il teſmoigne par mille traiꝯts de ſes Pſeaum : comme

quand il dit, *O Seigneur, & moy ie ſuis touſiours auec vous, ie vois mon Dieu touſiours deuant moy, i'ay eſleué mes yeux à vous, ô mon Dieu, qui habitez au ciel, mes yeux ſont touſiours à Dieu.*

Et auſſi les conuerſations ne ſont pas ordinairemẽt ſi ſerieuſes, qu'on ne puiſſe de temps en temps en retirer le cœur pour le remettre en cette diuine ſolitude.

Les pere & mere de S. Catherine de Sienne, luy ayant oſté toute commodité du lieu, & de loiſir pour prier, & mediter, noſtre Seigneur l'inſpira de faire vn petit oratoire interieur en ſon eſprit; dedans lequel ſe retirant mentalement, elle peut parmy les affaires exterieures vaquer à ceſte ſaincte ſolitude cordiale. Et depuis quand le monde l'attaquoit, elle n'en receuoit aucune incommodité : parce, diſoit-elle qu'elle enfermoit dans ſon cabinet interieur, où elle ſe conſoloit auec ſon celeſte eſpoux. Auſſi deſlors elle conſeilloit à ſes enfans ſpirituels, de ſe faire vne

chambre dans le cœur, & d'y demeurer.

Retirez doncques quelquesfois voſtre eſprit dedans voſtre cœur, où ſeparee de tous les hõmes, vous puiſſiez traitter cœur à cœur de voſtre ame auec ſon Dieu, pour dire auec Dauid; *i'ay veillé, & ay eſté ſemblable au Pelican de la ſolitude : I'ay eſté fait cõme le chat-huant, ou le hibou dans les mazures, & comme le paſſereau ſolitaire au toict.* Leſquelles parolles outre leur ſens literal (qui teſmoigne que ce grãd Roy, prenoit quelques heures pour ſe tenir ſolitaire en la contemplation des choſes ſpirituelles) nous monſtrent en leur ſens myſtique trois excellentes retraictes, & comme trois hermitages, dans leſquels nous pouuons exercer noſtre ſolitude à l'imitation de noſtre Sauueur, lequel ſur le mont Caluaire fut comme le Pelican de la ſolitude, qui de ſon sang rauiue ſes pouſſins morts. En ſa natiuité dans vne eſtablerie deſerte, il fut comme le hibou dedans la mazure, plaignant &

pleurant nos fautes & pechez : & au iour de ſon Aſcenſion, il fut comme le paſſereau, ſe retirant & volant au ciel, qui eſt comme le toiċt du monde ; & en ces trois lieux nous pouuons faire nos retraiċtes emmy le tracas des affaires. Le bien-heureux Elzear Comte d'Arian en Prouence, ayant eſté longuement abſent de deuote & chaſte Delphine, elle lui enuoya vn homme expres pour ſçauoir de ſa ſanté; & il luy fit reſponſe : Ie me porte fort bien, ma chere femme : que ſi vous me voulez voir, cherchez-moy en la playe du coſté de noſtre doux Ieſus, car c'eſt là où i'habite, & où vous me treuuerez, ailleurs vous me cercherez pour neant. C'eſtoit vn cheualier Chreſtien celuy-là.





Des aſpirations, oraiſons iaculatoires & bonnes penſées

CHAPITRE XIII.



ON ſe retire en Dieu, parce que l'on aſpire à luy, & on y aſpire, pour s'y retirer : ſi que l'aſpiration en Dieu, & la retraitte ſpirituelle, s'entretient l'vn l'autre, & toutes deux prouiennẽt, & naiſſent des bonnes penſees.

Aſpirez donc bien ſouuent en Dieu, Philothee, par des courts, mais ardens eſlan-

cemens de voſtre cœur; admirez ſa beauté, inuoquez ſon aide, iettez-vous en eſprit au pied de la croix, adorez ſa bonté, interrogez-le ſouuent de voſtre ſalut, donnez-luy mille fois le iour voſtre ame ; fichez vos yeux interieurs ſur ſa douceur, tendez-luy la main comme vn petit enfant à ſon pere, à fin qu'il vous conduiſe, mettez-le ſur voſtre poictrine, comme vn bouquet delicieux; plantez-le en voſtre ame, comme vn eſtandard, & faictes mille ſortes de diuers mouuemens de voſtre cœur, pour vous donner de l'amour de Dieu, & vous exciter à vne paſſionnee & tendre dilection de ce diuin eſpoux..

On faict ainſi les oraiſons iaculatoires, que le grand S. Auguſtin conſeille ſi ſoigneuſement à la deuote Dame Proba ; Philothee, noſtre eſprit s'adonnant à la hantiſe, priuauté, & familiarité de ſon Dieu ſe parfumera tout de ſes perfections, & ſi ceſt exercice n'eſt point mal aiſé : car il ſe peut entrelacer en toutes nos affaires, &

occupations, ſans aucunement les incommoder ; d'autant que, ſoit en la retraicte ſpirituelle, ſoit en ces eſlancemens interieurs on ne fait que des petits & courts diuertiſſemens, qui n'empeſchent nullement, ains ſeruent de beaucoup à la pourſuitte de ce que nous faiſons. Le pelerin, qui prend vn peu de vin pour reſioüir ſon cœur, & rafraiſchir ſa bouche, bien qu'il s'arreſte vn peu, pour cela ne rompt pourtant pas ſon voyage, ains prend de la force pour le plus viſtement & aiſément paracheuer, ne s'arreſtant que pour mieux aller.

Pluſieurs ont ramaſſé beaucoup d'aſpirations vocales, qui vrayemẽt ſont fort vtiles, mais par mon aduis, vous ne vous aſtreindrez point à aucune ſorte de paroles, ains prononcerez ou de cœur, ou de bouche celles que l'amour vous ſuggerera ſur le champ : car il vous en fournira tant que vous voudrez. Il eſt vray qu'il y a certains mots, qui ont vne force particu-

liere pour contenter le cœur en ceſt endroiſt, comme ſont les eſlancements ſemez ſi dru dedans les Pſeaumes de Dauid, les inuocatiõs diuerſes du nom de Ieſvs, & les traiſts d'amour qui ſont imprimez au Cantique des Cantiques ; les Chanſons ſpirituelles ſeruent encore à meſme intention, pouueu qu'elles ſoient chantees auec attention.

En fin comme ceux qui ſont amoureux d'vn amour humain & naturel, ont preſque touſiours leurs penſees tournees du coſté de la choſe aimee, leur cœur plein d'affections enuers elle, leur bouche remplie de ſes loüanges, & qu'en ſon abſence ils ne perdent point d'occaſiõ de teſmoigner leurs paſſions par lettres : & ne treuuent point d'arbre, ſur l'eſcorce duquel ils n'eſcriuent le nom de ce qu'ils ayment : ainſi ceux qui ayment Dieu ne peuuent ceſſer de penſer en luy, reſpirer pour luy, aſpirer à luy, & parler de luy, & voudroient, s'il eſtoit poſſible, grauer ſur la poiſtrine de

toutes les perſonnes du monde le ſainct & ſacré nom de Iesvs.

A quoy meſmes toutes choſes les inuitent, & n'y a creature qui ne leur annonce la louange de leur bien-aymé ; & comme dit S. Auguſtin, apres S. Antoine, tout ce qui eſt au monde, leur parle d'vn langage muet, mais fort intelligible, en faueur de leur amour, toutes choſes les prouoquent à des bonnes penſees, deſquelles par apres naiſſent force ſaillies & aſpirations en Dieu. Et voicy quelques exemples : Sainct Gregoire Eueſque de Nazianze, ainſi que luy-meſme racontoit à ſon peuple, ſe promenant ſur le riuage de la mer, conſideroit cõme les ondes s'aduãçans ſur la greue, laiſſoyent des coquilles & petits cornets, tiges d'herbes, petites huïtres, & ſemblables brouilleries que la mer rejettoit, & par maniere de dire, crachoit deſſus le bord ; puis reuenant par des autres vagues elle reprenoit & engloutiſſoit derechef vne

partie de cela, tandis que les rochers des enuirons demeuroyent fermes & immobiles, quoy que les eaux vinſſent rudemẽt battre contre iceux. Or ſur cela il fiſt cette belle penſée, que les foibles, comme coquilles, cornets & tiges d'herbes, ſe laiſſent emporter tantoſt à l'affliction, tantoſt à la conſolation, à la mercy des ondes & vagues de la fortune ; mais que les grands courages demeurent fermes, & immobiles à toute ſorte d'orage : & de ceſte penſée il fit naiſtre ces eſlancemẽs de Dauid; *ô Seigneur ſauuez-moy, car les eaux ont penetré iuſques à mon ame ! O Seigneur, deliurez moy du profond des eaux, ie ſuis porté au profond de la mer, & la tempeſte m'a ſubmergé.* Car alors il eſtoit en affliction pour la malheureuſe vſurpation que Maximus auoit entrepris ſur ſon Eueſché, Sainct Fulgence Eueſque de Ruſpe ſe treuuant en vne aſſemblee generale de la Nobleſſe Romaine que Théodoric Roy des Goths harangoit, &

voyãt la ſplendeur de tãt de ſeigneurs qui eſtoient en rang, chacun ſelon ſa qualité : ô Dieu, dit-il, cõbien doit eſtre belle la Hieruſalem celeſte, puis qu'icy bas on void ſi pompeuſe Rome la terreſtre ? Et ſi en ce mõde tant de ſplendeur eſt concedee aux amateurs de la vanité, quelle gloire doit eſtre reſeruee en l'autre monde aux contemplateurs de la vérité ? On dit que S. Anſelme Archeueſque de Cantorbie (duquel la naiſſance a grandement honoré nos montagnes) eſtoit admirable en ceſte pratique de bonnes penſees : vn levraut preſſé des chiens, accourut ſous le cheual de ce ſainct Prelat, qui pour lors voyageoit, comme à vn refuge que le peril eminent de la mort luy ſuggeroit ; & les chiens clabaudans tout autour n'ozoyent entreprendre de violer l'immunité à laquelle leur proye auoit eu recours : ſpectacle certes extraordinaire, qui faiſoit rire tout le train tandis que le grand Anſelme pleuroit & gemiſſoit : Ha ! vous

riez, diſoit-il, mais la pauure beſte ne rit pas ! les ennemis de l'ame pourſuiuie & mal menee par diuers deſtours en toutes ſortes de pechez, l'attendent au détroit de la mort pour la rauir & deuorer ; & elle toute effrayee, cerche par tout, ſecours & refuge ; que ſi elle n'en trouue point, ſes ennemis s'en mocquent & s'en rient : ce qu'ayant dit, il s'en alla ſouſpirãt.

Conſtantin le grãd eſcriuit honorablement à S. Anthoine, dequoy les Religieux qui eſtoyent autour de luy furent fort eſtonnez. Et il leur dit, comme admirez-vous qu'vn Roy eſcriue à vn homme? admirez plutoſt dequoy Dieu eternel a eſcrit ſa loy aux mortels, ains leur a parlé bouche à bouche en la perſõne de ſon fils, S. Frãçois voyãt vne brebis toute ſeule emmy vn troupeau de boucs : Regardez, dit-il à ſon compagnon, cõme ceſte pauure petite brebis eſt douce parmy ces cheures : noſtre Seigneur alloit ainſi doux & humble entre les Phariſiens. Et voyant

vne autre fois vn petit aignelet, mangé par vn porceau, Hé ! petit aignelet, dit-il, tout pleurant, que tu reprefentes viuement la mort de mon Sauueur.

Ce grand perfonnage de noftre aage, François Borgia, pour lors encores Duc de Candie, allant à la chaffe, faifoit mille deuotes conceptions. I'admirois, difoit-il lui mefme par apres, comme les faucons reuiennent fur le poing, fe laiffent couurir les yeux, & attacher à la perche & que les hommes fe rendent fi reuefches à la voix de Dieu. Le grand Sainct Bafile dit, que la rofe emmy les efpines fait cefte remonftrance aux hommes : *Ce qui eft plus agreable en ce monde, ô mortels, eft meflé de trifteffe, rien n'y eft pur, le regret eft toufiours collé à l'allegreffe, la viduité au mariage, le foin à la fertilité, l'ignominie à la gloire, la defpēfe aux honneurs, le defgouft aux delices, & la maladie à la fanté : c'eft vne belle fleur*, dit ce S. perfonnage, *que la rofe, mais elle me dōne*

vne grande triſteſſe, m'auertiſſant de mon peché, pour lequel la terre a eſté condamnee de porter les eſpines. Vne ame deuote regardant vn ruiſſeau, & voyãt le Ciel repreſenté auec les eſtoiles en vne nuict bien ſerene, ô mon Dieu, dit-elle, ces meſmes eſtoiles ſeront deſſous mes pieds, quand vous m'aurez logee dans vos Saincts tabernacles, & comme les eſtoiles du ciel ſont repreſentees en la terre, ainſi les hommes de la terre ſont repreſentez au ciel en la viue fontaine de la charité diuine. L'autre voyant vn fleuue flotter, s'eſcrioit ainſi, mon ame n'aura iamais repos, qu'elle ne ſoit abyſmee dedans la mer de la diuinité, qui eſt ſon origine : & faincte Françoiſe conſiderant vn agreable ruiſſeau, ſur le riuage duquel elle s'étoit agenoüillée pour prier, fut rauie en extaſe, repetant pluſieurs fois ces paroles tout bellement, la grace de mon Dieu coule ainſi doucement & ſouëfuement comme ce petit ruiſſeau. Vn autre voyant les arbres fleuris ſouſpiroit :

Pourquoy ſuis-ie ſeul defleury au jardin de l'Egliſe ? Vn autre voyant de petits pouſſins ramaſſez ſous leur mere ; ô Seigneur, dit-il, conſeruez-nous l'ombre de vos aiſles. L'autre voyant le tourne Soleil, dit : Quand ſera-ce mon Dieu, que mon ame ſuiura les attraićts de voſtre bonté ? & voyant des penſees de iardin belles à la veuë, mais ſans odeur : He ! dit-il, telles ſont mes cogitations, belles à dire, mais ſans effećt ni produćtion.

Voylà, ma Philothee, comme l'on tire les bonnes penſees, & ſainćtes aſpiratiõs de ce qui ſe preſente en la varieté de ceſte vie mortelle. Mal heureux ſõt ceux qui deſtournent les creatures de leur Createur pour les cõtourner au peché. Bien-heureux ſont ceux qui cõtournent les creatures à la gloire de leur Créateur, & employent leur vanité à l'honneur de la verité. *Certes*, dit S. Gregoire Nazianzene, *i'ay accouſtumé de rapporter toutes choſes à mon profit ſpirituel.* Liſez le deuot

Epitaphe que S. Hierofme a fait de fa fainĉte Paule ; car c'eft belle chofe à voir comme il eft tout parfemé des afpirations & conceptions facrées qu'elle faifoit à toutes fortes de rencontres.

Or en ceft exercice de la retraitte fpirituelle, & des oraifons jaculatoires, gift la grande œuure de la deuotion, il peut fuppleer au defaut de toutes les autres oraifons : mais le manquement d'iceluy ne peut prefque point eftre reparé par aucun autre moyen. Sans iceluy on ne peut pas bien faire la vie contemplatiue, & ne fçauroit-on que mal faire la vie actiue : fans iceluy le repos n'eft qu'oyfiueté, & le trauail qu'embarraffement : c'eft pourquoy ie vous conjure de l'embraffer de tout voftre cœur, fans iamais vous en departir.





De la tresfainćte Meſſe, & comment il la faut ouyr

CHAPITRE XIV.

IE ne vous ay encor point parlé du Soleil des exercices ſpirituels, qui eſt le tres-ſainct, ſacré, & tres ſouuerain Sacrifice & Sacrement de la Meſſe, centre de la Religion Chreſtienne, cœur de la deuotion, ame de la pieté, myſtere ineffable, qui comprend l'abyſme de la charité diuine, & par lequel Dieu s'appliquãt reellement à nous, nous

communique magnifiquement ſes graces & faueurs.

2. L'oraiſon faicte en l'vnion de ce diuin ſacrifice, a vne force indicible : de ſorte, Philothee, que par iceluy l'ame abonde en celeſtes faueurs, cõme appuyee ſur ſon bien-aymé, qui la rend ſi pleine d'odeurs & ſuauitez ſpirituelles qu'elle reſſemble à vne colomne de fumee de bois aromatiques, de la Myrrhe, de l'encens, & de toutes les poudres du parfumeur, comme il eſt dit és Cantiques.

3. Faictes doncques toutes ſortes d'efforts pour aſſiſter tous les iours à la ſaincte Meſſe, à fin d'offrir auec le Preſtre, le ſacrifice de voſtre redempteur à Dieu ſon pere, pour vous & pour toute l'Egliſe : touſiours les Anges en grand nombre s'y trouuent preſens, comme dit S. Iean Chryſoſtome, pour honorer ce ſainct Myſtere ; & nous-y trouuans auec eux, & auec vne meſme intention, nous ne pouuons que receuoir beaucoup d'influences pro-

pices par vne telle focieté, les chœurs de l'Eglife triomphante & de l'Eglife militante fe viennent attacher & ioindre à noftre Seigneur en cette diuine action, pour auec luy, en luy, rauir le cœur de Dieu le Pere, & rendre fa mifericorde toute noftre. Quel bonheur à vne ame de contribuer deuotement fes affections pour vn bien fi precieux & defirable !

4. Si par quelque force forcee vous ne pouuez pas vous rendre prefente à la celebration de ce fouuerain facrifice d'vne prefence relle, au moins faut-il que vous y portiez voftre cœur pour y affifter d'vne prefẽce fpirituelle. A quelque heure doneques du matin, allez en efprit, fi vous ne pouuez autrement, en l'Eglife, vniffez voftre intention à celle de tous les Chreftiens, & faites les mefmes actions interieures au lieu où vous eftes, que vous fericz fi vous eftiez réellement prefente à l'office de la faincte Meffe en quelque Eglife.

5. Or pour ouir, ou reellement, ou mentalement la ſaincte Meſſe, comme il eſt conuenable.

1. Des le cõmencement, iuſques à ce que le Preſtre ſe ſoit mis à l'autel, faictes auec luy la preparatiõ, laquelle cõſiſte à ſe mettre en la preſence de Dieu, recognoiſtre voſtre indignité, & demander pardon de vos fautes.

2. Depuis que le Preſtre eſt à l'autel iuſques à l'Euangile, conſiderez la venuë, & la vie de noſtre Seigneur en ce monde, par vne ſimple & generale conſideration.

3. Depuis l'Euangile iuſques apres le *Credo*, conſiderez la predicatiõ de noſtre Sauueur, proteſtez de vouloir viure & mourir en la foy, & obeïſſance de ſa ſaincte parolle, & en l'vnion de la ſaincte Egliſe Catholique.

4. Depuis le *Credo*, iuſques au *Pater noſter*, appliquez voſtre cœur aux myſteres de la mort & paſſion de noſtre Redempteur, qui ſont actuellemẽt, & eſſentielle-

ment reprefentez en ce fainct facrifice, lequel auec le Preftre, & auec le refte du peuple vous offrirez à Dieu le pere pour fon honneur & pour voftre falut.

5. Depuis le *Pater nofter*, iufques à la communion, efforcez-vous de faire mille defirs de voftre cœur ; fouhaitant ardemment d'eftre à iamais ioincte & vnie à noftre Sauueur par amour eternel.

6. Depuis la cõmunion iufques à la fin, remerciez fa diuine Majefté de fon incarnation, de fa vie, de fa mort, de fa paffion, & de l'amour qu'il nous tefmoigne en ce fainct facrifice, le conjurant par iceluy de vous eftre à iamais propice, à vos parens, à nos amys, & à toute l'Eglife, & vous humiliant de tout voftre cœur, receuez deuotement la benediction diuine que noftre Seigneur vous donne par l'entremife de fon Officier.

Mais fi vous voulez pendant la Meffe faire voftre meditation fur les myfteres que vous allez fuyuant de iour en iour, il ne

ſera pas requis que vous vous diuertiſſiez à faire ces particulieres actions, ains ſuffira qu'au cõmencement vous dreſſiez voſtre intention à vouloir adorer & offrir ce ſainct sacrifice par l'exercice de voſtre meditation & oraiſon, puis qu'en toute meditatiõ ſe treuuent les actions ſuſdites, ou expreſſemẽt, ou tacitement & vertuellement.





Des autres exercices publics & cõmuns

CHAPITRE XV.



VTRE cela, Philothee, les Feſtes & Dimanches il faut aſſiſter à l'Office des heures & des veſpres : tant que voſtre cõmodité le permettra : car ces iour-là ſont dediez à Dieu, & faut bien faire plus d'action à ſon honneur & gloire en iceux, que non pas és autres iours : vous ſentirez mille douceurs de deuotiõ par ce moyẽ comme

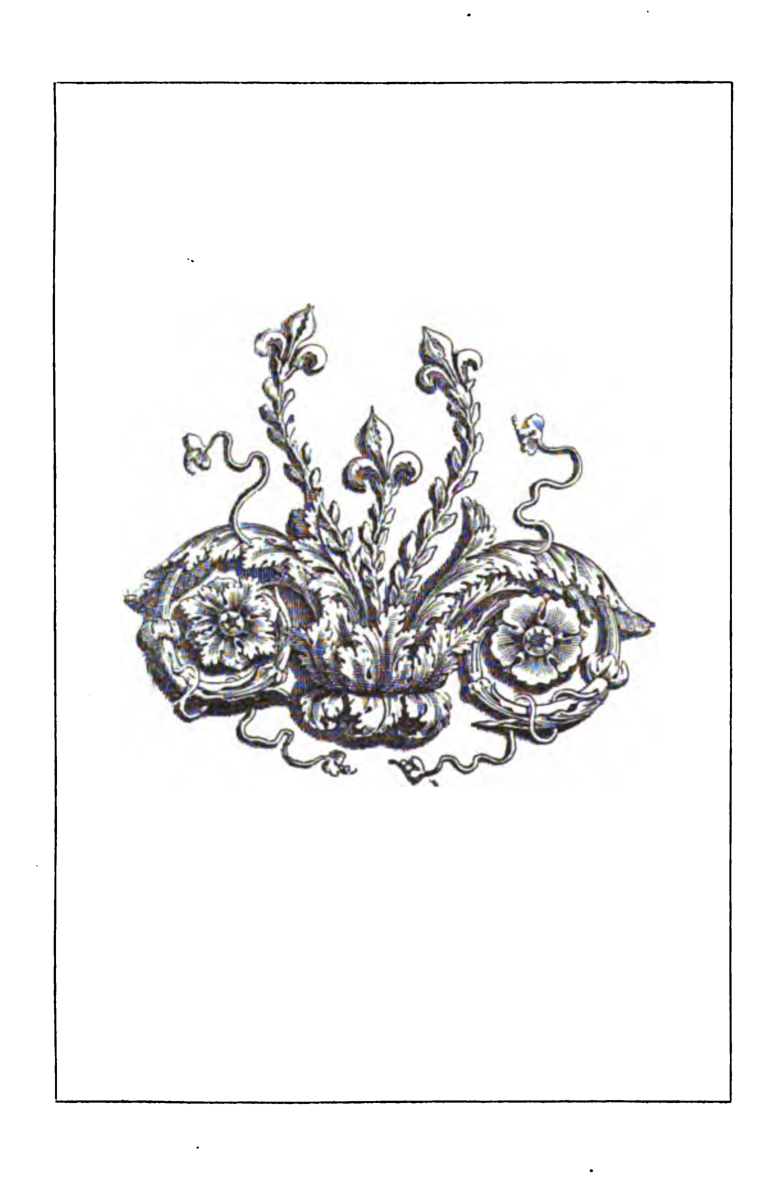
faiſoit S. Auguſtin, qui teſmoigne en ſes cõfeſſions, que oyant les diuins offices au cõmẽcement de ſa cõuerſion, ſon cœur ſe fondoit en ſuauité, & ſes yeux en larmes de pieté. Et puis à fin que ie le die vne fois pour toutes il y a touſiours plus de bien & de cõſolation aux offices publics de l'Egliſe, que non pas aux actiõs particulieres, Dieu ayãt ainſi ordonné que la cõmunion ſoit preferee à toute ſorte de particularité.

Entrez volontiers aux cõfrairies du lieu où vous eſtes, & particulieremẽt en celles, deſquelles les exercices apportẽt plus de fruict, & d'édificatiõ : car en cela vous ferez vne ſorte d'obeïſſance fort aggreable à Dieu, d'autãt qu'encor que les confrairies ne ſont pas cõmandees, elles ſont neantmoins recommãdees par l'Egliſe, laquelle pour teſmoigner qu'elle deſire que pluſieurs s'y enrollent, donne des indulgẽces & autres priuileges aux confreres. Et puis c'eſt touſiours vne choſe

fort charitable de concourir auec plusieurs, & cooperer aux autres pour leurs bons desseins. Et bien qu'il puisse arriuer que l'on fist d'aussi bons exercices à part soy, cõme l'on fait aux confrairies en commun, & que peut estre l'on goustat plus de les faire en particulier : si est ce que Dieu est plus glorifié de l'vnion & contribution que nous faisons de nos bienfaicts auec nos freres & prochains.

I'en dis le mesme de toutes sortes de prieres & deuotions publiques, ausquelles tant qu'il nous est possible, nous deuons porter nostre bon exemple pour l'edification du prochain, & nostre affectiõ pour la gloire de Dieu, & l'intention cõmune.







Qu'il faut honorer & inuocquer les Saincts

CHAPITRE XVI.



VIS qu'en nous Dieu enuoye bien fouuẽt les infpirations par fes Anges, nous deuons auffi luy renuoyer frequemment nos afpirations par la mefme entremife. Les fainctes ames des trefpaffez qui font en Paradis auec les Anges, & comme dit noftre Seigneur, efgales & pareilles aux Anges, font auffi le mefme office d'infpirer en nous, & d'afpi-

rer pour nous par leurs ſainctes oraiſons.

Ma Philothée, ioignõs nos cœurs à ces celeſtes eſprits, & ames bien-heureuſes; comme les petits roſſignols apprennẽt à chanter auec les grands : ainſi par le ſainct commerce que nous ferons auec les Saincts, nous ſçaurons bien mieux prier, & chanter les loüanges diuines. *Ie pſalmodieray*, diſoit Dauid, *à la veuë de vos Anges.*

Honorez, reuerez, & reſpectez d'vn amour ſpecial la ſacree & glorieuſe Vierge Marie : elle eſt mere de noſtre ſouuerain pere, & par cõſequent noſtre grand'mere. Recourons donc à elle, & comme ſes petits enfans iettons-nous à ſon giron, auec vne confiance parfaicte à tous momens, à toutes occurences : reclamons ceſte douce mere, inuocquons ſon amour maternel, & taſchons d'imiter ſes vertus, ayons en ſon endroict vn vray cœur filial.

Rendez-vous fort familiere auec les Anges, voyez-les ſouuent inuiſiblement

prefens à voftre vie; & fur tout aymez & reuerez celuy du Diocefe auquel vous eftes, ceux des perfonnes auec lefquelles vous viuez, & fpecialement le voftre : fuppliez-les fouuent, loüez les ordinairemēt, & employez leur aides & fecours en toutes vos affaires, foit fpirituelles, foit temporelles, à fin qu'ils cooperent à vos fainctes intentions.

Le grand Pierre Faure, premier Preftre, premier Predicateur, premier Lecteur de Theologie de la faincte cōpagnie du nom de Iefus, & premier compagnon du B. Ignace, fondateur d'icelle, venant vn iour d'Allemagne, où il auoit faict des grands feruices à la gloire de noftre Seigneur, & paffant en ce Diocefe, lieu de fa naiffance, racontoit qu'ayāt trauerfé plufieurs lieux heretiques, il auoit receu mille confolations d'auoir falué en abordant chafque paroiffe les Anges protecteurs d'icelles, lefquels il auoit cogneu fenfiblement luy auoir efté propices, foit pour le

garentir des embuſches des heretiques, ſoit pour luy rẽdre pluſieurs ames douces & dociles à receuoir la doctrine de ſalut. Et diſoit cela auec tant de recommandation, qu'vne Damoiſelle lors ieune, l'ayant ouy de ſa bouche, le recitoit il n'y a que quatre ans, c'eſt à dire, plus de ſoixante ans apres, auec vn extrème ſentiment. Ie fus conſolé cette année paſſee de conſacrer vn autel ſur la place, en laquelle Dieu fit naiſtre ce bien-heureux homme, au petit village du Villaret entre nos plus aſpres montagnes.

Choiſiſſez quelques ſaincts particuliers, la vie deſquels vous puiſſiez mieux ſauourer & imiter, & en l'interceſſion deſquels vous ayez vne particuliere confiance. Celuy de voſtre nom vous eſt deſia tout aſſigné dés voſtre Bapteſme.





Comme il faut ouyr, & lire la parole de Dieu

Chapitre XVII.



SOYEZ deuote à la parole de Dieu, ſoit que vous l'eſcoutiez en deuis familiers auec vos amis ſpirituels, ſoit que vous l'eſcoutiez au ſermon : oyez-là touſiours auec attention & reuerence : faictes-en bien voſtre profit, & ne permettez pas qu'elle tombe à terre : ains

receuez-la comme vn precieux baume dans voſtre cœur, à l'imitation de la tres-ſaincte Vierge, qui conſeruoit ſoigneuſement dedans le ſien toutes les paroles que l'on diſoit à la loüange de ſon enfant. Et reſouuenez-vous que noſtre Seigneur recueille des paroles que nous luy diſons en nos prieres, à meſure que nous recueillons celles qu'il nous dit par la predication.

Ayez touſiours aupres de vous quelque beau liure de déuotion, comme ſont ceux de S. Bonauenture, de Gerſon, de Denys le Chartreux, de Louys Bloſius, de Grenade, de Stella, d'Arias, de Pinelli, d'Auila, le combat ſpirituel, les Confeſſions de ſainct Auguſtin, les Epiſtres de ſainct Hieroſme, & ſemblables, & liſez-en tous les iours vn peu auec grande deuotion, comme ſi vous liſiez des lettres miſſiues que les ſaincts vous euſſent enuoyees du ciel, pour vous monſtrer le chemin & vous donner courage d'y aller. Liſez auſſi

les hiſtoires, & vies des Saincts, eſquelles comme dans vn miroüer vous verrez le pourtraict de la vie Chreſtienne, & accommodez leurs actions à voſtre proufit ſelon voſtre vocation. Car bien que beaucoup des actions des Saincts ne ſoient pas abſolument imitables par ceux qui viuent emmy le monde ; ſi eſt-ce que toutes peuuent eſtre ſuiuies, ou de pres, ou de loing : la ſolitude de ſainct Paul premier Hermite eſt imitee en vos retraictes ſpirituelles, & reelles, deſquelles nous parlerons & auons parlé cy-deſſus : l'extreme paureté de S. François, par les practiques de la pauureté, telles que nous les marquerons, & ainſi des autres. Il eſt vray qu'il y a certaines hiſtoires qui donnent plus de lumiere pour la conduite de noſtre vie, que d'autres, comme la vie de la bien-heureuſe mere Thereſe, laquelle eſt admirable pour cela ; les vies des premiers Ieſuites, celle du bien-heureux Cardinal Borromée, de ſainct Louys, de

S. Bernard, les Chroniques de S. François, & autres pareilles. Il y en a d'autres où il y a plus de ſujet d'admiration que d'imitation, comme celle de ſaincte Marie Egyptienne, de S. Simeon Stilités, des deux ſainctes Catherines, de Siennes, & de Gennes ; de ſaincte Angele, & autres telles, leſquelles ne laiſſent pas neantmoins de donner vn grãd gouſt general du ſainct amour de Dieu.





Comme il faut receuoir les inſpirations

CHAPITRE XVIII.



Ous appelons inſpirations tous les attraits, mouuemẽs, reproches & remords interieurs, lumieres & cognoiſſances que Dieu faict en nous, preuenant noſtre cœur en ſes benedictions par ſon ſoin & amour paternel, à fin de nous reſueiller, exciter, pouſſer & attirer aux ſainctes vertus, à l'amour celeſte, aux bonnes reſolutions; bref, à tout ce qui nous achemine à noſtre bien

eternel. C'eſt ce que l'eſpoux appelle heurter à la porte; & parler au cœur de ſon eſpouze, la reſueiller quand elle dort, la crier & reclamer quand elle eſt abſente, l'inuiter à ſon miel, & à cueillir des pommes & des fleurs en ſon iardin, & à chanter & faire reſonner ſa douce voix à ſes oreilles.

I'ay beſoin d'vne ſimilitude pour me bien faire entendre; Pour l'entiere reſolution d'vn mariage, trois actions doiuent entreuenir, quant à la Damoiſelle que l'on veut marier; car premierement on luy propoſe le party : Secondement elle agrée la propoſition : Et en troiſieſme lieu, elle conſent. Ainſi Dieu voulant faire en nous, par nous, & auec nous quelque action de grande charité : premierement il nous la propoſe par ſon inſpiration : ſecondement nous l'agreons : troſieſmement nous y conſentons : car comme pour deſcendre au peché il y a trois degrez, la tentation, la delectation, & le conſentement; auſſi en

y a-il trois pour monter à la vertu : l'inſpiration qui eſt contraire à la tentation : la delectation en l'inſpiration, qui eſt contraire à la delectation de la tentation : & le conſentement à l'inſpiration, qui eſt contraire au conſentement à la tentation.

Quand l'inſpiration dureroit tout le temps de noſtre vie, nous ne ſerions pourtant nullement agreables à Dieu, ſi nous n'y prenons plaiſir : au contraire ſa diuine Majeſté en ſeroit offenſée, comme il le fut contre les Iſraëlites, aupres deſquels il fut quarante ans, comme il dit, les ſollicitant à ſe conuertir, ſans que iamais ils y vouluſſent entendre, dont il iura contr'eux en ſon ire, qu'onques ils n'entreroient en ſon repos. Auſſi le gentil-homme qui auroit longuement ſeruy vne damoiſelle, ſeroit bien fort deſobligé, ſi apres cela elle ne vouloit aucunement entendre au mariage qu'il deſire.

Le plaiſir qu'on prend aux inſpirations, eſt vn grand acheminement à la gloire de

Dieu, & desia on commence à plaire par iceluy, à sa diuine Majesté : car si bien cette delectation n'est pas encore vn entier consentement, c'est vne certaine disposition à icelvy : & si c'est vn bon signe & chose fort vtile de se plaire à ouïr la parolle de Dieu, qui est comme vne inspiration exterieure, c'est chose bonne & aussi agreable à Dieu de se plaire en l'inspiration interieure. C'est ce plaisir duquel parlant l'espouze sacree, elle dit : *Mon ame s'est fondue d'aise, quand mon bien-aimé a parlé.*

Aussi le Gentil-homme est desia fort content de la damoiselle qu'il sert, & se sent fauorisé quand il void qu'elle se plaict en son seruice.

Mais enfin c'est le consentemẽt qui parfaict l'acte vertueux : car si estans inspirez, & nous estans pleu à l'inspiration, nous refusons neãtmoins par apres le consentement à Dieu, nous sommes extremement mescognoissans, & offensons grandement

ſa diuine Maieſté, car il ſemble bien qu'il y ait plus de meſpris. Ce fut ce qui arriua à l'eſpouze; car quoy que la douce voix de ſon bien-aymé luy euſt touché le cœur d'vn ſainct ayſe : ſi eſt-ce neãtmoins qu'elle ne luy ouurit pas la porte, mais s'en excuſa d'vne excuſe friuole; dequoy l'eſpoux iuſtemẽt indigné paſſa outre, & la quitta ; auſſi le Gentil-homme qui apres auoir longuement recerché vne Damoiſelle & lui auoir rendu ſon ſeruice aggreable, enfin ſeroit rejetté, & meſpriſé, auroit bien plus ſujet de meſcontentement, que ſi la recerche n'auoit poinct eſté agreée, ny fauoriſee. Reſoluez-vous, Philothee, d'accepter de bon cœur toutes les inſpirations qu'il plaira à Dieu de vous faire : & quãd elles arriueront, receuez-les comme les Ambaſſadeurs du Roy celeſte, qui deſire cõtracter mariage auec vous. Oyez paiſiblement leurs propoſitions, conſiderez l'amour auec lequel vous eſtes inſpiree, & careſſez la ſaincte inſpiration.

Consentez, mais d'vn consentement plein, amoureux & constant à la saincte inspiration ; car en cette sorte, Dieu que vous ne pouuez obliger, se tiendra pour fort obligé à vostre affection ; mais auant que de consentir aux inspiration des choses importantes ou extraordinaires, à fin de n'estre point trõpee, conseillez-vous tousiours à vostre guide, à ce qu'il examine si l'inspiration est vraye ou fausse : d'autant que l'ẽnemy voyãt vne ame prompte à consentir aux inspirations, luy en propose bien souuent des fausses pour la tromper, ce qu'il ne peut iamais faire tandis qu'auec humilité elle obeïra à son conducteur.

Le consentement estant donné, il faut auec vn grand soin procurer les effects, & venir à l'execution de l'inspiration qui est le comble de la vraye vertu ; car d'auoir le consentement dedans le cœur, sans venir à l'effect d'iceluy, ce seroit comme de planter vne vigne sans vouloir qu'elle fructifiast.

Or à tout cecy ſert merueilleuſement de bien prattiquer l'exercice du matin, & les retraites ſpirituelles que i'ay marquees cy-deſſus : car par ce moyen nous nous preparons à faire le bien d'vne preparation non ſeulement generale, mais auſſi particuliere.





De la saincte confession

Chapitre XIX.



Ostre Sauueur a laissé à son Eglise le sacrement de penitẽce & de Confession, à fin qu'en iceluy nous nous lauions de toutes nos iniquitez, toutesfois & quantes que nous en serons foüillez. Ne permettez donc iamais, Philothee, que vostre cœur demeure long temps infecté de peché, puis que vous auez vn remede si present & facile. La Lyonne qui a esté accostee du Leopard,

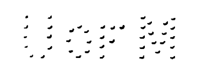
va viſtement ſe lauer pour oſter la puanteur que ceſte accointance luy a laiſſee, à fin que le Lyon venant n'en ſoit point offenſé & irrité. L'ame qui a conſenti au peché, doit auoir horreur de ſoy-meſme, & ſe nettoyer au pluſtoſt pour le reſpect qu'elle doit porter aux yeux de ſa diuine majeſté, qui la garde. Mais pourquoy mourrons-nous de la mort ſpirituelle, puis que nous auons vn remede ſi ſouuerain ?

Confeſſez-vous humblement & deuotement tous les huict iours, & touſiours, s'il ſe peut, quand vous communierez, encore que vous ne ſentiez point en voſtre conſcience aucun reproche de peché mortel : car par la confeſſion vous ne receurez pas ſeulement l'abſolution des pechez veniels que vous confeſſerez, mais auſſi vne grãde force pour les euiter à l'aduenir, une grande lumiere pour les bien diſcerner, & vne grace abondante pour effacer toute la perte qu'ils vous auoient apportee. Vous practiquerez la vertu d'humilité, d'obeïſ-

ſance, de ſimplicité, & de charité, & en ceſte ſeule action de confeſſion vous exercerez plus de vertu qu'en nul autre.

Ayez touſiours vn vray deſplaiſir des pechez que vous confeſſerez, pour petits qu'ils ſoyent ; auec vne ferme reſolution de vous en corriger à l'aduenir. Pluſieurs ſe confeſſans par couſtume des pechez ueniels, & comme par maniere d'adjancement, ſans penſer nullement à s'en corriger, en demeurent toute leur vie chargez, & par ce moyen perdent beaucoup de biens & profits ſpirituels. Si dōcques vous vous confeſſez d'auoir menty, quoy que ſans nuyſance, ou d'auoir dit quelque parole deſreiglee, ou d'auoir trop ioüé, repentez-vous-en, & ayez ferme propos de vous en amander : car c'eſt vn abus de ſe confeſſer de quelque ſorte de peché, ſoit mortel, ſoit veniel, ſans vouloir s'en purger, puis que la cōfeſſion n'eſt inſtituée que pour cela.

Ne faictes pas ſeulement ces accuſations



ſuperflues, que pluſieurs ſont par routine : Ie n'ay pas aimé Dieu tant que ie deuois, ie n'ay pas prié auec tant de deuotion que ie deuois, ie n'ay pas chery le prochain comme ie deuois ; ie n'ay pas receu les Sacremens auec la reuerence que ie deuois, & telles ſemblables : la raiſon eſt, parce qu'en diſant cela, vous ne dites riẽ de particulier, qui puiſſe faire entendre au Confeſſeur l'eſtat de voſtre conſcience ; d'autãt que tous les Saincts de Paradis, & tous les hommes de la terre pourroyent dire les meſmes choſes, s'ils ſe confeſſoyent. Regardez doncques quel ſujet particulier vous auez de faire ces accuſations-là : & lors que vous l'aurez deſcouuert, accuſez vous du manquement que vous aurez commis tout ſimplement & naïſuemẽt. Par exemple, vous vous accuſez de n'auoir pas chery le prochain comme vous deuiez, c'eſt peut-eſtre parce qu'ayant veu quelque pauure fort neceſſiteux, lequel vous pouuiez ayſément ſecourir & conſoler, vous n'en



auez eu nul ſoin ? Et bien, accuſez-vous de ceſte particularité, & dites, ayant veu vn pauure neceſſiteux, ie ne l'ay pas ſecouru comme ie pouuois, par negligence, ou par dureté de cœur, ou par meſpris, ſelon que vous cognoiſtrez l'occaſion de ceſte faute. De meſme ne vous accuſez pas de n'auoir pas prié Dieu auec telle deuotion comme vous deuez : mais ſi vous auez eu des diſtractions volontaires, ou que vous ayez negligé de prendre le lieu, le temps, & la contenance requiſe pour auoir l'attention en la priere, accuſez-vous-en tout ſimplement, ſelon que vous trouuerez y auoir manqué, ſans alleguer cette generalité, qui ne fait ny froid, ny chaud en la confeſſion.

Ne vous contentez pas de dire vos pechez veniels quant au faict, mais accuſez-vous du motif qui vous induit à les commettre. Par exemple, ne vous contentez pas de dire que vous auez menti ſans intereſſer perſonne : mais dites ſi ç'a eſté

ou par vaine gloire, afin de vous loüer & excufer, ou par vaine ioye, ou par opiniaftreté : Si vous auez peché à ioüer, expliquez fi ç'a efté pour le plaifir du gain, ou pour le plaifir de la conuerfation, & ainfi des autres. Dites fi vous eftes longuement arreftee en voftre mal, d'autant que la longueur du temps accroift pour l'ordinaire de beaucoup le peché : y ayant bien de la différence entre vne vanité paffagere, qui fera efcoulee en noftre efprit l'efpace d'un quart d'heure, & celle en laquelle noftre cœur aura trempé vn iour, deux iours, trois iours; il faut donc dire le fait, le motif, & la duree de nos pechez. Car encor que communément on ne foit pas obligé d'eftre fi pointilleux en la déclaration des pechez veniels, & que mefme on ne foit pas tenu abfoluëment de les confeffer : fi eft-ce que ceux qui veulent bien efpurer leur ames, pour mieux atteindre à la faincte deuotion, doiuent eftre foigneux de bien faire cognoiftre au medecin fpi-

rituel le mal pour petit qu'il ſoit, duquel ils veulent eſtre gueris.

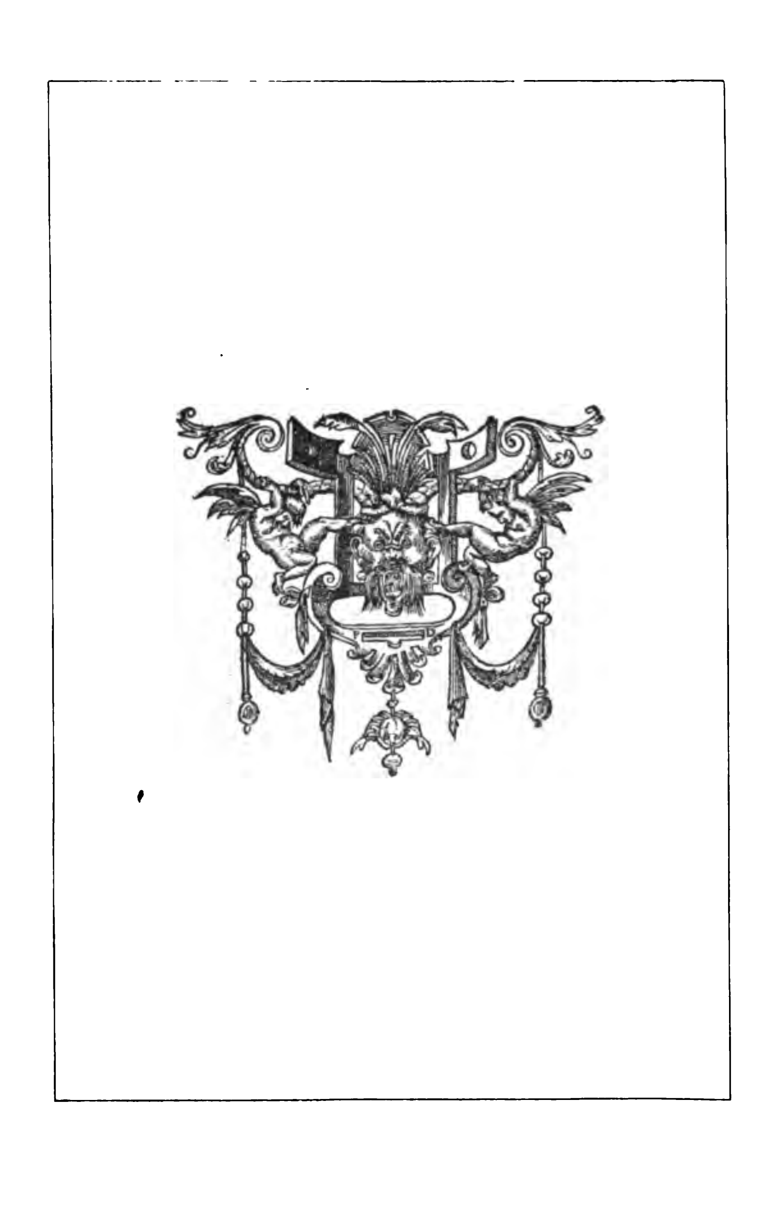
N'eſpargnez point de dire ce qui eſt requis, pour bien faire entendre la qualité de voſtre offenſe, comme le ſujet que vous auez eu de vous mettre en cholere, ou de ſupporter quelqv'un en ſon vice. Par exemple, vn homme lequel me deſplait, me dira quelque legere parole pour rire ; ie la prẽdray en mauuaiſe part, & me mettray en cholere. Que ſi vn autre qui m'euſt eſté agreable en euſt dit vne plus aſpre, ie l'euſſe prins en bonne part : ie n'eſpargneray donc point de dire, ie me ſuis relaſchee à dire des parole de courroux contre vne perſonne, ayant prins de luy en mauuaiſe part quelque choſe qu'il m'a dit, non point pour la qualité des paroles, mais parce que celuy-là m'eſtoit deſaggreable : & s'il eſt encore beſoin de particulariſer les paroles pour vous bien declarer, ie penſe qu'il feroit bon de les dire, car s'accuſant ainſi naïſuement, on

ne descouure pas seulement les pechez qu'on a fait, mais aussi les mauuaises inclinations, coustumes, habitudes, & autres racines du peché, au moyen dequoy le pere spirituel prend vne plus entiere cognoissance du cœur qu'il traicte, & des remedes qui luy sont propres. Il faut neantmoins tousiours tenir couuert le tiers qui aura cooperé à vostre peché, tant qu'il sera possible.

Prenez garde à vne quantité de pechez, qui viuent & regnent bien souuent insensiblement dedans la conscience : à fin que vous les confessiez, & que vous puissiez vous en purger : & à cest effect lisez diligemment le chap. 6. 27. 28. 29. 35 & 36. de la 3. part. & le chap. 8. de la 4. part. Nė changez pas aysément de Confesseur : mais en ayant choisi vn, continuez à luy rendre compte de vostre conscience aux iovrs qui sont destinez pour cela, luy disant naïsuement & franchement les pechez que vous aurez commis, & de temps en

temps, comme feroit de mois en mois, ou de deux mois en deux mois, dites-luy encores l'eftat de vos inclinations, quoy que par icelles vous n'ayez pas peché, comme fi vous eftes tormentée de la trifteffe, du chagrin; ou fi vous eftes portee à la ioye, aux defirs d'acquerir des biens, & femblables inclinations.







De la frequente Communion

CHAPITRE XX.



N dit que Mitridates Roy de Ponte, ayant inuenté le mithridat, rẽforça tellemẽt ſon corps par iceluy, que s'eſſayant par apres de s'empoiſonner, pour euiter la ſeruitude des Romains, iamais il ne luy fut poſſible. Le Sauueur a inſtitué ce ſacrement tres-auguſte de l'Euchariſtie, qui contient réellement ſa chair & ſon ſang, à fin que

qui le mãge uiue eternellemẽt. C'eſt pourquoy quiconque en vſe ſouuent auec deuotion, affermit tellement ſa ſanté & la vie de ſon ame, qu'il eſt preſque impoſſible qu'il ſoit empoiſõné d'aucune ſorte de mauuaiſe affectiõ : on ne peut eſtre nourry de ceſte chair de vie, & viure des affections de mort; ſi que comme les hommes demeurans au Paradis terreſtre pouuoyẽt ne mourir point ſelon le corps, par la force de ce fruict vital que Dieu y auoit mis : ainſi peuuent-ils ne point mourir ſpirituellement par la vertu de ce ſacrement de vie. Que ſi les fruicts les plus tendres & ſujects à corruption, comme ſont les ceriſes, les abricots, & les fraiſes, ſe conſeruent aiſément toute l'année, eſtans confits au ſucre, ou miel ; ce n'eſt pas merueille ſi nos cœurs : quoy que freſles & imbecilles, ſont preſeruez de la corruption du peché, lors qu'ils ſont ſucrez & emmiellez de la chair & du ſang inccorruptible du fils de Dieu. O Philo-

thee, les Chreftiens qui feront damnez demeureront fans replique, lors que le iufte iuge leur fera voir le tort qu'ils ont eu de mourir fpirituellement, puis qu'il leur eftoit fi aifé de fe maintenir en vie & en fanté, par la manducation de fon corps qu'il leur auoit laiffé à cefte intention. Miferables, dira-t'il, pourquoy eftes vous morts ayans a commandement le fruict, & la viande de vie ?

De receuoir la communion de l'Euchariftie tous les iours, ny ie ne le loüe, ny ie ne le vitupere : mais de communier tous les iours de Dimanche, ie le fuade & en exhorte vn chacun, porueu que l'efprit foit fans aucune affection de pecher. Ce font les propres paroles de fainct Auguftin, auec lequel ie ne vitupere, ny ne loüe abfolument que l'on communie tous les iours, mais laiffe cela à la difcretion du pere fpirituel de celuy qui fe voudra refoudre fur ce poinct ; car la difpofition requife pour vne fi frequente communion deuant

eſtre fort exquiſe, il n'eſt pas bon de la conſeiller generalement. Et parce que ceſte diſpoſition-là, quoy qu'exquiſe, ſe peut treuuer en pluſieurs bonnes ames, il n'eſt pas bon non plus d'en diuertir & diſſuader generalement vn chacun : ains cela ſe doit traitter par la conſideration de l'eſtat interieur d'vn chacun en particulier; ce ſeroit imprudence de conſeiller indiſtinctement à tous ceſt vſage ſi frequent : mais ce ſeroit auſſi imprudence de blaſmer aucũ pour iceluy, & ſur tout quand il ſuiuroit l'aduis de quelque digne directeur. La reſpõſe de ſaincte Catherine de Sienne fut gracieuſe, quand luy eſtant oppoſé à raiſon de ſa frequente cõmunion, que S. Auguſtin ne loüoit ny ne vituperoit de cõmunier tous les iours : Et bien, dit-elle, puis que S. Auguſtin ne le vitupere pas, ie vous prie que vous ne le vituperiez pas non plus, & ie me contenteray.

Mais, Philothee, vous voyez que ſainct Auguſtin exhorte & conſeille bien fort que

l'on communie tous les Dimanches : faictes-le donc tant qu'il vous fera poffible. Puis que, comme ie prefuppofe, vous n'auez nulle forte d'affection au peché mortel, ny aucune affection, au peché veniel, vous eftes en la vraye difpofitiõ que S. Auguftin requiert, & encores plus excellente; parce que non feulement vous n'auez pas l'affection de pecher, mais vous n'auez pas mefme l'affection du peché. Si que quand voftre pere fpirituel le trouueroit bõ, vous pourriez vtilement communier encor plus fouuent que tous les Dimanches.

Plufieurs legitimes empefchements peuvent neantmoins vous arriuer, non point de voftre cofté, mais de la part de ceux auec lefquels vous viuez, qui donneroient occafiõ au fage cõducteur de vous dire que vous ne communiez pas fi fouuẽt. Par exemple, fi vous eftes en quelque forte de fubiection, & que ceux à qui vous deuez de l'obeïffance ou de la reuerence, foient

ſi mal inſtruits, ou ſi bigearres, qu'ils s'inquietent & troublent de vous voir ſi ſouuent communier; à l'aduenture, toutes choſes conſiderees, ſera-t-il bon de condeſcendre en quelque ſorte à leur infirmité, & ne communier que de quinze iours en quinze iours ; mais cela s'entend en cas qu'on ne puiſſe aucunement vaincre la difficulté. On ne peut pas bien arreſter cecy en géneral, il faut faire ce que le pere ſpirituel dira ; bien que ie puiſſe dire aſſeurément, que la plus grande diſtance des communions eſt celle de mois à mois, entre ceux qui veulent ſeruir Dieu deuotement.

Si vous eſtes bien prudente, il n'y a ni mere, ni femme, ni mary, ni pere qui vous empeſche de communier ſouuẽt. Car puis que le iour de voſtre communion vous ne laiſſerez pas d'auoir le ſoin qui eſt conuenable à voſtre condition, que vous en ſerez plus douce & plus gracieuſe en leur endroit, & que vous ne leur refu-

ſerez nulle ſorte de deuoirs, il n'y a pas de l'apparence qu'ils vueillent vous deſtourner de ceſt exercice, qui ne leur apportera aucune incommodité ; ſinon qu'ils fuſſent d'vn eſprit extremement coquilleux & deſraiſonnable : en ce cas, comme i'ay dit, à l'aduāture que voſtre directeur voudra que vous vſiez de condeſcendance.

Il faut que ie die ce mot pour les gens mariez ; Dieu trouuoit mauuais en l'ancienne loy, que les creanciers fiſſent exaction de ce qu'on leur deuoit, és iours des Feſtes ; mais il ne trouua iamais mauuais, que les debteurs payaſſent & rendiſſent leurs deuoirs à ceux qui les exigeoient. C'eſt choſe indecente, bien que non pas grand peché, de ſolliciter le payement du deuoir nuptial, le iour que l'on s'eſt communié, mais ce n'eſt pas choſe mal ſeante, ains pluſtoſt meritoire de le payer. C'eſt pourquoy pour la reddition de ce deuoir-là, aucun ne doit eſtre priué de la Communion, ſi d'ailleurs ſa deuotion

le prouoque à la defirer. Certes en la primitiue Eglife les Chreftiens communioient tous les iours, quoy qu'ils fuffent mariez, & benis de la generation des enfans. C'eft pourquoy i'ay dit, que la frequente communion ne donnoit nulle forte d'incōmodité, ni aux peres, ni aux femmes, ni aux maris, pourueu que l'ame qui communie foit prudente & difcrete. Quant aux maladies corporelles, il n'y en a point qui foit empefchement legitime à cefte faincte participation, fi ce n'eft celle qui prouoquoit frequemment au vomiffement.

Pour communier tous les huict iours, il eft requis de n'auoir ny peché mortel, ny aucune affection au peché veniel, & d'auoir vn grand defir de fe communier ; mais pour continuer tous les iours, il faut outre cela auoir furmonté la plufpart des mauuaifes inclinations, & que ce foit par l'aduis du pere fpirituel.



Comme il faut communier

CHAPITRE XXI.



OMMENCEZ le ſoir precedent à vous preparer à la ſaincte cõmunion, par pluſieurs aſpirations, & eſlancemẽs d'amour vous retirant vn peu de meilleure heure, à fin de vous pouuoir auſſi leuer plus matin ; que ſi la nuict vous vous reſueillez, rẽpliſſez ſoudain voſtre cœur & voſtre bouche de quelques paroles odorantes, par le moyẽ deſquelles voſtre ame ſoit parfumee pour receuoir

l'efpoux, lequel veillant, pendant que vous dormez, fe prepare à vous apporter mille graces & faueurs, fi de voftre part vous eftes difpofee à les receuoir. Le matin leuez-vous auec grande ioye, pour le bon-heur que vous efperez : & vous eftant confeffée, allez auec grande confiance, mais auffi auec grande humilité, prendre cette viande celefte, qui vous nourit à l'immortalité. Et apres que vous aurez dit les paroles facrees *(Seigneur ie ne fuis pas digne)* ne remuez plus voftre tefte, ni vos leures, foit pour prier, foit pour foufpirer, mais ouurant doucement & mediocrement voftre bouche, & efleuant voftre tefte autant qu'il faut pour donner commodité au Preftre de voir ce qu'il faict, receuez, pleine de foy, d'efperance, & de charité, celuy, lequel, auquel, par lequel, & pour lequel vous croyez, efperez, & aimez. O Philothee, imaginez-vous que comme l'abeille, ayant recueilly fur les fleurs la rofee du ciel, & le fuc

plus exquis de la terre, & l'ayãt reduit en miel, le porte dans ſa ruche : ainſi le Preſtre, ayant pris ſur l'Autel le Sauueur du monde, vray fils de Dieu, qui comme vne roſee eſt deſcendu du ciel, & vray fils de la Vierge, qui comme fleur eſt ſorty de la terre de noſtre humanité, il le met en viande de ſuauité dedans voſtre bouche, & dedans voſtre corps. L'ayãt receu, excitez voſtre cœur à venir faire hommage à ce Roy de ſalut, traictez auec luy de vos affaires interieures, conſiderez-le dedans vous, où il s'eſt mis pour voſtre bon-heur. En fin faictes luy tout l'accueil qu'il vous ſera poſſible, & comportez vous en ſorte que l'on cognoiſſe en toutes vos actions, que Dieu eſt auec vous.

Mais quãd vous ne pourrez pas auoir ce bien de communier réellement à la ſaincte Meſſe, communiez au moins de cœur, & d'eſprit, vous vniſſant par vn ardent deſir à ceſte chair viuifiante du Sauueur.

Voſtre grande intention en la communion, doit eſtre de vous aduancer, fortifier & conſoler en l'amour de Dieu : car vous deuez receuoir pour l'amour, ce que le ſeul amour vous fait donner. Non, le Sauueur ne peut eſtre conſideré en vne action, ni plus amoureuſe, ni plus tẽdre que celle-cy, en laquelle il s'aneantit par maniere de dire, & ſe reduit en viande, afin de penetrer nos ames, & s'vnir intimement au cœur, & au corps de ſes fidelles.

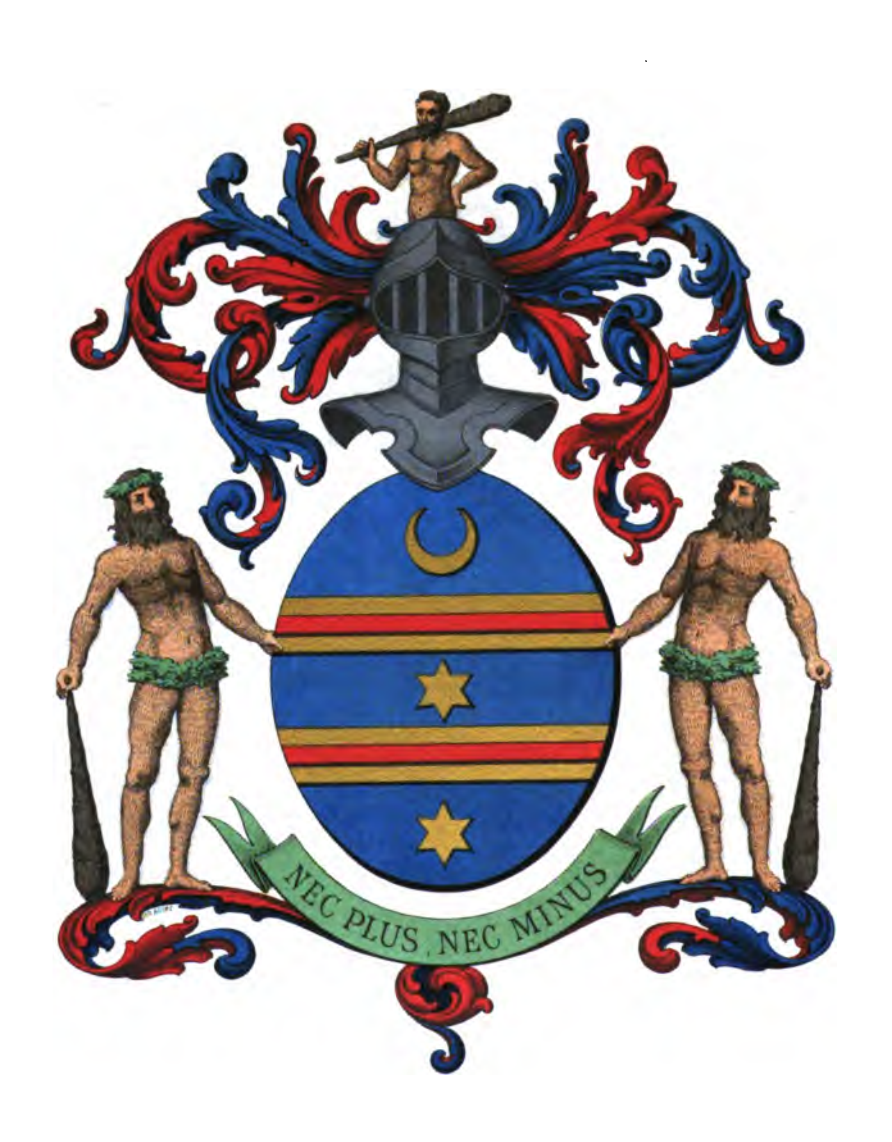
Si les mondains vous demandent pourquoy vous communiez ſi ſouuent ; dites-leur que c'eſt pour apprendre à aymer Dieu, pour vous purifier de vos imperfections, pour vous deliurer de vos miſeres, pour vous conſoler en vos afflictions, pour vous appuyer en vos foibleſſes. Dites leur que deux ſortes de gens doiuent ſouuent communier; les parfaicts, parce qu'eſtans bien diſpoſez, ils auroyent grand tort de ne point s'approcher de la ſource & fontaine de perfection ; & les imparfaicts, à fin

de pouvoir iustement pretendre à la perfection. Les forts à fin qu'ils ne deuiennent foibles, & les foibles à fin qu'ils deuiennent forts : les malades à fin d'estre gueris, les sains à fin qu'ils ne tombent en maladie : & que pour vous, comme imparfaicte, foible, & malade, vous auez besoin de souuent communiquer auec vostre perfection, vostre force & vostre medecin. Dites leur que ceux qui n'ont pas beaucoup d'affaires mõdaines, doiuent souuent communier, parce qu'ils en ont la commodité ; & ceux qui ont beaucoup d'affaires mondaines, parce qu'ils en ont necessité, & que celuy qui trauaille beaucoup, & qui est chargé de peines, doit aussi mãger des viandes solides, & souuentes fois. Dites-leur que vous receuez le S. Sacremẽt pour apprendre à le bien receuoir; pource que l'on ne fait guières biẽ vne action, à laquelle on ne s'exerce pas souuent.

Communiez souuent, Philothee, & le plus souuẽt que vous pourrez auec l'aduis

de voſtre pere ſpirituel : & croyez moy : les lieures deviennent blancs parmy nos montaignes en hyuer; parce qu'ils ne voyent ni mangent que la neige, & à force d'adorer & manger la beauté, la bonté & la pureté meſmes en ce diuin Sacrement, vous deuiendrez toute belle, toute bonne, & toute pure.




NEC PLUS, NEC MINUS



TROISIESME PARTIE
DE L'INTRODUCTION,
CONTENANT PLUSIEURS ADUIS TOUCHANT L'EXERCICE DES VERTUS

Du choix que l'on doit faire, quant à l'exercice des vertus

CHAPITRE I.



E Roy des abeilles ne ſe met point aux chāps qu'il ne ſoit enuironné de tout ſon petit peuple ; & la charité n'entre iamais dans vn cœur, qu'elle n'y loge auec ſoy tout le train des

autres vertus, les exerçant & mettant en besongne, ainsi qu'vn Capitaine fait ses soldats ; mais elle ne les met pas en œuure, ny tout à coup, ny esgalement, ny en tout temps, ny en tous lieux. Le iuste est comme l'arbre qui est planté sur le cours des eaux, qui porte son fruict en son temps, parce que la charité, arrousant une ame, produit en elle les œuures vertueuses chacune en sa saison. ***La musique tant agreable de soy mesme; est importune en vn dueil***, dit le Prouerbe. C'est vn grand defaut en plusieurs, qui entreprenans l'exercice de quelque vertu particuliere, s'opiniastrẽt d'en produire des actions en toutes sortes de rencontres, & veulent cõme ces anciens Philosophes, ou tousiours pleurer, ou tousiours rire, & font encore pis, quand ils blasment & censurent ceux, qui comme eux, n'exercent pas tousiours ces mesmes vertus. Il se faut resiouïr auec les ioyeux, & pleurer auec les pleurans, dit l'Apostre : & la charité est

patiente, benigne, liberale, prudente, condefcendante.

Il y a neantmoins des vertus, lefquelles ont leur vfage prefque vniuerfel, & qui ne doiuent pas feulement faire leurs actions à part, ains doiuent encor refpandre leurs qualitez & actions de toutes les autres vertus. Il ne fe prefente pas fouuent des occafions de pratiquer la force, la magnanimité, la magnificence ; mais la douceur, la temperance, l'honnefteté, & l'humilité font des certaines vertus, defquelles toutes les actions de noftre vie doiuent eftre teintes. Il y a des vertus plus excellentes qu'elle, l'vfage neãtmoins de celle-cy eft plus requis. Le fucre eft plus excellent que le fel, mais le fel a vn vfage plus frequẽt, & plus general. C'eft pourquoy il faut toufiours auoir bonne & prompte prouifion de ces vertus generales, puis qu'il s'en faut feruir prefque ordinairement.

Entre les exercices des vertus, nous

deuons preferer celuy qui eſt plus conforme à noſtre deuoir, & non pas celuy qui eſt plus conforme à noſtre gouſt. C'eſtoit le gouſt de ſaincte Paule, d'exercer l'aſpreté des mortificatiõs corporelles pour iouïr plus ayſément des douceurs ſpirituelles; mais elle auoit plus de deuoir à l'obeiſſance de ſes ſuperieurs. C'eſt pourquoy ſainct Hieroſme aduoüe qu'elle eſtoit reprehenſible, en ce que contre l'aduis de ſon Eueſque, elle faiſoit des abſtinences immoderees. Les Apoſtres au contraire, commis pour preſcher l'Euangile, & diſtribuer le pain celeſte aux ames, iugerent extremement bien, qu'ils euſſent eu tort de s'incommoder en ce ſainct exercice pour pratiquer la vertu du ſoin des pauures, quoy que treſ-excellente. Chaque vocation a beſoin de pratiquer quelque ſpeciale vertu : autres ſont les vertus d'vn Prelat, autres celles d'vn Prince; autres celles d'vn ſoldat, autres celles d'vne femme mariee, autres celles d'vne veſue: & bien que tous doiuent

auoir toutes les vertus, tous neantmoins ne les doiuent pas esgallement prattiquer, mais vn chacun se doit particulierement addõner à celles qui sont requises au gẽre de vie, auquel il est appellé.

Entre les vertus qui ne regardẽt pas nostre deuoir particulier, il faut preferer les plus excellentes, & non pas les plus apparentes. Les Cometes paroissent pour l'ordinaire plus grandes que les estoilles, & tiennẽt beaucoup plus de place à nos yeux ; elles ne sont pas neantmoins comparables, ny en grãdeur, ny en qualité aux estoilles, & ne semblent grandes, sinon parce qu'elles sont proches de nous, & en vn sujet plus grossier, au prix des estoilles. Il y a de mesme certaines vertus, lesquelles pour estre proche de nous, & sensibles, & s'il faut ainsi dire, materielles ; sont grandement estimees, & tousiours preferées par le vulgaire ; aussi prefere-il communemẽt l'aumosne temporelle à la spirituelle; la haire, le ieusne, la nudité,

la difcipline, & les mortifications du corps, à la douceur, à la debonnaireté, à la modef-tie, & autres mortificatiõs du cœur, qui neantmoins font bien plus excellentes. Choififfez donc, Philothee, les meilleures vertus, & non pas les plus eftimees; les plus excellentes, & non pas les plus appa-rentes ; les meilleures, & non pas les plus braues.

Il eft vtile qu'vn chacun choififfe vn exercice particulier de quelque vertu, non point pour abandonner les autres, mais pour tenir plus iuftement fon efprit rangé & occupé. Vne belle ieune fille plus reluifante que le Soleil, ornee & paree royallement, & coronnée d'vne coronne d'oliues, apparut à fainct Iean Eufeque d'Alexandrie, & luy dit; Ie fuis la fille aifnee du Roy, fi tu me peus auoir pour ton amie, ie te conduiray deuant fa face. Il cogneuft que c'eftoit la mifericorde enuers les pauures, que Dieu luy recommandoit : fi que par apres, il s'addonna tellement à

l'exercice d'icelle, que pour cela, il eſt par tout appelé ſainct Iean l'Aumoſnier. Euloge Alexandrin deſirant faire quelque ſeruice particulier à Dieu, & n'ayant pas aſſez de force ny pour embraſſer la vie ſolitaire, ny pour ſe renger ſous l'obeiſſance d'vn autre, retira chez ſoy vn miſerable tout perdu & gaſté de ladrerie, pour exercer en iceluy la charité & mortification Ce que pour faire plus dignement, il fit vœu de l'hõnorer, traitter & ſeruir, comme vn valet feroit ſon maiſtre & ſeigneur. Or ſur quelque tẽtatiõ ſuruenue tant au ladre qu'à Euloge, de ſe quitter l'vn l'autre; ils s'adreſſerent au grand S. Antoine, qui leur dit, gardez bien, mes enfans, de vous ſeparer l'vn de l'autre, car eſtans tous deux proches de voſtre fin, ſi l'Ange ne vous trouue pas enſemble, vous courez grand peril de perdre vos couronnes.

Le Roy S. Louys viſitoit comme par vn prix-fait les hoſpitaux, & ſeruoit les malades de ſes propres mains. S. François

aymoit ſur tout la pauureté, qu'il appelloit ſa Dame. S. Dominique la predication, de laquelle ſon ordre a prins le nõ. S. Gregoire le grand ſe plaiſoit à careſſer les Pelerins, à l'exemple du grand Abraham, & comme iceluy receut ſous la forme d'vn Pelerin le Roy de gloire. Tobie s'exerçoit en la charité d'enſeuelir les defuncts, Saincte Elizabet toute grãde Princeſſe qu'elle eſtoit, aymoit ſur tout l'abiection de ſoy-meſme ; Saincte Catherine de Gennes eſtant deuenue veſue, ſe dedia au ſeruice de l'hoſpital. Caſſian raconte qu'vne deuote Damoiſelle deſireuſe d'eſtre exercee en la vertu de patience, recourut à S. Athanaſe, lequel à ſa requeſte mit auec elle vne pauure veſue, chagrine, cholere, faſcheuſe & inſupportable, laquelle gourmandant perpetuellement ceſte deuote fille, luy donna bon ſujet de pratiquer dignement la douceur & condeſcendance. Ainſi entre les ſeruiteurs de Dieu, les vns s'addonnent à ſeruir les malades, les autres

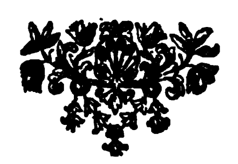
à ſecourir les pauures, les autres à procurer l'aduancement de la doctrine Chreſtienne entre les petits enfans, les autres à ramaſſer les ames perdues & eſgarees, les autres à parer les Egliſes & orner les autels, & les autres à moyenner la paix & concorde entre les hõmes. En quoy ils imitent les brodeurs, qui ſur diuers fonds couchent en belle varieté les ſoyes, l'or & l'argẽt, pour en faire toutes ſortes de fleurs; car ainſi ces ames pieuſes, qui entreprennent quelque particulier exercice de deuotion, ſe ſeruent d'iceluy cõme d'vn fonds pour leur broderie ſpirituelle, ſur lequel elles pratiquent la varieté de toutes autres vertus, tenants en ceſte ſorte leurs actions & affections mieux vnies & rangees, par le rapport qu'elles en font à leur exercice principal, & font ainſi paroiſtre leur eſprit,

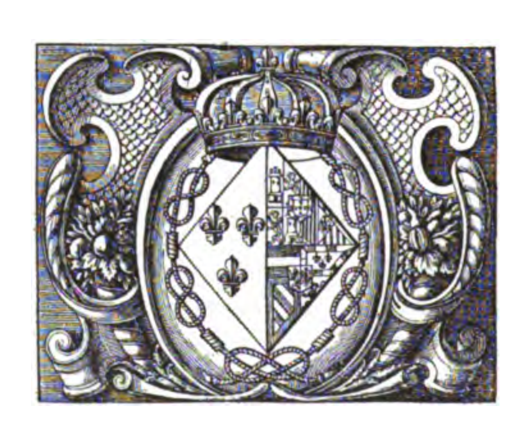
En ſon beau veſtement de drap d'or recamé,
Et d'ouurages diuers à l'eſguille ſemé.

Quand nous ſommes combattus de

quelque vice, il faut tāt qu'il nous eſt poſſible, embraſſer la pratique de la vertu contraire, rapportans les autres à icelle : car par ce moyen nous vaincrons noſtre ennemy, & ne laiſſerons pas de nous aduancer en toutes les vertus. Si ie ſuis combattu par l'orgueil, ou par la cholere; il faut qu'en toute choſe ie me panche & plie du coſté de l'humilité & de la douceur, & qu'à cela ie faſſe ſeruir les autres exercices de l'oraiſon, des Sacremens, de la prudence, de la conſtance, de la ſobrieté. Car comme les Sangliers pour aiguiſer leurs deffenſes, les frottent & fourbiſſent auec leurs autres dents, leſquelles reciproquement en demeurent toutes fort affilees & tranchantes ; ainſi l'homme vertueux ayant entreprins de ſe perfectionner en la vertu de laquelle il a plus de beſoin pour ſa deffenſe, il la doit limer & affiler par l'exercice des autres vertus, leſquelles en affinant celle-là, en deuiennent toutes plus excellentes & mieux polies. Comme il

aduint à Iob, qui s'exerçant particulieremẽt en la patience contre tant de tentations desquelles il fut agité, deuint parfaictement sainct & vertueux en toutes sortes de vertus. Ains il est arriué, comme dit sainct Gregoire Nazianzene, que par vne seule action de quelque vertu bien & parfaictement exercee, vne personne a attaint au comble des vertus ; alleguãt Rahab, laquelle ayant exactement practiqué l'office d'hospitalité, paruint à vne gloire supreme, mais cela s'entend quand telle action se fait excellemment auec grande ferueur & charité.







Suite du mesme discours du choix des vertus

CHAPITRE II.



AINCT Augustin dit excellẽment que ceux qui commencent en la deuotion, commettent certaines fautes, lesquelles sont blasmables selon la rigueur des loix de la perfection, & sont neantmoins loüables pour le bon presage qu'elles donnent d'vne future excellence de pieté, à laquelle mesme elles seruent de disposition. Ceste basse & grossiere crainte, qui engendre les scrupules excessifs, és ames de ceux qui

ſortẽt nouuellement du train des pechez, eſt vne vertu recõmandable en ce commencement, & preſage certain d'vne future pureté de conſcience : mais ceſte meſme crainte ſeroit blaſmable en ceux qui ſont fort aduancez, dedãs le cœur deſquels doit regner l'amour, qui petit à petit chaſſe ceſte ſorte de crainte ſeruile.

Sainct Bernard en ſes commencemens eſtoit plein de rigueur & d'aſpreté enuers ceux qui ſe rangeoyent ſous ſa conduite, auſquels il annonçoit d'abord, qu'il falloit quitter le corps, & venir à luy auec le ſeul eſprit. Oyant leurs confeſſions il deteſtoit auec vne ſeuerité extraordinaire toutes ſortes de defauts, pour petits qu'ils fuſſent, & ſollicitoit tellement ces pauures apprentifs à la perfection, qu'à force de les y pouſſer, il les en retiroit, car ils perdoient cœur & haleine de ſe voir ſi inſtamment preſſez en vne montee ſi droicte & releuee. Voyez vous, Philothee; c'eſtoit le zele tres-ardent d'vne parfaicte pureté, qui prouo-

quoit ce grand fainct à cefte forte de methode, & ce zele eftoit vne grande vertu, mais vertu neantmoins qui ne laiffoit pas d'eftre reprehenfible. Auffi Dieu-mefme par vne facree apparition l'en corrigea ; refpandant en fon ame vn efprit doux, fuaue, amiable, & tendre, par le moyen duquel s'eftant rendu tout autre, il s'accufa grandement d'auoir efté fi exact & feuere, deuint tellement gracieux & condefcendant auec vn chacun, qu'il fe fit tout à tous pour les gaigner tous. Sainct Hierofme ayant raconté, que faincte Paule, fa chere fille, eftoit non feulement exceffiue, mais opiniaftre en l'exercice des mortifications corporelles, iufques à ne vouloir point ceder à l'aduis contraire que S. Epiphane fon Euefque luy auoit donné pour ce regard : & qu'outre cela, elle fe laiffoit tellement emporter au regret de la mort des fiens, que toufiours elle en eftoit en danger de mourir; en fin il conclud en cefte forte : on dira qu'en lieu d'efcrire des

loüanges pour cette ſaincte, i'en eſcris des blaſmes & vituperes ; i'ateſte Ieſus, auquel elle a ſeruy, & auquel ie deſire ſeruir, que ie ne ments ny d'vn coſté, n'y d'autre, ains produits naïſuement ce qui eſt d'elle comme Chreſtien d'vne Chreſtienne, c'eſt à dire, i'en eſcrips l'hiſtoire, non pas vn panegyric, & que ſes vices ſont les vertus des autres. Il veut dire que les dechets & defauts de Saincte Paule euſſent tenu lieu de vertu en vne ame moins parfaicte : comme à la verité il y a des actions qui ſont eſtimees imperfections en ceux qui ſont parfaicts, leſquelles ſeroient neantmoins tenues pour grandes perfections en ceux qui ſont imparfaicts. C'eſt bon ſigne en vn malade, quand au ſortir de ſa maladie les iambes luy enflent : car cela denote que la nature deſia renforcee, reiette les humeurs ſuperflues; mais ce meſme ſigne ſeroit mauuais en celuy qui ne ſeroit pas malade ; car il feroit recognoiſtre que la nature n'a pas aſſez de force pour diſſiper & reſoudre les humeurs.

Ma Philothee, il faut auoir bonne opinion de ceux esquels nous voyons en la practique des vertus, quoy qu'auec imperfection, puis que les Saincts mesmes les ont souuent pratiquez en ceste sorte. Mais quand à nous, il nous faut auoir soin de nous y exercer, non seulement fidellement, mais prudemment ; & à cest effect obseruer estroictement l'aduis du Sage, de ne point nous appuyer sur nostre propre prudẽce, ains sur celle de ceux que Dieu nous a donnez pour conducteurs.

Il y a certaines choses que plusieurs estiment vertus, & qui ne le sont aucunement, desquelles il faut que ie vous die vn mot ; ce sont les extases, ou rauissemens, les insensibilitez, impossibilitez, vnions deifiques, eleuations, transformations, & autres telles perfections, desquelles certains liures traictent : qui promettent d'esleuer l'ame iusqu'à la contemplation purement intellectuelle, à l'application essentielle de l'esprit, & vie supereminente. Voyez vous,

Philothee; ces perfections ne ſont pas vertus, ce ſont pluſtoſt des recompenſes que Dieu donne pour les vertus, ou bien encor pluſtoſt des eſchantillons des felicitez de la vie future, qui quelquesfois ſont preſentez aux hommes, pour leur faire deſirer les pieces toutes entieres, qui ſont la-haut en Paradis. Mais pour tout cela, il ne faut pas pretendre à telles graces, puis qu'elles ne ſont nullement neceſſaires pour bien ſeruir & aimer Dieu, qui doit eſtre noſtre vnique pretẽtion : auſſi bien ſouuent ne ſont-ce pas des graces qui puiſſent eſtre acquiſes par le trauail & l'induſtrie, puis que ce ſont pluſtot des paſſions que des actiõs, leſquelles nous pouuons receuoir, mais non pas faire en nous ; i'adiouſte que nous n'auons pas entreprins de nous rendre ſinon gens de bien, gens de deuotion, hommes pieux, femmes pieuſes : c'eſt pourquoy il nous faut bien employer à cela; que s'il plaiſt à Dieu de nous eſleuer iuſques à ces per-

fections angeliques, nous ſerons auſſi des bons Anges : mais en attendant, exerçons nous ſimplement, humblement, & deuotement aux petites vertus, la conqueſte deſquelles, noſtre Seigneur a expoſee à noſtre ſoin & trauail ; comme la patience, la débonnaireté, la mortification du cœur, l'humilité, l'obeïſſance, la pauureté, la chaſteté, la tendreté enuers le prochain, le ſupport de ſes imperfections, la diligence & ſaincte ferueur. Laiſſons volontiers les ſur-eminences aux ames ſur-eſleuees, nous ne meritõs pas vn rang ſi haut au ſeruice de Dieu : trop heureux ſerons nous de le ſeruir en ſa cuiſine, en ſa paneterie, d'eſtre des laquais, porte-faix, garçons de Chambre : C'eſt à luy par apres, ſi bon luy ſemble, de nous retirer en ſon cabinet & cõſeil priué. Ouy Philothee; car ce Roy de gloire ne recõpẽſe pas ſes ſeruiteurs ſelon la dignité des offices qu'ils exercent, mais ſelon l'amour & l'humilité auec laquelle ils les exercent. Saül cherchant les Aſnes

de ſon Pere, treuua le Royaume d'Iſraël ; Rebecca abbreuuant les chameaux d'Abraham, deuint eſpouſe de ſon fils : Ruth glanant apres les moiſſonneurs de Boos, & ſe couchãt à ſes pieds, fut tiree à ſon coſté, & rẽduë ſon eſpouſe : certes les pretentiõs ſi hautes & eſleuees des choſes extra-ordinaires ſont grandement ſubjettes aux illuſions, tromperies, & fauſſetez ; & arriue quelquesfois que ceux qui penſent eſtre des Anges, ne ſont pas ſeulement bons hõmes, & qu'en leur faict il y a plus de grandeur és paroles & termes dont ils vſent, qu'au ſentimẽt & en l'œuvre ; il ne faut pas pourtant rien meſpriſer, ny cenſurer temerairemẽt, mais en beniſſant Dieu de la ſur-eminence des autres, arreſtons-nous humblement en noſtre voye plus baſſe, mais plus aſſeuree ; moins excellente, mais plus ſortable à noſtre inſuffiſance & petiteſſe, en laquelle ſi nous conſeruons humblement & fidellement, Dieu nous eſleuera à des grandeurs bien grandes.



De la Patience

CHAPITRE III.



Ous auez besoin de patience, à fin que faisant la volonté de Dieu, vous en rapportiez la promesse, dit l'Apostre : ouy, car comme auoit prononcé le Sauueur : ***En vostre patience vous posséderez vos ames.*** C'est le grand bon-heur de l'homme, Philothee, que de posseder son ame ; & à mesure que la patience est plus parfaicte, nous possedons plus parfaictement nos ames. Il nous faut donc

perfectionner en cette vertu. Reſſouuenez-vous ſouuent que noſtre Seigneur nous a ſauuez en ſouffrant & en endurant, & que de meſme nous deuons faire noſtre ſalut par les ſouffrances & afflictions, endurans les iniures, contradictions & deſplaiſirs, auec le plus de douceur qu'il nous ſera poſſible.

Ne bornez point voſtre patience à telle, ou telle ſorte d'injures & d'afflictions, mais eſtendez-la vniuerſellement à toutes celles que Dieu vous enuoyera & permettra vous arriuer. Il y en a qui ne veulent ſouffrir ſinon les tribulations qui ſont honorables, comme par exemple, d'eſtre bleſſez à la guerre, d'eſtre priſonniers de guerre, d'eſtre mal-traitez pour la religion, de s'eſtre appauuris par quelque querelle, en laquelle ils ſoiēt demeurez maiſtres : & ceux-cy n'aymēt pas la tribulation, mais l'honneur qu'elle apporte. Le vray patiēt & ſeruiteur de Dieu, ſupporte eſgalement les tribulations conioinctes à

l'ignominie, & celles qui sõt honorables, d'eſtre meſpriſé, reprins & accuſé par les meſchãs, ce n'eſt que douceur a vn homme de courage : mais d'eſtre reprins, accuſé, & mal-traicté par les gens de biẽ, par les amis, par les parents, c'eſt là où il y va du bon. I'eſtime plus la douceur, auec laquelle le bien heureux cardinal Borromée ſouffrit longuement les reprehẽſions publiques, qu'vn grãd predicateur d'vn ordre extrememement reformé faiſoit contre luy en chaire, que toutes les attaques qu'il receut des autres. Car tout ainſi que les piqueures des abeilles ſont plus cuiſantes, que celles des mouches; ainſi le mal que l'on reçoit des gens de bien, & les contradictions qu'ils font, ſont bien plus inſupportables que les autres : & cela neantmoins arriue fort ſouuent, que deux hommes de bien ayans tous deux bonne intention, ſur la diuerſité de leurs opinions, ſe font des grandes perſecutions & contradictions l'vn à l'autre.

Soyez patiente, non ſeulement pour le gros & principal des afflictions, qui vous ſuruiendront, mais encore pour les acceſſoires & accidens qui en dependront. Pluſieurs voudroyent bien auoir du mal, pourueu qu'ils n'en fuſsēt point incommodez. Ie ne me faſche point, dit l'vn, d'eſtre deuenu pauure, ſi ce n'eſtoit que cela m'empeſchera de ſeruir mes amis, eſleuer mes enfans, & viure honorablement comme ie deſirerois. Et l'autre dira, ie ne m'en ſoucierois point, ſi ce n'eſtoit que le monde penſera que cela me ſoit arriué par ma faute. L'autre ſeroit tout aiſe que l'ō meſdiſt de luy, & le ſouffriroit ſort patiemment, pourueu que perſonne ne creuſt le meſdiſant. Il y en a d'autres qui veulent bien auoir quelque incommodité de mal ce leur ſemble, mais non pas toute. Ils ne s'impatientent pas, diſent-ils, d'eſtre malades, mais de ce qu'ils n'ōt pas de l'argēt pour ſe faire panſer, ou bien de ce que ceux qui ſont autour d'eux en ſont importunez.

Or ie dis, Philothee, qu'il faut auoir patience non ſeulement d'eſtre malade, mais de l'eſtre de la maladie que Dieu veut, au lieu où il veut, & entre les perſonnes qu'il veut, & auec les incōmoditez qu'il veut, & ainſi des autres tribulations. Quand il uous arriuera du mal, oppoſez à iceluy les remedes qui ſeront poſſibles, & ſelon Dieu, car de faire autrement, ce ſeroit tēter ſa diuine Majeſté : mais auſſi cela eſtant fait, attendez auec vne entiere reſignation, l'effect que Dieu agreera. S'il luy plaiſt que les remedes vainquent le mal, vous le remercierez auec humilité : mais s'il luy plaiſt que le mal ſurmonte les remedes, beniſſez le auec patience.

Ie ſuy l'aduis de S. Gregoire : Quand vous ſerez accuſee iuſtement pour quelque faute que vous aurez commiſe, humiliez-vous bien fort, cōfeſſez que vous meritez plus que l'accuſatiō qui eſt faite contre vous. Que ſi l'accuſation eſt fauſſe, excu-

ſez-vous doucement, niant d'eſtre coulpable; car vous deuez cette reuerẽce à la verité, & à l'edification du prochain; mais auſſi ſi apres voſtre veritable & legitime excuſe on continue à vous accuſer, ne vous troublez nullemẽt, & ne taſchez point à faire receuoir voſtre excuſe : car apres auoir rendu voſtre deuoir à la verité vous deuez le rendre auſſi à l'humilité. Et en ceſte ſorte vous n'offenſerez, ny le ſoin que vous deuez auoir de voſtre renommee, ny l'affectiõ que vous deuez à la trãquillité, douceur de cœur & humilité.

Plaignez-vous le moins que vous pourrez des torts qui vous ſeront faits : car c'eſt choſe certaine que pour l'ordinaire qui ſe plaind peche, d'autant que l'amour propre nous fait touſiours reſſentir les iniures plus grandes qu'elles ne ſont : mais ſur tout ne faites point vos plaintes à des perſonnes ayſees à s'indigner & mal penſer. Que s'il eſt expedient de vous plaindre à quelqu'vn ou pour remedier à l'offence, ou

pour accoiſer voſtre eſprit, il faut que ce ſoit à des ames trãquilles, & qui aiment bien Dieu : car autrement, au lieu d'alleger voſtre cœur, elles le prouoqueroyent à plus grandes inquietudes : au lieu d'oſter l'eſpine qui vous pique, elles la ficherõt plus auãt en voſtre pied.

Pluſieurs eſtants malades, affligez & offencez de quelqu'vn, s'empeſchent bien de ſe plaindre, & monſtrer de la delicateſſe. Car cela à leur aduis (& il eſt vray) teſmoigneroit euidemment vne grande defaillance de force, & de generoſité ; mais ils deſirent extrememẽt, & par pluſieurs artifices recerchent que chacun les plaigne, qu'on ait grande cõpaſſion d'eux, & qu'on les eſtime non ſeulement affligez, mais patients & courageux. Or cela eſt vrayement vne patience, mais vne patience fauſſe, qui en effect n'eſt autre choſe qu'vne tres-delicate, & tres-fine ambition, & vanité. *Ils ont de la gloire*, dit l'Apoſtre. *mais non pas enuers Dieu.* Le vray patient

ne ſe plaind point de ſon mal, ni ne deſire qu'on le plaigne, il en parle naïſuement, veritablement, & ſimplement, ſans ſe lamẽter, ſans ſe plaindre, ſans l'aggrandir : que ſi on le plaind, il ſouffre patiemment qu'on le plaigne, ſinon qu'on le plaigne de quelque mal qu'il n'a pas. Car lors il declare modeſtement qu'il n'a point ce mal-là, & demeure en ceſte ſorte paiſible entre la vérité & la patiẽce, confeſsãt ſon mal, & ne s'en plaignant point.

Es contradictions qui vous arriueront en l'exercice de la deuotion (car cela ne manquera pas) ; reſſouuenez-vous de la parole de noſtre Seigneur, *La femme tandis qu'elle enfante a des grandes angoiſſes, mais voyant ſon enfant nay, elle les oublie, d'autant qu'vn homme luy eſt nay au monde ;* car vous auez conceu en voſtre ame le plus digne enfant du monde, qui eſt Ieſus-Chriſt : auant qu'il ſoit produit, & enfanté du tout, il ne ſe peut que vous ne vous reſſentiez du trauail ; mais ayez

bon courage, car ces douleurs paſſees, la ioye eternelle vous demeurera d'auoir enfanté vn tel homme au monde. Or il ſera entierement enfanté pour vous, lors que vous l'aurez entierement formé en voſtre cœur, & en vos œuures par imitation de ſa vie.

Quād vous ſerez malade, offrez toutes vos douleurs, peines & langueurs au ſeruice de noſtre Seigneur, & le ſuppliez de les ioindre aux tourmens qu'il a receuz pour vous. Obeiſſez au medecin, prenez les medecines, viandes, & autres remedes pour l'amour de Dieu, vous reſſouuenāt du fiel qu'il print pour l'amour de nous : deſirez de guerir, pour luy rendre ſeruice : ne refuſez point de languir pour luy obeïr : & diſpoſez-vous à mourir, ſi ainſi il luy plaiſt, pour le loüer & ioüir de luy. Reſouuenez vous que les abeilles au temps qu'elles fōt le miel, viuent & māgent d'vne munitiō fort amere ; & qu'ainſi nous ne pouuons iamais faire des actes de plus

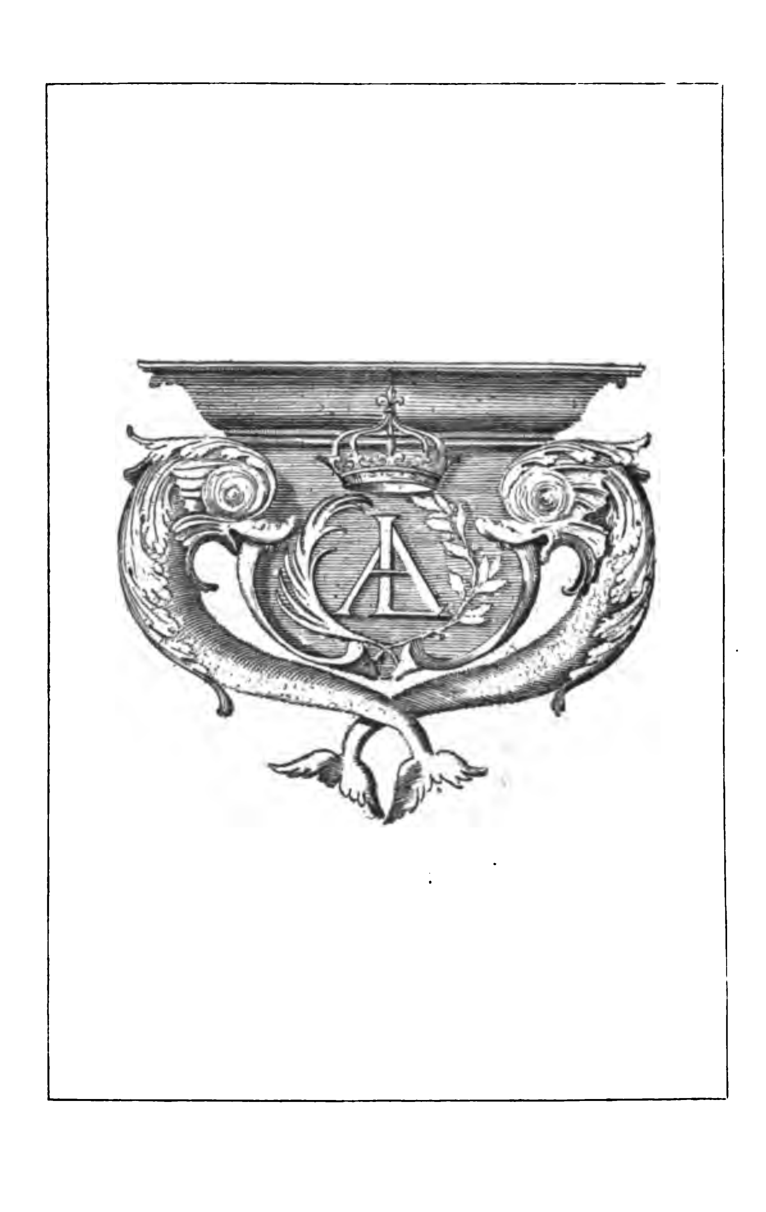
grande douceur & patience, ny mieux compofer le miel des excellentes vertus, que tandis que nous mangeons le pain d'amertume, & viuõs parmy les angoiffes. Et comme le miel qui eft fait des fleurs de thym, herbe petite & amere, eft le meilleur de tout; ainfi la vertu, qui s'exerce en l'amerture des plus viles, baffes & abiectes tribulations, eft la plus excellente de toutes.

Voyez fouuent de vos yeux interieurs Iefus-Chrift crucifié, nud, blafphemé, calomnié, abandonné, & enfin accablé de toutes fortes d'ennuis, de trifteffe, & de trauaux. Et confiderez que toutes vos fouffrances, ny en qualité, ny en quantité, ne font aucunement comparables aux fiennes, & que iamais vous ne fouffrirez rien pour luy au prix de ce qu'il a fouffert pour vous.

Confiderez les peines que les Martyrs fouffrirent iadis, & celles que tant de perfonnes endurẽt, plus griefues fans aucune

proportion, que celles efquelles vous eftes, & dites; helas! mes trauaux font des confolations, & mes efpines des rofes, en comparaifon de ceux qui sãs fecours, fans affiftance, fans allegement, viuent en vne mort continuelle, accablez d'afflictions infiniment plus grandes.







De l'humilité pour l'exterieur

CHAPITRE IV.



mpruntez, dit Elisee à vne pauure vefue, ***& prenez force vaiſſeaux vuides, & verſez l'huyle en iceux.*** Pour receuoir la grace de Dieu en nos cœurs, il les faut auoir vuides de noſtre propre gloire. La creſſerelle criant & regardant les oyſeaux de proye, les eſpouuante par vne proprieté & vertu ſecrette : c'eſt pourquoy les colombes

l'aiment ſur tous les autres oyſeaux, & viuent en aſſeurance aupres d'icelle : ainſi l'humilité repouſſe ſatan, & conſerue en nous les graces & dons du S. Eſprit, & pour cela tous les ſaincts, mais particulierement le Roy des ſaincts, & ſa mere, ont touſiours honoré & chery ceſte digne vertu plus qu'aucun autre entre toutes les morales.

Nous appelons vaine la gloire qu'on ſe dōne, ou pour ce qui n'eſt pas en nous, ou pour ce qui eſt en nous, mais non pas à nous ; ou pour ce qui eſt en nous, & à nous, mais qui ne mérite pas qu'ō s'en glorifie. La nobleſſe de la race, la faueur des grands, l'honneur populaire, ce ſont choſes qui ne ſont pas en nous, mais ou en nos predeceſſeurs, ou en l'eſtime d'autry. Il y en a qui ſe rendent fiers & morgans, pour eſtre ſur vn bon cheual, pour auoir vn pennache en leur chapeau, pour eſtre habillez ſomptueuſemēt : mais qui ne void cette folie ? Car s'il y a de la gloire

pour cela, elle eſt pour le cheual, pour l'oyſeau, & pour le tailleur : & quelle laſcheté de courage eſt-ce d'emprunter ſon eſtime d'vn cheual, d'vne plume, d'vn goderon ? les autres ſe priſent & regardent pour des mouſtaches releuez, pour vne barbe bien peignee, pour des cheueux creſpez, pour des mains doüillettes, pour ſçauoir dancer, ioüer, chanter ; mais ne ſont-ils par laſches de courage, de vouloir encherir leur valeur, & donner du ſurcroiſt à leur reputation par des choſes ſi friuoles & folaſtres ? Les autres pour vn peu de ſcience, veulent eſtre honorez, & reſpectez du monde, comme ſi chacun deuoit aller à l'eſcole chez eux, & les tenir pour maiſtres : c'eſt pourquoy on les appelle pedans. Les autres ſe pauonnent ſur la conſideration de leur beauté, & croyent que tout le monde les muguette ; tout cela eſt extremement vain ; ſot & impertinent ; & la gloire qu'on prend de ſi foibles ſubjets, s'appelle vaine, ſotte, & friuole.

On cognoiſt le vray bien, cõme le vray baume; on fait l'eſſay du baume en le diſtillant dedans l'eau : car s'il va au fond, & qu'il prenne le deſſous, il eſt iugé pour eſtre du plus fin & precieux; ainſi pour cognoiſtre ſi vn homme eſt vrayemẽt ſage, ſçauant, genereux, noble, il faut voir ſi ſes biens tendent à l'humanité, modeſtie & ſouſmiſſion : car alors ce ſeront des vrais biens : mais s'ils ſurnagent, & qu'ils vueillent paroiſtre, ce ſeront des biens d'autans moins veritables qu'ils ſeront plus apparens. Les perles qui ſont conceües ou nourries au vent, & au bruit des tonnerres, n'ont que l'eſcorce de perle, & ſont vuides de ſubſtance ; ainſi les vertus & belles qualitez des hommes qui ſont receuës & nourries en l'orgueil, en la ventance, & en la vanité; n'ont que vne ſimple apparence du bien, ſans ſuc, ſans mouëlle & ſans ſolidité.

Les honneurs, les rangs, les dignitez, ſont comme le ſaffran, qui ſe porte mieux,

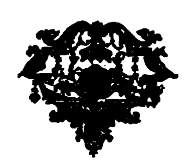
& vient plus abondamment d'eſtre foullé aux pieds. Ce n'est plus honneur d'eſtre beau quand on s'en regarde ; la beauté pour auoir bonne grace doit eſtre negligée, la ſcience nous deshonore quand elle nous enfle, & qu'elle degenere en pedanterie.

Si nous ſommes pointilleux pour les rangs, pour les ſeances, pour les tiltres ; outre que nous expoſõs nos qualitez à l'examen, à l'enqueſte & à la contradiction, nous les rendons viles & abiectes ; car l'honneur qui eſt beau, eſtant receu en don, deuient vilain quand il eſt exigé, recerché & demandé. Quãd le Paon fait ſa rouë pour ſe voir, en leuant ſes belles plumes, il ſe heriſſe de tout le reſte, & monſtre de part & d'autre ce qu'il a d'infame ; les fleurs qui ſont belles, plantees en terre, fleſtriſſent eſtant maniees. Et comme ceux qui odorent la mandragore de loin, & en paſſant, reçoiuent beaucoup de ſuauité ; mais ceux qui la ſentent de prés, & longuement, en deuiennent aſſou-

pis & malades ; ainſi les honneurs rendent vne douce conſolation à celuy qui les odore de loin, & legerement, ſans s'y amuſer, & s'en empreſſer ; mais à qui s'y affectionne & s'en repaiſt, ils ſont extremement blaſmables & vituperables.

La pourſuitte & amour de la vertu commence à nous rendre vertueux ; mais la pourſuitte & amour des honneurs commence à nous rendre meſpriſables & vituperables. Les eſprits bien nais, ne s'amuſent pas à ces menus fatras de rang d'honneur, de ſalutations, ils ont d'autres choſes à faire : c'eſt le propre des eſprits, faineãts. Qui peut auoir des perles, ne ſe charge pas de coquilles ; & ceux qui pretendẽt à la vertu, ne s'empreſſent point pour les honneurs. Certes chacun peut entrer en ſon rang & s'y tenir ſans violer l'humilité, pourueu que cela ſe faſſe negligemment & ſans contention. Car comme ceux qui viennent du Peru, outre l'or & l'argent qu'ils en tirent, apportent encor des Singes

& Perroquets, parce qu'ils ne leur couſtent gueres, & ne chargent pas auſſi beaucoup leurs nauires; ainſi ceux qui pretendent à la vertu, ne laiſſent pas de prendre leurs rangs & les honneurs qui leur ſont deubs, pourueu toutesfois que cela ne leur couſte pas beaucoup de ſoin & d'attention, & que ce ſoit ſans eſtre chargez de trouble, d'inquietude, de diſputes & contentions. Ie ne parle neantmoins pas de ceux deſquels la dignité regarde le public, ni de certaines occaſions particulieres qui tirent vne grande conſequence. Car en cela il faut que chacun conſerue ce qui luy appartiẽt auec vne prudence & diſcretion qui ſoit accõpagnee de charité & courtoiſie.







De l'humilité plus interieure

CHAPITRE V.



AIS vous desirerez, Philothee, que ie vous conduise plus auant en l'humilité : car à faire cõme i'ay dit, c'est quasi plustost sagesse qu'humilité, maintenant doncques ie passe outre. Plusieurs ne veulent ny n'osent penser & considerer les graces que Dieu leur a faict en particulier, de peur de prendre de la vaine gloire & complaisance, en quoy certes ils se trompent. Car puis que comme

dit le grand doĉteur Angelique, le vray moyen d'atteindre à l'amour de Dieu c'eſt la cõſideratiõ de ſes bienfaicts ; plus nous les cognoiſtrons, plus nous l'aimerons, & comme les benefices particuliers eſmeuuẽt plus puiſſãmẽt que les communs, auſſi doiuent-ils eſtre conſiderez plus attentiuemẽt. Certes rien ne nous peut tant humilier deuant la miſericorde de Dieu, que la multitude de ſes bien-faicts, ni rien tant humillier deuant ſa iuſtice, que la multitude de nos mes-faicts. Conſiderons ce qu'il a faict pour nous, & ce que nous auons faict contre luy : & comme nous conſiderons par le menu nos pechez, conſiderons auſſi par le menu ſes graces. Il ne faut pas craindre que la cognoiſſance de ce qu'il a mis en nous, nous enfle, pourueu que nous ſoyons attentifs à cette verité, que ce qui eſt de bon en nous, n'eſt pas de nous. Helas ! les mulets laiſſent-ils d'eſtre lourdes & puantes beſtes, pour eſtre chargez de meubles pre-

cieux & parfumez du Prince ? *Qu'auons-nous de bon que nous n'ayons receu, & ſi nous l'auons receu, pourquoy nous en voulons-nous enorgueillir ?* Au cõtraire la viue conſideration des graces receuës, nous rend humbles : car la cognoiſſance engendre la recognoiſſance. Mais ſi voyans les graces que Dieu nous a faict, quelque ſorte de vanité nous venoit chatouiller ; le remede infaillible ſera de recourir à la conſideratiõ de nos ingratitudes, de nos imperfections, de nos miſeres ; ſi nous conſiderons ce que nous auons fait, quand Dieu n'a pas eſté auec nous, nous cognoiſtrons bien que ce que nous faiſons, quand il eſt auec nous, n'eſt pas de noſtre façon, ny de noſtre cru : nous en iouïrons voirement, & nous en reſiouïrons parce que nous l'auõs ; mais nous en glorifierons Dieu ſeul, parce qu'il en eſt l'autheur.

Ainſi la ſaincte Vierge cõfeſſe que Dieu luy a faict choſes treſgrandes, mais ce n'eſt que pour s'en humilier, & magnifier

Dieu : *Mon ame*, dit-elle, *magnifie le Seigneur, parce qu'il m'a fait choſes grandes.*

Nous diſons maintesfois que nous ne ſommes riẽ, que nous ſommes la miſere-meſme, & l'ordure du monde ; mais nous ſerions bien marris qu'on nous priſt au mot, & que l'on nous publiaſt tels que nous diſons : Au contraire nous faiſons ſemblant de fuïr & de nous cacher, à fin qu'on nous coure apres, & qu'on nous cerche : nous faiſons contenãce de vouloir eſtre les derniers, & aſſis au bas bout de la table, mais c'eſt à fin de paſſer plus auantageuſement au haut bout. La vraye humilité ne faict pas ſemblãt de l'eſtre, & ne dit gueres de paroles d'humilité, car elle ne deſire pas ſeulement de cacher les autres vertus ; mais encor, & principalement elle ſouhaite de ſe cacher ſoy-meſme. Et s'il luy eſtoit loyſible de mentir, de feindre ou de ſcãdaliſer le prochain ; elle produiroit des actions d'arrogance & de fierté, à fin de ſe receler ſous icelles, & y

viure du tout incognuë, & à couuert. Voicy donc mon aduis, Philothee, ou ne difons point de paroles d'humilité, ou difons les auec vn vray fentiment interieur, conforme à ce que nous prononçons exterieurement ; n'abbaiffons iamais les yeux qu'en humiliãt nos cœurs ; ne faifons pas femblant de vouloir eftre des derniers, que de bon cœur nous ne vouluffions l'eftre. Or ie tiens cefte regle fi generale que ie n'y apporte nulle exception ; feulement i'adioufte que la ciuilité requiert, que nous prefentions quelques fois l'auãtage à ceux qui manifeftament ne le prendront pas ; & ce n'eft pourtant pas ny duplicité ny fauffe humilité : car alors le feul offre de l'auãtage eft vn commencement d'honneur : & puis qu'on ne peut le leur donner entier, on ne faict pas mal de leur en donner le commencement. I'en dis de mefme de quelques paroles d'honneur, ou de refpect, qui à la rigueur ne femblent pas veritables : car elles le font neantmoins affez,

pourueu que le cœur de celuy qui les prononce, ait vne vraye intention d'honnorer & refpecter celuy pour lequel il les dict. Car encores que les mots fignifient auec quelque excez ce que nous difons, nous ne faifons pas mal de les employer quand l'vfage commũ le requiert : il eft vray qu'encor voudrois-ie que les paroles fuffent ajuftees à nos affections, au plus qu'il nous feroit poffible, pour fuyure en tout & par tout la fimplicité & candeur cordiale. L'homme vrayement humble aymeroit mieux qu'vn autre dift de luy qu'il eft miferable, qu'il n'eft rien, qu'il ne vaut rien, que non pas de le dire luy-mefme; au moins, s'il fçait qu'on le die, il ne contredit point, mais acquiefce de bon cœur; car croyant fermement cela, il eft bien ayfe qu'on fuiue fon opinion. Plufieurs difent qu'ils laiffent l'oraifon mentale pour les parfaits, & qu'eux ne font pas dignes de la faire : les autres proteftẽt qu'ils n'ofent pas fouuent communier, parce

qu'ils ne ſe ſentent pas aſſez purs : les autres, qu'ils craignent de faire honte à la deuotion s'ils s'en meſlent à cauſe de leur grande miſere & fragilité : & les autres refuſent d'employer leur talent au ſeruice de Dieu & du prochain, parce, diſent-ils, qu'ils cognoiſſent leur foibleſſe, & qu'ils ont peur de s'enorgueillir s'ils ſont inſtruments de quelque bien, & qu'en eſclairant les autres, ils ſe conſumẽt. Tout cela n'eſt qu'artifice, & vne ſorte d'humilité, non ſeulement fauſſe, mais maligne, par laquelle on veut tacitement & ſubtilement blaſmer les choſes de Dieu, ou en fin moins, couurir d'vn pretexte d'humilité l'amour propre de ſon opinion, de ſon humeur, & de ſa pareſſe.

Demande à Dieu vn ſigne au ciel d'en-haut, ou au profond de la mer en bas, dit le Prophete au mal-heureux Achaz, & il reſpondit, *Non ie ne le demanderay point, & ne tenteray point le Seigneur.* Meſchant ! il faict ſemblant de porter grande reuerence

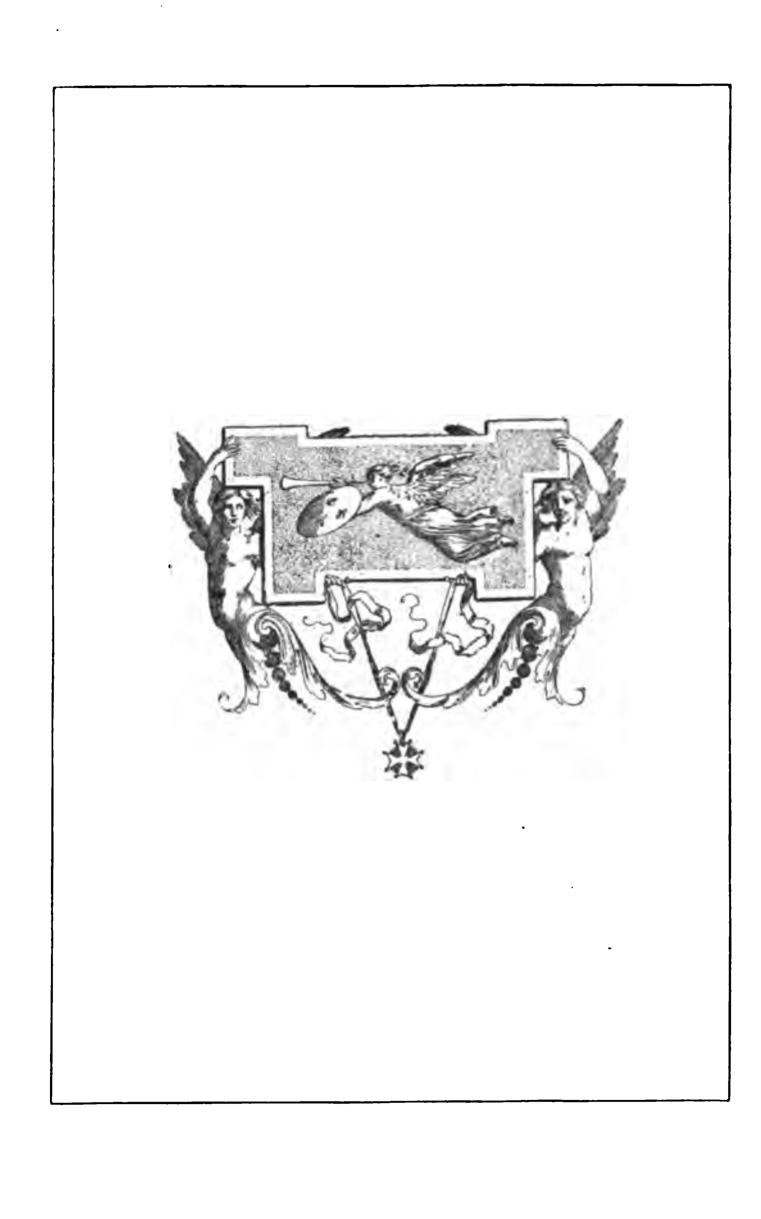
à Dieu, & ſous couleur d'humilité s'excuſe d'aſpirer à la grace, de laquelle ſa diuine bonté luy fait ſemonſe. Mais ne void-il pas que quand Dieu nous veut gratifier, c'eſt orgueil de refuſer; que les dons de Dieu nous obligent à les receuoir, & que c'eſt humilité d'obeir, & ſuyure au plus pres que nous pouuons ſes deſirs. Or le deſir de Dieu eſt que nous ſoyons parfaits, nous vniſſans à luy, & l'imitans au plus pres que nous pouuons. Le ſuperbe qui ſe fie en ſoy-meſme, a bien occaſion de n'oſer rien entreprendre: mais l'humble eſt d'autãt plus courageux, qu'il ſe recognoiſt plus impuiſſant, & à meſure qu'il s'eſtime chetif, il deuient plus hardy, parce qu'il a toute ſa confiance en Dieu, qui ſe plaiſt à magnifier ſa toute-puiſſance en noſtre infirmité, & eſleuer ſa miſericorde ſur noſtre miſere. Il faut donques humblement & ſainctement oſer tout ce qui eſt iugé propre à noſtre aduancement par ceux qui conduiſent nos ames.

Penſer ſçauoir ce qu'on ne ſçait pas, c'eſt vne ſottiſe expreſſe; vouloir faire le ſçauant de ce qu'on cognoiſt bien que l'on ne ſçait pas, c'eſt vne vanité inſupportable; pour moy ie ne voudrois pas meſme faire le ſçauant de ce que je ſçaurois, comme au contraire ie n'en voudrois non plus faire l'ignorant. Quand la charité le requiert, il faut communiquer rondement & doucement auec le prochain, non ſeulement ce qui luy eſt neceſſaire pour ſon inſtruction, mais auſſi ce qui luy eſt vtile pour ſa cõſolation. Car l'humilité qui cache & couure les vertus pour les conſeruer; les fait neantmoins paroiſtre quand la charité le commande, pour les accroiſtre, aggrandir, & perfectionner. En quoy elle reſſemble à ceſt arbre des Iſles de Tylos, lequel de nuict reſſerre & tient cloſes ſes belles fleurs incarnates, & ne les ouure qu'au Soleil leuant, de ſorte que les habitans du païs, diſent que ces fleurs dorment de nuict ; car ainſi l'humilité

couure & cache toutes nos vertus & perfections humaines, & ne les fait iamais paroiſtre que pour la charité, qui eſtant vne vertu non point humaine, mais celeſte, non point morale, mais diuine, eſt le vray Soleil des vertus ; ſur leſquelles elle doit touſiours dominer : Si que les humilitez qui prejudicient à la charité, ſont indubitablement fauſſes.

Ie ne voudrois ni faire du fol, ni faire du ſage : car ſi l'humilité m'empeſche de faire le ſage ; la ſimplicité & rondeur m'empeſcheront auſſi de faire le fol : & ſi la vanité eſt contraire à l'humilité, l'artifice, l'affaiterie, & feintiſe eſt contraire à la rõdeur, & ſimplicité. Que ſi quelques grãds ſeruiteurs de Dieu ont fait ſemblant d'eſtre fols, pour ſe rendre plus abiects deuant le monde, il les faut admirer & non pas imiter. Car ils ont eu des motifs pour paſſer à ceſt excez, qui leur ont eſté ſi particuliers & extraordinaires, que perſonne n'en doit tirer aucune conſequence pour

ſoy. Et quãt à Dauid, s'il danſa & ſauta vn peu plus que l'ordinaire bienſeance ne requeroit, deuant l'Arche de l'alliance, ce n'eſtoit pas qu'il voulut faire le fol, mais tout ſimplement & ſans artifice il faiſoit ces mouuemens exterieurs, conformes à l'extraordinaire & deſ-meſuree allegreſſe qu'il ſentoit en ſon cœur. Il eſt vray que quand Michol ſa femme luy en fiſt reproche, comme d'vne folie; il ne fut pas marry de ſe voir auily : ains perſeuerant en la naïſue & veritable repreſentatiõ de ſa ioye, il teſmoigna d'eſtre bien aiſe de receuoir vn peu d'opprobre pour ſon Dieu. En ſuite de quoy, ie vous diray, que ſi pour les actions d'vne vraye, & naïſue deuotion on vous eſtime vile, abiecte ou folle, l'humilité vous fera reſiouir de ce bien-heureux opprobre, duquel la cauſe n'eſt pas en vous mais en ceux qui le font.





Que l'humilité nous fait aymer noſtre propre abiection

CHAPITRE VI.



E paſſe plus auant, & vous dis, Philothee, qu'en tout, & par tout vous aimiez voſtre propre abiection : mais, ce me direz-vous, que veut dire cela, aimez voſtre propre abiectiō ? En Latin, abiectiō veut dire humilité, & humilité veut dire abiection ; ſi que quād noſtre Dame en ſon ſacré Cantique dit, que parce

que noſtre Seigneur a veu l'humilité de ſa ſeruante, toutes les generatiõs la diront biẽ-heureuſe ; elle veut dire, que noſtre Seigneur a regardé de bon cœur ſon abjection, vileté & baſſeſſe pour la combler de graces & faueurs. Il y a neantmoins difference entre la vertu d'humilité & l'abiectiõ : car l'abjection, eſt la petiteſſe, baſſeſſe, & vileté qui eſt en nous, ſans que nous-y penſions : mais quant à la vertu d'humilité, c'eſt la véritable cõnoiſſance & volontaire recognoiſſance de noſtre abiectiõ. Or le haut point de ceſte humilité giſt à non ſeulement recognoiſtre volontairement noſtre abiectiõ : mais l'aymer & s'y cõplaire ; & non point par manquement de courage & generoſité, mais pour exalter tãt plus la diuine Majeſté, & eſtimer beaucoup plus le prochain en comparaiſon de nous-meſmes. Et c'eſt cela à quoy ie vous exhorte, & que pour mieux entendre, ſçachez, qu'ẽtre les maux que nous ſouffrõs, les vns ſõt abiects, & les autres

honorables ; plusieurs s'accõmodẽt aux honorables, mais presque nul ne veut s'accommoder aux abiects : voyez vn deuotieux hermite tout deschiré & plein de froid, chacun honore son habit gasté auec cõpassion de sa souffrance ; mais si vn pauure artisan, vn pauure gentil-homme, vne pauure damoiselle en est de mesme, on l'en mesprise, on s'en moque, & voilà comme sa pauureté est abiecte. Vn religieux reçoit deuotemẽt vne aspre censure de son superieur, ou vn enfant de son pere : chacun appellera cela mortification, obedience & sagesse : vn cheualier & vne dame en souffrira de mesme de quelqu'vn, & quoy que ce soit pour l'amour de Dieu, chacun l'appellera coüardise & lascheté. Voylà donc encor vn autre mal abiect. Vne persõne a vn chãcre au bras, & l'autre l'a au visage, cestuy là n'a que le mal, mais cestuy-cy auec le mal a le mespris, le desdaing & l'abiection. Or ie dis maintenant qu'il ne faut pas seulement aymer le mal,

ce qui ſe fait par la vertu de patience; mais il faut auſſi cherir l'abiectiõ, ce qui ſe fait par la vertu de l'humilité.

De plus, il y a des vertus abiectes & des vertus honorables; la patience, la douceur, la ſimplicité & l'humilité meſme, ſont des vertus que les mondains tiennent pour viles, & abiectes; au contraire ils eſtiment beaucoup la prudence, la vaillance & la libéralité. Il y a encor des actions d'vne meſme vertu, dont les unes ſont meſpriſees, & les autres honorees : donner l'aumoſne, & pardonner les offenſes, ſont deux actiõs de charité : la premiere eſt honorée d'vn chacun, & l'autre meſpriſee aux yeux du monde. Vn ieune gentilhomme, ou vne ieune Dame, qui ne s'abandonnera pas au deſreglement d'vne troupe desbauchee, à parler, ioüer, danſer, boire, veſtir, ſera brocardé & cenſuré par les autres, & ſa modeſtie ſera nommee ou bigoterie ou affaiterie : aymer cela, c'eſt aymer ſon abiectiõ. En voicy d'une autre

ſorte ; nous allons viſiter les malades : ſi on m'enuoye au plus miſerable, ce me ſera vne abiection ſelon le mõde, c'eſt pourquoy ie l'aymeray ; ſi on m'enuoye à ceux de qualité, c'eſt vne abiection ſelon l'eſprit : Car il n'y a pas tant de vertu ny de merite, & i'aymeray donc ceſte abiectiõ. Tombant emmy la rue, outre le mal, l'on en reçoit de la honte, il faut aimer ceſte abiection. Il y a meſme des fautes eſquelles il n'y a aucun mal que la ſeule abiection, & l'humilité ne requiert pas qu'on les face expreſſement, mais elle requiert bien qu'on ne s'inquiete point quand on les aura commiſes ; telles ſont certaines ſottiſes, inciuilitez & inaduertances, leſquelles comme il faut éuiter auant qu'elles ſoyent faites, pour obeir à la ciuilité & prudence : auſſi faut-il quand elles ſont faites, acquieſcer à l'abiection qui nous en reuient, & l'accepter de bon cœur pour ſuiure la ſaincte humilité. Ie dis bien d'auantage ; ſi ie me ſuis deſreglé par cholere ou par

diſſolution à dire des paroles indecentes, & deſquelles Dieu & le prochain eſt offenſé; ie me repentiray viuement, & ſeray extremement marry de l'offenſe, laquelle ie m'eſſayeray de reparer le mieux qu'il me ſera poſſible, mais ie ne laiſſeray pas d'agreer l'abiection & le meſpris qui m'en arriue : & ſi l'vn ſe pouuoit ſeparer d'auec l'autre, ie reietterois ardemment le peché, & garderois humblement l'abiection.

Mais quoy que nous aymions l'abiection qui s'enfuit du mal, ſi ne faut-il pas laiſſer de remedier au mal qui l'a cauſee, par des moyens propres & legitimes, & ſur tout quand le mal eſt de conſequence. Si i'ay quelque mal abiect au viſage, i'en procureray la gueriſon, mais non pas que l'on oublie l'abiection, laquelle i'en ay receuë. Si i'ay fait vne ſottiſe qui n'offenſe perſonne ie ne m'en excuſeray pas, parce qu'encor que ce ſoit vn défaut, ſi eſt-ce qu'il n'eſt pas permanent : ie ne pourrois doncques m'en excuſer que pour l'abiection

qui m'en reuient; or c'eſt cela que l'humilité ne peut permettre : mais ſi par meſgarde ou par ſottiſe i'ay offenſé ou ſcandalizé quelqu'vn, ie repareray l'offenſe par quelque veritable excuſe, d'autant que le mal eſt permanent, & que la charité m'oblige de l'effacer. Au demeurãt il arriue quelquefois que la charité requiert que nous remedions à l'abjection pour le bien du prochain, auquel noſtre reputation eſt neceſſaire, mais en ce cas-là oſtant noſtre abiection de deuant les yeux du prochain, pour empeſcher ſon ſcandale, il la faut ſerrer & cacher deuãt noſtre cœur, à fin qu'il s'en edifie.

Mais vous voudrez ſçauoir Philothee, quelles ſont les meilleures abiections ; ie vous dis clairement que les plus proffitables à l'ame, & agreables à Dieu, ſont celles que nous auons par accident, ou par la condition de noſtre vie, parce que nous ne les auons pas choiſies, ains les auons receuës telles que Dieu nous les a enuoyees,

duquel l'élection eſt toufiours meilleure que la noſtre. Que s'il en falloit choiſir, les plus grãdes sõt les meilleures, & celles-là ſont eſtimees les plus grãdes, qui ſont plus contraires à nos inclinations, pourueu qu'elles ſoyẽt conformes à noſtre vocation ; car pour le dire vne fois pour toutes, noſtre choix & election gaſte & amoindrit preſque toutes nos vertus. Ah ! qui nous fera la grace de pouuoir dire auec ce grand Roy : *I'ay choyſi d'eſtre abiect en la maiſon de Dieu, pluſtoſt que d'habiter és tabernacles des pecheurs* ? Nul ne le peut, chere Philothee, que celuy, qui pour nous exalter, veſquit & mourut en ſorte qu'il fut l'opprobe des hommes, & l'abiection du peuple. Ie vous ay dit beaucoup de choſes qui vous ſembleront dures, quand vous les conſidererez ; mais croyez-moy, elles ſeront plus douces que le ſucre & le miel, quand vous les practiquerez.



Comme il faut conferuer la bonne renommée, practiquant l'humilité

CHAPITRE VII.



A loüange l'honneur & la gloire ne se donnent pas aux hommes pour vne simple vertu, mais pour vne vertu excellente. Car par la loüange nous voulons persuader aux autres, d'estimer l'excellence de quelques-vns, par l'honneur nous protestons que nous l'estimons nous-mesmes ; & la gloire n'est autre chose, à mon aduis, qu'vn certain esclat de reputation, qui rejaillit de l'assemblage

de plusieurs loüanges & honneurs. Si que les honneurs & loüanges sont comme des pierres precieuses, de l'amas desquelles reüssit la gloire comme vn esmail. Or l'humilité ne pouuant souffrir que nous ayons aucune opinion d'exceller, ou deuoir estre preferez aux autres, ne peut aussi permettre que nous recherchions la loüange, l'honneur, ny la gloire qui sont deuës à la seule excellence : elle consent bien neantmoins à l'aduertissement du Sage, qui nous admoneste d'auoir soin de nostre renommée : parce que la bonne renommée est vne estime non d'aucune excellence, mais seulemẽt d'vne simple & commune preud'homie & integrité de vie, laquelle l'humilité n'empesche pas que nous ne recognoissions en nous mesmes, ny par consequent que nous en desirions la reparation. Il est vray que l'humilité mespriseroit la renommée, si la charité n'en auoit besoin : mais parce qu'elle est l'vn des fondemens de la societé humaine, & que

ſans elle nous ſommes non ſeulement inutiles, mais dommageables au public, à cauſe du ſcandale qu'il en reçoit, la charité requiert, & l'humilité agree que nous la deſiriõ & conſeruions precieuſement.

Outre cela, comme les fueilles des arbres, qui d'elles-meſmes ne ſont pas beaucoup priſables, ſeruent neantmoins de beaucoup, non ſeulemẽ pour les embellir, mais auſſi pour conſeruer les fruicts, tandis qu'ils ſont encore tendres; ainſi la bonne renommee, qui de ſoy-meſme n'eſt pas vne choſe fort deſirable, ne laiſſe pas d'eſtre tres-vtile, non ſeulement pour l'ornement de noſtre vie, mais auſſi pour la cõſeruation de nos vertus, & principalement des vertus encores tendres & foibles. L'obligation de maintenir noſtre reputation : & d'eſtre tels que l'õ nous eſtime, force vn courage genereux d'vne puiſsãte & douce violẽce. Conſeruons nos vertus, ma chere Philothee, parce qu'elles ſont agreables à Dieu, grand &

ſouuerain objeſt de touttes nos actions. Mais comme ceux qui veulent garder les fruicts, ne ſe contentent pas de les confire, les mettent dedans des vaſes propres à la conſervation d'iceux. De meſme, bien q̃ l'amour diuin ſoit le principal conſeruateur de nos vertus, ſi eſt ce que nous pouuons encore employer la bonne renõmee, comme fort propre & vtile à cela.

Il ne faut pas pourtant que nous ſoyõs trop ardens, exactes & pointilleux à ceſte conſeruation ; car ceux qui ſont ſi douïllets & ſenſibles pour leur reputation, reſſemblent à ceux qui pour toutes ſortes de petites incommoditez prennent des medecines : car ceux-cy penſans conſeruer leur ſanté, la gaſtent tout à faict : & ceux-là voulans maintenir ſi delicatement leur reputation, la perdent entierement. Car par ceſte tendreté ils ſe rendent bigearres, mutins, inſupportables, & prouoquent la malice des meſdiſans.

La diſſimulation, & meſpris de l'iniure

& calomnie, eſt pour l'ordinaire vn remede beaucoup plus ſalutaire que le reſſentiment, la cõteſte, & la vangeance : le meſpris les fait eſuanoüir; ſi on s'en courrouce, il ſemble qu'on les aduoüe. Les Crocodiles n'endommagent que ceux qui les craignent, ny certes la meſdiſance, ſinon ceux qui s'en mettent en peine.

La crainte exceſſiue de perdre la renommee, teſmoigne vne grande deffiance du fondement d'icelle, qui eſt la verité d'vne bonne vie. Les villes qui ont des ponts de bois ſur des grands fleuues, craignent qu'ils ne ſoient emportez à toutes ſortes de desbordemens : mais celles qui les ont de pierre, n'en ſont en peine que pour des inondations extraordinaires ; ainſi ceux qui ont vne ame ſolidement Chreſtienne, meſpriſent ordinairement les desbordemens des langues iniurieuſes ; mais ceux qui ſe ſentent foibles, s'inquietent à tout propos. Certes, Philothee, qui veut auoir reputatiõ enuers tous, la perd enuers

tous, & celuy merite de perdre l'honneur qui le veut prendre de ceux que les vices rendent vrayement infames & des-honnorez.

La reputation n'eſt que comme vne enſeigne qui fait cognoiſtre où la vertu loge; la vertu doit doncques eſtre en tout & par tout preferee. C'eſt pourquoy, ſi l'on dit, que vous eſtes vn hypocrite, parce vous vous rengez à la deuotion ; ſi l'on vous tient pour homme de bas courage, parce que vous auez pardonné l'iniure, moquez-vous de tout cela : car outre que tels iugemens ſe font par des niaiſes & ſottes gens, quand on deuroit perdre la renommee, ſi ne faudroit-il pas quitter la vertu, ni ſe deſtourner du chemin d'icelle, d'autant qu'il faut preferer le fruict aux fueilles, c'eſt à dire, le bien interieur & ſpirituel, à tous les biens exterieurs. Il faut eſtre ialoux, mais non pas idolatre de noſtre renommee, & comme il ne faut offencer l'œil des bons, auſſi ne faut-il

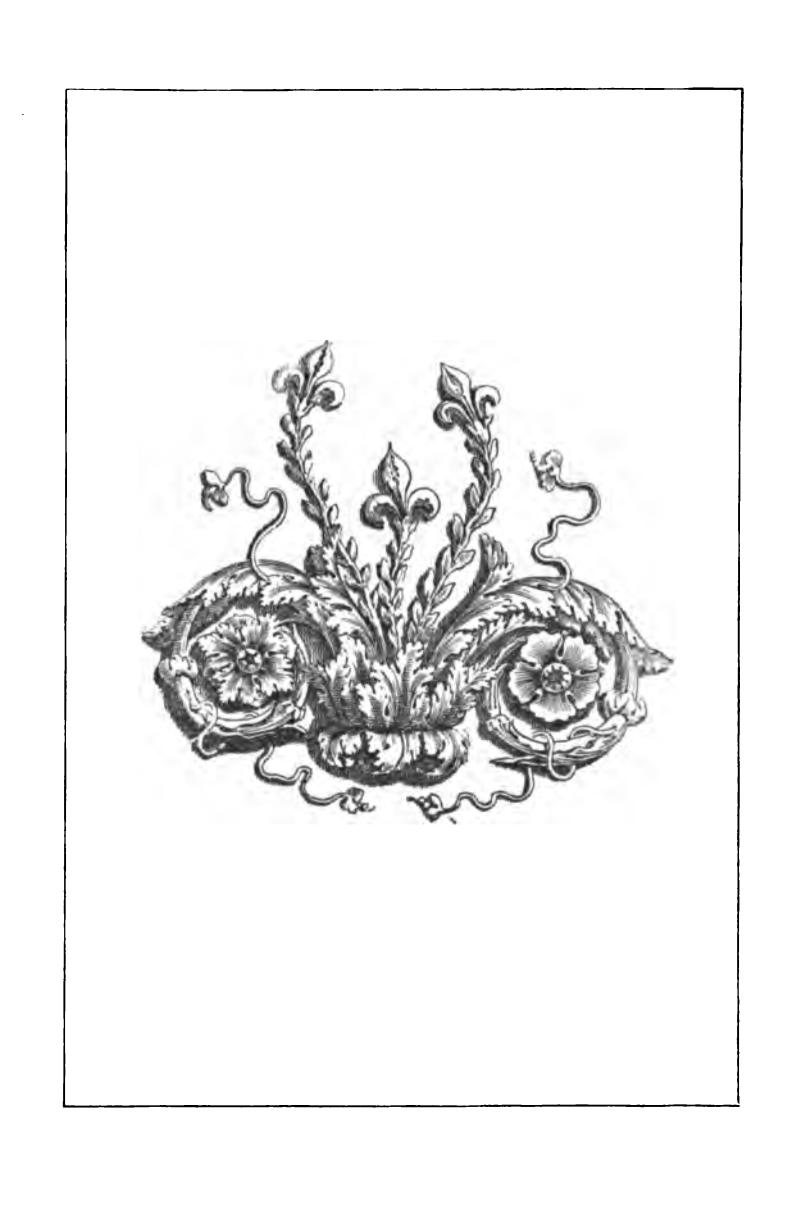
pas vouloir contenter celuy des malins. La barbe eſt vn ornement au viſage de l'homme, & les cheueux à celuy de la femme : ſi l'on arrache du tout le poil du menton, & les cheueux de la teſte, mal aiſement pourra-il iamais reuenir : mais ſi on le coupe ſeulement, voire qu'on le raſe, il recroiſtra bien-toſt apres, & reuiendra plus fort, & touffu : ainſi, bien que la renommee ſoit coupee, ou meſme tout à faict raſee par la langue des meſdiſãs; *qui eſt*, dit Dauid, *comme vn raſoir affilé*, il ne ſe faut point inquieter, car bientoſt elle renaiſtra, non ſeulement auſſi belle qu'elle eſtoit, mais encore plus ſolide. Que ſi toutesfois nos vices, nos laſchetez, noſtre mauuaiſe vie nous oſte la reputation, il ſera mal-aiſé que iamais elle reuienne, parce que la racine en eſt arrachee. Or la racine de la renommee, c'eſt la bonté, & la probité, laquelle tandis qu'elle eſt en nous, peut touſiours reproduire l'honneur qui luy eſt deu.

Il faut quitter cette vaine conuerſation, ceſte inutile practique, ceſte amitié friuole, ceſte hantiſe folaſtre, ſi cela nuit à la renommee : car la renommee vaut mieux que toutes ſortes de vains contentemens : mais ſi pour l'exercice de pieté, pour l'aduancement en la deuotion, & acheminement au bien eternel, on murmure, on gronde, on calomnie, laiſſons abayer les maſtins contre la Lune : car s'ils peuuent exciter quelque mauuaiſe opinion contre noſtre reputation, & par ainſi coupper & raſer les cheueux, & la barbe de noſtre renommee, bientoſt elle renaiſtra, & le raſoir de la meſdiſance ſeruira à noſtre honneur, comme la ſerpe à la vigne, qu'elle ſaict abõder & multiplier en fruicts.

Ayons touſiours les yeux ſur Ieſus-Chriſt crucifié, marchons en ſon ſeruice auec confiance & ſimplicité, mais ſagement & diſcretement ; il ſera le protecteur de noſtre renommee, & s'il permet qu'elle nous ſoit oſtee, ce ſera pour nous en

rendre vne meilleure, ou pour nous faire profiter en la faincte humilité, de laquelle vne feule once vaut mieux que mille liures d'honneurs. Si l'on nous blafme iniuftement, oppofons paifiblement la verité à la calomnie : fi elle perfeuere, perfeuerons à nous humilier; remettans ainfi noftre reputation auec noftre ame és mains de Dieu ; nous ne fçaurions la mieux affeurer. Seruons Dieu par la bonne & mauuaife renommee, à l'exemple de fainct Paul, afin que nous puiffions dire auec Dauid : *O mon Dieu, c'eft pour vous que i'ay fupporté l'opprobre, & que la confufion a couuert mon vifage.*

I'excepte neantmoins certains crimes, fi atroces & infames que nul n'en doit fouffrir la calomnie, quand il s'en peut iuftement defcharger ; & certaines perfonnes, de la bonne reputation defquelles depend l'edification de plufieurs. Car en ce cas il faut tranquillement pourfuiure la reparation du tort receu, fuiuant l'aduis des theologiens.





De la douceur enuers le prochain & remede contre l'Ire

CHAPITRE VIII.



E ſainct Chreſme, duquel par tradition Apoſtolique on vſe en l'Egliſe de Dieu pour les confirmations & benedictiõs, eſt compoſé d'huile d'oliue, meſlee auec baume, qui repreſente entre autres choſes, les deux cheres, & bien-aimees vertus qui reluiſoient en la ſacree perſonne de noſtre Seigneur, leſquelles il nous a ſinguliere-ment recommandees, cõme ſi par icelles noſtre cœur deuoit eſtre ſpecialement con-

ſacré à ſon feruice, & appliqué à ſon imitation. *Apprenez de moy,* dit-il, *que ie ſuis doux & humble de cœur.* L'humilité nous perfectionne enuers Dieu, & la douceur enuers le prochain. Le baume, qui (cōme i'ay dict cy-deſſus) prend touſiours le deſſous parmy toutes les liqueurs, repreſente l'humilité, & l'huile d'oliue qui prend touſiours le deſſus, repreſente la douceur & debonnaireté, laquelle ſurmonte toutes choſes, & excelle entre les vertus, comme eſtant la fleur de la charité, laquelle ſelon S. Bernard, eſt en ſa perfection, quand non ſeulement elle eſt patiente, mais quand outre cela elle eſt douce, & debonnaire; mais prenez garde, Philothee, que ce Chreſme myſtique, cōpoſé de douceur & d'humilité, ſoit dedans voſtre cœur: car c'eſt vn des grands artifices de l'ennemy, de faire que pluſieurs s'amuſent aux paroles & contenances exterieures de ces deux vertus, qui n'examinans pas bien leurs affections inte-

rieures, penſent eſtre humbles & doux, & ne le ſont neantmoins, nullement en effect; ce que l'on recognoiſt, parce que nonobſtant leur ceremonieuſe douceur & humilité, à la moindre parole que l'on leur dit de trauers, à la moindre petite iniure qu'ils reçoiuent, ils s'efleuent auec vne arrogance nompareille. On dit que ceux qui ont prins le preſeruatif, que l'on appelle communément la grace de ſainct Paul, n'enflent point eſtant mordus & picquez de la vipere, pourueu que la grace ſoit de la fine; de meſme quand l'humilité & la douceur ſont bonnes & vrayes, elles nous garantiſſent de l'enfleure & ardeur que les iniures ont accouſtumé de prouoquer en nos cœurs. Que ſi eſtans picquez & mordus par les meſdiſans & ennemis, nous deuenons fiers, enflez & deſpitez; c'eſt ſigne que nos humilitez & douceurs ne ſont pas veritables & franches, mais artificieuſes & apparentes.

Ce ſainct & illuſtre patriarche Ioſeph,

renuoyant ſes freres d'Egypte en la maiſon de ſon pere, leur donna ce ſeul aduis; *Ne vous courroucez point en chemin.* Ie vous en dis de meſme, Philothee, cette miſerable vie n'eſt qu'vn acheminement à la bien-heureuſe : ne nous courrouçons donc point en chemin les vns auec les autres, marchons auec la troupe de nos freres & compagnõs doucement, paiſiblement, & amiablement : mais ie vous dis nettement & ſans exception, ne vous courroucez point du tout, s'il eſt poſſible, & ne receuez aucun pretexte, quel qu'il ſoit, pour ouurir la porte de voſtre cœur au courroux. Car S. Iacques dit tout court, & ſans referue que l'*ire de l'homme n'opere point la iuſtice de Dieu.* Il faut voirement reſiſter au mal, & reprimer les vices de ceux que nous auons en charge, conſtammẽt & vaillãment, mais doucement & paiſiblement. Rien ne matte tãt l'Elephant courroucé, que la veuë d'vn agnelet; & rien ne rompt ſi aiſément la force des

canonades que la laine. On ne prife pas tant la correction qui fort de la paffion, quoy qu'accõpagnee de raifon, que celle qui n'a aucune autre origine que la raifon feule. Car l'ame raifonnable eftant naturellement fuiette à la raison, elle n'eft suiette à la paffion que par tyrannie; & partant quand la raifon eft accompagnee de paffion, elle fe rend odieufe, fa iufte domination eftant auilie par la fociété de la tyrannie. Les Princes honorent & confolent infinimẽt les peuples quãd ils les vifitent auec vn train de paix, mais quand ils conduifent des armees, quoy que ce foit pour le bien public, leurs venues font toufiours defagreables & dommageables, parce qu'encor qu'ils facent exactement obferuer la difcipline militaire entre les foldats: fi ne peuvent ils iamais tant faire, qu'il n'arriue toufiours quelque defordre, par lequel le bon homme eft foulé ; ainfi tandis que la raifon regne, & exerce paifiblement les chaftimens, cor-

rections & reprehenſions, quoy que ce ſoit rigoureuſement & exactement, chacun l'ayme & l'appreue, mais quand elle conduit auec ſoy l'ire, la cholere, & le courroux, qui ſont dit ſainct Auguſtin, ſes ſoldats ; elle ſe rend plus effroyable qu'admirable, & ſon propre cœur en demeure touſiours foulé, & maltraité. Il eſt mieux, dit le meſme ſainct Auguſtin, eſcriuant à Profuturus, de refuſer l'entree à l'ire iuſte & equitable, que de la receuoir pour petite qu'elle ſoit ; parce qu'eſtant receüe, il eſt malaiſé de la faire ſortir, d'autant qu'elle entre comme vn petit ſurgeon, & en moins de rien, elle groſſit & deuient vn poutre. Que ſi vne fois elle peut gaigner la nuict, & que le Soleil ſe couche ſur noſtre ire, ce que l'Apoſtre defend, ſe conuertiſſant en haine, il n'y a quaſi plus moyen de s'en desfaire ; car elle ſe nourrit de mille fauſſes perſuaſions, puis que iamais nul homme courroucé ne penſa ſon courroux eſtre iniuſte.

Il eſt donc mieux d'entreprendre de ſçauoir viure ſans cholere, que de vouloir ſ'ver moderément, & ſagement de la colere ; & quand par imperfection & foibleſſe, nous nous trouuons ſurpris d'icelle, il eſt mieux de la repouſſer viſtement, que de vouloir marchander auec elle : car pour peu qu'on luy donne de loyſir, elle ſe rend maiſtreſſe de la place, & faict comme le ſerpent qui tire aiſement tout ſon corps où il peut mettre la teſte; mais comment la repouſſe-ray-ie ? me direz-vous. Il faut, ma Philothee, qu'au premier reſſentiment que vous en aurez, vous ramaſſiez promptement vos forces, non point bruſquement ni impetueuſement, mais doucement, & neantmoins ſerieuſement : Car comme l'on void és Audiances de pluſieurs Senats & Parlemens, que les huiſſiers crians, paix-là, font plus de bruit que ceux qu'ils veulent faire taire : auſſi il arriue maintesfois que voulans auec impetuoſité, reprimer noſtre cholere, nous

excitons plus de trouble en noſtre cœur, qu'elle n'auoit pas faiɑ̃t, & le cœur, eſtant ainſi troublé ne peut plus eſtre maiſtre de ſoy-meſme.

Apres ce doux effort, prattiquez l'aduis que ſainɑ̃t Auguſtin, ja vieil, donnoit au jeune Eueſque Auxilius : *Fais*, dit-il, *ce qu'vn homme doit faire.* Que s'il t'arriue ce que l'homme de Dieu dit au Pſalme, *Mon œil eſt troublé de grande cholere*, recours à Dieu criant, *Aye miſericorde de moy, Seigneur,* à fin qu'il eſtende ſa dextre pour reprimer tõ courroux. Ie veux dire qu'il faut inuoquer le ſecours de Dieu, quand nous nous voyons agitez de cholere, à l'imitation des Apoſtres tourmentez du vent & de l'orage emmy les eaux : car il commandera à nos paſſions qu'elles ceſſent, & la tranquillité ſe fera grande; mais touſiours ie vous aduertis, que l'oraiſon qui ſe faict contre la colere, preſente & preſſante, doit eſtre prattiquee doucement, tranquillement, & non

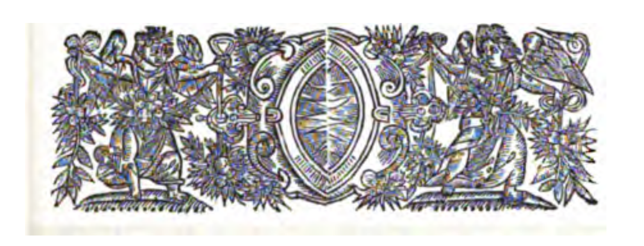
point violẽment ; ce qu'il faut obſeruer en tous les remedes qu'on vſe contre ce mal.

Auec cela, ſoudain que vous vous apperceurez d'auoir fait quelque acte de cholere, reparez la faute par vn acte de douceur exercé promptement à l'endroit de la meſme perſonne, contre laquelle vous vous ſerez irritee. Car tout ainſi que c'eſt vn ſouuerain remede contre le menſonge, que de s'en deſdire ſur le champ, auſſitoſt que l'on s'apperçoit de l'auoir dit : ainſi eſt-ce vn bon remede contre la cholere, de la reparer ſoudainement par vn acte contraire de douceur : car (comme l'on dit) les playes fraiſches ſont plus aiſement remediables.

Au ſurplus, lors que vous eſtes en tranquillité & ſans aucun ſuject de cholere, faictes grande prouiſion de douceur, & debonnaireté, diſant toutes vos paroles, & faiſant toutes vos actions, petites & grandes en la plus douce façon qu'il vous fera

poſſible. Vous reſſouuenant que l'eſpouſe au Cantique des Cantiques, n'a pas ſeulement le miel en ſes leures, & au bout de ſa langue, mais elle l'a encor deſſous la langue, c'eſt à dire, dans la poitrine, & n'y a pas ſeulement du miel, mais encore du laict, car auſſi ne faut-il pas seulement auoir la parole douce à l'endroit du prochain, mais encor toute la poitrine, c'eſt à dire tout l'interieur de noſtre ame. Et ne faut pas ſeulement auoir la douceur du miel, qui eſt aromatique & odorant, c'eſt à dire, la ſuauité de la conuerſation ciuile auec les eſtrangers ; mais auſſi la douceur du laict entre les domeſtiques, & proches voiſins : en quoy manquent grandement ceux qui en rue ſemblent des Anges, & en la maiſon des diables.





De la douceur enuers nous-meſmes

CHAPITRE IX.



'VNE des bonnes practiques que nous ſçaurions faire de la douceur, c'eſt celle de laquelle le ſujet eſt en nous-meſmes, ne deſpitant iamais cõtre nous-meſmes, ny contre nos imperfections. Car encore que la raiſon veut que quand nous faiſons des fautes, nous en ſoyons deſplaiſans & marris : ſi faut-il neantmoins que nous nous empeſchions

d'en auoir vne desplaisance aigre & chagrine, despiteuse & cholere. En quoy font vne grande faute plusieurs, qui s'estans mis en cholere, se courroucent de s'estre courroucez, entrent en chagrin de s'estre chagrinez, & ont despit de s'estre despitez. Car par ce moyen ils tiennent leur cœur confit & detrempé en la cholere; & si bien il semble que la seconde cholere ruine la premiere, si est-ce neantmoins qu'elle sert d'ouuerture & de passage pour vne nouuelle cholere à la premiere occasion qui s'en presentera; outre que ces choleres, despits, & aigreurs que l'on a contre soy-mesme, tendent à l'orgueil, & n'ont origine que de l'amour propre, qui se trouble & s'inquiete de nous voir imparfaits. Il faut doncques auoir vn desplaisir de nos fautes, qui soit paisible, rassis & ferme : Car tout ainsi qu'vn iuge chastie bien mieux les meschans, faisans ses sentences par raison, & en esprit de tranquillité, que non pas quand il les fait par impetuosité & passion:

d'autant que iugeant auec paſſion, il ne chaſtie pas les fautes ſelon qu'elles ſont, mais ſelon qu'il eſt luy-meſme; ainſi nous nous chaſtions bien mieux nous-meſmes par des repentances tranquilles & conſtãtes, que nõ pas par des repentances aigres, empreſſees & choleres, d'autãt que ces repẽtãces faites auec impetuoſité, ne ſe fõt pas ſelõ la grauité de nos fautes, mais ſelon nos inclinations. Par exemple, celuy qui affectionne la chaſteté, ſe deſpitera auec vne amertume nõpareille de la moindre faute qu'il commettra contre icelle, & ne ſe fera que rire d'vne groſſe mediſance qu'il aura cõmiſe. Au contraire, celuy qui hait la meſdiſance, ſe tourmentera d'auoir fait vne legere murmuratiõ, & ne tiendra nul compte d'vne groſſe faute commiſe contre la chaſteté ; & ainſi des autres. Ce qui n'arriue pour autre cauſe, ſinon d'autant qu'ils ne font pas le iugement de leur conſcience par raiſon, mais par paſſion.

Croyez-moy, Philothee, tout ainſi que

les remonſtrances d'vn pere, faictes doucement & cordialement, ont bien plus de pouuoir ſur un enfant pour le corriger, que non pas les choleres & courroux ; ainſi quand noſtre cœur aura faict quelque faute, ſi nous le reprenons auec des remonſtrances douces & tranquilles, ayans plus de cõpaſſion de luy, que de paſſion contre luy, l'encourageant à l'amendement, la repentance qu'il en cõceura, entrera bien plus auant, & le penetrera mieux que ne feroit pas vne repẽtãce deſpiteuſe, ireuſe & tẽpeſtueuſe.

Pour moy, ſi i'auois, par exemple, grande affection de ne point tomber au vice de la vanité, & que i'y fuſſe neantmoins tombé d'vne grande cheutte, ie ne voudrois pas reprendre mon cœur en ceſte ſorte : N'es-tu pas miſerable & abominable, qu'apres tant de reſolutions, tu t'es laiſſé emporter à ceſte vanité ? meurs de honte, ne leue plus les yeux au ciel, aueugle, impudent, traiſtre & deſloyal à ton Dieu, & ſemblables

chofes : mais ie voudrois le corriger raifonnablement & par voie de compaffion. Or fus mon pauure cœur, nous voilà tombez dans la foffe, laquelle nous auions tant refolu d'efchapper ; ah ! releuons-nous, & quittons-la pour iamais, reclamons la mifericorde de Dieu, & efperons en elle, quelle nous affiftera pour deformais eftre plus fermes, & remettons nous au chemin de l'humilité. Courage, foyons mef-huy fur nos gardes, Dieu nous aydera, nous ferons prou ; & voudrois fur cette reprehenfion, baftir vne folide & ferme refolution de ne plus retomber en la faute, prenant les moyens conuenables à cela, & mefmement, l'aduis de mon directeur.

Que fi neantmoins quelqu'vn ne treuue pas que fon cœur puiffe eftre affez efmeu par cefte douce correction; il pourra employer le reproche, & vne reprehenfion dure & forte pour l'exercer à vne profonde confufion ; pourueu qu'apres auoir tresrudement gourmãdé, & courroucé fon

cœur, il finiſſe par vn allegement, terminant tout ſon regret & courroux en vne douce & ſaincte confiance en Dieu, à l'imitation de ce grād penitēt, qui voyant ſon ame affligee, la releuoit en cette ſorte : *Pourquoy es-tu triſte, ô mon ame, & pourquoy me troubles-tu ? Eſpere en Dieu, car ie le beniray encores, comme le ſalut de ma face, & mon vray Dieu.*

Releuez doncques voſtre cœur, quand il tombera, tout doucement, vous humiliant beaucoup deuant Dieu, par la recognoiſſance de voſtre miſere, ſans nullement vous eſtonner de voſtre cheute; puis que ce n'eſt pas choſe admirable, que l'infirmité ſoit infirme, & la foibleſſe foible; & la miſere chetiue. Deteſtez neātmoins de toutes vos forces l'offenſe que Dieu a receu de vous, & auec vn grand courage & confiance en la miſericorde d'iceluy, remettez-vous au train de la vertu que vous auiez abandonnee.



Qu'il faut traitter des affaires auec ſoin, & ſans empreſſement ny foucy

CHAPITRE X.



E ſoin & la diligẽce que nous deuons auoir en nos affaires, ſont choſes bien differentes de la ſolicitude, foucy & empreſſement. Les Anges ont ſoin pour noſtre ſalut, & le procurent auec diligence : mais ils n'en ont point pour cela de la ſolicitude, de ſoucy, ny d'empreſſement, car le ſoin & la diligence appartiennent à leur charité : mais auſſi la ſolicitude, le ſoucy & l'empreſſement

ſeroient totalemẽt contraires à leur felicité; puis que le ſoin & la diligence peuuent eſtre accompagnez de la tranquillité, & paix d'eſprit, mais nõ pas la ſollicitude, ny le ſoucy, & beaucoup moins l'empreſſement.

Soyez doncques ſoigneuſe & diligente en toutes les affaires que vous aurez en charge, ma Philothee : car Dieu vous les ayant confiez, veut que vous en ayez vn grand ſoin ; mais s'il eſt poſſible n'en ſoyez pas en ſolicitude & ſoucy, c'eſt à dire, ne les entreprenez pas auec inquietude, anxieté, & ardeur, ne vous empreſſez point à la beſongne. Car toute ſorte d'empreſſemẽt trouble la raiſon & le iugement, & nous empeſche même de bien faire la choſe, à laquelle nous nous empreſſons.

Quand noſtre Seigneur reprend ſaincte Marthe, il dit : ***Marthe, Marthe, tu es en ſoucy, & tu te troubles pour beaucoup de choſes.*** Voyez-vous, ſi elle euſt eſté ſimplement ſoigneuſe, elle ne ſe fuſt point trou-

blée, mais parce qu'elle eftoit en foucy & inquietude elle s'empreffe & fe trouble. Et c'eft en quoy noftre Seigneur la reprend. Les fleuues qui vont doucement coulant en la plaine, portent les grands batteaux & riches marchandifes, & les pluyes qui tombẽt doucement en la campagne, la fecondent d'herbes & de graines : mais les torrents & riuieres qui à grands flots courent fur la terre, ruynent le voifinage, & font inutiles au traffic, comme les pluyes vehementes & tempeftueufes, rauagent les champs & les prairies. Iamais befongne faicte auec impetuofité & empreffement ne fut bien faicte : Il faut depefcher tout bellemẽt (comme dit l'anciẽ prouerbe). Celuy qui fe hafte, dit Salomon, court fortune de chopper & heurter des pieds ; nous faifons toufiours affez toft quand nous faifons bien : les bourdons font bien plus de bruit, & font bien plus empreffez que les abeilles, mais ils ne font finon la cire, & non point du miel : ainfi

ceux qui s'empreſſent d'vn ſoucy cuiſant, & d'vne ſollicitude bruyante, ne ſont iamais ny beaucoup, ny bien.

Les mouſches ne nous inquietent pas par leur effort, mais par la multitude : ainſi les grands affaires ne nous troublent pas tant comme les menus, quand ils ſont en grand nombre. Receuez doncques les affaires qui vous arriueront en paix, & taſchez de les faire par ordre, l'vn apres l'autre. Car ſi vous voulez faire tout à coup, ou en deſordre, vous ferez des efforts qui vous fouleront, & allanguiront voſtre eſprit, & pour l'ordinaire vous demeurerez accablee ſous la preſſe, & ſans effect.

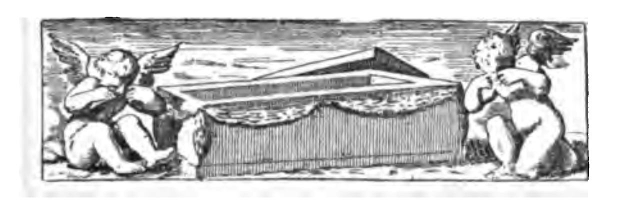
En tous vos affaires, appuyez-vous totalemẽt ſur la prouidẽce de Dieu, par laquelle ſeule tous vos deſſeins doiuẽt reüſſir : trauaillez neãtmoins de voſtre coſté tout doucemẽt pour cooperer auec icelle, & puis croyez que ſi vous vous eſtes biẽ cõfiee en Dieu, le ſuccez qui vous arriuera ſera touſiours le plus pro-

fitable pour vous, ſoit qu'il vo⁹ ſẽble bõ ou mauuais, ſelon voſtre iugement particulier.

Faites comme les petits enfants, qui de l'vne des mains ſe tiennent à leur pere, & de l'autre cueillent des fraiſes, ou des meures le long des hayes. Car de meſme amaſſant & maniant les biens de ce mõde de l'vne de vos mains, tenez touſiours de l'autre la main du pere celeſte, vous retournant de temps en temps à luy, pour voir s'il a agreable voſtre meſnage, ou vos occupations. Et gardez bien ſur toutes choſes de quitter ſa main & ſa protection, penſant d'amaſſer ou recueillir d'auantage : car s'il vous abandonne, vous ne ferez point de pas, ſans donner du nez en terre. Ie veux dire, ma Philothee, que quand vous ſerez parmy les affaires & occupations communes, qui ne requierent pas vne attention ſi forte & ſi preſſante, vous regardiez plus Dieu, que les affaires. Et quand les affaires ſont de ſi grande

importance, qu'ils requierent toute voſtre attention, pour eſtre bienfaicts, de temps en temps vous regarderez à Dieu, comme font ceux qui nauiguent en mer, leſquels pour aller à la terre qu'ils deſirent, regardent plus en haut au ciel que non pas en bas où ils voguẽt : ainſi Dieu trauaillera auec vous, en vous, & pour vous, & voſtre trauail ſera ſuiuy de conſolation.





De l'obeiſſance

CHAPITRE XI.



A ſeule Charité nous met en la perfection, mais l'obeïſſance, la chaſteté & la pauureté ſont les trois grands moyens pour l'acquerir ; l'obeïſſance cõſacre noſtre cœur, la chaſteté noſtre corps, & la pauvreté nos moyens à l'amour & ſeruice de Dieu. Ce ſont les trois branches de la croix ſpirituelle : toutes trois neantmoins fondees ſur la quatrieſme, qui eſt l'humilité. Ie ne diray

rien de ces trois vertus, en tant qu'elles ſont voüees ſolemnellement, parce que cela ne regarde que les religieux : ny meſmes en tant qu'elles ſont voüees ſimplement, d'autant qu'encor que le vœu donne touſiours beaucoup de graces & de merite à toutes les vertus ; ſi eſt-ce que pour ce que ie prétends il n'eſt pas neceſſaire qu'elles ſoient voüees ou non voüees, pourueu qu'elles ſoyent obſeruees. Car bien qu'eſtans voüees, & ſur tout ſolemnellement, elles mettent l'homme en l'eſtat de perfection ; ſi eſt-ce que pour le mettre en la perfection, il ſuffit qu'elles ſoyent obſeruees, y ayant bien de la difference entre l'eſtat de perfection & la perfection ; puis que tous les Eueſques & religieux ſont en l'Eſtat de perfection : & tous neãtmoins ne ſõt pas en la perfection, comme il ne ſe void que trop. Taſchons doncques, Philothee, de bien prattiquer ces trois vertus, vn chacun ſelon ſa vocation. Car encores qu'elles ne nous mettent pas en l'eſtat de perfection,

elles nous donnerons neãtmoins la perfection-mesme : aussi nous sommes tous obligez à la prattique de ces trois vertus, quoy que non pas tous à les prattiquer de mesme façon.

Il y a deux sortes d'obeissance, l'vne necessaire, & l'autre volontaire. Par la necessaire, vous deuez humblement obeir à vos Superieurs Ecclesiastiques, comme au Pape, & à l'Euesque, au Curé, & à ceux qui sont commis de leur part. Vous deuez obeïr à vos Superieurs politiques, c'est à dire à vostre Prince, & aux Magistrats qu'il a estably sur vostre païs : vous deuez enfin obeïr à vos Superieurs domestiques; c'est à dire, à vostre pere, mere, maistre, maistresse. Or cette obeïssance s'appelle necessaire, parce nul ne se peut exempter du deuoir d'obeïr à ces superieurs-là, Dieu les ayant mis en auctorité de commander & gouuerner chacun en ce qu'ils ont en charge sur nous. Faictes donques leurs commandements, & cela est

de neceſſité: mais pour eſtre parfaite, ſuiuez encor leurs conſeils, & meſme leurs deſirs & inclinations, en tant que la charité, & prudence vous le permettra ; obeiſſez quand ils vous ordonneront choſe agreable, comme de manger, prẽdre de la recreation : car encor qu'il ſemble que ce n'eſt pas grande vertu d'obeyr en ce cas, ce ſeroit neantmoins vn grand vice de deſobeir. Obeyſſez és choſes indifferentes, comme à porter tel ou tel habit, aller par vn chemin ou par vn autre, chanter, ou ſe taire, & ce ſera vne obeyſſance deſia fort recommandable. Obeyſſez en choſes malaiſees, aſpres & dures, & ce ſera vne obeyſſance parfaicte. Obeyſſez en fin doucement ſans replique, promptement ſans retardation, gayemẽt ſans chagrin, & ſur tout obeyſſez amoureuſement, pour l'amour de celuy qui pour l'amour de nous s'eſt faict obeïſſant iuſques à la mort de la Croix, & lequel, comme dit Sainct Bernard, ayma mieux perdre la vie que l'obeïſſance.

Pour apprēdre aiſement à obeir à vos Superieurs, condeſcendez ayſement à la volonté de vos ſemblables, cedant à leurs opinions en ce qui n'eſt mauuais, ſans eſtre contentieuſe ny reueſche ; accommodez vous volontiers aux deſirs de vos inferieurs, autant que la raiſon le permettra, ſans exercer aucune auctorité imperieuſe ſur eux tandis qu'ils ſont bons.

C'eſt vn abus de croire que ſi on eſtoit Religieux ou Religieuſe, on obeïroit aiſément, ſi l'on ſe trouue difficile & reueſche à rendre obeiſſance à ceux que Dieu a mis ſur nous.

Nous appellons obeiſſance volontaire, celle à laquelle nous nous obligeōs par noſtre propre electiō, & laquelle ne nous eſt point impoſée par autruy. On ne choiſit pas pour l'ordinaire ſon Prince, & ſon Eueſque, ſon pere, & ſa mere, ny meſme ſouuētes fois ſon mary : mais on choiſit bien ſon confeſſeur, ſon directeur. Or ſoit qu'en le choiſiſſant on faſſe vœu d'obeyr

(comme il eſt dit que la mere Thereſe outre l'obeiſſance ſolemnellement voüee au superieur de ſon ordre, s'obligea par vn vœu ſimple d'obeïr au pere Gratian) ou que ſans vœu on ſe dedie à l'obeiſsãce de quelqu'vn, touſiours ceſte obeïſſance s'appelle volontaire à raiſon de ſon fondement qui depend de noſtre volonté, & election.

Il faut obeïr à tous les Superieurs, à chacun neantmoins en ce dequoy il a charge de nous. Comme en ce qui regarde la police, & les choſes publiques, il faut obeïr aux Princes, aux Prelats en ce qui regarde la police Eccleſiaſtique, és choſes domeſtiques, au pere, au maiſtre, au mary; & quant à la conduite particuliere de l'ame, au directeur & confeſſeur particulier.

Faites-vous ordonner les actiõs de pieté que vous deuez obſeruer, par voſtre pere ſpirituel, parce qu'elles en ſeront meilleures, & auront double grace & bonté : l'vne d'elle-meſme, puis qu'elles ſont

pieuſes, & l'autre, de l'obeïſſance qui les aura ordonnées, & en vertu de laquelle elles ſeront faictes. Bien-heureux ſont les obeyſſans, car Dieu ne permettra iamais qu'ils s'eſgarent.







De la necessité de la chasteté

CHAPITRE XII.



A chasteté est le lys des vertus: elle rend les hommes presque esgaux aux Anges, riẽ n'est beau que par la pureté, & la pureté des hommes c'est la chasteté. On appelle la chasteté honnesteté, & la profession d'icelle hõneur; elle est nommee integrité, & son contraire corruption. Bref, elle a sa gloire toute à part, d'estre la belle, & blanche vertu de l'ame & du corps.

Il n'eſt iamais permis de tirer aucun impudique plaiſir de nos corps en quelque façon que ce ſoit, ſinon en vn legitime mariage, duquel la ſainčteté puiſſe par vne iuſte compenſation reparer le dechet que l'on reçoit en la delectation. Et encor au mariage il faut obſeruer l'honneſteté de l'intentiõ, à fin que s'il y a quelque malfeãce en la volupté qu'on exerce, il n'y ait rien que d'hõneſteté en la volonté qui l'exerce.

Le cœur chaſte eſt comme la mere-perle, qui ne peut receuoir aucune goute d'eau qui ne vienne du ciel ; car il ne peut receuoir aucun plaiſir que celuy du mariage qui eſt ordonné du ciel : Hors de là, il ne luy eſt pas permis ſeulement d'y penſer d'vne penſee voluptueuſe, volontaire & entretenue.

Pour le premier degré de ceſte vertu gardez-vous, Philothee, d'admettre aucune ſorte de volupté, qui ſoit prohibee & defendue, comme ſont toutes celles qui ſe

prennent hors le mariage, ou mesme au mariage, quand elles se prennent contre la regle du mariage.

Pour le second, retranchez-vous tant qu'il vous sera possible des delectatiõs inutiles, & superflues, quoy que loysibles & permises.

Pour le troisiesme, n'attachez point vostre affection aux plaisirs & voluptez qui sont commandees & ordonnees. Car biẽ qu'il faille prattiquer les delectations necessaires, c'est à dire, celles qui regardẽt la fin & institutiõ du sainct mariage ; si ne faut-il pas pourtant y iamais attacher le cœur & l'esprit.

Au reste, chacun a grandement besoin de ceste vertu, ceux qui sont en viduité doiuent auoir vne chasteté courageuse, qui ne mesprise pas seulement les objects presens & futurs, mais qui resiste aux imaginations que les plaisirs loysiblement receus au mariage peuuent produire en leurs esprits, qui pour cela sont plus tendres

aux amorces deshonneftes. Pour ce fubjet S. Auguftin admire la pureté de fon cher Alipius, qui auoit totalement oublié & mefprifé les voluptez charnelles, lefquelles il auoit neãtmoins quelquesfois experimentees en fa ieuneffe. Et de vray tandis que les fruicts font bien entiers, ils peuuẽt eftre conferuez, les vns fur la paille, les autres dedans le fable, & les autres en leur propre fueillage : mais eftans vne fois entafmez, il eft prefque impoffible de les garder que par le miel, & le fucre en confiture. Ainfi la chafteté qui n'eft point encore bleffee, ny violee, peut eftre gardee en plufieurs fortes, mais eftant vne fois entafmee, rien ne la peut conferuer qu'vne excellente deuotion, laquelle, comme i'ay fouuent dit, eft le vray miel, & fuccre des efprits.

Les vierges ont befoin d'vne chafteté extremement fimple & doüillette, pour bannir de leur cœur toutes fortes de curieufes penfees, & mefprifer d'vn mefpris

abfolu toutes fortes de plaifirs immondes, qui à la vérité ne meritent pas d'eftre defirez par les hommes, puis que les afnes & porceaux en font plus capables qu'eux. Que doncques ces ames pures fe gardēt bien de iamais reuocquer en doute, que la chafteté ne foit incompatiblement meilleure que tout ce qui luy eft incompatible ; car, comme dit le grand fainct Hierofme, l'ennemy preffe violemment les vierges au defir de l'effay des voluptez, les leur reprefentant infiniment plus plaifantes & delicieufes qu'elles ne font ; ce qui fouuent les trouble bien fort, tandis, dit ce fainct pere, qu'elles eftiment plus doux ce qu'elles ignorent. Car comme le petit papillon voyant la flamme, va curieufement voletant autour d'icelle, pour effayer fi elle eft auffi douce que belle, & preffé de cefte fantafie, ne ceffe point qu'il ne fe perde au premier effay : ainfi les ieunes gens bien fouuent fe laiffent tellement faifir de la fauffe & fotte eftime qu'ils ont du plaifir

des flãmes voluptueufes, qu'apres plufieurs curieufes penfees, ils s'y vont en fin finale ruiner & perdre, plus fots en cela que les papillons: d'autant que ceux-cy ont quelque occafion de cuider que le feu foit delicieux, puis qu'il eft fi beau ; où ceux-là fçachãs que ce qu'ils recerchent eft extremement des honnefte, ne laiffent pas pour cela d'en fur-eftimer la folle & brutale delectation.

Mais quant à ceux qui font mariez, c'eft chofe veritable (& que neantmoins le vulgaire ne peut pẽfer) que la chafteté leur eft fort neceffaire ; parce qu'en eux elle ne cõfifte pas à s'abftenir abfolument des plaifirs charnels, mais à fe contenir entre les plaifirs. Or comme ce commandement, courroucez-vous & ne pechez point, eft à mon aduis plus difficile que cettuy-cy, ne vous courroucez point : & qu'il eft pluftoft fait d'euiter la cholere que de la regler ; auffi eft-il plus aifé de fe garder tout à fait des voluptez charnelles, que de garder la

moderation en icelles. Il eſt vray que la ſaincte licence du mariage a vne force particuliere pour eſtaindre le feu de la concupiſcence ; mais l'infirmité de ceux qui en iouiſſent, paſſe aiſément de la permiſſion à la diſſolution, & de l'vſage à l'abus. Et comme l'on void beaucoup de riches deſrober, non point par indigence, mais par auarice ; auſſi void on beaucoup de gẽs mariez ſe desborder par la ſeule intemperance & lubricité ; nonobſtant le legitime objeſt auquel ils ſe deuroyent & pourroyent arreſter ; leur concupiſcence eſtant comme vn feu volage qui va bruſletant ça & là, ſans s'attacher nulle part. C'eſt touſiours choſe dangereuſe de prendre des medicamens violens, parce que ſi l'on en prend plus qu'il ne faut, ou qu'ils ne ſoyent pas bien preparez, on en reçoit beaucoup de nuyſãce. Le mariage a eſté beniſt & ordonné en partie pour remede à la concupiſcence, & c'eſt ſans doute vn tres-bon remede, mais violent neantmoins, & par conſe-

quent tres dangereux, s'il n'eſt diſcretement employé.

I'adiouſte que la varieté des affaires humains, outre les longues maladies, ſepare ſouuent les maris d'auec leurs femmes. C'eſt pourquoy les mariez ont beſoin de deux ſortes de chaſteté, l'vne pour l'abſtinence abſolüe, quand ils ſont ſeparez és occaſions que ie viẽs de dire ; l'autre pour la moderation, quand ils ſont enſemble en leur train ordinaire. Certes ſaincte Catherine de Sienne veid entre les damnez pluſieurs ames grandemẽt tourmentees, pour auoir violé la ſainċteté du mariage : ce qui eſtoit arriué, diſoit-elle, non pas pour la grandeur du peché, car les meurtres & les blaſphemes ſont plus enormes; mais d'autant que ceux qui le commettent n'en font point de conſcience, & par conſequent continuent longuement en iceluy.

Vous voyez dõcques que la chaſteté eſt neceſſaire à toutes ſortes de gens. *Suyuez*

la paix auec tous, dit l'Apoſtre, *& la ſainɛteté, ſans laquelle aucun ne verra Dieu.* Or par la ſainɛteté il entẽd la chaſteté ; comme ſainɛt Hieroſme & ſainɛt Chryſoſtome ont remarqué. Non, Philothee, nul ne verra Dieu ſans la chaſteté, nul n'habitera en ſon ſainɛt tabernacle, qui ne ſoit net de cœur. Et cõme dit le Sauueur meſme, les chiens & impudiques en ſeront bannis, & *bienheureux ſont les nets de cœur, car ils verront Dieu.*







Aduis pour conferuer la chaſteté

Chapitre XIII.



Oyez extremement prompte à vous deſtourner de tous les acheminemens, & de toutes les amorces de la lubricité, car ce mal agit inſenſiblement, & par des petits commencemens, fait progrez à des grands accidẽs. Il eſt touſiours plus aiſé à fuir qu'à guerir.

Les corps humains reſſemblent à des verres, qui ne peuuent eſtre portez les vns auec les autres en ſe touchant, ſans courir fortune de ſe rompre ; & aux fruicts, leſquels quoy qu'entiers & bien aſſaiſon-

nez reçoiuent de la tare, s'entretouchans les vns les autres. L'eau mefme pour fraifche qu'elle foit dedans vn vafe, eftant touchee de quelque animal terreftre ne peut longuement conferuer fa fraifcheur. Ne permettez iamais, Philothee, qu'aucun vous touche inciuilement, ny par maniere de folaftrerie, ny par maniere de faueur. Car bien qu'à l'aduenture la chafteté puiffe eftre conferuee par ces actions pluftoft legeres que malicieufes : fi eft-ce que la fraifcheur, & fleur de la chafteté en reçoit toufiours du detriment & de la perte : mais de fe laiffer toucher def-honneftement, c'eft la ruine entiere de la chafteté.

La chafteté dépend du cœur, comme de fon origine, mais elle regarde le corps, comme fa matiere. C'eft pourquoy elle fe perd par tous les fens exterieurs du corps, & par les cogitations & defirs du cœur. C'eft impudicité de regarder, d'ouyr, de parler, d'odorer, de toucher des chofes

def-honneftes, quand le cœur s'y amufe & y prend plaifir, S. Paul dit tout court, que la fornification ne foit pas mefmement nommee entre vous. Les abeilles non feulement ne veulent pas toucher les charongnes, mais fuyent & hayffent extremement toutes fortes de puanteurs qui en prouiennent. L'Efpoufe facree au Cantique des Cantiques, a fes mains qui diftillent la Myrrhe, liqueur preferuatiue de la corruption. Ses levres font bandees d'vn rubent vermeil, marque de la pudeur des paroles ; fes yeux font de colombe, à raifon de leur netteté ; fes oreilles ont des pendants d'or, enfeigne de pureté ; fon nez eft parmy les cedres du Liban, bois incorruptible : telle doit eftre l'ame deuote, chafte, nette & honnefte, de mains, de leures, d'oreilles, d'yeux & de tout fon corps.

A ce propos ie vous reprefente le mot que l'ancien pere Iean Caffian rapporte, comme forty de la bouche du grand fainct Bafile,

qui parlant de ſoy-meſme, dit vn iour : *Ie ne ſçay que c'eſt que des femmes, & ne ſuis pourtant pas vierge.* Certes la chaſteté ſe peut perdre en autant de façons qu'il y a d'impudicitez & laſciuetez ; leſquelles ſelon qu'elles ſont grandes ou petites, les vnes l'affoibliſſent, les autres la bleſſent, & les autres la font tout à faict mourir. Il y a certaines priuautez & paſſions indiſcrettes, folaſtres & ſenſuelles, qui à proprement parler ne violent pas la chaſteté; & neantmoins elles l'affoibliſſent, & la rendent languiſſante, terniſſent ſa belle blancheur. Il y a d'autres priuautez & paſſions, non ſeulement indiſcrettes, mais vicieuſes, non ſeulement folaſtres, mais deſ-honneſtes, non ſeulement ſenſuelles, mais charnelles ; & par celles-cy la chaſteté eſt pour le moins fort bleſſee & intereſſee. Ie dis pour le moins, porce qu'elle en meurt & perit du tout, quand les ſottiſes & laſciuetez donnent à la chair le dernier effect du plaiſir voluptueux; mais alors la chaſteté perit

plus indignement, mefchamment, & malheureufement, que quand elle fe perd par la fornication, voire par l'adultere & l'incefte ; car ces dernieres efpeces de vilainies ne font que des pechez ; mais les autres, comme dit Tertullian au liure de la pudicité, font des monftres d'iniquité & de peché. Or Caffianus ne croit pas, ni moy non plus, que S. Bafile euft efgard à tel def reiglement, quand il s'accufe de n'eftre pas vierge ; car ie penfe qu'il ne difoit cela que pour les mauuaifes & voluptueufes penfees, lefquelles bien qu'elles n'euffent pas foüillé fon corps, auoient neantmoins contaminé fon cœur, de la chafteté duquel les ames genereufes font extremement ialoufes.

Ne hantez nullement les perfonnes impudiques, principalement fi elles font encor impudentes, comme elles font prefque toufiours. Car comme les boucs touchans de la langue les amandiers doux, les font deuenir amers : ainfi ces ames puantes, &



cœurs infects ne parlent guieres à perſonne, ny de meſme ſexe, ny de diuers ſexe, qu'elles ne le faſſent aucunement decheoir de la pudicité ; elles ont le venin aux yeux, & en l'haleine, comme les Baſiliques.

Au contraire hantez les gents chaſtes & vertueux, penſez & liſez ſouuent aux choſes ſacrees : car la parole de Dieu eſt chaſte, & rend ceux qui s'y plaiſent chaſtes, qui faict que Dauid la cõpare au topaſe, pierre precieuſe, laquelle par ſa proprieté amortit l'ardeur de la concupiſcence.

Tenez-vous touſiours proche de Ieſus-Chriſt crucifié, & ſpirituellement par la meditation, & réellement par la ſaincte communion. Car tout ainſi que ceux qui couchent ſur l'herbe nommée *Agnus caſtus* deuiennent chaſtes & pudiques, de meſme repoſant voſtre cœur ſur noſtre Seigneur, qui eſt le vray agneau chaſte & immaculé, vous verrez que biẽ-toſt voſtre ame & voſtre cœur ſe trouuerõt purifiez de toutes ſouïllures & lubricitez.





De la pauureté d'esprit obseruee entre les richesses

CHAPITRE XIV.



Ien-heureux sont les pauures d'esprit, car le Royaume des Cieux est à eux : malheureux donc sont les riches d'esprit, car la misere d'enfer est pour eux : celuy est riche d'esprit, lequel a des richesses dedans son esprit, ou son esprit dedans les richesses. Celuy est pauure d'esprit qui n'a nulles richesses dans son esprit, ny son esprit dedans

les richeſſes. Les Halcions font leurs nids comme vne paume, & ne laiſſent en iceux qu'vne petite ouuerture du coſté d'enhaut, ils les mettent ſur le bord de la mer, & au demeurant les font ſi fermes & impenetrables, que les ondes les surprenans, iamais l'eau n'y peut entrer, ains tenants touſiours le deſſus, ils demeurent emmy la mer, ſur la mer, & maiſtres de la mer. Voſtre cœur, chere Philothee, doit eſtre comme cela, ouuert ſeulement au Ciel, & impenetrable aux richeſſes & choſes caduques : ſi vous en auez, tenez voſtre cœur exempt de leurs affections; qu'il tienne touſiours le deſſus, & qu'emmy les richeſſes il ſoit ſans richeſſes, & maiſtre des richeſſes. Nõ ne mettez pas ceſt eſprit celeſte dedans les biens terreſtres, faites qu'il leur ſoit touſiours ſuperieur, ſur eux, non pas en eux.

Il y a difference entre auoir du poiſon, & eſtre empoiſonné; les Apothicaires ont preſque tous des poiſons pour s'en ſeruir

en diuerſes occurences, mais ils ne ſont pas pour cela empoiſonnés, parce qu'ils n'ont pas le poiſon dedans le corps, mais dedans leurs boutiques ; ainſi pouuez-vous auoir des richeſſes ſans eſtre empoiſonnee par icelles, ce ſera ſi vous les auez en voſtre maiſon, ou en voſtre bourſe, & non pas en voſtre cœur ; eſtre riche en effect, & pauure d'affection, c'eſt le grand bonheur du Chreſtien : car il a par ce moyen les commoditez des richeſſes pour ce monde, & le merite de la pauureté pour l'autre.

Helas ! Philothee, iamais nul ne confeſſera d'eſtre auare, chacun deſauoüe ceſte baſſeſſe & vilité de cœur ; on s'excuſe ſur la charge des enfans qui preſſe ; ſur la ſageſſe qui requiert qu'on s'eſtabliſſe en moiẽs : iamais on n'en a trop ; il ſe treuue touſiours certaines neceſſitez d'en auoir d'auantage ; & meſmes les plus auares, non ſeulement ne confeſſent pas de l'eſtre, mais ils ne penſent pas en leur conſcience

de l'eſtre ; non! car l'auarice eſt vne fieure prodigieuſe, qui ſe rend d'autãt plus inſenſible, qu'elle eſt plus violente & ardente. Moyſe vid le feu ſacré qui bruſloit vn buiſſon, & ne le conſumoit nullement ; mais au contraire, le feu profane de l'auarice, conſume & deuore l'auaricieux, & ne bruſle aucunement ; au moins emmy ſes ardeurs & chaleurs plus exceſſiues, il ſe vente de la plus douce fraiſcheur du monde, & tient que ſon alteration inſatiable eſt vne ſoif toute naturelle & ſuave.

Si vous deſirez longuement, ardemment, & auec inquietude, les biens que vous n'auez pas, vous auez beau dire, que vous ne les voulez pas auoir iniuſtement. Car pour cela vous ne laiſſerez pas d'eſtre vrayement auare : celuy qui deſire ardemment, longuement, & auec inquietude de boire, quoy qu'il ne vueille pas boire que de l'eau, ſi teſmoigne-il d'auoir la fieure.

O Philothee, ie ne ſçay ſi c'eſt vn deſir iuſte de deſirer d'auoir iuſtement ce qu'vn

autre poſſede iuſtement : car il ſemble que par ce deſir nous nous voulons accommoder par l'incommodité d'autruy. Celuy qui poſſede vn bien iuſtement, n'a-il pas plus de raiſon de le garder iuſtement, que nous de le vouloir auoir iuſtement ? Et pourquoy doncques eſtendons-nous noſtre deſir ſur ſa commodité pour l'en priuer ? tout au plus, ſi ce deſir eſt iuſte, certes il n'eſt pas pourtant charitable : car nous ne voudrions nullement qu'aucun deſiraſt, quoy que iuſtement, ce que nous voulõs garder iuſtement. Ce fut le peché d'Achab, qui voulut auoir iuſtement la vigne de Naboth, qui la vouloit encore plus iuſtement garder, il la deſira ardemment, longuement & auec inquietude, & partãt il offenſa Dieu.

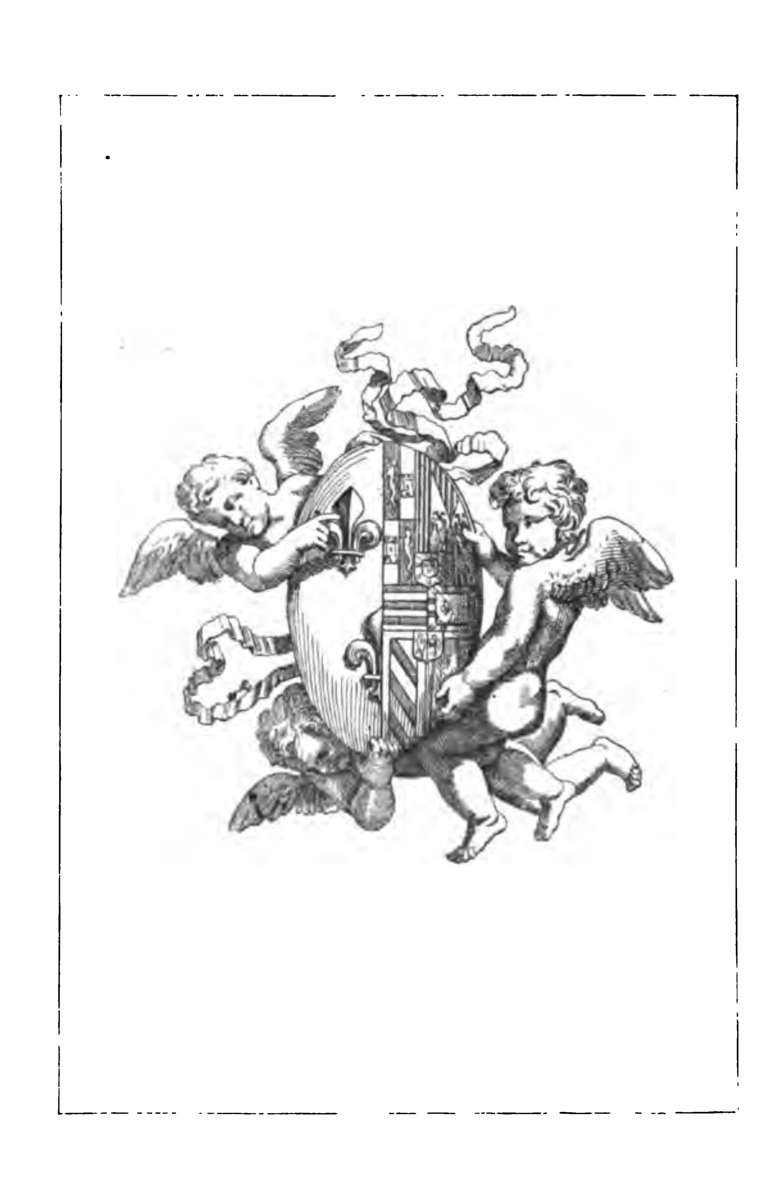
Attendez chere Philothee, de deſirer le bien du prochain quand il commencera à deſirer de s'en defaire ; car lors ſon deſir rendra le voſtre non ſeulement iuſte, mais charitable ; ouy, car ie veux bien que vous

ayez foin d'accroiftre vos moyens & facultez, pourueu que ce foit non feulement iuftement, mais doucement & charitablemẽt.

Si vous affectionnez fort les biẽs que vous auez, fi vous eftes fort embefongnee, y mettant voftre cœur en iceux, y attachant vos penfees, & craignant d'vne crainte viue & empreffee de les perdre, croyez-moy, vous auez encore quelque forte de fieure : car les febricitans boiuent l'eau qu'on leur donne, auec vn certain empreffement, auec vne forte d'attention & d'aife, que ceux qui font fains n'ont point accouftumé d'auoir. Il n'eft pas poffible de fe plaire beaucoup en vne chofe, que l'õ n'y mette beaucoup d'affection. S'il vous arriue de perdre des biens, & vous fentez que voftre cœur s'en defole & afflige beaucoup, croyez Philothee, que vous y auez beaucoup d'affection : car rien ne tefmoigne tant l'affection à la chofe perdue, que l'affliction de la perte.

Ne deſirez donc point d'vn deſir entier & formé le bien que vous n'auez pas : ne mettez point fort auant voſtre cœur en celuy que vous auez : ne vous deſolez point des pertes qui vous arriueront, & vous aurez quelque ſujet de croire qu'eſtãt riche en effect, vous ne l'eſtes point d'affectiõ, mais que vous eſtes pauure d'eſprit, & par conſequent bien heureuſe : car le royaume des cieux vous appartient.







Comme il faut prattiquer
la pauureté reelle,
demeurant neantmoins reellement riche

CHAPITRE XV.



E Peintre Parrhaſius, peignit le peuple Athenien par vne inuention fort ingenieuſe, le repreſentant d'vn naturel diuers, & variable, cholere, iniuſte, inconſtant, courtois, clement, miſericordieux, hautain, glorieux, humble, brauache, & fuyard, & tout cela enſemble ; mais moy, chere Philothee, ie voudrois faire dauantage car ie voudrois

mettre en voſtre cœur la richeſſe & la pauureté tout enſemble, vn grand ſoin & vn grand meſpris des choſes temporelles.

Ayez beaucoup plus de ſoin de rendre vos biẽs vtiles & fructueux, que les mondains n'en ont pas. Dites-moy, les iardiniers des grands Princes ne ſont-ils pas plus curieux & diligens à cultiuer & embellir les iardins qu'ils ont en charge, que s'ils leur appartenoient en proprieté? Mais pourquoy cela ? parce ſans doute qu'ils conſiderent ces iardins-là, comme iardins des Princes & des Rois, auſquels ils deſirent de ſe rendre agreables par ces ſeruices là. Ma Philothee, les poſſeſſions que nous auõs ne ſont pas noſtres, Dieu les nous a donnees à cultiuer, & veut que nous les rendions fructueuſes & vtiles, & partant nous luy faiſons ſeruice aggreable d'en auoir ſoin.

Mais il faut donc que ce ſoit vn ſoin plus grand & ſolide, que celuy que les mondains ont de leurs biẽs, car ils ne

s'embeſongnent que pour l'amour d'eux-meſmes, & nous deuons trauailler pour l'amour de Dieu. Or comme l'amour de ſoy-meſme eſt vn amour violant, turbulant, empreſſé ; auſſi le ſoin qu'on a pour luy eſt plein de trouble, de chagrin, d'inquietude ; & comme l'amour de Dieu eſt doux, paiſible & trãquille, auſſi le ſoin qui en procede, quoy que ce ſoit pour les biẽs du monde eſt amiable, doux & gracieux. Ayons donc ce ſoin gracieux de la conſeruation, voire de l'accroiſſement de nos biẽs temporels, lors que quelque iuſte occaſion s'en preſentera, & autãt que noſtre conditiõ le requiert : car Dieu veut que nous facions ainſi pour ſon amour.

Mais prenez garde que l'amour propre ne vous trompe : car quelquesfois il contrefait ſi biẽ l'amour de Dieu, qu'on diroit que c'eſt luy. Or pour empeſcher qu'il ne vous deçoiue, & que ce ſoin de biens temporels ne ſe conuertiſſe en auarice,

outre ce que i'ay dit au chapitre precedant, il nous faut prattiquer bien souuent la pauureté réelle & effectuelle emmy toutes les facultez & richesses que Dieu nous a donnees.

Quittez donc tousiours quelque partie de vos moyens en les donnāt aux pauures de bon cœur : car donner ce qu'on a, c'est s'appauurir d'autant, & plus vous dōnerez, plus vous vous appauurirez. Il est vray que Dieu vous le rendra, non seulement en l'autre monde, mais en cestuy-cy : car il n'y a riē qui face tant prosperer temporellement que l'aumosne ; mais en attendant que Dieu vous le rende, vous serez tousiours appauurie de cela. O le sainct & riche appauurissement que celuy qui se fait par l'aumosne !

Aymez les pauures & la pauureté ; car par cest amour vous deuiendrez vrayement pauure, puis que, comme dit l'Escriture, *nous sommes faicts comme les choses que nous aimons.* L'amour esgale les amans.

Qui eſt infirme auec lequel ie ne ſoye infirme? dit ſainct Paul. Il pouuoit dire, qui eſt pauure auec lequel ie ne ſois pauure ? parce que l'amour le faiſoit eſtre tel que ceux qu'il aimoit; ſi dõcques vous aimez les pauures, vous ſerez vrayement participante de leur pauureté, & pauure, comme eux.

Or ſi vous aimez les pauures, mettez-vous ſouuent parmy eux, prenez plaiſir à les voir chez vous, & à les viſiter chez eux; conuerſez volontiers auec eux, ſoyez bien-aiſe qu'ils vous approchent, aux Egliſes, aux ruës & ailleurs. Soyez pauure de la langue auec eux, leur parlant comme leur compagne: mais ſoyez riche des mains, leur departant de vos biens, comme plus abondante.

Voulez-vous faire encor d'auantage, ma Philothee ? ne vous contentez pas d'eſtre pauure, comme les pauures, mais ſoyez plus pauure que les pauures; & comment cela ? Le ſeruiteur eſt moindre que ſon

maiſtre : rendez-vous doncques ſeruante des pauures, allez les ſeruir dans leurs licts, quand ils ſont malades ; ie dis de vos propres mains ; ſoyez leur cuiſiniere, & à vos propres deſpens. Soyez leur lingiere & blanchiſſeuſe. O ma Philothee, ce ſeruice eſt plus triomphãt qu'vne royauté. Ie ne puis aſſez admirer l'ardeur auec laquelle ceſt aduis fut prattiqué par S. Louys, l'un des grãds Roys que le ſoleil ait veu : mais ie dis grand Roy en toute ſorte de grandeur : il ſeruoit fort ſouuent à table des pauures qu'il nourriſſoit, & en faiſoit venir preſque tous les iours trois à la ſienne, & ſouuent il mangeoit les reſtes de leur potage, auec vn amour nompareil. Quand il viſitoit les hoſpitaux des malades, (ce qu'il faiſoit fort ſouuent) il ſe mettoit ordinairement à ſeruir ceux qui auoyent les maux les plus horribles, comme ladres, chancreux & autres ſemblables ; & leur faiſoit tout ſon ſeruice à teſte nuë, & les genoux à terre, reſpectant en leur perſonne

le Sauueur du mõde, & les cheriſſant d'vn amour auſſi tẽdre qu'vne douce mere euſt ſceu faire ſon enfant. Saincte Elizabeth fille du Roy d'Hõgrie ſe meſloit ordinairement auec les pauures, & pour ſe recreer, s'habilloit quelque fois en pauure femme parmi ſes Dames, leur diſant : Si i'eſtois pauure, ie m'habillerois ainſi. O mon Dieu, chere Philothee, que ce Prince, & ceſte Princeſſe eſtoient pauures en leurs richeſſes, & qu'ils eſtoient riches en leur pauureté.

Bien-heureux ſont ceux qui ſont ainſi pauures, car à eux appartient le Royaume des cieux : *i'ay eu ſaim, & vous m'auez repue : poſſedez le royaume qui vous a eſté preparé dés la conſtitution du monde*, dira le Roy des pauures & des Roys en ſon grand iugement.

Il n'eſt celuy qui en quelque occaſion n'ait quelque manquement & defaut de commoditez. Il arriue quelques fois chez nous vn hoſte que nous voudrions &

deurions bien traitter, il n'y a pas moyẽ pour l'heure ; on a ſes beaux habits en vn lieu, on en auroit beſoin en vn autre, où il ſeroit requis de paroiſtre.

Il arriue que tous les vins de la caue ſe pouſſent & tournent, il n'en reſte plus que les mauuais & verds. On ſe trouue aux champs dans quelque biquoque, où tout manque, on n'a lict, ny chambre, ny table, ny ſeruice. En fin il eſt facile d'auoir ſouuent beſoin de quelque choſe pour riche qu'on ſoit. Or cela c'eſt eſtre pauure en effect, de ce qui nous manque. Philothee, ſoyez bien aiſe de ces rencontres, acceptez-les de bon cœur, ſouffrez-les gayement.

Quand il vous arriuera des inconueniens qui vous appauuriront, ou de beaucoup, ou peu, comme ſont les tempeſtes, les feux, les inondations, les ſterilitez, les larcins, les procez, ó c'eſt alors la vraye ſaiſon de practiquer la pauureté, receuant auec douceur ces diminutions de facultez, & s'accommodant patiemment, & conſtam-

ment à ceſt appauuriſſement. Eſaü ſe preſenta à ſon pere auec ſes mains toutes couuertes de poil, & Iacob en fit de meſme ; mais parce que le poil qui eſtoit és mains de Iacob, ne tenoit pas à ſa peau, ains à ſes gans, on luy pouuoit oſter ſon poil ſans l'offenſer ny eſcorcher. Au contraire, parce que le poil des mains d'Eſaü tenoit à ſa peau, qu'il auoit toute veluë de ſon naturel, qui luy euſt voulu arracher ſon poil, luy euſt bien donné de la douleur; il euſt bien crié, il ſe fuſt bien eſchauffé à la defenſe. Quand nos moyens nous tiennẽt au cœur, ſi la tempeſte, ſi le larron, ſi le chiquaneur nous en arrache quelque partie, quelles plaintes, quels troubles, quelles impatiences en auons-nous ? Mais quand nos biens ne tiennent qu'au ſoin que Dieu veut que nous en ayons, & non pas à noſtre cœur, ſi on nous les arrache, nous n'en perdrons pourtant pas le ſens, ny la tranquillité. C'eſt la difference des beſtes & des hommes, quant à leurs robbes ;

car les robbes des beſtes tiennent à leur chair, & celles des hommes y ſont ſeulement appliquees, en ſorte qu'ils puiſſent les mettre & oſter quand ils veulent.





Pour prattiquer la richeſſe d'eſprit emmy la pauureté reelle

CHAPITRE XVI.



Ais ſi vous eſtes reellement pauure, tres-chere Philothee, ô Dieu ſoyez-le encor d'eſprit ; faites de neceſſité vertu, & employez ceſte pierre precieuſe de la pauureté, pour ce qu'elle vaut. Son eſclat n'eſt pas deſcouuert en ce monde, mais ſi eſt-ce pourtant qu'il eſt extremement beau & riche.

Ayez patience, vous eſtes en bonne

compagnie, noftre Seigneur, noftre Dame, les Apoftres, tant de faincts & de fainctes ont efté pauures, & pouuans eftres riches, ils ont mefprifé de l'eftre. Combien y a-il de grands mondains qui auec beaucoup de contradictiōs font allez recercher auec vn foin nompareil la fainċte pauureté dedans les cloiftres, & les hofpitaux ? Ils ont pris beaucoup de peine pour la treuuer, tefmoin S. Alexis, faincte Paule, fainct Paulin, S. Angele, & tant d'autres ; & voilà Philothee, que plus gracieufe en voftre endroit elle fe vient prefenter chez vous ; vous l'auez rencontree fans la cercher & fans peine : embraffez-la doncques comme la chere amie de Iefus-Chrift, qui nafquit, vefquit & mourut auec la pauureté, qui fuft fa nourrice toute fa vie.

Voftre pauureté, Philothee, a deux grands priuileges, par le moyen defquels elles vous peult beaucoup faire meriter. Le premier eft, qu'elle ne vous eft point arriuee par voftre choix, mais par la feule

volonté de Dieu, qui vous a faicte pauure, ſans qu'il y ait eu aucune concurrẽce de voſtre volonté propre. Or ce que nous receuons purement de la volonté, luy eſt touſiours tres-agreable, pourueu que nous le receuiõs de bon cœur, & pour l'amour de ſa ſaincte volonté : ou il y a moins du noſtre, il y a plus de Dieu ; la ſimple & pure acceptation de la volõté de Dieu rend vne ſouffrance extremement pure.

Le ſecõd priuilege de ceſte pauureté, c'eſt qu'elle eſt vne pauureté vrayement pauure. Vne pauureté loüee, careſſee, eſtimee, ſecouruë & aſſiſtee : elle tient de la richeſſe, elle n'eſt pour le moins pas du tout pauure ; mais vne pauureté meſpriſee, rejettee, reprochee, & abandonnee, elle eſt vrayement pauure. Or telle eſt pour l'ordinaire la pauureté des ſeculiers : car parce qu'ils ne ſont pas pauures par leur election, mais par neceſſité, on n'en tient pas grand conte. Et en ce qu'on n'en tient pas grand conte, leur pauureté eſt plus pauure

que celle des Religieux : bien que cefte-cy d'ailleurs ait vne excellence fort grande, & trop plus recommandable, à raifon du vœu & de l'intention pour laquelle elle a efté choifie.

Ne vous plaignez donc pas, ma chere Philothee, de voftre pauureté ; car on ne fe plaind que de ce qui defplait, & fi la pauureté vous defplaift, vous n'eftes plus pauure d'efprit, ains riche d'affection.

Ne vous defolez point de n'eftre pas fi bien fecouruë qu'il feroit requis, car en cela confifte l'excellence de la pauureté. Vouloir eftre pauure & n'en receuoir point d'incommodité, c'eft vne trop grande ambition ; car c'eft vouloir l'hõneur de la pauureté & la commodité des richeffes.

N'ayez point de honte d'eftre pauure, ny de demander l'aumofne en charité. Receuez celle qui vous fera donnee auec humilité, & acceptez le refus auec douceur. Refouuenez-vous fouuent du voyage que noftre Dame fit en Egypte pour y porter fon

cher enfant ; & combien de mefpris de pauuretez, & de miferes il luy conuint fupporter. Si vous viuez comme cela, vous ferez tres-riche en voftre pauureté.







De l'amitié, & premierement de la mauuaise & friuole

CHAPITRE XVII.



'AMOUR tient le premier rãg entre les paſſions de l'ame : c'eſt le Roy de tous les mouuemens du cœur ; il conuertit tout le reſte à ſoy, & nous rend tels, que ce qu'il ayme. Prenez doncques biẽ garde, ma Philothee, de n'en point auoir de mauuais : car tout auſſi-toſt vous ſeriez toute mauuaiſe. Or l'amitié eſt le plus dangereux

amour de tous, parce que les autres amours peuuent eſtre ſans communication : mais l'amitié eſtant totalemẽt fondee ſur icelle, on ne peult preſques l'auoir auec vne perſonne ſans participer à ſes qualitez.

Tout amour n'eſt pas amitié ; car on peut aimer ſans eſtre aimé, & lors il y a de l'amour, mais non pas de l'amitié, d'autant que l'amitié eſt vn amour mutuel ; & s'il n'eſt pas mutuel, ce n'eſt pas amitié. 2. Et ne ſuffit pas qu'il ſoit mutuel, mais il faut que les parties qui s'entr'aimẽt ſçachent leur reciproque affection. Car ſi elles l'ignorent, elles auront de l'amour, mais non pas de l'amitié. 3. Il faut auec cela qu'il y ait entr'elles quelque ſorte de cõmunication qui ſoit le fondemẽt de l'amitié.

Selon la diuerſité des communications l'amitié eſt auſſi diuerſe ; & les communications ſont differentes, ſelon la difference des biens qu'on s'entrecommunique : ſi ce

ſont des biens faux & vains, l'amitié eſt fauſſe & vaine : ſi ce ſont des vrais biens, l'amitié eſt vraye, & plus excellens ſeront les biens, plus excellente ſera l'amitié : Car comme le miel eſt plus excellent quand il ſe cueille és fleurons des fleurs plus exquiſes : ainſi l'amour fondé ſur vne plus exquiſe communication eſt le plus excellent. Et comme il y a du miel en Heraclee de Ponte, qui eſt veneneux, & fait deuenir inſenſez ceux qui le mangent, parce qu'il eſt recueilly ſur l'aconit, qui eſt abondant en ceſte region là : ainſi l'amitié fondee ſur la communication des faux & vicieux biens, eſt toute fauſſe & mauuaiſe.

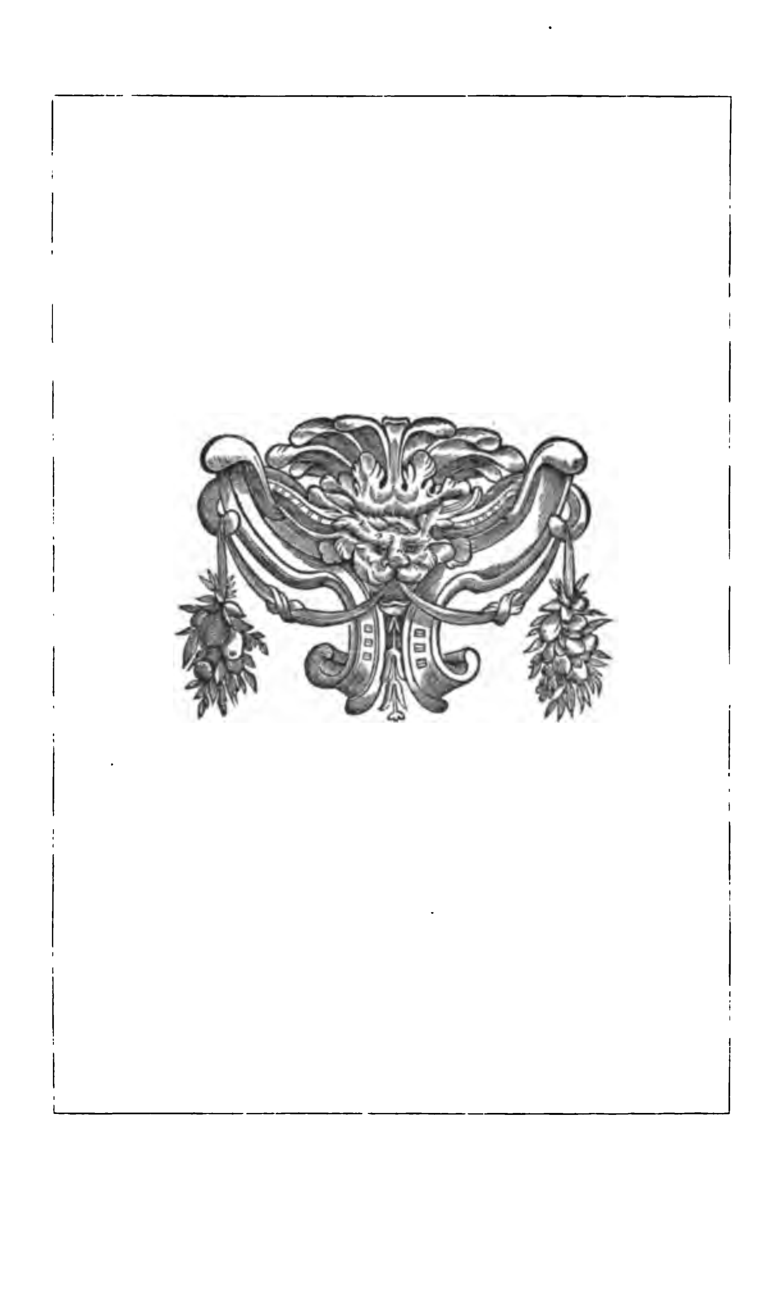
La communication des voluptez charnelles eſt vne mutuelle propenſion & amorce brutale, laquelle ne peut non plus porter le nom d'amitié entre les hommes, que celle des aſnes & cheuaux pour ſemblables effects : & s'il n'y auoit nulle autre communication au mariage, il n'y auroit

non plus nulle amitié : mais parce qu'outre celle-là il y a en iceluy la communication de la vie, de l'induftrie, des biens, des affections, & d'vne indiffoluble fidelité, c'eft pourquoy l'amitié du mariage, eft vne vraye amitié & fainčte.

L'amitié fondee fur la communication des plaifirs fenfuels, eft toute groffiere, & indigne du nom d'amitié : comme auffi celle qui eft fondee fur des vertus friuoles & vaines, parce que ces vertus dependent auffi des fens. I'appelle plaifirs fenfuels ceux qui s'attachent immediatement & principalement aux fens exterieurs, comme le plaifir de voir la beauté, d'ouïr vne douce voix, de toucher, & femblables. I'appelle vertus friuoles, certaines habilitez & qualités vaines, que les foibles efprits appellent vertus & perfections. Oyez parler la plufpart des filles, des femmes, & des ieunes gens, ils ne fe feindront nullement de dire, vn tel Gentil-homme eft fort vertueux, il a beaucoup de perfections ; car

il danſe bien, il ioüe bien à toutes ſortes de jeux, il s'habille bien, il chante bien, il cajole bien, il a bonne mine. Et les charlatans tiennent pour les plus vertueux d'entre eux, ceux qui ſont les plus grands bouffons. Or comme tout cela regarde les ſens, auſſi les amitiez qui en prouiennẽt s'appellent ſenſuelles, vaines, & friuoles ; & meritent pluſtoſt le nom de folaſtrerie que d'amitié. Ce ſont ordinairement les amitiés des ieunes gens, qui ſe tiennent aux mouſtaches, aux cheueux, aux œillades, aux habits, à la morgue, à la babillerie : amitiés dignes de l'aage des amans qui n'ont encore aucune vertu qu'en bourre, ni nul iugement qu'en bouton : auſſi telles amitiés ne ſont que paſſageres, & fondent comme la neige au Soleil.







Des amourettes

CHAPITRE XVIII.



VAND ces amitiez folaſtres ſe pratticquent entre gents de diuers ſexe, & ſans pretenſion du mariage, elles s'appellent amourettes ; car n'eſtants que certains auortons, ou pluſtoſt fantoſmes d'amitié, elles ne peuuent porter le nom ny d'amitié, ny d'amour, pour leur incōparable vanité & imperfection. Or par icelles les cœurs des hommes, & des femmes demeurent pris, engagez, & entre-

lacez les vns auec les autres, en vaines & folles affections, fondees sur ces friuoles cōmunications & chetifs agreemens, desquels ie viens de parler. Et biē que ces sottes amours vont ordinairement fondre & s'abysmer en des charnalitez, & lasciuetez fort vilaines; si est-ce que ce n'est pas le premier dessein de ceux qui les exercent, autrement ce ne seroyent plus amourettes, ains impudicitez & paillardises manifestes. Ils se passeront mesme quelquesfois plusieurs annees sans qu'il arriue entre ceux qui sont atteints de ceste folie, aucune chose qui soit directement contraire à la chasteté du corps, iceux s'arrestans seulement à destremper leurs cœurs en souhaits, desirs, souspirs, muguetteries, & autres telles nyaiseries & vanitez, & ce pour diuerses pretēsiōs.

Les vns n'ont autre desseing que d'assouuir leurs cœurs à donner & receuoir de l'amour, suyuans en cela leur inclination amoureuse ; & ceux-cy ne regardēt en rien

pour le choix de leurs amours, ſinon leur gouſt & inſtinct, ſi qu'à la rencontre d'vn ſujet agreable, ſans examiner l'interieur ny les deportemens d'iceluy, ils commenceront ceſte communication d'amourettes, & ſe fourreront dedans les miſerables filets, deſquels par apres ils auront peine de ſortir.

Les autres ſe laiſſent aller à cela par vanité, leur eſtât aduis que ce ne ſoit pas peu de gloire de prendre & lier les cœurs par amour. Et ceux-cy faiſans leur election pour la gloire, dreſſent leurs pieges, & tendent leurs toiles en des lieux ſpecieux, releuez, rares & illuſtres. Les autres ſont portez, & par leur inclination amoureuſe, & par la vanité tout enſemble : car encores qu'ils ayent le cœur contourné à l'amour, ſi ne veulent-ils pourtant pas en prendre qu'auec quelque aduantage de gloire. Ces amitiez ſont toutes mauuaiſes, foles, & vaines : mauuaiſes, d'autant qu'elles aboutiſſent & ſe terminent en fin

au peché de la chair, & qu'elles desrobent l'amour, & par consequent le cœur à Dieu, à la femme, & au mary, à qui il estoit deu : foles, parce qu'elles n'ont ny fondement ny raison : vaines, parce qu'elles ne rendent aucun profit, ny honneur, ny contentement. Au contraire, elles perdent le temps, embarrassent l'honneur, sans donner aucun plaisir que celuy d'vn empressement de pretendre & esperer, sans sçauoir ce qu'on veut, ny qu'on pretend. Car il est tousiours aduis à ces chetifs & foibles esprits, qu'il y a ie ne sçay quoy à desirer és tesmoignages qu'on leur rend de l'amour reciproque, & ne sçauroient dire que c'est; dont leur desir ne peut finir, mais va tousiours pressant leur cœur de perpetuelles défiances, ialousies, & inquietudes.

Sainct Gregoire Nazianzene escriuāt contre les femmes vaines, dit merueilles sur ce sujet : en voicy vne petite piece qu'il addresse voiremēt aux femmes, mais bonne encor pour les hommes : *Ta natu-*

relle beauté ſuffit pour ton mary : que ſi elle eſt pour pluſieurs hommes, cõme vn filet tendu pour vne troupe d'oyſeaux, qu'en arriuera-il ? celuy-là te plaira qui ſe plaira en ta beauté : tu rendras œillade pour œillade, regard pour regard, ſoudain ſuiuront les ſouſris, & petits mots d'amour, laſchez à la deſrobee pour le commencement : mais bien-toſt on s'appriuoiſera, & paſſera-on à la caiolerie manifeſte. Garde bien, ô ma langue parleuſe, de dire ce qui arriuera par apres ; ſi diray-ie neantmoins encor ceſte verité. Rien de tout ce que les ieunes gens, & les femmes diſent, ou font enſemble en ces foles complaiſances, n'eſt exempt de grands aiguillons. Tous les fatras d'amourettes ſe tiennent l'vn à l'autre, & s'entreſuiuent tous, ne plus ne moins qu'vn fer tiré par l'aimant, en tire pluſieurs autres conſecutiuement.

O qu'il dit bien ce grand Eueſque ! Que penſez-vous faire ? donner de l'amour ? non pas ; mais perſonne n'en donne volontai-

rement qui n'en prenne neceſſairement. Qui prend, eſt pris en ce jeu. L'herbe Aproxis, reçoit & conçoit le feu auſſi-toſt qu'elle le void ; nos cœurs en ſont de meſme, ſoudain qu'ils voyēt vne ame enflammee d'amour pour eux, ils ſont incontinent embraſez pour elle. I'en veux bien prendre, me dira quelqu'vn, mais non pas fort auant. Helas ! vous vous trompez ; ce feu d'amour eſt plus actif & penetrant qu'il ne vous ſemble : vous cuiderez n'en receuoir qu'vne eſtincelle, & vous ſerez tout eſtonné de voir qu'en vn moment il aura ſaiſi tout voſtre cœur, reduit en cendre toutes vos reſolutions, & en fumee voſtre reputation. Le Sage s'eſcrie : *Qui aura compaſſion d'vn enchanteur picqué par le ſerpent* ? Et ie m'eſcrie apres luy, ô fols & inſenſez, cuidez-vous charmer l'amour pour le pouuoir manier à voſtre gré ? Vous voulez joüer auec luy, il vous picquera & mordra mauuaiſement, & ſçauez-vous ce qu'on en dira ? chacun ſe mocquera de

vous, & on rira dequoy vous auez voulu enchãter l'amour, & que ſur une fauſſe aſſeurance vous auez voulu mettre dans voſtre ſein vne dangereuſe couleuure, qui vous a gaſté & perdu d'ame & d'honneur.

O Dieu! quel aueuglement eſt ceſtuy-cy, de joüer ainſi à credit, ſur des gages ſi friuoles, la principale piece de noſtre ame ? Ouy, Philothee, car Dieu ne veut l'homme que pour l'ame, ny l'ame que pour la volonté, ny la volonté que pour l'amour. Helas ! nous n'auons pas d'amour à beaucoup pres de ce que nous auons beſoin. Ie veux dire, il s'en faut infiniment que nous en ayons aſſez pour aimer Dieu ; & cependant, miſerables que nous ſommes, nous le prodiguons & eſpanchõs en choſes ſottes, vaines & friuoles, comme ſi nous en auions de reſte. Ah ! ce grand Dieu, qui s'eſtoit referué le ſeul amour de nos ames, en recognoiſſance de leur creation, conſeruation, & redemptiõ, exigera vn compte bien eſtroit de ces folles deduites que nous

en faiſons. Que s'il doit faire vn examen ſi exacte des paroles oyſeuſes, qu'eſt-ce qu'il fera des amitiez oyſcuſes, impertinentes, folles & pernicieuſes ?

Le noyer nuit grandement aux vignes & aux champs, eſquels il eſt planté, parce qu'eſtant ſi grand, il attire tout le ſuc de la terre, qui ne peut par apres ſuffire à nourrir le reſte des plantes : ſes fueillages ſont ſi touffus, qu'ils ſont vn ombrage grand & eſpais, & en fin il attire les paſſans à ſoy, qui pour abattre ſon fruict, gaſtent & foulẽt tout autour. Ces amourettes font les meſmes nuiſances à l'ame : car elles l'occupent tellement, & tirent ſi puiſſammẽt ſes mouuemẽs, qu'elle ne peut pas apres ſuffire à aucune bonne œuure ; leurs fueilles, c'eſt à dire leurs entretiens, amuſemẽs & muguetteries, ſont ſi frequẽtes, qu'elles diſſipẽt tout le loiſir. Et enfin elles attirent tant de tentations, diſtractiõs, ſoupçons, & autres cõſequences, que tout leur cœur en eſt foulé, & gaſté. Bref, ces amou-

rettes banniſſent non ſeulemẽt l'amour celeſte, mais encor la crainte de Dieu, eneruent l'eſprit, affoibliſſent la reputation, c'eſt en vn mot le ioüet des Cours, mais la peſte des cœurs.







Des vrayes amitiez.

CHAPITRE XIX.



O PHILOTHEE, aimez vn chacun d'vn grand amour charitable : mais n'ayez point d'amitié qu'auec ceux qui peuuent communiquer avec vous de choſes vertueuſes : & plus les vertus que vous mettrez en voſtre commerce ſeront exquiſes, plus voſtre amitié ſera parfaicte. Si vous communiquez és ſciences, voſtre amitié eſt certes fort loüable : plus encor ſi vous communiquez aux

vertus en la prudence, diſcretion, force, iuſtice. Mais ſi voſtre mutuelle & reciproque communication ſe faict de la charité, de la deuotion, de la perfection Chreſtienne, ô Dieu que voſtre amitié ſera precieuſe! Elle ſera excellente, parce qu'elle vient de Dieu, excellente, parce qu'elle tend à Dieu, excellente, parce ſon lien c'eſt Dieu ; excellēte, parce qu'elle durera eternellement en Dieu. O qu'il fait bon aimer en terre comme l'on aime au Ciel, & apprendre à s'entrecherir en ce monde, comme nous ſerons eternellement en l'autre. Ie ne parle pas icy de l'amour ſimple de charité ; car il doit eſtre porté à tous les hommes; mais ie parle de l'amitié ſpirituelle, par laquelle deux ou trois, ou pluſieurs ames ſe communiquent leur deuotion, leurs affections ſpirituelles, & ſe rendēt vn ſeul eſprit entre elles. Qu'à bon droict peuuent chanter telles heureuſes ames : *O que voicy combien il eſt bon & agreable que les freres habitent enſemble!*

Ouy, car le baume delicieux de la deuotion diſtille de l'vn des cœurs en l'autre, par vne continuelle participation ; ſi qu'on peut dire que Dieu a reſpandu ſur ceſte amitié ſa benediction, & la vie iuſques aux ſiecles des ſiecles.

Il m'eſt aduis que toutes les autres amitiez ne sõt que des ombres au prix de celle-cy, & que leurs liens ne ſont que des chaines de verre ou de iayet en comparaiſon de ce grand lien de la ſaincte deuotion, qui eſt tout d'or.

Ne faites point d'amitié d'autre ſorte, ie veux dire des amitiez que vous faites : car il ne faut pas ni quitter, ny meſpriſer pour cela les amitiez que la nature & les precedens deuoirs vous obligent de cultiuer, des parens, des alliez, des bienfaicteurs, des voiſins & autres ; ie parle de celles que vous choiſiſſez vous-meſme.

Pluſieurs vous diront, peut eſtre, qu'il ne faut auoir aucune ſorte de particuliere affectiõ & amitié, d'autant que cela occupe

le cœur, diſtrait l'eſprit, engendre les enuies; mais ils ſe trompent en leur conſeil; car ils ont veu és eſcrits de pluſieurs ſaincts & deuots autheurs, que les amitiez particulieres & affectiōs extraordinaires nuiſent infiniment aux Religieux; ils cuident que c'en ſoit de meſme du reſte du monde, mais il y a bien à dire. Car attendu qu'en vn monaſtere bien reiglé, le deſſein commun de tous tend à la vraye deuotion, il n'eſt pas requis d'y faire des particulieres communications, de peur que cerchant en particulier ce qui eſt commun, on ne paſſe des particularitez aux partialitez; mais quāt à ceux qui ſont entre les mōdains, & qui embraſſent la vraye vertu, il leur eſt neceſſaire de s'allier les vns aux autres par vne ſaincte & ſacree amitié: car par le moyen d'icelle ils s'animēt, ils s'aidēt, ils s'entreportēt au biē. Et cōme ceux qui cheminēt en la plaine, n'ont pas beſoin de ſe preſter la main, mais ceux qui ſont és chemins ſcabreux & gliſsās

s'entre-tiennẽt l'vn l'autre pour cheminer plus ſeuremẽt; ainſi ceux qui ſont és religions n'ont pas beſoin des amitiez particulieres; mais ceux qui ſont au monde en ont neceſſité pour s'aſſeurer & ſecourir les vns les autres parmy tant de mauuais paſſages qu'il leur faut franchir. Au monde tous ne conſpirent pas à meſme fin, tous n'ont pas le meſme eſprit ; il faut donc ſans doute ſe tirer à part, & faire des amitiez ſelon noſtre pretentiõ; & ceſte particularité faict voiremẽt vne partialité, mais une partialité ſaincte qui ne fait aucune diuiſion, ſinon celle du bien, & du mal, des brebis, & des cheures, des abeilles & des freſlons, ſeparation neceſſaire.

Certes l'on ne ſçauroit nier que noſtre Seigneur n'aimaſt d'vne plus douce & plus ſpeciale amitié ſainct Iean, le Lazare, Marthe, Magdaleine : car l'eſcriture le teſmoigne. On ſçait que ſainct Pierre cheriſſoit tendrement S. Marc & S. Petronille, comme S. Paul faiſoit ſon Timothée,

& S. Thecle. Sainct Gregoire Nazianzene ſe vante cent fois de l'amitié nompareille qu'il eu auec le grand ſainct Baſile, & l'a deſcrit en ceſte ſorte; Il ſembloit qu'en l'vn & l'autre de nous il n'y euſt qu'vne ſeule ame portãt deux corps. Que s'il ne faut pas croire ceux qui diſent que toutes choſes ſont en toutes choſes, ſi nous faut il pourtant adiouſter foy que nous eſtions tous deux en l'vn de nous, & l'vn en l'autre; vne ſeule pretention auiõs nous tous deux de cultiuer la vertu, & accõmoder les deſſeins de noſtre vie aux eſperances futures, ſortans ainſi hors de la terre mortelle auãnt que d'y mourir. Sainct Auguſtin teſmoigne que S. Ambroiſe aimoit vniquemẽt S. Monique pour les rares vertus qu'il voyoit en elle, & qu'elle reciproquement le cheriſſoit comme vn Ange de Dieu.

Mais i'ay tort de vous amuſer en choſe ſi claire. Sainct Hieroſme, S. Auguſtin, S. Gregoire, ſainct Bernard, & tous les

plus grands ſeruiteurs de Dieu ont eu de tres-particulieres amitiez ſans intereſt de leur perfection. S. Paul reprochant le detraquemẽt des Gentils, les accuſe d'auoir eſté gens ſans affection, c'eſt à dire, qui n'auoient aucune amitié. Et S. Thomas, comme tous les bons Philoſophes, confeſſe que l'amitié eſt vne vertu. Or il parle de l'amitié particuliere, puis que comme il dit, la parſaicte amitié ne peut s'eſtẽdre à beaucoup de perſonnes. La perfection doncques ne cõſiſte pas à n'auoir point d'amitié, mais à n'en auoir point que de bonne, de ſaincte & de ſacree.







De la difference des vrayes & des vaines amitiez

Chapitre XX.



Oicy donc le grand aduertiſſement, ma Philothee, le miel d'Heraclee, qui eſt ſi veneneux, reſſemble à l'autre qui eſt ſi ſalutaire : Il y à grand danger de prendre l'vn pour l'autre, ou de les prendre meſlez : car la bonté de l'vn n'empeſcheroit pas la nuiſance de l'autre. Il faut eſtre ſur ſa garde pour n'eſtre point trompé en ces amitiez,

notamment quand elles ſe contractent entre perſonnes de diuers ſexe, ſous quel pretexte que ce ſoit : car bien ſouuent Satan donne le change à ceux qui aiment. On cõmence par l'amour vertueux, mais ſi on n'eſt fort ſage, l'amour friuole ſe meſlera, puis l'amour ſenſuel, puis l'amour charnel ; ouy-meſme il y a danger en l'amour ſpirituel ſi on n'eſt fort ſur ſa garde, bien qu'en ceſtuy-cy il ſoit plus difficile de prẽdre le change, parce que ſa pureté & blancheur rendent plus cognoiſſables les ſoüillures que Satan y veut meſler ; c'eſt pourquoy quãd il l'entreprend, il faict cela plus finement, & eſſaye de gliſſer les impuretez preſque inſenſiblement.

Vous cognoiſtrez l'amitié mondaine d'auec la ſaincte & vertueuſe, comme l'on cognoiſt le miel d'Heraclee d'auec l'autre : le miel d'Heraclee eſt plus doux à la langue que le miel ordinaire, à raiſon de l'aconit qui luy donne vn ſurcroiſt de douceur, & l'amitié mondaine produict ordi-

nairement vn grand amas de paroles emmiellees & vne cajolerie de petits mots paſſionnez, & de loüanges tirees de la beauté, de la grace, & des qualitez ſenſuelles : mais l'amitié ſacree à vn langage ſimple & franc, & ne peut loüer que la vertu & grace de Dieu, vnique fondement ſur lequel elle ſubſiſte ; le miel d'Heraclee eſtant aualé excite vn tournoyement de teſte ; & la fauſſe amitié prouocque vn tournoyement d'eſprit, qui faict chanceler la perſonne en la chaſteté & deuotion, la portant à des regards affettez, mignards, & immoderez, à des careſſes ſenſuelles, à des ſouſpirs deſordõnez, à des petites plaintes de n'eſtre pas aimee, à des petites, mais recerchees, mais attrayantes contenances, galanteries, pourſuite de baiſers, & autres priuautés & faueurs inciuiles ; preſages certains & indubitables d'vne prochaine ruine de l'honneſteté : mais l'amitié ſaincte n'a des yeux que ſimples & pudiques, ny des careſſes que pures &

franches, ny des ſouſpirs que pour le ciel, ny des priuautez que pour l'eſprit, ny des plaintes, ſinon quand Dieu n'eſt pas aymé. marques infaillibles de l'honeſteté. Le miel d'Heraclee trouble la veuë, & ceſte amitié mondaine trouble le iugement, en ſorte que ceux qui en ſont atteints, penſent bien faire en mal-faiſant, & cuident que leurs excuſes, pretextes & paroles ſoyent des vrayes raiſons. Ils craignent la lumiere, & aiment les tenebres ; mais l'amitié ſaincte a les yeux clair-voyãts, & ne ſe cache point, ains paroiſt volontiers devant les gens de bien. En fin le miel d'Heraclee donne vne grande amertume en la bouche ; ains les fauſſes amitiés ſe conuertiſſent & terminent en paroles & demandes charnelles & puantes ; ou en cas de refus, à des iniures, calomnies, impoſtures, triſteſſes, confuſions & jalouſies, qui aboutiſſent bien ſouuent en abrutiſſement, & forcenerie ; mais la chaſte amitié eſt touſiours eſgalement honneſte, ciuile, amiable, & iamais

ne ſe conuertit qu'ẽ vne plus parfaicte & pure vnion d'eſprits, image viue de l'amitié bien-heureuſe que l'on exerce au ciel.

Sainct Gregoire Nazianzene dit, que le paon faiſant ſon cry, lors que il fait ſa rouë & pauonnade, excite grandement les femelles qui l'eſcoutent, à la lubricité. Quand on void vn homme ſe pauõner, ſe parer, & venir comme cela cajoller, chucheter & barguigner aux oreilles d'vne femme ou d'vne fille, sãs pretenſion d'vn iuſte mariage, ah ! ſans doute, ce n'eſt que pour la prouoquer à quelque impudicité ; & la femme d'honneur bouchera ſes oreilles pour ne point ouyr le cry de ce paon, & la voix de l'enchanteur, qui la veult enchanter finement, que ſi elle eſcoute, ô Dieu quel mauuais augure de la future perte de ſon cœur !

Les ieunes gens qui font des contenances, grimaſſes & careſſes, ou diſent des paroles eſquelles ils ne voudroyent pas eſtre ſurprins par leurs peres, meres, maris, fem-

mes ou confeſſeurs, teſmoignent en cela qu'ils traittent d'autre choſe que de l'honneur & de la conſcience. Noſtre Dame ſe trouble voyant vn Ange en forme humaine parce qu'elle eſtoit ſeule, & qu'il luy donnoit des extremes, quoy que celeſtes loüanges. O Sauueur du monde, la pureté craind vn Ange en forme humaine ; & pourquoy doncques l'impureté ne craindra-elle vn homme encore qu'il fuſt en figure d'Ange, quand il la loue de loüanges ſenſuelles & humaines ?





Aduis & remedes contre les mauuaifes paroles

CHAPITRE XXI.



AIS quels remedes cōtre cefte engeāce & formilliere de foles amours, folaftreries, impuretez? foudain que vous en aurez les premiers affētimēs, tournez-vous court de l'autre cofté, & auec vne deteftatiō abfoluë de cefte vanité, courez à la croix du Sauueur, & prenez fa couronne d'efpines pour en enuironner voftre cœur, à fin que

ces petits renardeaux n'en approchent. Gardez bien de venir à aucune ſorte de compoſition auec ceſt ennemy ; ne dites pas, ie l'eſcouteray, mais ne feray rien de ce qu'il me dira. Ie luy preſteray l'oreille, mais ie luy refuſeray le cœur. Oh nõ Philothee, pour Dieu ſoyez rigoureuſe en telles occaſions ; le cœur & les oreilles s'entretiennent l'vn à l'autre, & comme il eſt impoſſible d'empeſcher vn torrẽt qui a pris ſa deſcente par le pendant d'vne montagne, auſſi eſt-il difficile d'empeſcher que l'amour qui eſt tombé en l'oreille, ne face ſoudain ſa cheute dans le cœur. Les cheures, ſelon Alcmeon, haleinent par les oreilles & non par les nazeaux. Il eſt vray qu'Ariſtote le nie ; or ne ſçay-ie ce que c'en eſt, mais ie ſçay bien pourtant que noſtre cœur haleine par l'oreille, & que comme il aſpire & exhale ſes penſees par la langue, il reſpire auſſi par l'oreille, par laquelle il reçoit les penſees des autres. Gardons dõc ſoigneuſement nos oreilles

de l'air des folles paroles : car autrement ſoudain noſtre cœur en ſeroit empeſté. N'eſcoutez nulle ſorte de propoſition, ſous quel pretexte que ce ſoit ; en ce ſeul cas, il n'y a point de danger d'eſtre inciuile & agreſte.

Reſſouuenez-vous que vous auez voüé voſtre cœur à Dieu, & que voſtre amour luy eſt ſacrifiee ; ce ſeroit dõc vn ſacrilege de luy en oſter vn ſeul brin ; ſacrifiez-le luy pluſtoſt derechef par mille reſolutions & proteſtations, & vous tenant entre icelles, comme vn cerf dans ſon fort ; reclamez Dieu, il vous ſecourra, & ſon amour prendra le voſtre en ſa protection ; à fin qu'il viue vniquement pour luy.

Que ſi vous eſtes deſia prinſe dans les filez de ces folles amours ; ô Dieu, quelle difficulté de vous en deſpendre ! mettez-vous deuant ſa diuine majeſté ; cognoiſſez en ſa preſence la grandeur de voſtre miſere, voſtre foibleſſe & vanité, puis auec le plus grand effort de cœur qu'il vous ſera poſſible,

deteftez ces amours commencees, abiurez la vaine profefsion que vous en auez faicte; renoncez à toutes les promeffes receuës, & d'vne grande & tres-abfoluë volonté arreftez en voftre cœur, & vous refoluez de ne iamais plus rentrer en ces ieux, & entretiens d'amour.

Si vous pouuiez vous eflongner de l'object, ie l'appreuuerois infiniment ; car comme ceux qui ont efté mordus des ferpens, ne peuuēt pas ayfément guerir en la prefence de ceux qui ont efté autresfois bleffez de la mefme morfure ; auffi la perfonne qui eft picquee d'amour, guerira difficilement de cefte paffion, tandis qu'elle fera proche de l'autre, qui aura efté atteinte de la mefme picqueure. Le changement de lieu fert extremement pour appaifer les ardeurs & inquietudes, foit de la douleur, foit de l'amour. Le Garçon duquel parle S. Ambroife, au liure fecond de la penitence, ayant fait vn long voyage, reuint entierement deliuré des folles amours qu'il

auoit exercees, & tellement changé, que la fotte amoureufe le rencõtrant, & luy difant, ne me cognois-tu pas? ie fuis bien moy-mefme : Ouy dea, refpondit-il, mais moy, ie ne fuis pas moy mefme : l'abfence lui auoit apporté cefte heureufe mutation. Et fainct Auguftin tefmoigne que pour alleger la douleur qu'il eut à la mort de fon amy, il s'ofta de Tagafte, où iceluy eftoit mort, & s'en alla à Carthage.

Mais qui ne peut s'efloigner, que doit-il faire? il faut abfolument retrencher toute conuerfation particuliere, tout entretien fecret, toute douceur des yeux, tous fouf-ris, & generalement toutes fortes de communications & amorces, qui peuuent nourrir ce feu puant & fumeux : Ou pour le plus, s'il eft forcé de parler au cõplice, que ce foit pour declarer par vne hardie, courte & feuere proteftation, le diuorce eternel que l'on a iuré. Ie crie tout haut à quiconque eft tombé dans ces pieges d'amourettes, taillez, trenchez, rompez, il

ne faut pas s'amufer à defcoudre ces folles amitiez; il les faut defchirer ; il n'en faut pas defnouër les liaifons, il les faut rompre ou couper, auffi bien les cordons & liens n'en valent rien. Il ne faut point marchander pour vn amour qui eft fi contraire à l'amour de Dieu.

Mais apres que i'auray ainfi rõpu les chaines de ceft infame efclauage, encor m'en reftera-il quelque reffentiment, & les marques & traces des fers en demeureront encore imprimees en mes pieds, c'eft à dire en mes affections. Nous ferons Philothee, fi vous auez conçeu autant de deteftation de voftre mal, comme il merite ; car fi cela eft, vous ne ferez plus agitee d'aucun mouuement que de celuy d'vne extreme horreur de ceft infame amour & de tout ce qui en depẽd ; & demeurerez quitte de toute autre affectiõ enuers l'object abandonné, que de celle d'vne tres-pure charité pour Dieu : mais fi pour l'imperfection de voftre repentir, il vous refte

encor quelques mauuaiſes inclinations ; procurez pour voſtre ame vne ſolitude mentale, ſelon ce que ie vous ay enſeigné cy-deuant, & retirez-vous-y le plus que vous pourrez, & par mille reïterez eſlancemens d'eſprit, renoncez à toutes vos inclinations ; reniez-les de toutes vos forces; liſez plus que l'ordinaire des ſaincts liures; confeſſez-vous plus ſouuent que de couſtume, & vous communiez; conferez humblement & naïſuemẽt de toutes les ſuggeſtions & tentations qui vous arriueront pour ce regard, auec voſtre directeur, ſi vous pouuez, ou au moins auec quelque ame fidelle & prudente. Et ne doutez point que Dieu ne vous affranchiſſe de toutes paſſions, pourueu que vous continuyez fidellemẽt en ces exercices.

Ah ! ce me direz-vous, mais ne ſera-ce point vne ingratitude de rõpre ſi impitueuſement vne amitié ? ô que bienheureuſe eſt l'ingratitude qui nous rend agreables à Dieu ; non de par Dieu, Phi-

lothee, ce ne ſera pas ingratitude, ains vn grand benefice que vous ferez à l'amant : car en rompāt vos liens, vous rompez les ſiens, puis qu'ils vous eſtoiēt communs & bien que pour l'heure il ne s'apperçoiue pas de sō bon-heur, il le recoignoiſtra biētoſt apres, & auec vous chantera pour actiō de graces ; *O Seigneur vous auez rompu mes liens, ie ſacrifieray l'hoſtie de loüange, & inuoqueray voſtre ſainct nom.*





Quelques autres aduis fur le fujeƈt des amitiez

CHAPITRE XXII.



'AY encor vn aduertiſſemẽt d'importance ſur ce ſujeƈt; l'amitié requiert vne grãde communication entre les amãs, autremẽt elle ne peut ny naiſtre, ny ſubſiſter. C'eſt pourquoy il arriue ſouuẽt qu'auec la communication de l'amitié, pluſieurs autres communications paſſent & ſe gliſſent inſenſiblement de cœur en cœur par vne mutuelle infu-

ſion & reciproque eſcoulement d'affections, d'inclinations & d'impreſſions. Mais ſur tout, cela arriue quand nous eſtimons grandement celuy que nous aymons ! car alors nous ouurons tellement le cœur à ſon amitié, qu'auec icelle ſes inclinations & impreſſions entrent aiſement toutes entieres, ſoit qu'elles ſoient bonnes, ou qu'elles ſoyent mauuaiſes. Certes les abeilles qui amaſſent le miel d'Heraclee, ne cerchẽt que le miel, mais auec le miel elles ſuccent inſenſiblement les qualitez veneneuſes de l'aconit, ſur lequel elles font leur cueillette. O Dieu Philothee, il faut bien prattiquer en ce ſubject la parole que le Sauueur de nos ames ſouloit dire, ainſi que les anciẽs nous ont appris. Soyez bons changeurs, & monnoyeurs ; c'eſt à dire, ne receuez pas la fauſſe monnoye auec la bõne, ny le bas or, auec le fin or ; ſeparez le precieux d'auec le chetif ; ouy, car il n'y a preſque celuy qui n'ait quelque imperfection. Et quelle raiſon y a-il

de receuoir pefle mefle les tares & imperfections de l'amy auec fon amitié ? Il le faut certes aymer nonobftant son imperfectiõ, mais il ne faut ny aymer ny receuoir fon imperfection ; car l'amitié requiert la communicatiõ du bien, & non pas du mal. Comme donc ceux qui tirent le grauier du Taje en feparent l'or qu'ils y treuuent pour l'emporter, & laiffent le fable fur le riuage : de mefme ceux qui ont la communication de quelque bonne amitié, doiuent en feparer le fable des imperfections, & ne le point laiffer entrer en leur ame. Certes fainct Gregoire Nazianzene tefmoigne que plufieurs aimans & admirans fainct Bafile, s'eftoient laiffez porter à l'imiter, mefme en fes imperfections exterieures, en fon parler lentement, & auec vn efprit abftrait & penfif, en la forme de fa barbe, & en fa defmarche. Et nous voyõs des maris, des femmes, des enfans, des amis; qui ayans en grande eftime leurs amis, leurs peres, leurs maris, & leurs femmes, acquie-

rent ou par condeſcendãce, ou par imitation mille mauuaiſes petites humeurs au cõmerce de l'amitié qu'ils ont enſẽble. Or cela ne ſe doit aucunemẽt faire : car chacun a bien aſſez de ſes mauuaiſes inclinatiõs, ſans ſe ſurcharger de celles des autres; non ſeulement l'amitié ne requiert pas cela, mais au contraire elle nous oblige à nous entre-aider pour nous affranchir reciproquement de toutes ſortes d'imperfections. Il faut ſans doute ſupporter doucement l'amy en ſes imperfections, mais non pas le porter en icelles, & beaucoup moins les trãſporter en nous.

Mais ie ne parle que des imperfections ; car quant aux pechez, il ne faut ny les porter ny les ſupporter en l'amy. C'eſt vne amitié ou foible ou meſchante de voir perir l'amy, & ne le point ſecourir, de le voir mourir d'vn apoſteme, & n'oſer luy donner le coup du raſoir de correction pour le ſauuer. La vraye & viuante amitié ne peut durer entre les pechez. On dit

que la Salamandre efteind le feu dans lequel elle fe couche, & le peché ruine l'amitié en laquelle il se loge ; fi c'eft vn peché paffager, l'amitié luy donne foudain la fuite par la correction ; mais s'il feiourne & arrefte, tout auffitoft l'amitié perit : car elle ne peut fubfifter que fur la vraye vertu, combien moins donc doit-on pecher pour l'amitié ? L'amy eft ennemy quand il nous veut cõduire au peché, & merite de perdre l'amitié quand il veut perdre & damner l'amy : ains c'eft l'vne des plus affeurees marques d'une fauffe amitié, que de la voir practiquee enuers vne perfonne vicieufe, de quelle forte de peché que ce foit. Si celuy que nous aimons eft vicieux, fans doute noftre amitié eft vicieufe : car puis qu'elle ne peut regarder la vraye vertu, il eft force qu'elle confidere quelque vertu folaftre, & quelque qualité fenfuelle.

La fociété faicte pour le proffit tẽporel entre les marchãds n'a que l'image de la vraye amitié : car elle fe fait, nõ pour

l'amour des perſonnes, mais pour l'amour du gain.

En fin ces deux diuines paroles sont deux grandes colomnes pour bien aſſeurer la vie Chreſtiẽne, l'vne eſt du Sage : *Qui craind Dieu aura pareillement vne bonne amitié.* L'autre eſt de S. Iacques. *L'amitié de ce monde eſt ennemie de Dieu.*





Des exercices de la mortification exterieure

Chapitre XXIII.



Eux qui traittent des chofes rufticques & champeftres affeurent, que fi on efcrit quelque mot fur vne amande bien entiere, & qu'on la remette dans fon noyau, le pliant & ferrant bien proprement, & le plantant ainfi, tout le fruict de l'arbre qui en viendra fe treuuera efcrit & graué du mefme mot. Pour moy, Philothee, ie n'ay iamais peu

appreuuer la methode de ceux qui pour reformer l'homme, commencent par l'exterieur, par les contenances, par les habits, par les cheueux.

Il me ſemble au contraire, qu'il faut commencer par l'interieur : *Conuertiſſez-vous à moy*, dit Dieu, *de tout voſtre cœur, mon enfant donne moy ton cœur*. Car auſſi le cœur eſtant la ſource des actions, elles ſont telles qu'il eſt : l'eſpoux diuin inuitant l'ame ; *Mets-moy* (dit-il) *comme vn cachet ſur ton cœur, comme vn cachet ſur ton bras*. Ouy, vrayement ; car quiconque a Ieſus-Chriſt en ſon cœur, il l'a bientoſt apres en toutes ſes actions exterieures. C'est pourquoy, chere Philothee, i'ay voulu auant toutes choſes grauer & inſcrire ſur voſtre cœur ce mot ſainct & ſacré Vive Iesvs, aſſeuré que ie ſuis, qu'apres cela, voſtre vie, laquelle vient de voſtre cœur, comme vn amandier de ſon noyau, produira toutes ſes actions, qui ſont ſes fruicts, eſcrites & grauees du meſme mot de ſalut.

Et que comme ce doux Iefus viura dedans voftre cœur, il viura auffi en tous vos deportemens, & paroiftra en vos yeux, en voftre bouche, en vos mains, voire mefme en vos cheueux : & pourrez fainctement dire à l'imitation de fainct Paul, *Ie vis, mais non plus moy, ains Iefus-Chrift vit en moy*. Bref, qui a gaigné le cœur de l'homme, a gaigné tout l'homme. Mais ce cœur mefme, par lequel nous voulons commencer, requiert qu'on l'inftruife comme il doit former fon train & maintien exterieur, à fin que non feulement on y voye la faincte deuotiõ, mais auffi vne grãde fageffe & difcretion. Pour cela ie vous vay briefuement donner plufieurs aduis.

Si vous pouuez fupporter le ieufne, vous ferez bien de ieufner quelques iours outre les ieufnes que l'Eglife nous commande : car outre l'effect ordinaire du ieufne, d'efleuer l'efprit, reprimer la chair, prattiquer la vertu, & acquerir plus grande recompenfe au ciel, c'eft vn grand bien de fe

maintenir en la poſſeſſion de gourmander la gourmandiſe meſme, & tenir l'appetit ſenſuel, & le corps ſujet à la loy de l'eſprit. Et bien qu'on ne ieuſne pas beaucoup, l'ennemy neantmoins nous craind d'auantage, quand il cognoiſt que nous ſçauons ieuſner. Les Mercredy, Vendredy & Samedy, ſont les iours eſquels les anciẽs Chreſtiens s'exerçoient le plus à l'abſtinence. Prenez-en donc de ceux-là pour ieuſner, autant que voſtre deuotion, & la diſcretion de voſtre directeur vous le conſeilleront.

Ie dirois volõtiers comme ſainct Hieroſme dit à la bonne Dame Leta, *Les ieuſnes, longs & immoderez me deſplaiſent bien fort, ſur tout en ceux qui ſont en aage encor tendre.* I'ay appris par experience que le petit aſnon eſtant las en chemin, cerche de s'eſcarter ; c'eſt à dire, les ieunes gẽs portez à des infirmitez par l'excez des ieuſnes, ſe conuertiſſent aiſément aux delicateſſes. Les cerfs courent mal en deux temps, quand ils ſont trop chargez de

venaiſon, & quãd ils ſont trop maigres. Nous ſommes grandement expoſez aux tentations, quand noſtre corps eſt trop nourry, & quand il eſt trop abbatu : car l'vn le rend inſolent en ſon aiſe, & l'autre le rend deſeſperé en ſon meſaiſe. Et comme nous ne le pouuons porter quand il eſt trop gras, auſſi ne nous peut-il porter quand il eſt trop maigre. Le defaut de ceſte moderation és ieuſnes, diſciplines, haires, & aſpretez, rend inutiles au ſeruice de la charité les meilleures annees de pluſieurs; comme il fit meſme à S. Bernard, qui ſe repentit d'auoir vſé de trop d'auſterité ; & autant qu'ils l'ont maltraicté au commencemẽt, ils ſont cõtrains de le flatter à la fin. N'euſſent-ils pas mieux faict de luy faire vn traictement eſgal & proportionné aux offices & trauaux auſquels leurs conditions les obligeoient?

Le ieuſne & le trauail, mattent & abbattent la chair. Si le trauail que vous ferez vous eſt neceſſaire ou fort vtile à la gloire

de Dieu ; i'ayme mieux que vous fouffriez la peine du trauail, que celle du ieufne. C'eft le fentiment de l'Eglife, laquelle pour les trauaux vtiles au feruice de Dieu & du prochain, defcharge ceux qui les font du ieufne mefme commãdé. L'vn a de la peine a ieufner, l'autre en a à feruir les malades, vifiter les prifonniers, confeffer, prefcher, affifter les defolés, prier, & femblables exercices ; cefte peine vaut mieux que celle-là. Car outre qu'elle matte efgallement, elle a des fruicts beaucoup plus defirables. Et partant generalement il eft mieux de garder plus de forces corporelles qu'il n'eft requis, que d'en ruiner plus qu'il ne faut. Car on peut toufiours les abbatre quand on veut, mais on ne les peut pas reparer toufiours quand on veut.

Il me femble que nous deuons auoir en grande reuerence la parole que noftre Sauueur dit à fes difciples, *Mangez ce qui fera mis deuant vous.* C'eft (comme ie croy) vne plus grande vertu de manger

ſans choix ce qu'on vous preſente, & en même ordre qu'on le vous preſente, ou qu'il ſoit à voſtre gouſt, ou qu'il ne le ſoit pas, que de choiſir touſiours le pire. Car encor que ceſte dernière façon de viure ſemble plus auſtere, l'autre neãtmoins a plus de reſignation : car par icelle on ne renonce pas ſeulement à ſon gouſt, mais encor à ſon chois, & ſi ce n'eſt pas vne petite auſterité de tourner ſon gouſt à toute main, & le tenir ſujet aux rencontres. Ioint que ceſte ſorte de mortification ne paroiſt point, n'incommode perſonne, & eſt vniquement propre pour la vie ciuile : Reculer vne viande pour en prendre vne autre ; pincer & racler toutes choſes, ne treuuer iamais rien de bien appreſté, ny de bien net, faire des myſteres à chaſque morceau, cela reſſent vn cœur mol, & attentif aux plats & aux eſcuelles. I'eſtime plus que ſainct Bernard beut de l'huyle pour de l'eau ou du vin, que s'il euſt beu de l'eau d'abſinthe auec attention : car c'eſtoit ſigne

qu'il ne penſoit pas à ce qu'il beuuoit. Et en ceſte nonchalance de ce qu'on doit manger & qu'on boit, giſt la perfection de la prattique de ce mot ſacré, mangez ce qui vous ſera mis deuant. I'excepte neantmoins les viandes qui nuiſent à la ſanté, ou qui meſme incommodent l'eſprit, comme font à pluſieurs les viandes chaudes, eſpicees, fumeuſes, venteuſes : & certaines occaſiõs eſquelles la nature a beſoin d'eſtre recreée & aidee pour pouuoir ſouſtenir quelque trauail à la gloire de Dieu ; vne continuelle & moderee ſobrieté eſt meilleure que les abſtinences violentes faictes à diuerſes repriſes, & entremeſlees de grands relaſchemens.

La diſcipline a vne merueilleuſe vertu pour reſueiller l'appetit de la deuotion, eſtant priſe moderement. La haire matte puiſſamment le corps, mais ſon vſage n'eſt pas pour l'ordinaire propre, ny aux gens mariez, ny aux delicates complexions, ny à ceux qui ont à ſupporter d'autres grandes

peines. Il eſt vray qu'és iours plus ſignalez de la penitence, on la peut employer auec l'aduis d'un diſcret confeſſeur.

Il faut prendre la nuiꝏt pour dormir, chacun ſelon ſa complexion, autant qu'il eſt requis pour bien vtilement veiller le iour. Et parce que l'eſcriture ſainꝏte en cēt façons, l'exemple des ſainꝏts, & les raiſons naturelles, nous recommandent grandement les matinees, comme les meilleures & plus fruꝏtueuſes pieces de nos iours : & que noſtre Seigneur meſme eſt nommé ſoleil leuant, & noſtre Dame aube du iour; ie penſe que c'eſt vn ſoin vertueux, de prendre ſon ſommeil deuers le ſoir à bonne heure, pour pouuoir prendre ſon reſueil, & faire ſon leuer de bon matin : certes ce temps-là eſt le plus gracieux, le plus doux & le moins embarraſſé; les oiſeaux meſmes nous prouoquent en iceluy au reſueil & aux loüanges de Dieu, ſi que le leuer matin ſert à la ſanté, & à la ſainꝏteté.

Balaam monté ſur ſon aneſſe alloit trouuer Balac, mais parce qu'il n'auoit pas droicte intention, l'Ange l'attendit en chemin auec vne eſpee en main pour le tuer : l'Aſneſſe qui voyoit l'Ange, s'arreſta par trois diuerſes fois, comme reſtifue ; Balaam cependant la frappoit cruellement de ſon baſtõ pour la faire auancer; iuſques à la troiſieſme fois, qu'icelle s'eſtant couchee tout à faict ſous Balaam, luy parla par vn grand miracle, diſant ; *Que t'ay-ie faict pourquoy tu m'as battu deſia par trois fois?* & toſt apres les yeux de Balaam furent ouuerts ; & il vid l'Ange qui lui dit, *Pourquoy as-tu battu ton aſneſſe? ſi elle ne ſe fuſt deſtournee de deuant moy, ie t'euſſe tué, & l'euſſe reſeruee.* Lors Balaam dit à l'Ange, *Seigneur, i'ay peché, car ie ne ſçauois pas que tu te miſſes contre moy en la voye.* Voyez-vous, Philothee, Balaam eſt la cauſe du mal, & il frappe & bat la pauure aſneſſe, qui n'en peut mais. Il en prend ainſi biẽ ſouuent en nos affaires ; car ceſte

femme void sõ mary ou sõ enfant malade, & soudain elle court au ieusne, à la haire, à la discipline, comme fit Dauid pour vn pareil sujet : helas ! chere amie, vous battez le pauure asne, vous affligez vostre corps, & il ne peut mais de vostre mal, ny de quoy Dieu a son espee desgainee sur vous. Corrigez vostre cœur qui est idolatre de ce mary, & qui permettoit mille vices à l'enfant, & le destinoit à l'orgueil, à la vanité, & l'ambition. Cest homme void que souuent il tombe lourdement au peché de luxure ; le reproche interieur vient contre sa conscience, auec l'espee au poing pour l'outrepercer d'vne saincte crainte. Et soudain son cœur reuenant à soy ; ah ! felonne chair, dit-il, ah ! corps desloyal tu m'as trahy. Et voilà incontinent à grãds coups sur ceste chair, à des ieusnes immoderez, à des disciplines desmesurees, à des haires insupportables. O pauure ame ; si ta chair pouuoit parler comme l'asnesse de Balaam, elle te diroit, pourquoy me frap-

pes-tu miferable? c'eft contre toy, ô mon ame que Dieu arme fa vengeance; c'eft toy qui es la criminelle; pourquoy me conduis-tu aux mauuaifes conuerfations? Pourquoy appliques-tu mes yeux, mes mains, mes leures aux lafciuetez? pourquoy me troubles-tu par des mauuaifes imaginations? Fay des bonnes penfees, & ie n'auray pas des mauuais mouuemens. Hante les gens pudiques, & ie ne feray point agitee de ma concupifcence. Helas! c'eft toy qui me iettes dans le feu, & tu ne veux pas que ie brufles. Tu me jettes la fumee aux yeux, & tu ne veux pas qu'ils s'ẽflammẽt. Et Dieu fans doute vous dit en ces cas-là, battez, rompez, fendez, froiffez vos cœurs principalement : car c'eft contr'eux que mon courroux eft animé. Certes pour guerir la demangeaifon, il n'eft pas tant befoin de fe lauer & baigner, comme de purifier le fang, & refrefchir le foye; ainfi pour nous guerir de nos vices, il eft voirement bon de mortifier la chair, mais

il est ſur tout neceſſaire de bien purifier nos affections, & refraiſchir nos cœurs : or en tout & par tout il ne faut nullement extreprendre des auſteritez corporelles, qu'auec l'aduis de noſtre guide.







Des conuerſations, & de la ſolitude

Chapitre XXIV.



Echercher les conuerſations & les fuyr, ce ſont deux extremitez blaſmables en la deuotion ciuile, qui eſt celle de laquelle ie vous parle. La ſuite d'icelle tient du deſdain & meſpris du prochain, & la recerche reſſent à l'oiſiueté & à l'inutilité. Il faut aymer le prochain comme ſoy meſme. Pour monſtrer qu'on l'ayme, il ne faut pas fuir d'eſtre auec luy, & pour teſmoigner qu'on s'aime

foy-mefme, il fe faut plaire auec foy mefme quand on y eft. Or on y eft quand on eft feul. *Penfe à toy mefme*, dit S. Bernard, *& puis aux autres*. Si doncques rien ne vous preffe d'aller en conuerfation, ou d'en receuoir chez vous, demeurez en vous-mefmes, & vous entretenez auec voftre cœur. Mais fi la conuerfation vous arriue, ou quelque iufte fujet vous inuite à vous y rendre, allez de par Dieu, Philothee, & voyez voftre prochain de bon cœur & de bon œil.

On appelle mauuaifes conuerfations celles qui fe font pour quelque mauuaife intention; ou bien quand ceux qui entreuiennent en icelles font vicieux, indifcrets & diffolus; & pour celles-là il s'en faut deftourner, comme les abeilles fe deftournent de l'amas des tahons & frelons. Car comme ceux, qui ont efté mordus des chiens enragez, ont la fueur, l'haleine & la faliue dangereufe, & principalement pour les enfans & gens de delicate complexion;

ainſi ces vicieux & desbordez ne peuuent eſtre frequentez qu'auec hazard & peril, ſur tout par ceux qui ſont de deuotion encore tendre & delicate.

Il y a des conuerſations inutiles à toute autre choſe, qu'à la ſeule recreation, leſquelles ſe font par vn ſimple diuertiſſement des occupations ſerieuſes. Et quand à celles-là, comme il ne faut pas s'y addonner, auſſi peut-on leur donner le loiſir deſtiné à la recreation.

Les autres conuerſations ont pour leur fin l'honneſteté, comme ſont les viſites mutuelles, & certaines aſſemblees qui ſe font pour honorer le prochain. Et quant à celles-là, comme il ne faut pas eſtre ſuperſtitieuſe à les practiquer, auſſi ne faut-il pas eſtre du tout inciuile à les meſpriſer; mais ſatisfaire auec modeſtie au deuoir que l'on y a, afin d'euiter eſgalement la ruſticité & la legereté.

Reſte les conuerſations vtiles, comme ſont celles des perſonnes deuotes & ver-

tueuſes : ô Philothee, ce vous ſera touſiours vn grand bien d'en rencontrer ſouuent de telles; la vigne plantee parmy les oliuiers porte des raiſins vnctueux, & qui ont le gouſt des oliues ; vne ame qui ſe trouue ſouuent parmy les gēs de vertu, ne peut, qu'elle ne participe à leurs qualitez ; les bourdons ſeuls ne peuuent point faire du miel ; mais auec les abeilles ils s'aident à le faire. C'eſt vn grand aduantage pour nous bien exercer à la deuotion, de conuerſer auec les ames deuotes.

En toutes conuerſations la naïfueté, ſimplicité, douceur & modeſtie ſont touſiours preferees ; il y a des gens qui ne font nulle ſorte de contenance ny de mouuemēt, que auec tant d'artifice que chacun en eſt ennuyé. Et comme celuy qui ne voudroit iamais ſe pourmener qu'ē contāt ſes pas, ny parler qu'en chātant, feroit faſcheux au reſte des hommes ; ainſi ceux qui tiennent vn maintien artificieux, & qui ne font rien qu'à cadence, importunent

extremement la conuerſatiō : & en ceſte ſorte de gens; il y a touſiours quelque eſpece de preſomption. Il faut pour l'ordinaire qu'vne ioye moderee predomine en noſtre conuerſation. Sainct Romual & Sainct Antoine ſont extremement louëz, dequoy nonobſtant toutes leurs auſteritez, ils auoient la face & la parole ornee de ioye, gayeté & ciuilité. *Riez auec les rians, & reſiouyſſez-vous auec les ioyeux.* Ie vous dis encore vne fois auec l'Apoſtre, *Soyez touſiours ioyeuſe, mais en noſtre Seigneur, & que voſtre modeſtie paroiſſe à tous les hommes.* Pour vous reſiouir en noſtre Seigneur, il faut que le ſujet de voſtre ioye ſoit non ſeulement loiſible, mais honneſte : ce que ie dis, parce qu'il y a des choſes loiſibles, qui pourtant ne ſont pas honneſtes, & à fin que voſtre modeſtie paroiſſe, gardez-vous des inſolēces, leſquelles ſans doute ſont touſiours reprehenſibles : faire tomber l'vn, noircir l'autre, picquer le

tiers, faire du mal à vn fol, ce sõt des riſees & ioyes ſottes & inſolentes.

Mais touſiours outre la ſolitude mentale, à laquelle vous vous pouuez retirer, emmy les grandes conuerſations, ainſi que i'ay dit cy-deſſus, vous deuez aimer la ſolitude locale & reelle, non pas pour aller és deſerts, comme S. Marie Egyptienne, S. Paul, S. Antoine, Arſenius, & les autres peres ſolitaires : mais pour eſtre quelque peu en voſtre chambre, en voſtre iardin, & ailleurs, ou plus à ſouhait, vous puiſſiez retirer voſtre eſprit en voſtre cœur, & recreer voſtre ame par des bonnes cogitations & ſainctes penſees, ou par vn peu de bonne lecture, à l'exemple de ce grand Eueſque Nazianzene, qui parlant de ſoy-meſme, *Ie me pourmenois*, dit-il, *moy-meſme auec moy-meſme ſur le Soleil couchant & paſſois le tẽps ſur le riuage de la mer, car i'ay accouſtumé d'vſer de ceſte recreation pour me relaſcher & ſecouer vn peu des ennuis ordinaires.* Et là deſſus il diſcourt

de la bonne penſee qu'il fit, que ie vous ay recitee ailleurs : & à l'exemple encor de S. Ambroiſe, duquel parlant ſainct Auguſtin, il dit, que ſouuent eſtant entré en ſa chambre (car on ne refuſoit l'entree à perſonne) il le regardoit lire, & apres auoir attendu quelque temps, de peur de l'incommoder, il s'en retournoit ſans mot dire, penſant que ce peu de temps qui reſtoit à ce grand paſteur pour reuigorer, & recreer sō eſprit, apres le tracas de tāt d'affaires, ne luy deuoit pas eſtre oſté. Auſſi apres que les Apoſtres eurēt vn iour raconté à noſtre Seigneur comme ils auoient preſché & beaucoup faict : *Venez*, leur dit-il, *en la ſolitude, & vous y repoſez vn peu.*







De la bien-feance des habits

Chapitre XXV.



Ainct Paul veut que les femmes deuotes (Il en faut autant dire des hommes) ſoiẽt reueſtues d'habits biẽſeãts, ſe parants auec pudicité & ſobrieté. Or la bien-ſeance des habits & autres ornemens, depend de la matiere, de la forme, & de la netteté. Quand à la netteté, elle doit preſque touſiours eſtre eſgale en nos habits, ſur leſquels, tant qu'il eſt poſſible, nous ne deuons laiſſer aucune ſorte de ſouïlleure & vilainie. La

netteté exterieure reprefente en quelque façõ l'hõneftєté interieure. Dieu mefme requiert l'hõnefteté corporelle en ceux qui s'approchent de fes autels, & qui ont la charge principalle de la deuotion.

Quant à la matière & la forme des habits : la bien-feance fe confidere par plufieurs circonftances, du temps, de l'aage, des qualitez, des compagnies, des occafiõs. On fe pare ordinairement mieux és iours de fefte felon la grandeur du iour qui fe celebre. En temps de penitence, comme en Carefme, on fe demet bien fort : aux nopces on porte les robbes nuptialles, & aux affemblees funebres les robes de dueil ; aupres des Princes on rehauffe l'eftat, lequel on doit abbaiffer entre les domeftiques. La femme mariee fe peut & doit orner aupres de fon mary, quand il le defire, fi elle en faict de mefme en eftant efloignee ; On demãdera quels yeux elle veut fauorifer auec ce foin particulier. On permet plus d'affiquets aux filles,

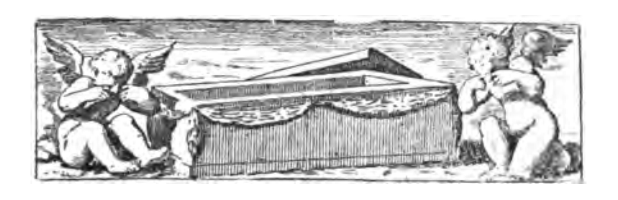
parce qu'elles peuuent loiſiblement deſirer d'agreer à pluſieurs, quoy que ce ne ſoit qu'à fin d'en gaigner vn par vn ſainct mariage. On ne treuue pas nō plus mauuais que les vefues à marier ſe parent aucunement, pourueu qu'elles ne faſsēt point paroiſtre de folaſtreries; d'autant qu'ayant deſia eſté meres de famille, & paſſé par les regrets du vefuage, on tiēt leur eſprit pour meur & attrempé. Mais quant aux vrayes vefues, qui le ſont, non ſeulemēt de corps, mais auſſi de cœur; nul ornement ne leur eſt conuenable, ſinon l'humilité, la modeſtie & la deuotion : Car ſi elles veulent donner de l'amour aux hommes, elles ne ſont pas vrayes vefues; & ſi elles n'en veulent pas donner, pourquoy en portent elles les outils? Qui ne veut receuoir les hoſtes, il faut qu'il oſte l'enſeigne de ſon logis. On ſe mocque touſiours des vieilles gens quand ils veulent faire les jolis : c'eſt vne folie qui n'eſt ſupportable qu'à la Ieuneſſe.

Soyez propre Philothee, qu'il n'y ait rien ſur vous de trainant & mal agencé. C'eſt vn meſpris de ceux auec leſquels on conuerſe, d'aller entre eux en habit deſagreable : mais gardez vo⁹ biẽ des affaiteries, vanitez, curioſitez & folaſtreries. Tenez-vo⁹ touſiours tãt qu'il vous ſera poſſible du coſté de la ſimplicité, & modeſtie, qui eſt ſans doute le plus grãd ornemẽt de la beauté, & la meilleure excuſe pour la laideur. S. Pierre aduertit principallement les ieunes femmes de ne porter point les cheueux tãt creſpez, friſez, annelez, & ſerpentez. Les hommes qui ſont ſi laſches que de s'amuſer à ces mugueteries, ſõt par tout deſcriez comme hermaphrodites. Et les femmes vaines ſont tenues pour imbecilles en chaſteté : au moins ſi elles en ont, elle n'eſt pas viſible parmy tant de fatras & bagatelles. On dit qu'on n'y penſe pas mal ; mais ie replique cõme i'ay fait ailleurs, que le diable en y pẽſe touſiours. Pour moy, ie voudrois que

mon deuot, & ma deuote fuſſent touſiours les mieux habillez de la troupe, mais les moins pompeux & les moins affaitez. Et comme il eſt dit au prouerbe, qu'ils fuſſent parez de grace, bien-ſeance, & dignité. S. Louys dit en vn mot, que l'on ſe doit veſtir ſelon ſon eſtat: en ſorte que les ſages & bons ne puiſſent dire; vous en faites trop, ny les ieunes gẽs, vous en faites trop peu. Mais, en cas que les ieunes ne ſe vueillẽt pas cõtẽter de la biẽ-ſeãce, il ſe faut arreſter à l'aduis des ſages.




I
P



Du parler, & premierement, comme il faut parler de Dieu

CHAPITRE XXVI.



Es Medecins prennent vne grande cognoiſſance de la ſanté ou maladie d'vn hõme, par l'inſpection de ſa langue, & nos paroles ſont les vrais indices des qualitez de nos ames. ***Par tes paroles***, dit le Sauueur, ***tu ſeras iuſtifié, & par tes paroles, tu ſeras condamné.*** Nous portons ſoudain la main ſur la douleur

que nous fentons, & la langue fur l'amour que nous avons.

Si donc vous eftes bien amoureufe de Dieu, Philothee, vous parlerez fouuent de Dieu és deuis familiers que vous ferez auec vos domeftiques, amis & voifins. Oüy; car *la bouche du iufte meditera la fapience, & fa langue parlera le iugement.* Et comme les abeilles, ne demeflent autre chose que le miel auec leur petite bouchette, ainfi voftre langue fera toufiours emmiellee de fon Dieu, & n'aura point de plus grande fuauité que de fentir couler entre vos leures des loüanges & benedictions de fon nom, ainfi qu'on dit de S. François, qui prononçãt le fainct nõ du Seigneur, fucçoit & lefchoit fes leures, comme pour en tirer la plus grãde douceur du mõde.

Mais parlez toufiours de Dieu, comme de Dieu, c'eft à dire, reueremment & devotemẽt ; non point faifant la fuffifante ny la prefcheufe ; mais auec efprit de douceur, de charité & d'humilité, diftillant autant

que vous ſçauez (comme il eſt dit de l'eſpouſe au Cantique des Cantiques) le miel delicieux de la deuotiõ, & des choſes diuines goute à goute, tantoſt dedans l'aureille de l'vn, tantoſt dedans l'aureille de l'autre ; priant Dieu au ſecret de voſtre ame qu'il luy plaiſe de faire paſſer ceſte ſaincte roſee iuſques dedans le cœur de ceux qui vous eſcoutent.

Sur tout, il faut faire ceſt office angelique doucement & ſouëfuement, non point par maniere de correctiõ, mais par maniere d'inſpiration ; car c'eſt merueille combien la ſuauité & amiable propoſition de quelque bõne choſe eſt vne puiſsãte amorce pour attirer les cœurs.

Ne parlez donc iamais de Dieu, ny de la deuotiõ par maniere d'acquit & d'entretien, mais touſiours auec attention & deuotion : ce que ie dis pour vous oſter vne remarquable vanité qui ſe trouue en pluſieurs qui font profeſſion de deuotion, leſquels à tous propos diſent des paroles

ſainctes & feruẽtes par maniere d'entregent, & ſans y penſer nullement: & apres les auoir dites, il leur eſt aduis qu'ils ſont tels que leurs paroles teſmoignent, ce qui n'eſt pas





De l'honnesteté des paroles, & du respect que l'on doit aux personnes

Chapitre XXVII.



I quelqu'vn ne peche point en parole, dit ſainct Iaques, *il eſt homme parfait.* Gardez-vous ſoigneuſemẽt de laſcher aucune parole deſhonneſte : car encore que vous ne le diſiez pas auec mauuaiſe intention ; ſi eſt-ce que ceux qui les oyẽt, les peuuent receuoir d'vne autre ſorte. La parole deshonneſte

tombant dans vn cœur foible, s'eſtend & ſe dilate comme vne goutte d'huile ſur le drap ; & quelques-fois elle ſaiſit tellement le cœur, qu'elle le remplit de mille penſees & tentations lubriques. Car comme le poiſon du corps entre par la bouche : auſſi celuy du cœur entre par l'oreille, & la langue qui le produict eſt meurtriere, d'autant qu'encor qu'à l'aduenture le venin qu'elle a jetté n'ait pas faict ſon effect, pour auoir trouué les cœurs des auditeurs munis de quelque contre-poiſon ; ſi eſt-ce qu'il n'a pas tenu à ſa malice qu'elle ne les ait fait mourir. Et que perſonne ne me die qu'il n'y penſe pas car noſtre Seigneur qui cognoiſt les penſees, a dict, *que la bouche parle de l'abondance du cœur*. Et ſi nous n'y penſions pas mal, le malin neantmoins y en penſe beaucoup, & ſe ſert touſiours ſecretement de ces mauuais mots, pour en tranſpercer le cœur de quelqu'vn. On dit que ceux qui ont mangé de l'herbe qu'on appelle Angeli-

que, ont toufiours l'haleine douce & agreable, & ceux qui ont au cœur l'honnefteté & la chafteté, qui eft la vertu angelique, ont toufiours leurs paroles nettes, ciuiles & pudiques : quant aux chofes indecentes & folles, l'Apoftre ne veut pas que feulement on les nomme, nous affeurant que ***rien ne corrompt tant les bonnes mœurs que les mauuais deuis.***

Si ces paroles deshonneftes font dites à couuert, auec affaiterie & fubtilité, elles font infiniment plus veneneufes ; car comme plus vn dard eft pointu, plus il entre aifément en nos corps, ainfi plus vn mauuais mot eft aigu ; plus il penetre en nos cœurs. Et ceux qui penfent eftre galants hommes à dire de telles paroles en conuerfation, ne fçauent pas pourquoy les conuerfatiõs font faites ; car elles doiuẽt eftre comme effaims d'abeilles affemblees pour faire le miel de quelque doux & vertueux entretien, & non pas comme vn tas de guefpes, qui fe ioignent

pour ſuccer quelque pourriture. Si quelque ſot vous dit des paroles meſſeantes, teſmoignez que vos oreilles en ſont offenſees, ou vous deſtournant ailleurs, ou par quelque autre moyen, ſelon que voſtre prudence vous enſeignera.

C'eſt vne des plus mauuaiſes conditions qu'vn eſprit peut auoir, que d'eſtre mocqueur. Dieu hait extremement ce vice, & en a fait jadis des eſtranges punitions. Rien n'eſt ſi contraire à la charité, & beaucoup plus à la deuotion, que le meſpris & contemnement du prochain. Or la deriſion & mocquerie ne ſe fait iamais ſans ce meſpris : c'eſt pourquoy elle eſt vn fort grand peché, en ſorte que les docteurs ont raiſon de dire, que la mocquerie eſt la plus mauuaiſe ſorte d'offenſe que l'on puiſſe faire au prochain, par les paroles : parce que les autres offenſes ſe font auec quelque eſtime de celuy qui eſt offenſé, & celle-cy ſe fait auec meſpris & contemnement.

Mais quant aux jeux de parole, qui ſe font des vns aux autres, auec vne modeſte gayeté & joyeuſeté, ils appartiennẽt à la vertu, nommée Eutrapelie par les Grecs, que nous pouuons appeller, bonne conuerſation ; & par iceux on prend vne honneſte & amiable recreation ſur les occaſions friuoles, que les imperfections humaines fourniſſent. Il ſe faut garder ſeulement de paſſer de cette honneſte ioyeuſeté à la mocquerie. Or la mocquerie prouocque à rire, par meſpris & cõtemnement du prochain : mais la gayeté & gauſſerie, prouoque à rire par vne ſimple liberté, confiance & familiere franchiſe, conjointe à la gẽtilleſſe de quelque mot. Sainct Louys quand les Religieux vouloyent lui parler des choſes releuees apres diſner, *Il n'eſt pas temps d'alleguer,* diſoit-il, *mais de ſe recreer par quelque ioyeuſeté & quolibets ; que chacun die ce qu'il voudra honneſtement.* Ce qu'il diſoit, fauoriſant la Nobleſſe qui eſtoit autour de luy, pour receuoir des

careſſes de ſa maieſté. Mais, Philothee, paſſons tellement le temps par recreation, que nous conſeruions la ſaincte eternité par deuotion.





Des iugemens temeraires

CHAPITRE XXVIII.



E iugez point, & vous ne serez point iugez, dit le Sauueur de nos ames : *Ne condamnez point, & vous ne serez point condamnez*. Non, dit le S. Apostre, *Ne iugez pas auant le temps, iusques à ce que le Seigneur vienne, qui reuelera le secret des tenebres, & manifestera les conseils des cœurs*. O que les iugemens temeraires sõt desagreables à Dieu! Les iugemens des enfans des hom-

mes sõt temeraires, parce qu'ils ne ſont pas iuges les vns des autres, & iugeans ils vſurpent l'office de noſtre Segneur. Ils ſont temeraires, parce que la principale malice du peché depend de l'intentiõ & conſeil du cœur, qui eſt le ſecret des tenebres pour nous. Ils ſont temeraires, parce qu'vn chacun a aſſez à faire à ſe iuger ſoy-meſme, ſans entreprendre de iuger ſon prochain.

C'eſt choſe eſgalement neceſſaire pour n'eſtre point iugez, de ne point iuger les autres, & de ſe iuger ſoy-meſme. Car comme noſtre Seigneur nous deffend l'vn, l'Apoſtre nous ordonne l'autre, diſant, *Si nous nous iugions nous-meſme, nous ne ſerions point iugez*. Mais, ô Dieu, nous faiſons tout au contraire : car ce qui nous eſt defendu, nous ne ceſſons de le faire; iugeant à tout propos le prochain ; & ce qui nous eſt commandé qui eſt de nous iuger nous meſmes, nous ne le faiſons iamais.

Selõ les caufes des iugemẽts temeraires, il y faut remedier. Il y a des cœurs aigres, amers & afpres de leur nature, qui rendẽt pareillemẽt aigre & amer tout ce qu'ils reçoiuent *& cõuertiffent*, cõme dit le Prophete, *le iugemẽt en abfynthe, ne iugeãs iamais du prochain qu'auec toute rigueur & afpreté*. Ceux-cy õt grãdemẽt befoin de tõber entre les mains du bon médecin fpirituel ; car cette amertume de cœur leur eftant naturelle, elle eft mal-aifee à vaincre, & bien qu'en foy elle ne foit pas peché, ains feulement vne imperfection; elle eft neantmoins dangereufe, parce qu'elle introduit, & faict regner en l'ame le iugement temeraire, & la mefdifance. Aucuns iugent temerairement, non point par aigreur, mais par orgueil, leur eftant aduis qu'à mefure qu'ils depriment l'hõneur d'autruy, ils releuent le leur propre. Efprits arrogans & prefomptueux, qui s'admirent eux-mefmes, & fe colloquent fi haut en leur propre eftime, qu'ils

voyent tout le refte comme chofe petite & baffe. Ie ne fuis pas comme le refte des hommes, difoit ce fot Pharifien. Quelques vns n'ont pas ceft orgueil manifefte, ains feulement vne certaine petite complaifance à confiderer le mal d'autry, pour fauourer, & faire fauourer plus doucement le bien contraire duquel ils s'eftiment douëz. Et cefte complaifance eft fi fecrette & imperceptible, que fi on n'a bonne veuë, on ne la peut pas defcouurir, & ceux qui en font atteints ne la cognoiffent pas, fi on ne la leur monftre. Les autres pour fe flatter & excufer enuers eux mefmes, & pour adoucir les remords de leurs cõfciẽces, iugent fort volontiers que les autres font vicieux, du vice auquel ils fe font voüez, ou de quelque autre auffi grand; leur eftant aduis que la multitude des criminels rend leur peché moins blafmable. Plufieurs s'addonnent au iugement temeraire pour le feul plaifir qu'ils prennent à philofopher & deuiner des mœurs, & humeurs des

perſonnes, par maniere d'exercice d'eſprit. Que ſi par mal-heur ils rencõtrent quelquesfois la verité en leurs iugemens, l'audace & l'appetit de continuer s'accroiſt tellement en eux, que l'on a peine de les en deſtourner. Les autres iugent par paſſion, & penſent touſiours bien de ce qu'ils ayment ; & touſiours mal de ce qu'ils hayſſent, ſinõ en vn cas admirable, & neãtmoins veritable, auquel l'excez de l'amour prouoque à faire mauuais iugement de ce qu'on ayme ; effect monſtrueux, mais auſſi prouenant d'vn amour impur, imparfait, trouble & malade, qui eſt la jalouſie ; laquelle comme chacun ſçait, ſur vn ſimple regard, ſur le moindre ſouſris du mõde, condamne les perſonnes de perfidie & d'adultere. En fin la crainte, l'ambition & telles autres foibleſſes d'eſprit contribuent ſouuent beaucoup à la production du ſoupçon & iugement temeraire.

Mais quels remedes? ceux qui boiuent le ſuc de l'herbe ophiuſa d'Ethiopie, cuident

par tout voir des ferpens, & chofes effroyables : ceux qui ont auallé l'orgueil, l'enuie, l'ambition, la haine ; ne voyent rien qu'ils ne treuuent mauuais & blafmable : ceux-là, pour eftre gueris, doiuent prendre du vin de palme, & i'en dis de mefme pour ceux-cy ; beuuez le plus que vous pourrez le vin facré de la charité, elle vous affranchira de ces mauuaifes humeurs qui vous font faire ces iugemens tortus. La charité craint de rencõtrer le mal, tant s'en faut qu'elle l'aille cercher, & quand elle le rencontre, elle en deftourne fa face & le diffimule ; ains elle ferme fes yeux auant que de le voir au premier bruict qu'elle en apperçoit ; & puis croid par vne faincte fimplicité, que ce n'eftoit pas le mal, mais feulement l'õbre ou quelque fantofme du mal. Que fi par force elle recognoift que c'eft luy mefme, elle s'en deftourne tout incontinent, & tafche d'en oublier la figure ; la charité eft le plus grand remede à tous maux, mais fpecialement pour ceftuy-ci.

Toutes chofes paroiffent iaunes aux yeux des icteriques, & qui ont la grande jauniffe : l'õ dit que pour les guerir de ce mal il leur faut faire porter de l'efclere fous la plante de leur pied. Certes ce peché de iugemẽt temeraire eft vne iauniffe fpirituelle, qui faict paroiftre toutes chofes mauuaifes aux yeux de ceux qui en sõt atteints : mais qui en veut guerir, il faut qu'il mette des remedes, nõ aux yeux, nõ à l'ẽtẽdemẽt, mais aux affectiõs qui font les pieds de l'ame. Si vos affections font douces, voftre iugement fera doux : fi elles font charitables, voftre iugement le fera de mefme. Ie vous prefente trois exemples admirables. Ifaac auoit dit que Rebeca eftoit fa fœur : Abimelech veid qu'il fe ioüoit auec elle, c'eft à dire, qu'il la careffoit tendrement, & il iugea foudain que c'eftoit fa fẽme : vn œil maling euft pluftoft iugé qu'elle eftoit fa garce ; ou que fi elle eftoit fa fœur, qu'il euft efté vn incefte : mais Abimelech fuit la plus chari-

table opinion qu'il pouuoit prēdre d'vn tel faiꝏt. Il faut toufiours faire de mefme, Philothee, iugeāt en faueur du prochain autant qu'il nous fera poſſible. Que ſi vne aꝏtiō pouuoit auoir cent viſages, il la faut regarder en celuy qui eſt le plus beau. Noſtre Dame eſtoit groſſe, ſainꝏt Ioſeph le voyoit clairement ; mais parce que d'autre coſté il la voyoit toute ſainꝏte, toute pure, toute angelicque, il ne peut oncques croire qu'elle euſt pris ſa groſſeſſe contre ſon deuoir, ſi qu'il ſe reſoluoit en la laiſſant, d'en laiſſer le iugement à Dieu ; quoy que l'argumēt fuſt violēt pour luy faire cōceuoir mauuaiſe opiniō de ceſte vierge, ſi ne voulut-il iamais l'en iuger. Mais pourquoy ? parce, dit l'eſprit de Dieu, qu'il eſtoit iuſte ; l'homme iuſte, quand il ne peut plus excuſer ny le faiꝏt ny l'intention de celuy que d'ailleurs il cognoiſt homme de bien, encor n'en veut-il pas iuger, mais oſte cela de ſon eſprit, & en laiſſe le iugement à Dieu. Mais le Sauueur

crucifié, ne pouuant excuſer du tout le peché de ceux qui le crucifioiẽt, au moins en amoindrit-il la malice, alleguãt leur ignorance. Quand nous ne pouuons excuſer le peché, rendons-le au moins digne de compaſſion, l'attribuant à la cauſe la plus ſupportable qu'il puiſſe auoir, comme à l'ignorance ou à l'infirmité.

Mais ne peut-on dõc iamais iuger le prochain ? non certes iamais : c'eſt Dieu, Philothee, qui iuge les criminels en iuſtice. Il eſt vray qu'il ſe ſert de la voix des Magiſtrats, pour ſe rendre intelligible, à nos aureilles ; ils ſont ſes truchemens & interpretes, & ne doiuuent rien prononcer que ce qu'ils ont appris de luy, comme eſtans ſes oracles. Que s'ils font autrement, ſuiuant leurs propres paſſions, alors c'eſt vrayement eux qui iugent, & qui par conſequent ſeront iugez. Car il eſt deffendu aux hommes, en qualité d'hommes, de iuger les autres.

De voir ou cognoiſtre vne choſe, ce n'eſt

pas en iuger : car le iugement, au moins ſelon la phraſe de l'Eſcriture, preſuppoſe quelque petite ou grande, vraye, ou apparente difficulté qu'il faille vuider. C'eſt pourquoy elle dit que ceux qui ne croyent point ſont deſia iugez, parce qu'il n'y a point de doute en leur damnation. Ce n'eſt donc pas mal fait de douter du prochain? non , car il n'eſt pas defendu de douter, ains de iuger; mais il n'eſt pourtant pas permis ny de douter, ny de ſoupçõner, ſinon ric à ric, tout autant que les raiſons & arguments nous contraignent de douter: autrement les doutes & ſoupçõs ſont temeraires. Si quelque œil maling euſt veu Iacob quand il baiſa Rachel aupres du puits, ou qu'il euſt veu Rebecca accepter des braſſelets & pendans d'oreille d'Eleizer, hõme incogneu en ce païs-là, il euſt ſans doute mal pẽſé de ces deux exẽplaires de chaſteté; mais ſans raiſon & fondemẽt: car quãd vne actiõ eſt de ſoy-meſme indifferente, c'eſt vn ſoupçõ temeraire,

d'en tirer vne mauuaise cõsequence, sinon que plusieurs circonstances donnent force à l'argument. C'est aussi vn iugemẽt temeraire de tirer cõsequence d'vn acte pour blasmer la personne : mais cecy ie le diray tantost plus clairement.

En fin ceux qui ont bien soin de leurs consciences, ne sont gueres sujets au iugement temeraire. Car cõme les abeilles voyãs les brouïllars ou temps nubileux, se retirent en leurs ruches à mesnager le miel : ainsi les cogitations des bonnes ames ne sortent pas sur des objects embrouïllez, ny parmy les actions nubileuses des prochains ; ains pour en euiter le rencontre, se ramassent dedans le cœur, pour y mesnager les bonnes resolutions de leur amãdement propre.

C'est le faict d'vne ame inutile, de s'amuser à l'examẽ de la vie d'autruy ; i'excepte ceux qui ont charge des autres, tant en la famille, qu'en la republique : car vne bonne partie de leur conscience consiste à regar-

der & veiller ſur celle des autres. Qu'ils facēt donc leur deuoir auec amour ; paſſé cela, qu'ils ſe tiennent en eux-meſmes pour ce regard.





De la mesdisance

CHAPITRE XXIX.


E iugement temeraire produit l'inquietude, le mespris du prochain, l'orgueil & complaisance de soy-mesme, & cent autres effects tres-pernicieux, entre lesquels la mesdisance tiẽt des premiers rangs, comme la vraye peste des conuersations. O que n'ay-ie vn des charbons du sainct Autel pour toucher les leures des hõmes, à fin que leur iniquité fust ostee, & leur peché

netoyé, à l'imitation du Seraphin, qui purifia la bouche d'Iſaye ! Qui oſteroit la meſdiſance du monde, en oſteroit vne grande partie des pechez & de l'iniquité.

Quiconque oſte iniuſtement la bonne renommee à ſon prochain, outre le peché qu'il commet ; il eſt obligé à faire la reparation, quoy que diuerſement ſelon la diuerſité des meſdiſances ; car nul ne peut entrer au ciel auec le bien d'autruy, & entre tous les biens exterieurs; la renommee eſt le meilleur. La meſdiſance eſt vne eſpece de meurtre : car nous auons trois vies, la ſpirituelle, qui giſt en la grace de Dieu, la corporelle, qui giſt en l'ame; & la ciuile, qui cõſiſte en la renommee. Le peché nous oſte, la premiere, la mort nous oſte la ſeconde, & la meſdiſance nous oſte la troiſieſme ; mais le meſdiſant par vn ſeul coup de ſa langue faict ordinairement trois meurtres ; il tue ſon ame, & celle de celuy qui l'eſcoute d'vn homicide ſpirituel, & oſte la uie ciuile à celuy duquel il meſdit,

Car comme difoit fainct Bernard, celuy qui mefdit, & celuy qui efcoute le mefdifant, tous deux ont le diable fur eux ; mais l'vn l'a en la langue, & l'autre en l'oreille. Dauid parlant des mefdifans, ***Ils ont affilé leurs langues***, dit-il, ***comme vn ferpent***. Or le serpẽt a la lãgue fourchuë, & a deux pointes, comme dit Ariftote : & telle eft celle du mefdifant, qui d'vn feul coup pique & empoifonne l'oreille de l'efcoutant, & la reputatiõ de celuy de qui elle parle.

Ie. vous coniure donc, tres-chere Philothee, de ne iamais mefdire de perfonne, ny directement, ny indirectement : gardez-vous d'impofer des faux crimes & pechez au prochain, ny de defcouurir ceux qui font fecrets, ny d'agrandir ceux qui font manifeftes, ny d'interpreter en mal la bonne œuure, ny de nier le bien que vous fçauez eftre en quelqu'vn, ny le diffimuler malicieufement, ny le diminuer par paroles : car en toutes ces façõs vous offenferiez

grandement Dieu ; mais ſur tout accuſant fauſſement, & niãt la verité au preiudice du prochain. Car c'eſt double peché de mentir & nuire tout enſẽble au prochain.

Ceux qui pour meſdire, font des prefaces d'honneur, ou qui diſent des petites gentilleſſes & gauſſeries entre deux : ſont les plus fins & veneneux meſdiſans de tous. Ie proteſte, diſent-ils, que ie l'aime, & qu'au reſte c'eſt un galant hõme : mais cependant il faut dire la verité, il eut tort de faire vne telle perfidie : C'eſt vne fort vertueuſe fille, mais elle fut ſurprinſe, & ſemblables petits agencemens. Ne voyez-vous pas l'artifice ? celuy qui veut tirer à l'arc, tire tant qu'il peut la fleche à ſoy, mais ce n'eſt que pour la darder plus puiſſamment. Il ſemble que ceux-cy retirent leur meſdiſance à eux, mais ce n'eſt que pour la deſcocher plus fermement, à fin qu'elle penetre plus auant dedans les cœurs des eſcoutans. La meſdiſance dite par forme de gauſſerie, eſt encor plus

cruelle que toutes : car comme la cigue n'eſt pas de ſoy vn venin fort preſſent, ains aſſez lent, & auquel on peut aiſément remédier, mais eſtant pris auec le vin, il eſt irremediable : ainſi la meſdiſance, qui de ſoy paſſeroit legerement par vne aureille, & ſortiroit par l'autre, comme l'on dit, s'arreſte fermement en la ceruelle des eſcoutans, quand elle eſt preſentee dedans quelque mot ſubtil & ioyeux ; *Ils ont*, dit Dauid, *le venin de l'aſpic ſous leurs leures.* L'aſpic faict ſa piqueure preſque imperceptible, & ſon venin d'abord rend vne demangeaiſon delectable, au moyen dequoy le cœur & les entrailles ſe dilatent & reçoiuent le poiſon, cõtre lequel par apres il n'y a plus de remede.

Ne dites pas, vn tel eſt vn yurongne, encor que vo9 l'ayez veu yure ; ny il eſt adultere, pour l'auoir veu en ce peché ; ny il eſt inceſte, pour l'avoir trouué en ce mal-heur : car cõme vn ſeul acte ne donne pas le nõ à la choſe, le Soleil s'arreſta vne

fois en faueur de la victoire de Iosué, & s'obscurcit vne autre fois en faueur de celle du Sauueur : nul ne dira pourtãt qu'il soit ou immobile, ou obscur. Noë s'enyura vne fois, & Loth vne autre fois, & cestuy cy de plus commit vn grand inceste: ils ne furent pourtant pas yurongnes ny l'vn ny l'autre, ny le dernier ne fut pas inceste, ny sainct Pierre sanguinaire, pour auoir vne fois repandu du sang ; ny blasphemateur, pour auoir vne fois blasphemé. Pour prendre le nom d'vn vice ou d'vne vertu, il faut y auoir fait quelque progrez & habitude. C'est donc vne imposture de dire qu'vn homme est cholere ou larron pour l'auoir veu courroucer ou desrober vne fois.

Encor qu'vn homme ait esté vicieux longuement, on court fortune de mentir quand on le nomme vicieux. Simon le lepreux appeloit Magdelaine, pecheresse, parce qu'elle l'auoit esté n'aguere ; il mentoit neantmoins : car elle ne l'estoit

plus, mais vne tres-ſaincte penitente : auſſi noſtre Seigneur prend en ſa protection ſa cauſe. Ce fol Phariſien tenoit le publicain pour grād pecheur, ou peut eſtre meſme pour iniuſte, adultere, rauiſſeur, mais il ſe trompoit grandement : car tout à l'heure meſme il eſtoit iuſtifié. Helas ! puis que la bonté de Dieu eſt ſi grande, qu'vn ſeul moment ſuffit pour impetrer & receuoir ſa grace : Quelle aſſeurance pouuons-nous auoir qu'vn homme qui eſtoit hier pecheur, le ſoit auiourd'huy ? le iour precedent ne doit pas iuger le iour preſent, ny le iour preſent ne doit pas iuger le iour precedent ; il n'y a que le dernier qui les iuge toꝰ. Nous ne pouuons donc iamais dire qu'vn homme ſoit meſchāt, ſans danger de mentir : ce que nous pouuons dire en cas qu'il faille parler, c'eſt qu'il fit vn tel acte mauuais, il a mal veſcu en tel temps, il fait mal maintenant : mais on ne peut tirer nulle conſequēce d'hier à ce iourd'huy, ny de ce iourd'huy au iour d'hier ; & moins encor au iour de demain.

Encor qu'il faille eſtre extremement delicat à ne point meſdire du prochain, ſi faut-il ſe garder d'vne extremité en laquelle quelques-vns tumbent, qui pour éuiter la médiſance, loüent & diſent bien du vice. S'il ſe treuue vne perſonne vrayement meſdiſante, ne dites pas pour l'excuſer, qu'elle eſt libre & franche ; vne perſonne manifeſtement vaine, ne dites pas qu'elle eſt genereuſe & propre ; & les priuautez dangereuſes, ne les appelez pas ſimplicitez, ou naifuetez; ne fardez pas la deſobeyſſance du nom de zele, ni l'arrogance du nõ de franchiſe, ny la laſciueté du nom d'amitié; non, chere Philothee, il ne faut pas, penſant fuyr le vice de la meſdiſance, fauoriſer, flatter, ou nourrir les autres, ains faut dire rondement & franchement mal du mal, & blaſmer les choſes blaſmables : ce que faiſants, nous glorifions Dieu, moyennant que ce ſoit auec les conditions ſuyuantes.

Pour loüablement blaſmer les vices

d'autruy, il faut que l'vtilité ou de celuy duquel on parle, ou de ceux à qui l'on parle, le requiere. On recite deuant des filles les priuautez indiſcrettes de tels & de telles, qui ſont manifeſtement perilleuſes : la diſſolution d'vn tel ou d'vne telle en paroles ou en contenances, qui ſont manifeſtement lubriques, ſi ie ne blaſme librement ce mal, & que ie le vueille excuſer, ces tendres ames qui eſcoutent, prendront occaſion de ſe relaſcher à quelque choſe pareille, leur vtilité donc requiert, que tout franchement ie blaſme ces choſes-là ſur le chãp, ſinõ que ie puiſſe reſeruer à faire ce bõ office plus à propos, & auec moins d'intereſt de ceux de qui on parle, en vne autre occaſion.

Outre cela encor faut-il qu'il m'appartienne de parler ſur ce ſujet, comme quand ie ſuis des premiers de la cõpagnie, & que ſi ie ne parle, il ſemblera que i'appreuue le vice ; que ſi ie ſuis des moindres, ie ne doibs pas entreprendre de faire la cenſure ;

mais ſur tout il faut que ie ſoye exactement iuſte en mes paroles, pour ne dire pas vn ſeul mot de trop. Par exemple, ſi ie blaſme la priuauté de ce ieune homme, & de ceſte fille, parce qu'elle eſt trop indiſcrette & perilleuſe. O Dieu Philothee, il faut que ie tienne la balance bien iuſte pour ne point aggrandir la choſe, pas d'vn ſeul brin ; s'il n'y a qu'vne foible apparence, ie ne diray rien que cela ; s'il n'y a que vne ſimple imprudence, ie ne diray rien d'auantage : s'il n'y a ni imprudence ny vraye apparence de mal, ains ſeulement que quelque eſprit malicieux en puiſſe tirer pretexte de meſdiſance, ou ie n'en diray rien du tout, ou ie diray cela meſme. Ma langue, tandis que ie iuge le prochain, eſt en ma bouche, comme vn raſoir en la main du chirurgien qui veut trancher entre les nerfs & les tendons. Il faut que le coup que ie donneray ſoit ſi iuſte, que ie ne die ny plus ny moins que ce qui en eſt. Et en fin il faut ſur tout obſeruer en

blasmant le vice, d'espargner le plus que vous pourrez la personne, en laquelle il est.

Il est vray que des pecheurs infames, publiques, & manifestes, on en peut parler librement, pourueu que ce soit auec esprit de charité & de compassion, & non point auec arrogance & presomption, ny pour se plaire au mal d'autruy : car pour ce dernier c'est le faict d'vn cœur vil & abiect. I'excepte entre tous les ennemis declarez de Dieu & de son Eglise : car ceux-la il les faut descrier tant qu'on peut, comme sont les sectes des heretiques & schismatiques, & les chefs d'icelles; c'est charité de crier au loup quand il est entre les brebis, voire où qu'il soit.

Chacun se donne liberté de iuger & censurer les Princes, & de mesdire des nations toutes entières, selon la diuersité des affections que l'on a en leur endroict. Philothee, ne faites pas ceste faute : car outre l'offense de Dieu, elle vous pourroit susciter milles sortes de querelles.

Quand vous oyez mal dire, rendez douteufe l'accufation, fi vous le pouuez faire iuftement : fi vous ne pouuez pas, excufez l'intention de l'accufé : que fi cela ne fe peut, tefmoignez de la compaffion fur luy, efcartez ce propos là, vous reffouuenant & faifant refouuenir la compagnie, que ceux qui ne tumbent pas en faute, en doiuent toute la grace à Dieu. Rappelez à foy le mefdifant par quelque douce maniere : dictes quelques autres biens de la perfonne offenfee, fi vous le fçauez.





Quelques autres aduis touchant le parler

CHAPITRE XXX.



VE noſtre langage ſoit doux, franc, ſincere, rond, naif; & fidelle. Gardez vous des duplicitez, artifices & feintiſes; car bien qu'il ne ſoit pas bon de dire touſiours toutes ſortes de veritez, ſi n'eſt-il iamais permis de contreuenir à la verité. Accouſtumez-vous à ne iamais mentir à voſtre eſcient, ny par excuſe, ny autrement, vous reſſouuenant

que Dieu eſt le Dieu de verité. Si vous en dites par meſgarde, & vous pouuez le corriger ſur le champ, par quelque explication ou reparation, corrigez-la ; vne excuſe veritable a bien plus de grace & de force pour excuſer, que le menſonge.

Bien que quelquesfois on puiſſe diſcretement & prudemment deſguiſer & couurir la verité par quelque artifice de parole ; ſi ne faut-il pas prattiquer cela, ſinon en choſe d'importance, quand la gloire & ſeruice de Dieu le requierent manifeſtement : hors de là, les artifices ſont dangereux ; car comme dit la ſacree parole, le Sainct Eſprit n'habite pas en vn eſprit feint & double. Il n'y a nulle ſi bonne & deſirable fineſſe que la ſimplicité. Les prudences mondaines & artifices charnels appartiennent aux enfans de ce ſiecle : mais les enfans de Dieu cheminent ſans deſtour, & ont le cœur ſans replis ! qui cheminẽt ſimplement, dit le Sage, il chemine confidemment ; le mẽſonge, la duplicité, la

ſimulation teſmoignent touſiours vn eſprit foible & vil.

Sainct Auguſtin auoit dict au quatrieſme liure de ſes confeſſions, que ſon ame & celle de sõ amy n'eſtoyent qu'vne ſeule ame, & que ceſte vie lui eſtoit en horreur apres le treſpas de ſon amy parce qu'il ne vouloit pas viure à moitié ; & que auſſi pour cela meſme, il craignoit à l'aduenture de mourir, afin que ſon amy ne mouruſt du tout. Ces parolles luy ſemblerent par apres trop artificieuſes & affectees, ſi que il les reuoque au liure de ſes retractations, & les appelle vne ineptie. Voyez vous chere Philothee combiẽ ceſte ſaincte belle ame eſt doüillette au ſentiment de l'affeterie des paroles. Certes c'eſt vn grand ornement de la vie Chreſtienne que la fidelité, rondeur & ſincerité du langage. *I'ay dit, ie prendray garde à mes voyes pour ne point pecher en ma langue. Hé Seigneur mettez des gardes à ma bouche, & vne porte qui ferme mes leures*, diſoit Dauid.

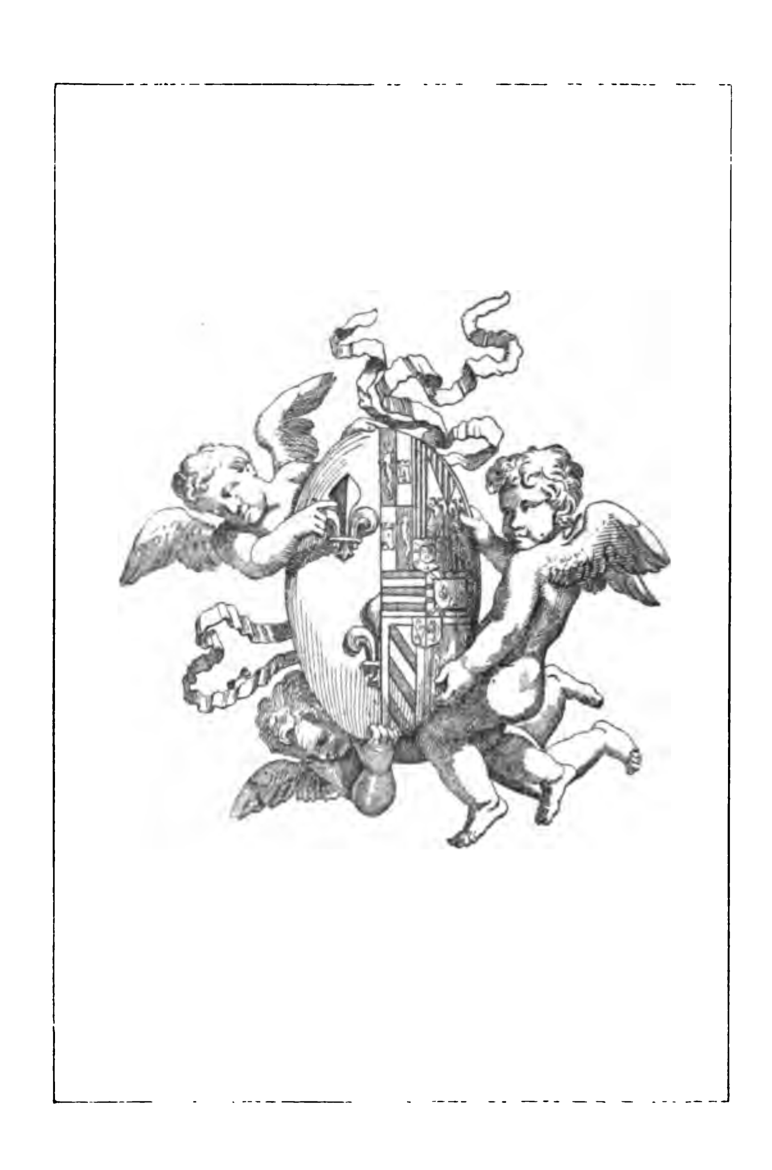
C'eſt vn advis du Roy S. Loys, de ne point deſdire perſonne, ſinon qu'il y euſt peché, ou grand dommage à conſentir : c'eſt à fin d'euiter toutes conteſtes & diſputes. Or quand il importe de contredire à quelqu'vn, & d'oppoſer ſon opinion à celle d'vn autre, il faut vſer de grande douceur & dexterité, ſans vouloir violenter l'eſprit d'autruy : car auſſi bien ne gaigne-on riẽ prenant les choſes aſprement.

Le parler peu, tant recommandé par les anciens ſages ne s'entẽd pas qu'il faille dire peu de paroles ; mais de n'ẽ dire pas beaucoup d'inutiles : car en matiere de parler, on ne regarde pas à la quantité, mais à la qualité ; & me ſemble qu'il faut fuïr les deux extremitez. Car de faire trop l'entendu & le ſeuere, refuſant de contribuer aux deuis familiers qui ſe font és conuerſations, il ſemble qu'il y ait ou manquement de confiance, ou quelque ſorte de deſdain : de babiller auſſi & cajoller touſiours, ſans donner ny loiſir,

ny commodité aux autres de parler à ſouhait, cela tient de l'eſuëté & du leger.

Sainct Louys ne treuuoit pas bon qu'eſſtant en compagnie l'on parlaſt en ſecret & en conſeil, & particulierement à table, à fin que l'on ne donnaſt ſoupçon que l'on parlaſt des autres en mal : *Celuy*, diſoit-il, *qui eſt à table en bonne compagnie, qui a à dire quelque choſe ioyeuſe & plaiſante, la doit dire que tout le monde l'entende : ſi c'eſt choſe d'importance, on la doit taire, ſans en parler.*







Des paſſe-temps & recreations,
& premierement
des loiſibles & louables

CHAPITRE XXXI.

IL eſt force, de relaſcher quelquesfois noſtre eſprit, & noſtre corps encores à quelque ſorte de recreation. Sainct Iean l'Euangeliſte, comme dit le bien-heureux Caſſian, fut vn iour trouué par vn chaſſeur, qu'il tenait vne perdrix ſur ſon poing, laquelle il careſſoit par recreation ; le chaſſeur luy demanda pourquoy eſtant homme de telle

qualité, il paſſoit le temps en choſe ſi baſſe & vile : & ſainct Iean lui dit, pourquoy ne portes tu ton arc touſiours tendu ? De peur, reſpondit le chaſſeur, que demeurant touſiours courbé, il ne perde la force de s'eſtendre, quand il en ſera meſtier. Ne t'eſtonne donc pas, repliqua l'Apoſtre, ſi ie me demets quelque peu de la rigueur & attention de mon eſprit, pour prendre vn peu de recreation, afin de m'employer par apres plus viuement à la contemplation. C'eſt vn vice ſans doute que d'eſtre ſi rigoureux, agreſte & ſauuage, qu'on ne veuille prendre pour ſoy, ny permettre aux autres aucune ſorte de recreation.

Prendre l'air, ſe promener, s'entretenir de deuis ioyeux, & amiables, ioüer du luth, ou autres inſtruments, chanter muſique, aller à la chaſſe ; ce ſont recreations ſi honneſtes, que pour en bien vſer il n'eſt beſoin que de la commune prudence, qui donne à toutes choſes le rang, le temps, le lieu & la meſure.

Les jeux esquels le gain sert de prix & recompense, à l'habilité & induſtrie du corps ou de l'eſprit, comme les jeux de la paume, balon, palemaille ; les courſes à la bague, les eſchecs, les tables, ce ſont recreations de ſoy meſme bonnes & loiſibles. Il ſe faut ſeulement garder de l'excez, ſoit au temps que l'õ y employe, ſoit au prix que l'on y met ; car ſi l'on y employe trop de temps, ce n'eſt plus recreation, c'eſt occupation : on n'allege pas ny l'eſprit ny le corps, au contraire on l'eſtourdit ou l'accable. Ayant joüé cinq, ſix heures aux eſchecs, au ſortir on eſt tout recreu & las d'eſprit. Ioüer longuement à la paume, ce n'eſt pas recreer le corps, mais l'accabler; or ſi le prix, c'eſt à dire, ce qu'on jouë eſt trop grand, les affections des ioüeurs ſe deſreglent : & outre cela, c'eſt choſe iniuſte de mettre de grands prix à des habilitez & induſtries de ſi peu d'importance, & ſi inutiles, comme ſont les habilitez des jeux. Mais ſur tout prenez garde, Philothee ; de

ne point attacher voſtre affection à tout cela : car pour honneſte que ſoit vne recreation, c'eſt vice d'y mettre ſon cœur, & ſon affection. Ie ne dis pas qu'il ne faille prendre plaiſir à joüer, pendant que l'on joüe : car autrement on ne ſe recreeroit pas mais ie dis qu'il ne faut pas y mettre ſon affection, pour le deſirer, pour s'y amuſer & s'en empreſſer.





Des jeux deffendus

CHAPITRE XXXII.



Es jeux des dez, des cartes, & ſemblables, eſquels le gain depend principalement du hazard, ne ſont pas ſeulement des recreations dangereuſes, comme les danſes : mais elles ſont ſimplement, & naturellement mauuaiſes & blaſmables : c'eſt pourquoy elles ſont defenduës par les loix, tant Ciuiles qu'Eccleſiaſtiques. Mais quel grand mal y a-t-il, me direz-vous? Le gain ne ſe fait pas

en ces jeux felon la raifon, mais felon le fort, qui tombe bien fouuent à celui qui par habilité & induftrie ne meritoit rien : la raifon eft donc offenfee en cela. Mais nous auons ainfi conuenu, me direz-vous. Cela eft bon pour monftrer que celuy qui gaigne ne fait pas tort aux autres: mais il ne s'enfuit pas que la conuention ne foit defraifonnable, & le jeu auffi : car le gain qui doit eftre le prix de l'induftrie, eft rendu le prix du fort, qui ne merite nul prix, puis qu'il ne dépend nullement de nous.

Outre cela, ces jeux portent le nom de recreatiõ, & font faićts pour cela, & neantmoins ils ne le font nullement, mais de violentes occupations. Car cõme n'eft-ce pas occupation, de tenir l'efprit bandé & tendu par vne attention continuelle, & agité de perpetuelles inquietudes, apprehenfions & empreffemens? y a-t'-il attention plus trifte, plus fombre, & melancholique que celle des joüeurs ? C'eft pourquoy il ne faut pas parler fur le jeu, il ne faut pas

rire, il ne faut pas touffer, autrement les voilà à defpiter.

Enfin il n'y a point de joye au jeu qu'en gaignant: & cefte joye n'eft-elle pas inique, puis qu'elle ne fe peut auoir que par la perte & defplaifir du compagnon ? cefte réjouyffance eft certes infame. Pour ces trois raifons les jeux font deffendus. Le grãd Roy S. Louys, fçachant que le Comte d'Anjou fon frere, & Meffire Gautier de Nemours joüoient, il fe leua malade qu'il eftoit, & alla tout chancelant en leur chambre, & là prit les tables, & les dez, & vne partie de l'argent, & les jetta par les feneftres dans la mer, fe courrouçant fort à eux. La faicte & chafte Damoifelle Sara parlant à Dieu de fon innocence : Vous fçauez, dit-elle, ô Seigneur, que iamais ie n'ay conuerfé entre les joüeurs.




I
P



Des bals & paſſe-temps loiſibles, mais dangereux

CHAPITRE XXXIII.



Es danſes & bals, ſont choſes indifferentes de leur nature: mais ſelon l'ordinaire façõ auec laquelle cet exercice ſe fait, il eſt fort penchãt & incliné du coſté du mal, & par conſequent plein de danger & de peril: On les faict de nuict, & parmy les tenebres & obſcuritez; il eſt aiſé de faire gliſſer pluſieurs accidens tenebreux, & vicieux en vn ſujet qui de

ſoy-meſme eſt fort ſuſceptible du mal ; on y fait des grãdes veillees, apres lesquelles on perd les matinees des iours ſuiuants, & par conſequent le moyẽ de ſeruir Dieu en icelles. En vn mot, c'eſt touſiours folie de changer le iour à la nuict, la lumiere aux tenebres, les bonnes œuures à des ſolaſtreries Chacun porte au bal de la vanité à l'enuy ; & la vanité eſt vne ſi grande diſpoſition aux mauuaiſes affectiõs & aux amours dangereux & blaſmables, qu'aiſement tout cela s'engendre és danſes.

Ie vous dis des danſes, Philothee, comme les medecins diſent des potirons & champignons ; les meilleurs n'en valent rien, diſent-ils ; & ie vous dis que les meilleurs bals ne ſont guières bons : ſi neantmoins il faut manger des potirons, prenez garde qu'ils ſoient bien appreſtez. Si par quelque occaſion de laquelle vous ne puiſſiez pas vous biẽ excuſer, il faut aller au bal, prenez garde que voſtre danſe ſoit bien appreſtee. Mais comme faut-il qu'elle ſoit

accomodee ? de modeſtie, de dignité, & de bonne intention. Mangez-en peu, & peu ſouuent (diſent les medecins parlans des champignons) car pour bien appreſtez qu'ils ſoient la quãtité leur ſert de venin. Danſez peu, & peu ſouvent, Philothee ; car faiſant autrement vous vous mettrez en danger de vous y affectionner.

Les champignons, ſelon Pline, eſtants ſpongieux & poreux, comme ils ſont, attirent aiſement toute l'infectiõ qui leur eſt autour : ſi que eſtans pres des ſerpens ils en reçoiuent le venin ; les bals, les danſes, & telles aſſemblees tenebreuſes, attirent ordinairement les vices & pechez, qui regnẽt en vn lieu ; les querelles, les enuies, les mocqueries, les folles amours. Et comme ces exercices ouurent les pores du corps de ceux qui les font, auſſi ouurent-ils les pores du cœur. Au moyen dequoy, ſi quelque ſerpent ſur cela vient souffler aux aureilles quelque parole laſciue, quelque mugueterie, quelque cajollerie : ou que

quelque bafilic vienne ietter des regards impudiques, des œillades d'amour ; les cœurs font fort aifez à fe laiffer faifir & empoifonner.

O Philothee, ces impertinentes recrea- tions font ordinairement dãgereufes : elles diffipent l'efprit de deuotion, allanguiffent les forces, refroidiffent la charité, & ref- ueillent en l'âme mille fortes de mauuaifes affections : c'eft pourquoy il en faut vfer auec vne grande prudence.

Mais fur tout, on dit qu'apres les cham- pignons, il faut boire du vin precieux. Et ie dis qu'apres les danfes il faut vfer de quelques fainctes & bonnes confiderations, qui empefchent les dangereufes impreffions, que le vain plaifir qu'on a receu, pourroit donner à nos efprits. Mais quelles confide- rations ?

1. A mefme tems que vous eftiez au bal, plufieurs ames brufloient au feu d'enfer pour les pechez commis à la dãfe, ou à caufe de la danfe.

2. Plufieurs religieux & gens de deuotion eftoient à mefme heure deuãt Dieu, chantoiẽt fes louanges & contemploient fa bonté. O que leur temps a efté biẽ plus heureufement employé que le voftre!

3. Tandis que vous auez danfé, plufieurs ames font decedees en grand'angoiffe, mille milliers d'hommes & de femmes ont fouffert des grands trauaux en leurs licts, dans les hofpitaux & és ruës, la goutte, la grauelle, la fieure ardente. Helas! ils n'ont eu nul repos; auez-vous point de compaffion d'eux? Et penfez-vous point qu'vn iour vous gemirez cõme eux, tandis que d'autres danferont comme vous auez faict?

4. Noftre Seigneur, noftre Dame, les Anges & les faincts vous ont veu au bal, ah! que vous leur auez faict grande pitié, voyans voftre cœur amufé à vne fi grande niaiferie, & attentif à cefte fadaife.

5. Helas! tandis que vous eftiez là, le temps s'eft paffé, la mort s'eft approchee, voyez qu'elle fe mocque de vous, & qu'elle

vous appelle à ſa danſe, en laquelle les gemiſſemens de vos reproches, ſeruiront de violons ; & où vous ne ferez qu'un ſeul paſſage, de la vie à la mort ; ceſte danſe eſt le vray paſſe-temps des mortels, puiſqu'on y paſſe en vn moment, du temps à l'eternité, ou des biens, ou des peines. Ie vous remarque ces petites conſiderations, mais Dieu vous en ſuggerera biẽ d'autres à meſme effect, ſi vous auez ſa crainte.





Quand on peut jouer & danser

Chapitre XXXIV.



Our joüer & dãser loisiblement, il faut que ce soit par recreation, & non par affection, pour peu de tẽps & non iusques à se lasser ou estourdir, & que ce soit rarement ; car qui en fait ordinaire, il conuertit la recreatiõ en occupation. Mais en quelles occasions peut-on joüer & dãser ? Les iustes occasions de la danse & du jeu indifferẽt sont plus frequẽtes. Celles des jeux

defendus sõt plus rares, cõme auſſi tels jeux ſont beaucoup plus blaſmables & perilleux. Mais en vn mot danſez & joüez, ſelon les conditiõs que je vous ay marquees, quãd, pour condeſcendre & cõplaire à l'honneſte conuerſation en laquelle vous ſerez, la prudẽce & diſcretion vous le conſeilleront ; car la condeſcendance, comme ſurgeon de la charité, rend les choſes indifferentes, bonnes, & les dangereuſes permiſes. Elle oſte meſme la malice à celles qui ſont aucunement mauuaiſes : c'eſt pourquoy les jeux de hazard, qui autrement ſeroient blaſmables, ne le ſont pas, ſi quelquesfois la juſte condeſcẽdance, nous y porte. I'ay eſté conſolé d'avoir leu en la vie du B. Charles Borromee, qu'il condeſcẽdoit auec les Suiſſes en certaines choſes, eſquelles d'ailleurs il eſtoit fort ſeuere, & que le B. Ignace de Loyole eſtãt inuité à jouẽr, l'accepta. Quant à ſaincte Elizabeth d'Hongrie, elle ioüoit & ſe treuuoit és aſſemblees de paſſetemps,

ſans intereſt de ſa deuotion, laquelle eſtoit ſi bien enracinee dedans ſon ame, que comme les rochs qui ſont autour du lac de Riette, croiſſent eſtans battus des vagues : ainſi ſa deuotion croiſſoit emmy les pompes & vanitez auſquelles ſa condition l'expoſoit. Ce ſont les grands feux qui s'enflamment au vent, mais les petits s'eſteignent ſi on ne les y porte à couuert.







Qu'il faut eſtre fidelle ès grandes & petites occaſions

CHAPITRE XXXV.



'Eſpoux ſacré au Cantique des Cantiques, dit que ſon eſpouſe luy a rauy le cœur par l'vn de ſes yeux & l'vn de ſes cheueux. Or entre toutes les parties exterieures du corps humain, il n'y en a point de plus noble, ſoit pour l'artifice, soit pour l'actiueté, que l'œil : ny point de plus vile que les cheueux. C'eſt pourquoy le diuin Eſpoux veut faire

entẽdre qu'il n'a pas ſeulement agreables les grandes œuures des perſonnes deuotes, mais auſſi les moindres & plus baſſes, & que pour le ſeruir à sõ gouſt, il faut auoir grand ſoin de le bien ſeruir aux choſes grãdes & hautes, & aux choſes petites & abjectes, puis que nous pouuons eſgallement & par les vnes & par les autres, luy deſrober ſon cœur par amour.

Preparez-vous doncques Philothee, à ſouffrir beaucoup de grandes afflictiõs pour noſtre Seigneur, meſme le martyre : reſoluez-vous de luy donner tout ce qui vous eſt de plus precieux, s'il luy plaiſoit de le prendre, pere, mere, frere, mary, femme, enfans, vos yeux meſmes & voſtre vie ; car à tout cela vous deuez appreſter voſtre cœur. Mais tandis que la diuine prouidence ne vous enuoye pas des afflictions ſi ſenſibles & ſi grandes, & qu'il ne requiert pas de vous vos yeux, dõnez-luy pour le moins vos cheueux. Ie veux dire ſupportez tout doucement les menues iniures,

ces petites incommoditez, ces pertes de peu d'importance, qui vous ſont iournalieres: car par le moyen de ces petites occaſions, employees auec amour & dilection ; vous gaignerez entierement ſon cœur, & le rendrez tout voſtre : ces petites charitez quotidiennes, ce mal de teſte, ce mal de dents, ceſte defluxion, ceſte bigearrerie du mary ou de la femme, ce caſſement d'vn verre, ce meſpris ou ceſte mouë, ceſte perte de gands, d'vne bague, d'vn mouchoir, ceſte petite incommodité que l'on ſe faict d'aller coucher de bonne heure, & de ſe leuer matin pour prier, pour ſe communier, ceſte petite honte que l'on a de faire certaines actions de deuotion publiquement : bref toutes ces petites ſouffrances eſtãs prinſes & embraſſees auec amour ; contentent extremement la bonté diuine ; laquelle pour vn ſeul verre d'eau a promis la mer de toute felicité à ſes fidelles : & parce que ces occaſions ſe preſentent à tout momẽt, c'eſt vn grand moyen pour aſſembler beau-

coup de richeſſes ſpirituelles, que de les bien employer.

Quād i'ay veu en la vie de ſainĉte Catherine de Sienne, tant de rauiſſemēs & d'eleuatiōs d'eſprit, tant de paroles de ſapiēce : & meſme des predications faites par elle ; ie n'ay point douté qu'auec ceſt œil de contemplation, elle n'euſt rauy le cœur de sō eſpoux celeſte ; mais i'ay eſté eſgallement conſolé quand ie l'ay veüe en la cuſine de ſon pere tourner humblement la broche, attiſer le feu, appreſter la viande, paiſtrir le pain, & faire tous les plus bas offices de la maiſon, auec vn courage plein d'amour & de dileĉtion enuers ſon Dieu. Et n'eſtime pas moins la petite & baſſe meditation qu'elle faiſoit parmy les offices vils & abieĉts, que les extaſes & rauiſſemens qu'elle euſt ſi ſouuent, qui ne luy furent peut eſtre dōnez qu'en recōpenſe de ceſte humilité & abieĉtion. Or ſa meditation eſtoit telle : elle s'imaginoit qu'apreſtāt pour ſon pere, elle appreſtoit

pour noſtre Seigneur, comme vne autre ſaincte Marthe, que ſa mere tenoit la place de noſtre Dame, & ſes freres le lieu des Apoſtres, s'excitant en ceſte ſorte de ſeruir en eſprit toute la Cour celeſte; & s'employant à ces chetifs ſeruices auec vne grande ſuauité, parce qu'elle ſçauoit la volonté de Dieu eſtre telle. I'ay dit cet exemple, ma Philothee, à fin que vous ſçachiez combien il importe de biẽ dreſſer toutes nos actions, pour viles qu'elles ſoient au ſeruice de ſa diuine majeſté.

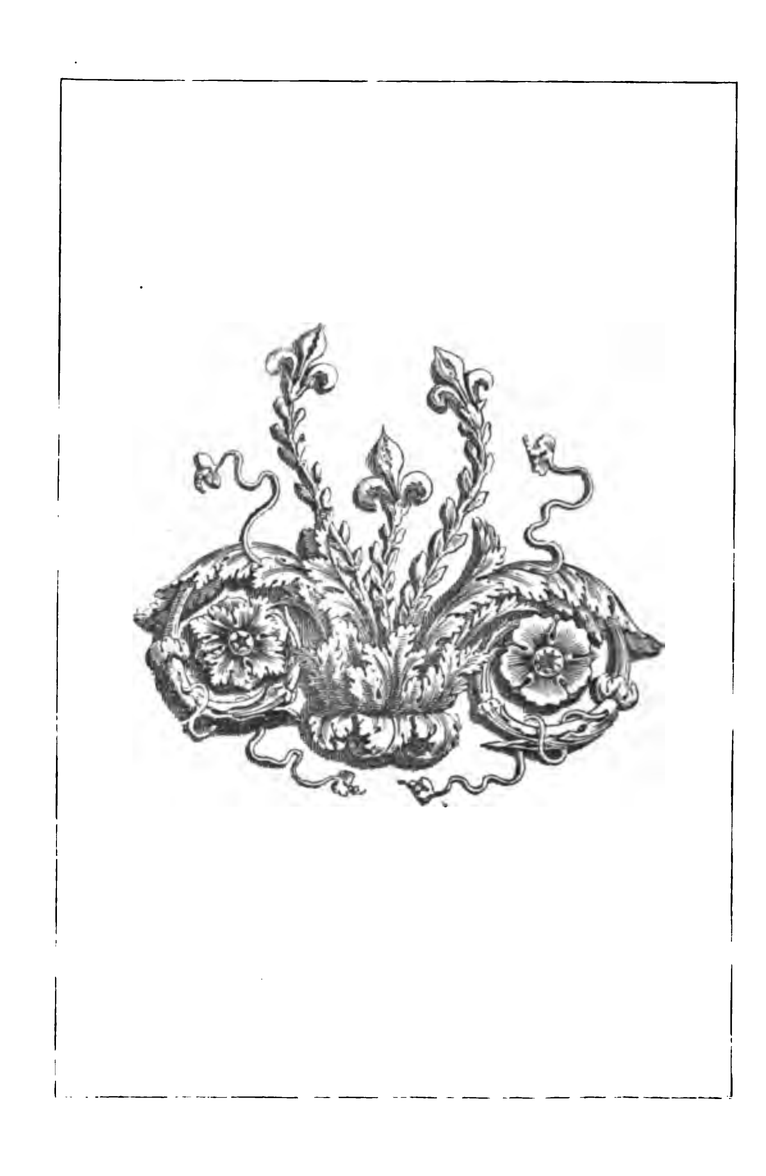
Pour cela, ie vous conſeille tant que ie puis, d'imiter ceſte femme forte que le grand Salomon a tant louee, laquelle, comme il dit, mettoit la main à choſes fortes, genereuſes, & releuees, & neãtmoins ne laiſſoit pas de filer & tourner le fuſeau. Elle a mis la main à choſe forte, & ſes doigts ont prins le fuſeau ; mettez la main à choſe forte, vous exerçant à l'oraiſon & meditation, à l'uſage des Sacremens, à donner de l'amour de Dieu

aux ames, à respandre de bonnes inspirations dedans les cœurs : & en fin à faire des œuvres grandes, & d'importãce, selõ vostre vocation : mais n'oubliez pas aussi vostre fuseau & vostre quenoüille ; c'est à dire, pratiquez ces petites & humbles vertus, lesquelles, comme fleurs, croissent au pied de la croix, le seruice des pauures, la visitation des malades, le soing de la famille, auec les œuures qui dependent d'iceluy, & l'vtile diligence qui ne vous laissera point oysiue ; & parmy toutes ces choses là, entreiectez de pareilles considerations à celles que ie viens de dire de saincte Catherine.

Les grandes occasions de seruir Dieu se presentent rarement, mais les petites sont ordinaires : *Or qui sera fidele en peu de chose,* dit le Sauueur mesme, *on l'establira sur beaucoup.* Faites donc toutes choses au nom de Dieu, & toutes choses seront bien faites ; soit que vous mangiez, soit que vous beuuiez, soit que vous dormiez,

ſoit que vous recreez, ſoit que vous tourniez la broche, pourueu que vous ſçachiez bien meſnager vos affaires, vous proffiterez beaucoup deuant Dieu, faiſant toutes ces choſes, parce que Dieu veut que vous les faſſiez.







Qu'il faut auoir l'esprit iuste & raisonnable.

CHAPITRE XXXVI.



Ovs ne sommes hommes que par la raison, & c'est pourtãt chose rare de trouuer des hõmes vrayemẽt raisonnables, d'autant que l'amour propre nous detraque ordinairemẽt de la raisõ, nous cõduisãt insensiblemẽt à mille sortes de petites, mais dãgereuses iniustices & iniquitez, qui comme les petits renardeaux, desquels il est parlé aux can-

tiques, qui demoliſſent les vignes : car parce qu'ils ſont petits, on n'y prend pas garde, & parce qu'ils ſont en quãtité ils ne laiſſent pas de beaucoup nuire. Ce que ie m'en vay vo9 dire ſont-ce pas iniquitez & déraiſons ?

Nous accuſons pour peu le prochain, & nous nous excuſons en beaucoup. Nous voulons vendre fort cher, & achetter à bõ marché : Nous voulõs que l'on face iuſtice en la maiſon d'autruy, & chez nous miſericorde, & cõniuẽce : nous voulons que l'on prenne en bõne part nos parolles, & ſommes chatoüilleux & doüillets à celles d'autruy : nous voudrions que le prochain nous laſchaſt ſon bien en le payãt : n'eſt-il pas plus iuſte qu'il le garde en no9 laiſſãt noſtre argẽt ? nous lui ſçauons mauuais gré de quoy il ne nous veut pas accommoder ; n'a-t-il pas plus de raiſõ d'eſtre faſché dequoy nous le voulons incõmoder ?

Si nous affectionnons vn exercice ,

nous mesprisons tout le reste, & contrerollons tout ce qui ne vient pas à nostre goust. S'il y a quelqu'vn de nos inférieurs qui n'ait pas bonne grace, ou sur lequel nous ayõs vne fois mis la dẽt, quoy qu'il face, nous le receuons à mal; nous ne cessons de le contrister, & tous-iours nous sommes à le calãger. Au cõtraire si quelqu'vn nous est agreable d'vne grace sensuelle, il ne fait rien que nous n'excusiõs. Il y a des enfans vertueux que leurs peres & meres ne peuuent presque voir pour quelque imperfection corporelle: Il y en a des vicieux qui sont les fauorys pour quelque grace corporelle. En tout nous preferons les riches aux pauures, quoy qu'ils ne soyent ny de meilleure cõdition, ny si vertueux : nous preferons mesmes les mieux vestus : nous voulons nos droicts exactement, & que les autres soient courtois en l'exaction des leurs : nous gardõs nostre rãg pointilleusemẽt, & voulons que les autres soyent humbles & condescendans :

nous nous plaignons ayſément du prochain, & ne voulons qu'aucun ſe plaigne de nous. Ce que nous faiſons pour autruy no⁹ semble touſiours beaucoup, ce qu'il fait pour nous n'eſt rien ce nous ſemble ; bref nous ſommes comme les perdrix de Paphlagonie, qui ont deux cœurs : car nous auons vn cœur doux, gracieux & courtois en noſtre endroit : & vn cœur dur, ſeuere, rigoureux enuers le prochain. Nous auons deux poids, l'vn pour peſer nos cõmoditez, auec le plus d'auantage que nous pouuõs : l'autre pour peſer celles du prochain auec le plus de des auãtage qu'il ſe peut. Or comme dit l'Eſcriture, les leures trompeuſes ont parlé en vn cœur & vn cœur, c'eſt à dire, elles ont deux cœurs: & d'auoir deux poids, l'vn fort pour receuoir, & l'autre foible pour déliurer, c'eſt choſe abominable deuant Dieu.

Philothee ſoyez eſgale, & iuſte en vos actions : Mettez vous touſiours en la place

du prochain, & le mettez en la voſtre; & ainſi vous iugerez bien : rendez vous vendeuſe en achettant, & achetteuſe en vendant, & vous vendrez & achepterez iuſtement. Toutes ces iniuſtices sont petites, parce qu'elles n'obligent pas à reſtitution : d'autant que nous demeurons ſeulement dans les termes de la rigueur en ce qui nous eſt fauorable; mais elles ne laiſſent pas de nous obliger à nous en amander : car ce ſont des grands defauts de raiſon & de charité ; & au bout de là ce ne ſont que tricheries : Car on ne perd rien, à viure genereuſement, noblement, courtoiſement, & auec vn cœur Royal eſgal & raiſonnable. Reſſouuenez vous donc, ma Philothee, d'examiner ſouuent voſtre cœur, s'il eſt tel enuers le prochain comme vous voudriez que le ſien fuſt enuers vous, ſi vous eſtiez en ſa place : Car voilà le poinct de la vraye raiſon. Traian eſtant cenſuré par ſes confidens dequoy il rendoit à leur aduis la Majeſté imperialle trop accoſtable;

oüy dea, dit-il, ne dois ie pas eſtre tel Empereur à l'endroit des particuliers, que ie déſirerois rencõtrer vn Empereur, ſi i'eſtois particulier moy-meſme ?





Des desirs

CHAPITRE XXXVII.



HACUN sçait, qu'il se faut garder du desir des choses vicieuses : car le desir du mal nous rend mauuais. Mais ie vous dis de plus ma Philothee, ne desirez point les choses, qui sont dangereuses à l'ame; comme sont les bals, les jeux, & tels autres passetemps, ny les honneurs & charges, ny les visions & extases. Car il y a beaucoup de peril de vanité et de tromperie, en telles choses. Ne

desirez pas les choses fort esloignées, c'est à dire qui ne peuuent arriuer de longtemps, comme font plusieurs qui par ce moyen lassent & dissipent leurs cœurs inutilemẽt, & se mettent en danger de grande inquietude. Si un ieune hõme desire fort d'estre pourueu de quelque office auãt que le temps soit venu, dequoy ie vous prie luy sert ce desir ? Si vne femme mariee desire d'estre religieuse, à quel propos, si ie desire d'achetter le bien de mon voysin auant qu'il soit prest à le vẽdre, ne pers ie pas mon temps en ce desir ? si estãt malade, ie desire prescher ou dire la Saincte Messe, visiter les autres malades, & faire les exercices de ceux qui sõt en santé ; ces desirs ne sont-ils pas vains puis qu'en ce tẽps là il n'est pas en mon pouuoir de les effectuer ? Et cepẽdãt ces desirs inutiles occupent la place des autres que ie deurois avoir ; d'estre bien patient, bien resigné, bien mortifié, bien obeissant & biẽ doux en mes souffrances, qui est ce

que Dieu veut que ie prattique pour l'hors, mais nous faiſons ordinairement des deſirs des femmes groſſes qui veulent des ceriſes fraiſches en l'automne & des raiſins frais au printemps.

Ie n'appreuue nullement qu'vne perſonne attachée à quelque deuoir ou vocation s'amuſe à deſirer vne autre ſorte de vie, que celle qui eſt conuenable à ſon deuoir, ny des exercices incõpatibles à ſa condition preſente : car cela diſſipe le cœur, & l'allanguit es exercices neceſſaires. Si ie deſire la ſolitude des Chartreux, ie pers mõ temps, & ce deſir tient la place de celuy que ie dois auoir de me bien employer à mon office preſent. Non ie ne voudrois pas meſmemẽt que l'on deſiraſt d'auoir meilleur eſprit, ny meilleur iugement. Car ces deſirs ſont friuoles, & tiennẽt la place de celuy que chacun doit auoir de cultiuer le ſien tel qu'il eſt : ny que l'on deſire les moyens de ſeruir Dieu que l'on n'a pas, mais que l'on employe ſidellement ceux qu'on a.

Or cela s'entend des defirs qui amufent le cœur ; car quant aux fimples fouhaits, ils ne font nulle nuyfance, pourueu qu'ils ne foyent pas frequents.

Ne defirez pas les Croix, finon à mefure que vous aurez bien fupportées celles qui fe feront prefentées : car c'eft vn abus de defirer le martyre, & n'auoir pas le courage de fupporter vne iniure. L'ennemy nous procure fouuent des grands defirs pour des obiects abfẽs, & qui ne fe presẽterõt iamais ; afin de diuertir noftre efprit des obiects prefens, efquels pour petits qu'ils foyent nous pourrions faire grand profit ; nous combattons les monftres d'Afrique en imagination ; & nous nous laiffons tuer en effect, aux menus ferpens qui font en noftre chemin, faute d'attention.

Ne defirez point les tentations ; car ce feroit temerité : mais employez voftre cœur à les attendre courageufement, & à vous en deffendre quand elles arriueront.

La varieté des viandes (ſi principallement la quantité en eſt grande) charge touſiours l'eſtomach, & ſi il eſt foible, elle le ruyne. Ne rempliſſez pas voſtre ame de beaucoup de deſirs: ny mondains, car ceux-là vous gaſteroyẽt du tout : ny meſme ſpirituels, car ils vous embarraſſeroyent. Quand noſtre ame eſt purgée, ſe ſentant deſchargée de mauuaiſes humeurs, elle a vn appetit fort grand des choſes ſpirituelles: & comme toute affamée elle ſe met à deſirer mille ſortes d'exercices de pieté, de mortification, de penitence, d'humilité, de charité, d'oraiſon. C'eſt bon ſigne, ma Philothee, d'auoir ainſi bon appetit : mais regardez ſi vous pourrez bien digerer tout ce que vous voulez manger. Choiſiſſez donc par l'aduis de voſtre Pere ſpirituel entre tant de deſirs, ceux qui peuuẽt eſtre prattiqués & executez maintenãt, & ceux là faictes les bien valoir, cela fait, Dieu vo9 en enuoyera d'autres, leſquels auſſi en leur ſaiſon vous pratiquerez, & ainſi vous ne

perdrez pas le temps en defirs inutiles. Ie ne dis pas qu'il faille perdre aucune forte de bons defirs, mais ie dis qu'il les faut produire par ordre; & ceux qui ne peuuent eftre effectuez prefentement, il les faut ferrer en quelque coing du cœur, iufques à ce que leur temps foit venu : & cependant effectuer ceux qui font meurs & de faifon, ce que ie ne dis pas feulement pour les fpirituels, mais pour les mõdains : fans cela nous ne fçaurions viure qu'auec inquietude & empreffement.





Aduis pour les gẽs mariez

Chapitre XXXVIII.



E mariage eſt vn grãd Sacrement, ie dis en Ieſus-Chriſt, & en ſon Egliſe: il eſt honnorable à tous, en tous, & en tout, c'eſt à dire, en toutes ſes parties. A tous, car les vierges meſmes le doiuent honnorer auec humilité. En tous, car il eſt eſgalemẽt ſainct entre les pauures comme entre les riches. En tout, car ſon origine, ſa fin, ſes vtilitez, ſa forme & ſa matiere ſont ſainctes. C'eſt la pepi-

niere du Chriſtianiſme,.qui remplit la terre de fideles pour accomplir au ciel le nombre des eſleus ; ſi que la conſeruation du bien du mariage eſt extremement importante à la republique ; car c'eſt la racine & la ſource de tous les ruiſſeaux.

Pleuſt à Dieu que ſon fils bien-aymé fut appellé à toutes les nopces, comme il fut à celles de Cana : le vin des conſolations & benedictions n'y manqueroit iamais ; car ce qu'il n'y en a pour l'ordinaire qu'vn peu au commencement, c'eſt d'autant qu'en lieu de noſtre Seigneur, on y fait venir Adonis ; & Venus, en lieu de noſtre Dame. Qui veut auoir des aignelets beaux & mouchetez, cõme Iacob, il faut cõme luy preſenter aux brebis quand elles s'aſſemblent pour parier, des belles baguettes de diuerſes couleurs ; & qui veut auoir vn heureux ſuccez au mariage, deuroit en ſes nopces ſe repreſẽter la ſainčteté & dignité de ce Sacrement ; mais en lieu de cela il y arriue mille deſreglemens, en

paſſe-temps, en feſtins, en paroles. Ce n'eſt pas merueille ſi les effects en ſont deſreglez.

I'exhorte ſur tout les mariez à l'amour mutuel que le S. Eſprit leur recommande tant en l'Eſcriture ; ô mariez, ce n'eſt rien de dire, aymez vous l'vn l'autre de l'amour naturel ; car les paires de tourterelles font bien cela : ny de dire aymez vous d'vn amour humain, car les Payens ont bien prattiqué cet amour là : mais ie vous dis apres le grand Apoſtre, *Marys aymez vos femmes, comme Ieſus Chriſt ayme ſon Egliſe ; O femmes, aymez vos maris, comme l'Egliſe ayme ſon Sauueur.* Ce fuſt Dieu qui amena Eue à noſtre premier pere Adam, & la luy donna à femme ; c'eſt auſſi Dieu, mes amis, qui de ſa main inuiſible à fait le nœud du ſacré lien de voſtre mariage : & qui vous a donné les vns aux autres, pourquoy ne vous cheriſſez vous, d'vn amour tout ſainct, tout ſacré, tout diuin ?

Le premier effect de ceſt amour, c'eſt l'vnion indiſſoluble de vos cœurs ; ſi on cole deux pieces de ſapin enſemble, pourueu que la cole ſoit ſine, l'vnion en ſera ſi forte qu'on fendroit beaucoup pluſtoſt les pieces és autres endroits qu'en l'endroit de leur conionction ; mais Dieu conjoint le mary à la femme en ſon propre ſang : c'eſt pourquoy ceſte vnion eſt ſi forte que pluſtoſt l'ame ſe doit ſeparer du corps de l'vn & de l'autre, que non pas le mary de la femme. Or cette vnion ne s'entend pas principalement du corps, ains du cœur, de l'affection & de l'amour.

Le ſecond effect de cet amour, doit eſtre la fidelité inuiolable de l'vn à l'autre; les cachets eſtoyent anciennement grauez és anneaux que l'on portoit aux doigts, comme meſme l'Eſcriture ſaincte teſmoigne. Voicy doncques le ſecret de la ceremonie que l'on fait es nopces; l'Egliſe par la main du Preſtre benit vn anneau, & le donnāt premierement à l'homme, teſmoi-

gne qu'elle ſeelle & cachette ſon cœur par ce Sacrement, à fin que iamais plus ny le nom, ny l'amour d'aucune autre femme ne puiſſe entrer en iceluy, tandis que celle là viura, laquelle luy a eſté dõne. Puis l'eſpoux remet l'anneau en la main de la meſme eſpouſe, à fin que reciproquemẽt elle ſçache que iamais ſon cœur ne doit receuoir de l'affection pour aucun autre homme, tandis que celuy viura ſur terre, que noſtre Seigneur vient de luy donner.

Le troiſieſme fruict du mariage, c'eſt la production & legitime nourriture des enfans. Ce vous eſt grand honneur, ô mariez, dequoy Dieu voulant multiplier les ames qui le puiſſent benir, à toute eternité ; il vous rend les cooperateurs d'vne ſi digne beſongne, par la production des corps, dans leſquels il reſpand, comme gouttes celeſtes, les ames en les creãt, comme il les crée en les infuſant dedans les corps.

Conſeruez doncques, ô marys, vn tendre, conſtant & cordial amour enuers vos fem-

mes: pour cela la femme fut tirée du cofté proche du cœur du premier homme, à fin qu'elle fuft aymee de luy cordialement & tendrement. Les imbecillitez & infirmitez, foit du corps, foit de l'efprit de vos fẽmes, ne vous doiuẽt prouoquer à nulle forte de defdain, ains pluftoft à une douce & amoureufe compafsiõ ; puifque Dieu les a creées telles, à fin que dependans de vous, vous en receuffiez plus d'hõneur & de refpeƈt, & que vous les euffiez tellement pour compagnes, que vous en fuffiez neantmoins les chefs & fuperieurs. Et vous, ô femmes, aymez tendrement, cordiallement, mais d'vn amour refpeƈtueux, & plein de reuerence, les marys que Dieu vous a donnez: car vrayemẽt Dieu pour cela les a créez d'un fexe plus vigoureux & predominant; & a voulu que la femme fuft vne dependãce de l'homme, vn os de fes os, vne chair de fa chair; & qu'elle fuft produite d'vne cofte d'iceluy, tirée de deffous le bras, pour monftrer qu'elle doit eftre fous

la main & conduite du mary : Et toute l'Efcriture fain&te vous recommande eftroittement cette fubiection, laquelle neantmoins la mefme efcriture vous rend douce, non feulement voulant que vous vous y accommodiez auec amour, mais ordonnant à vos marys qu'ils l'exercent auec grande dilection, tendreté & fuauité ; *Maris*, dit fainct Pierre, *portez vous difcretement auec vos femmes, comme auec vn vaiffeau plus fragile, leur portant honneur.*

Mais tandis que ie vous exhorte d'aggrandir de plus en plus ce reciproque amour que vous vous devez; prenez garde qu'il ne fe cõuertiffe point en aucune forte de jaloufie, car il arriue fouuent que comme le vers s'engendre de la pomme la plus delicate & la plus meure, auffi la jaloufie naift de l'amour le plus ardent & preffant des mariez, duquel neantmoins il gafte & corrompt la fubftance, car petit à petit il engendre des noifes, diffentions & diuorces. Certes la jaloufie n'arriue iamais où

l'amitié eſt reciproquement fondee ſur la vraye vertu : c'eſt pourquoy elle eſt vne marque indubitable d'vn amour aucunemẽt ſenſuel, groſſier, & qui s'eſt addreſsé en lieu où il a rencõtré vne vertu manque, incõſtante, & ſujette à desſiance. C'eſt donques vne ſotte vantãce d'amitié, que de la vouloir exalter par la jalouſie ; car la jalouſie eſt voiremẽt marque de la grãdeur & groſſeur de l'amitié, mais non pas de la bonté, pureté & perfection d'icelle ; puiſque la perfection de l'amitié preſuppoſe l'aſſeurance de la vertu de la choſe qu'on aime, & la jalouſie en preſuppoſe l'incertitude.

Si vous voulez, ô marys, que vos femmes vous ſoyent fidelles, faites leur en voir la leçõ par voſtre exẽple. *Auec quel front,* dit S. Gregoire Nazianzene, *voulez vous exiger la pudicité de vos femmes, ſi vous meſme viuez en impudicité ? comme leur demandez vous, ce que vous ne leur donnez pas ? Voulez vous qu'elles ſoyent chaſtes,*

cõportez vous chastement enuers elles & comme dit S. Paul : *Qu'vn chacun sçache posseder son vaisseau en sanctification. Que si du contraire vous mesmes leur apprenez les fripponneries, ce n'est pas merueille que vous ayez du des-honneur en leur perte : mais vous, ô femmes, desquelles l'honneur est inseparablement conioint auec la pudicité & honnesteté, conseruez ialousement vostre gloire, & ne permettez qu'aucune sorte de dissolution ternisse la blãcheur de vostre reputation.*

Craignez toutes fortes d'attaques pour petites qu'elles foyent: ne permettez iamais aucune mugueterie autour de vous. Quiconque vient louër voftre beauté & voftre grace, vous doit eftre fufpect. Car quiconque louë vne marchandife qu'il ne peut achepter, il eft pour l'ordinaire grandement tẽté de la defrober. Mais fi à voftre loüäge quelqu'vn adioufte le mefpris de voftre mary, il vous offenfe infiniment; car la chofe eft claire, que nõ feulemẽt il vous veut

perdre, mais vous tient defia pour demi perduë, puis que la moitié du marché eſt faicte auec le ſecond marchand, quand on eſt degouſté du premier. Les Dames tant anciẽnes que modernes ont accouſtumé de pendre des perles en nombre à leurs aureilles, pour le plaiſir, dit Pline, qu'elles ont à les ſentir grillotter, s'entretouchants l'vne l'autre. Mais quant à moy, qui ſçay que le grand amy de Dieu Iſaac, enuoya des pẽdants d'oreilles pour les premieres arres de ſes amours à la chaſte Rebecca : ie croy que ceſt ornement myſtique, ſignifie que la premiere partie qu'vn mary doit auoir ſur vne femme, & que la femme luy doit fidellemẽt garder, c'eſt l'aureille; à fin que nul langage ny bruit n'y puiſſe entrer, ſinõ le doux & amiable grillotis des paroles chaſtes & pudiques, qui ſont les perles orientales de l'Euangile. Car il ſe faut touſiours reſſouuenir que l'on empoiſonne les ames par l'aureille, comme les corps par la bouche.

L'amour & la fidelité ioincte ensemble, engendrent tousiours la priuauté & confiance ; c'est pourquoy les saincts & sainctes ont vsé de beaucoup de réciproques caresses en leur mariage ; caresses vrayement amoureuses, mais chastes ; tendres, mais sinceres. Ainsi Isaac & Rebecca le plus chaste pair des mariez de l'anciē temps, furēt veus par la fenestre se caressans en telle sorte qu'encor qu'il n'y eust riē de deshonneste, Abimelech cogneust bien qu'ils ne pouuoyent estre sinō mary & femme. Le grand S. Louys esgalement rigoureux à sa chair, & tendre en l'amour de sa femme, fut presque blasmé d'estre abondant en telles caresses ; bien qu'en verité il méritast plustost loüange de sçauoir demettre son esprit martial & courageux, à ces menus offices requis à la conseruatiō de l'amour coniugal ; car bien que ces petites demonstrations de pure & franche amitié, ne lient pas les cœurs, elles les approchent

neantmoins, & feruent d'vn ageancement agreable à la mutuelle conuerſation.

Saincte Monique eſtant groſſe du grand S. Auguſtin, le dedia par pluſieurs offres à la religion Chreſtienne, & au ſeruice de la gloire de Dieu ; ainſi que luy-meſme teſmoigne, diſant, *que deſ-ia il auoit gouſté le ſel de Dieu dans le ventre de ſa mere.* C'eſt vn grand enſeignemẽt pour les fẽmes Chreſtiẽnes, d'offrir à la diuine Majeſté les fruicts de leurs ventres, meſmes auant qu'ils en ſoyent ſortis : car Dieu qui accepte les oblations d'vn cœur humble & volontaire, ſeconde pour l'ordinaire les bonnes affections des meres en ce temps-là : teſmoings Samuel, ſainct Thomas d'Aquin, S. André de Fieſole, & pluſieurs autres. La mere de S. Bernard, digne mere d'vn tel fils, prenoit ſes enfans en ſes bras incontinent qu'ils eſtoient nais & les offroit à IESVS-CHRIST ; & dés-lors les aymoit auec reſpect comme choſe ſacree, & que Dieu luy auoit confiee ; ce qui luy reüſſit ſi heu-

reufement, qu'en fin ils furent tous fept tres-fainčts. Mais les enfans eftans venus au monde, & commençans à fe feruir de la raifon, les peres & meres doiuent auoir vn grand foin de leur imprimer la crainte de Dieu au cœur. La bonne Royne Blanche fit ardemmēt cet office à l'endroit du Roy S. Louys sō fils : car elle luy difoit fouuentes fois, *I'aymeroy trop mieux, mō cher enfant, vous voir mourir deuant mes yeux, que de vous voir commettre vn feul peché mortel.* Ce qui demeura tellement graué en l'ame de ce fainčt fils, que comme luymefme racontoit, il ne fut iour de fa vie, auquel il ne luy en fouuinft, mettant peine tant qu'il luy eftoit poffible, de bien garder cefte diuine dočtrine. Certes les races & generations font appellees en noftre lāgage, maisōs, & les Hebrieux mefmes appellent la generatiō des enfans, edification de maifon. Car c'eft en ce sēs qu'il eft dit, que Dieu edifia des maifons aux fagesfemmes d'Egypte. Or c'eft pour monftrer,

que ce n'eſt pas faire vne bõne maiſon, de fourrer beaucoup de biens mondains en icelle, mais de bien eſleuer les enfans en la crainte de Dieu, & en la vertu.

En quoy on ne doit eſpargner aucune ſorte de peine ny de trauaux, puis que les enfans ſont la couronne du pere & de la mere.

Ainſi ſaincte Monique combatit auec tant de ferueur & de cõſtance, les mauuaiſes inclinations de S. Auguſtin, que l'ayãt ſuyui par mer & par terre, elle le rendit plus heureuſemẽt enfant de ſes larmes, par la conuerſion de ſon ame, qu'il n'auoit eſté enfant de ſon ſang, par la generation de ſon corps.

Sainct Paul laiſſe en partage aux femmes le ſoin de la maiſon : c'eſt pourquoy plu-ſieurs ont ceſte veritable opinion, que leur deuotion eſt plus fructueuſe à la famille, que celle des marys, qui ne faiſants pas vne ſi ordinaire reſidence entre les domeſ-ticques, ne peuuent pas par conſequent les

addreſſer ſi aiſémẽt à la vertu. A ceſte conſideration, Salomõ en ſes Prouerbes, fait deſpẽdre le bõ-heur de toute la maiſõ du ſoin & de l'induſtrie de ceſte femme forte qu'il deſcrit.

Il eſt dit au Geneſe qu'Iſaac voyãt ſa femme Rebecca, ſterile, pria le Seigneur pour elle, ou ſelon les Hebrieux, il pria le Seigneur vis à vis d'elle, parce que l'vn prioit d'vn coſté de l'oratoire & l'autre de l'autre : auſſi l'oraiſõ du mary faite en ceſte façon, fut exaucee. C'eſt la plus grãde & plus fructueuſe vniõ du mary & de la femme, que celle qui ſe fait en la ſaincte deuotion, à laquelle ils ſe doiuent entreporter l'vn l'autre à l'enuy. Il y a des fruits, comme le coing, qui pour l'aſpreté de leur ſuc ne sont guieres agreables qu'en confiture. Il y en a d'autres qui pour leur tendreté & délicateſſe ne peuuent durer s'ils ne ſont auſſi confits, comme les ceriſes & abricots: ainſi les femmes doiuent ſouhaitter que leurs marys, ſoient confits au

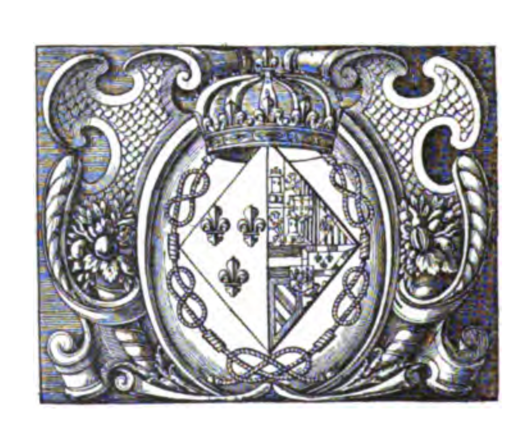
fucre de la deuotion. Car l'homme fans deuotion eft vn animal feuere, afpre & rude ; & les marys doiuẽt fouhaitter que leurs femmes foyent deuotes ; car fans la deuotion, la femme eft grãdemẽt fragile & fujette à defcheoir ou ternir en la vertu. Sainct Paul a dit que *l'homme infidelle est fanctifié par la femme fidelle, & la femme infidelle par l'homme fidelle ;* parce qu'en cefte eftroite alliance du mariage, l'on peut aisément tirer l'autre à la vertu. Mais quelle benediction eft-ce quand l'homme & la femme fidelles, fe fanctifient l'vn l'autre en vne vraye crainte du Seigneur?

Au demeurant le fupport mutuel de l'vn pour l'autre, doit eftre fi grand, que iamais tous deux ne foient courroucez enfẽble & tout à coup, à fin qu'entre eux il ne fe voye de la diffention & du debat. Les moufches à miel ne peuuent s'arrefter en lieu où les Echo & retentiffemens, ou redoublemens de voix fe facent ; ny le fainct Efprit certes en vne maifõ, en laquelle

il y ait du debat, des repliques & redoublemens de crieries & altercations.

Sainct Gregoire Naziãzene tesmoigne que de son temps les mariez faisoient feste au iour aniuersaire de leurs mariages. Certes i'approuuerois que ceste coustume s'introduisist, pourueu que ce ne fust point auec des appareils de recreations mõdaines & sensuelles, mais que les maris & femmes confessez & communiez en ce iour là, recõmandassent à Dieu plus feruemment que l'ordinaire, le progrez de leur mariage, renouuellant les bõs propos de le sanctifier de plus en plus par vne réciproque amitié & fidelité ; & reprenans haleine en nostre Seigneur, pour le support des charges de leur vocation.







De l'honnesteté du lict nuptial

CHAPITRE XXXIX.



E lict nuptial doit estre immaculé, comme l'Apostre l'appelle, c'est à dire exẽpt d'impudicitez, & autres foüilleures prophanes. Aussi le S. mariage fut premieremẽt institué dedãs le Paradis terrestre, où jamais iusques à l'heure il n'y auoit eu aucũ desreiglement de la concupiscence, ny chose des-honneste.

Il y a quelque ressemblance entre les voluptez honteuses, & celles du manger ;

car toutes deux regardent la chair, bien que les premieres, à raifon de la vehemence brutale, s'appellẽt fimplemẽt charnelles. I'expliqueray doncques, ce que ie ne puis pas dire des vnes, parce que ie diray des autres.

1. Le manger eft ordonné pour conferuer les perfonnes; or comme manger fimplement, pour nourrir & conferuer la perfonne, eft vne bonne chofe, faincte & commandee, auffi ce qui eft requis au mariage pour la production des enfans, & la multiplication des perfonnes, eft vne bõne chofe & tref-faincte ; car c'eft la fin principale des nopces.

2. Manger non point pour conferuer la vie, mais pour conferuer la mutuelle conuerfation & condefcendance que nous nous deuõs les vns aux autres ; c'eft chofe grandement iufte & honnefte : & de mefme la réciproque & legitime fatisfactiõ des parties au fainct mariage, eft appellee par fainct Paul, deuoir; mais deuoir

ſi grand, qu'il ne veüt pas, que l'vne des parties s'en puiſſe exēpter ſans le libre & volontaire conſentement de l'autre ; non pas meſme pour les exercices de la deuotion, qui m'a faict dire le mot, que i'ay mis au chapitre de la ſaincte Communion pour ce regard ; combien moins donc peut-on s'en exempter, pour les capricieuſes pretentions de vertu, pour les choleres & deſdains ?

3. Cōme ceux qui māgēt pour le deuoir de la mutuelle conuerſation, doyuent manger librement, & non cōme par force, & de plus s'eſſayer de teſmoigner de l'appetit ; auſſi le deuoir nuptial doit eſtre touſiours rendu fidellement, frāchement, & tout de meſme, comme ſi c'eſtoit auec eſperance de la production des enfans, encor que pour quelque occaſion on n'euſt pas telle eſperance.

4. Māger, non point pour les deux premieres raiſons, mais ſimplement pour contenter l'appetit, c'eſt choſe ſuppor-

table, mais non pas pourtant loüable. Car le ſimple plaiſir de l'appetit ſenſuel ne peut eſtre vn obiect ſuffiſant, pour rendre vne action loüable. Il ſuffit bien ſi elle eſt ſupportable.

5. Manger, non point par ſimple appetit: mais par excez & deſreglement, c'eſt choſe plus ou moins vituperable, ſelon que l'excez eſt grand ou petit.

6. Or l'excez du manger ne conſiſte pas ſeulement en la trop grande quantité, mais auſſi en la façon & maniere de manger. C'eſt grand cas, chere Philothee, que le miel ſi propre & ſalutaire aux abeilles, leur puiſſe neãtmoins eſtre ſi nuyſible, que quelquefois il les rend malades, cõme quand elles en mãgent trop au printemps ; car cela leur donne le flux de ventre : & quelquefois il les fait mourir ineuitablement, comme quãd elle ſont emmiellees par le deuant de leur teſte, & de leurs ailerons. A la verité le commerce nuptial, qui eſt ſi ſainct, ſi iuſte, ſi recom-

mandable, ſi vtile à la republique; eſt neantmoins en certain cas dangereux à ceux qui le prattiquent ; car quelquefois il rend leurs âmes grandement malades de peché veniel, cõme il arriue par les ſimples excez & quelquefois il les faict mourir par le peché mortel, comme il arriue lors que l'ordre eſtably pour la production des enfans, eſt violé & peruerty ; auquel cas, ſelon qu'on s'eſgare plus ou moins de ceſt ordre, les pechez ſe treuuent plus ou moins execrables, mais touſiours mortels. Car d'autant que la procreation des enfans eſt la premiere & principale fin du mariage, iamais on ne peut loiſiblement ſe departir de l'ordre qu'elle requiert ; quoy que pour quelque autre accident, elle ne puiſſe pas pour lors eſtre effectuée; comme il arriue, quand la ſterilité, ou la groſſeſſe deſ ja ſuruenuë empeſchent la productiõ & generation. Car en ces occurences, le commerce corporel ne laiſſe pas de pouuoir eſtre iuſte & ſainct, moyẽnant que les reigles de

la generation ſoyent ſuyvies; aucũ accident ne pouuant iamais preiudicier à la loy, que la fin principale du mariage a impoſee. Certes l'infame & execrable action que Onã faiſoit en ſon mariage, eſtoit deteſtable deuant Dieu, ainſi que dict le ſacré texte du trente huictieſme chapitre du Geneſe: Et bien que quelques heretiques de noſtre aage, cent fois plus blaſmables que les Cyniques (deſquels parle ſainct Hieroſme ſus l'Epiſtre aux Epheſiens) ayent voulu dire, que c'eſtoit la peruerſe intention de ce meſchãt qui deſplaiſoit à Dieu; l'Eſcriture toutesfois parle autrement, & aſſeure en particulier, que la choſe meſme qu'il faiſoit eſtoit deteſtable & abominable deuant Dieu.

7. C'eſt une vraye marque d'vn eſprit truant, vilain, abject, & infame de penſer aux viandes & à la mangeaille auant le temps du repas, & encor plus, quand apres iceluy on s'amuſe au plaiſir, que l'on a pris à manger, s'y entretenant par

paroles & penſees, & veautrãt ſon eſprit dedans le ſouuenir de la volupté, que l'on a euë en auallãt les morceaux, comme font ceux qui deuant diſner tiennent leurs eſprit en broche, & apres diſner dans les plats ; gens dignes d'eſtre ſoüillars de cuiſine, *qui ſont,* cõme dit ſainct Paul, *vn Dieu de leur ventre:* les gens d'honneur ne penſent à la table qu'en s'aſſeant, & apres le repas ſe lauent les mains & la bouche, pour n'auoir plus ny le gouſt, ny l'odeur de ce qu'ils ont mangé. L'Elephãt n'eſt qu'vne groſſe beſte, mais la plus digne qui viue ſur la terre, & qui a le plus de ſens ; ie vous veux dire vn traict de ſon hõneſteté : il ne change iamais de femelle, & ayme tendrement celle qu'il a choiſie, auec laquelle neãtmoins il ne parie que de trois ans en trois ans, & cela pour cinq iours ſeulement, & ſi ſecrettement, que iamais il n'eſt veu en ceſt acte ; mais il eſt bien veu pourtant le ſixieſme iour, auquel auant toutes choſes, il va droit à quelque

riuiere, en laquelle il ſe laue entierement tout le corps ſans vouloir aucunement retourner au troupeau, qu'il ne ſe ſoit auparauant purifié : ne ſont-ce pas des belles & hõneſtes humeurs d'vn tel animal ? par leſquelles il inuite les mariez, à ne point demeurer engagez d'affectiõ aux ſenſualitez & voluptez, que ſelon leur vocation ils auront exercées, mais icelles paſſées, de s'en lauer le cœur & l'affection, & de s'en purifier au pluſtoſt, pour par apres auec toute liberté d'eſprit pratiquer les autres actiõs plus pures & releuées. En cet aduis conſiſte la parfaicte pratique de l'excellẽte doctrine, que S. Paul donne aux Corinthiens ; *Le temps eſt court*, dit-il, *il reſte que ceux qui ont des femmes, ſoyent comme n'en ayants point.* Car ſelon S. Gregoire, celuy a vne femme comme n'en ayant point, qui prend tellement les conſolatiõs corporelles auec elle, que pour cela, il n'eſt point deſtourné des pretentiõs ſpirituelles. Or ce qui ſe dit du

mary, s'entend reciproquement de la femme. *Que ceux qui vſent du monde,* dit le meſme Apoſtre, *ſoyent comme n'en vſants point.* Que tous doncques vſent du mõde, vn chacun ſelon ſa vocation, mais en telle ſorte que n'y engageant point l'affection, on ſoit auſſi libre & prompt à ſeruir Dieu, comme ſi l'on n'en vſoit point. C'eſt le grand mal de l'homme, dit S. Auguſtin, de vouloir iouïr des choſes, deſquelles il doit ſeulement vſer, & de vouloir vſer de celles deſquelles il doit ſeulement iouïr, nous deuons iouïr des choſes ſpirituelles, & ſeulemẽt vſer des corporelles, deſquelles quand l'vſage eſt conuerty en iouyſſance, noſtre ame raiſonnable eſt auſſi conuertie en ame brutale & beſtiale. Ie pẽſe auoir tout dit ce q̃ ie voulois dire, & fait entẽdre sãs le dire, ce q̃ ie ne voulois pas dire.





Aduis pour les vefues

CHAPITRE XL.



SAINCT Paul inſtruit tous les Prelats en la perſonne de ſon Timothee, diſant : *Honore les vefues qui ſont vrayement vefues*. Or pour eſtre vrayemẽt vefue, ces choſes ſont requiſes :

1. Que nõ ſeulemẽt la vefue ſoit vefue de corps, mais auſſi de cœur, c'eſt à dire, qu'elle ſoit reſoluë d'vne reſolution inuiolable, de ſe conſeruer en l'eſtat d'vne chaſte

viduité. Car les vefues, qui ne le ſont qu'en attendãt l'occaſiõ de ſe remarier; ne ſont ſeparees des hommes, que ſelon la volupté, du corps; mais elles ſont deſia coniointes auec eux ſelon la volonté du cœur. Que ſi la vraye vefue, pour ſe confirmer en l'eſtat de viduité veut offrir à Dieu en vœu ſon corps & ſa chaſteté, elle adjouſtera un grand ornement à ſa viduité, & mettra en grande aſſeurance ſa reſolution; car voyãt qu'apres le vœu il n'eſt plus en ſon pouuoir de quitter ſa chaſteté, sãs quitter le Paradis, elle ſera ſi jalouſe de ſon deſſeing, qu'elle ne permettra pas ſeulement aux plus ſimples penſees de mariage, d'arreſter en ſon cœur vn ſeul moment; ſi que ce vœu ſacré mettra vne forte barriere entre ſon ame, & toute ſorte de proiects contraires à ſa reſolution. Certes ſainct Auguſtin conſeille extremement ce vœu à la vefue Chreſtienne; & l'ancien & docte Origene paſſe bien plus auant. Car il conſeille aux femmes mariees, de ſe voüer & deſtiner à

la chaſteté viduale, en cas que leurs marys viennent à treſpaſſer deuant elles : à fin qu'ẽtre les plaiſirs ſenſuels, qu'elles pourront auoir en leur mariage, elles puiſſent neantmoins ioüyr du merite d'vne chaſte viduité, par le moyẽ de ceſte promeſſe anticipee. Le vœu rend les œuures faites en ſuitte d'iceluy, plus aggreables à Dieu, fortifie le courage pour les faire, & ne donne pas ſeulement à Dieu les œuures qui ſont comme les fruicts de noſtre bonne volonté : mais luy dedie encore la volonté meſme, qui eſt comme l'arbre de nos actions : par la ſimple chaſteté nous preſtons noſtre corps à Dieu, retenant pourtant la liberté de le ſouſmettre l'autre fois aux plaiſirs ſenſuels, mais par le vœu de chaſteté nous luy en faiſons vn dõ abſolu & irreuocable ſans nous referuer aucun pouuoir de nous en dedire, nous rendans ainſi heureuſement eſclaues de celuy, la ſeruitude duquel eſt meilleure que toute royauté. Or comme i'appreuue infiniment

les aduis de ces deux grãds perſonnages, auſſi deſirerois-ie que les ames qui feront ſi heureuſes, que de les vouloir emploier, le facent prudemmẽt, ſainctement & ſolidement, ayans bien examiné leurs courages, inuoqué l'inſpiratiõ celeſte, & pris le cõſeil de quelque ſage & deuot directeur. Car ainſi le tout ſe fera plus fructueuſement.

2. Outre cela, il faut que ce renoncement de ſecondes nopces ſe face puremẽt & ſimplement, pour auec plus de pureté contourner toutes ſes affections en Dieu, & ioindre de toutes parts ſon cœur auec celuy de ſa diuine Majeſté : car ſi le deſir de laiſſer les enfans riches, ou quelque, autre ſorte de pretention mõdaine, arreſte la vefue en viduité, elle en aura peut-eſtre de la loüãge, mais non pas certes deuant Dieu, puiſque deuant Dieu rien ne peut auoir vne véritable loüange, que ce qui eſt fait pour Dieu.

3. Il faut de plus, que la vefue pour eſtre vrayemẽt vefue, ſoit ſeparee, & volon-

tairement deſtituée des contentemens prophanes. *La vefue qui vit en delices*, dit S. Paul, *eſt morte en viuant.* Vouloir eſtre vefue, & ſe plaire neantmoins d'eſtre muguettee, careſſee, cajollee, ſe vouloir trouuer aux bals, aux dãces, & aux feſtins, vouloir eſtre parfumee, attiffee & mignardee, c'eſt eſtre vne vefue viuante, quant au corps, mais morte quant à l'ame. Qu'importe-il, ie vous prie, que l'enſeigne du logis d'Adonis & de l'amour prophane ſoit fait d'aigrettes blanches perchées en guiſe de pẽnache, ou d'vn creſpe eſtendu en guiſe de rets tout autour du viſage? ains ſouuẽt ce noir eſt mis auec aduantage de vanité ſur le blanc, pour en rehauſſer la couleur : la vefue ayant fait eſſais de la façon auec laquelle les femmes peuuent plaire aux hõmes, iette des plus dangereuſes amorces dedãs leurs eſprits. La vefue donc qui vit en ces folles delices viuante eſt morte, & n'eſt à proprement parler, qu'vne idole de viduité.

Le tẽps de retrẽcher eſt venu, la voix de la tourterelle a eſté ouye en noſtre terre, dit le Cantique ; le retranchement des ſuperfluitez mondaines eſt requis, à quiconque veut viure pieuſement, mais il eſt ſurtout neceſſaire à la vraye vefue, qui, comme vne chaſte tourterelle, vient tout fraiſchement deplorer, gemir, & lamenter la perte de son mary. Quand Noëmy reuint de Moab en Bethleem, les femmes de la ville qui l'auoient cognue au commencement de ſon mariage, s'entrediſoient l'vne à l'autre : N'eſt ce point icy Noëmy ? Mais elle reſpõdit ; Ne m'appelez point, ie vous prie, Noëmy (car Noëmy veut dire gracieuſe & belle) ains appelez moy Mara. Car le Seigneur a rempli mon âme d'amertume ; ce qu'elle diſoit, d'autant que ſon mary luy eſtoit mort ; ainſi la vefue deuote ne veut iamais eſtre appelee & eſtimee, ny belle, ny gracieuſe, ſe contentãt d'eſtre ce que Dieu veut qu'elle ſoit, c'eſt à dire humble & abjecte à ſes yeux.

Les lampes, desquelles l'huile est aromatique, iettent une plus suaue odeur, quād on esteind leurs flamme ; ainsi les vefues, desquelles l'amour a esté pur en leur mariage, respandent vn plus grand parfum de vertu de chasteté, quand leur lumiere, c'est à dire, leur mary, est esteinte par la mort : d'aimer le mary, tandis qu'il est en vie, c'est chose assez triuiale entre les femmes ; mais l'aimer tant qu'apres la mort d'iceluy on n'ē vueille point d'autre, c'est vn rang d'amour, qui n'appartient qu'aux vrayes vefues. Esperer en Dieu, tandis que le mary sert de support, ce n'est pas chose si rare ; mais d'esperer en Dieu quād on est destitué de cest appuy, c'est chose digne de grande loüange. C'est pourquoy on cognoist plus aisément en la viduité la perfection des vertus, que l'on a eu au mariage.

La vefue laquelle a des enfans, qui ont besoin de son adresse & conduitte, & principalement en ce qui regarde leur ame,

& l'eſtabliſſement de leur vie, ne peut, ny doit en façon quelconque les abandonner : Car l'Apoſtre S. Paul dit clairement, quelles ſont obligees à ce ſoin là, pour rendre la pareille à leurs peres & meres ; & d'autãt encores, que ſi quelcun n'a ſoin des ſiens, & principalemẽt de ceux de ſa famille, il eſt pire qu'vn infidelle : mais ſi les enfans ſont en eſtat de n'auoir pas beſoin d'eſtre conduits, la veſue alors doit ramaſſer toutes ſes affections & cogitatiõs, pour les appliquer plus purement à ſon aduancement en l'amour de Dieu.

Si quelque force forcée n'oblige la conſciẽce de la vraye veſue aux embarraſſemẽs exterieurs, tels que ſont les procez ; ie luy conſeille de s'en abſtenir du tout, & ſuiure la methode de conduire ſes affaires, qui ſera la plus paiſible & trãquille, quoy qu'il ne ſemblaſt pas, que ce fuſt la plꝰ fructueuſe. Car il faut que les fruicts du tracas ſoient biẽ grands, pour eſtre comparables au biẽ d'une ſaincte trãquillité, laiſſant à

part que les procez & telles broüilleries dissipent le cœur, & ouurẽt souuentes fois la porte aux ennemis de la chasteté, tandis que pour complaire à ceux de la faueur desquels on a besoin, on se met en des contenances indeuotes & desagreables à Dieu.

L'oraison soit le continuel exercice de la vefue ; car ne deuant plus auoir d'amour que pour Dieu, elle ne doit non plus presque auoir des paroles que pour Dieu ; & comme le fer, qui estoit empesché de suyure l'attraction de l'aymant à cause de la presence du diamant, s'eslance vers le mesme aymant soudain que le diamant est esloigné : ainsi le cœur de la vefue, qui ne pouuoit bonnement s'eslancer du tout en Dieu, ny suyure les attraits de son diuin amour, pendant la vie de son mary, doit soudain apres le trespas d'iceluy, courir ardemment à l'odeur des parfums celestes, cõme disant, à l'imitation de l'espouse sacree ; ô Seigneur, maintenant que ie suis

toute mienne, receuez moy pour toute voſtre, tirez moy apres vous, nous courrons à l'odeur de vos onguents.

L'exercice des vertus propres à la ſaincte vefue, ſont, la parfaite modeſtie, le renoncemẽt aux honneurs, aux rangs, aux aſſemblees, aux titres, & à telles ſortes de vanité : le ſeruice des pauures, & des malades, la conſolation des affligez, l'introductiõ des filles à la vie deuote, & de ſe rendre vn parfaict exemplaire de toutes vertus aux ieunes femmes : la netteté, & la ſimplicité sont les deux ornemens de leurs habits : l'humilité, & la charité, les deux ornemẽs de leurs actions : l'honneſteté, & debonnaireté, les deux ornemẽs de leur langage : la modeſtie, & la pudicité, l'ornement de leurs yeux : & Ieſus-Chriſt crucifié, l'vnique amour de leur cœur.

Bref la vraye vefue eſt en l'Egliſe vne petite violette de Mars, qui reſpand vne ſuavité nompareille, par l'odeur de sa deuotion, & ſe tiẽt preſque touſiours

cachee fous les larges fueilles de fon abiection, & par fa couleur moins efclatante tefmoigne la mortification; elle vient és lieux frais, & non cultiués, ne voulant pas eftre preffee de la conuerfatiõ des mondains, pour mieux conferuer la fraifcheur de fon cœur, contre toutes les chaleurs, que le defir des biens, des hõneurs, ou mefme des amours luy pourroyent apporter. *Elle fera bien heureufe*, dit le fainct Apoftre, *fi elle perfeuere en cefte forte.*

I'aurois beaucoup d'autres chofes à dire fur ce fujet, mais i'auray tout dit, quand i'auray dit, que la vefue ialoufe de l'hõneur de fa cõdition life attentifuement les belles Epiftres que le grãd fainct Hierofme efcrit à Furia, & à Saluia, & à toutes ces autres Dames, qui furent fi heureufes, que d'eftre filles fpirituelles d'vn fi grand Pere : car il ne fe peut rien adioufter, à ce qu'il leur dit ; finon cet aduertiffemẽt, que la vraye vefue ne doit iamais ny blafmer, ny cenfurer celles qui paffent aux fecondes, ou

mesmes troisiesmes & quatriesmes nopces : car en certains cas Dieu en dispose ainsi pour sa plus grāde gloire. Et faut tousiours auoir deuant ses yeux cette doctrine des anciēs, que ny la viduité, ny la virginité n'ont point de rang au ciel, que celuy qui leur est assigné par l'humilité.





Un mot aux Vierges

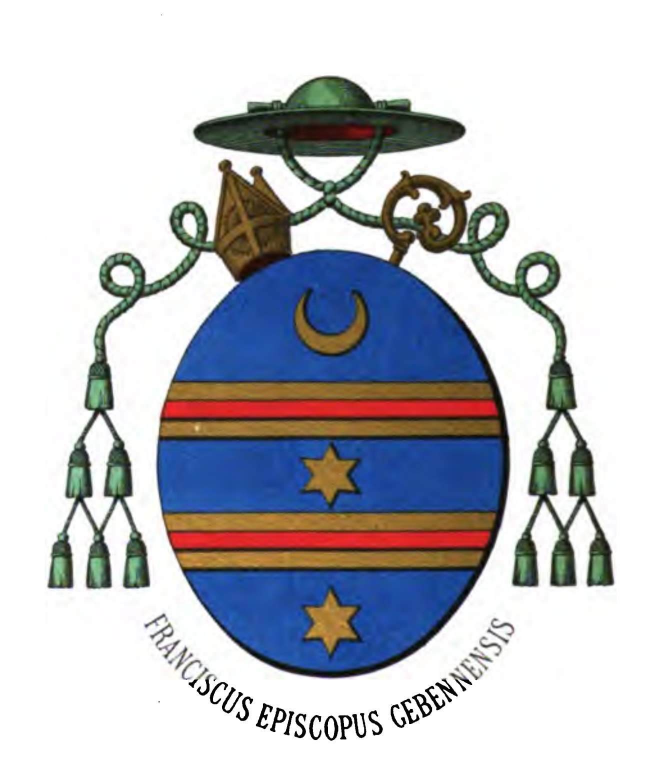
Chapitre XLI.



O Vierges, ie n'ay à vous dire que ces trois mots ; car vous trouuerez le reſte ailleurs: ſi vous pretendez au mariage temporel, gardez donc ialouſement voſtre premier amour pour voſtre premier mary. Ie penſe que c'eſt vne grande tromperie de preſenter, en lieu d'vn cœur entier & ſyncere, vn cœur tout vſé, frelaté, & tracaſſé d'amour. Mais ſi voſtre bonheur vous appelle aux chaſtes & virginales nopces

ſpirituelles, & qu'à iamais vous vueilliez conſeruer voſtre virginité, ô Dieu conſeruer voſtre amour le plus délicatemẽt que vous pourrez pour ceſt eſpoux diuin, qui eſtant la pureté meſme, n'ayme rien tant que la pureté, & à qui les premices de toutes choſes ſont deuës, mais principalement celles de l'amour : les Epiſtres de S. Hieroſme vous fourniront tous les aduis qui vous ſont neceſſaires. Et puis que voſtre condition vous oblige à l'obeiſſance, choiſiſſez vne guide, ſous la conduitte de laquelle vous puiſſiez plus ſainctement dedier voſtre cœur & voſtre corps à ſa diuine Majeſté.




FRANCISCUS EPISCOPUS GEBENNENSIS



QVATRIESME PARTIE

DE L'INTRODUCTION

CONTENANT LES ADUIS NECESSAIRES CONTRE LES TENTATIONS PLUS ORDINAIRES

Qu'il ne faut point s'amuser aux paroles des enfans du monde

CHAPITRE I.



OUT auffi-toft que les mondains s'apperceuront que vous voulez fuyure la vie deuote, ils defcocheront fur vous mille traits de leur cajollerie, & mefdifance ; les plus malins calomnieront voftre changement, d'hypocrifie, bigotterie

& artifice : ils diront que le mõde vous a fait mauuais vifage, & qu'à fon refus vous recourez à Dieu : vos amis s'empreſſeront à vous faire vn monde de remonftrances fort prudẽtes, & charitables à leur aduis. Vous tomberez, diront-ils, en quelque humeur melãcholique, vous perdrez credit au monde, vous vous rẽdrez infupportable, vous enuieillirez deuãt le temps, vos affaires domeftiques en patiront : il faut viure au monde ; comme au monde, on peut bien faire fon falut, fans tant de myftere, & mille telles bagatelles.

Ma Philothee, tout cela n'eft qu'vn fot & vain babil : ces gens là n'ont nul foin ny de voftre fanté ny de vos affaires. *Si vous eftiez du monde,* dit le Sauueur, *le monde aymeroit ce qui eft fien : mais parce que vous n'eftes pas du monde, pourtant il vous haït.* Nous auons veu des Gentils-hommes, & des Dames paffer la nuict entiere, ains plufieurs nuicts de fuitte à ioüer aux efchecs, & aux cartes : y a il vne attention plus

chagrine, plus melancolique, & plus sombre, que celle là ? les mondains neantmoins ne disoyent mot, les amis ne se mettoient point en peine : & pour la meditation d'vne heure, ou pour nous voir leuer vn peu plus matin qu'à l'ordinaire, pour nous preparer à la communion. Chacun court au medecin, pour nous faire guerir de l'humeur hypocondriaque, & de la iaunisse. On passera trente nuicts à danser, nul ne s'en plaint, & pour la veille seule de la nuict de Noël, chacun tousse, & crie au ventre le iour suyuant. Qui ne void que le monde est vn iuge inique, gracieux & fauorable pour ses enfans, mais aspre & rigoureux aux enfans de Dieu.

Nous ne sçauriõs estre bien auec le monde, qu'en nous perdãt auec luy. Il n'est pas possible que nous le contentions ; car il est trop bigearre. *Iean est venu*, dit le Sauueur, *ne mangeant ny beuuant, & vous dittes qu'il est endiablé : le fils de l'homme est venu en mangeant & beuuant, & vous*

dittes qu'il eſt Samaritain. Il eſt vray Philothee, ſi nous nous relaſchons par condeſcendance, à rire, ioüer, danſer auec le monde, il s'en ſcandaliſera ; ſi nous ne le faiſons pas, il nous accuſera d'hypocriſie, ou melancholie : ſi nous nous parons, il l'intepretera à quelque deſſein : ſi nous nous demettons, ce ſera pour luy vilité de cœur ; nos gayetez ſeront pour luy nommees diſſolutions ; & nos mortifications, triſteſſes : & nous regardant ainſi de mauuais œil, iamais nous ne pouuons luy eſtre agreables. Il aggrandit nos imperfectiōs, publie que ce ſont des pechez ; de nos pechez veniels, il en fait des mortels : & nos pechez d'infirmité, il les conuertit en pechez de malice ; en lieu que, comme dit S. Paul, *la charité eſt benigne, au contraire le monde eſt malin :* en lieu que la charité ne penſe point de mal ; au contraire, le monde penſe touſiours mal ; & quand il ne peut accuſer nos actions, il accuſe nos intentions, ſoit que les moutons ayent des cornes, ou qu'ils

n'en ayent point, qu'ils ſoyent blãcs, ou qu'ils ſoyent noirs, le loup ne laiſſera pas de les manger, s'il peut.

Quoy que nous facions, le monde nous fera touſiours la guerre : ſi nous ſommes longuement deuant le confeſſeur, il admirera que c'eſt que nous pouuons tant dire : ſi nous y ſommes peu, il dira que nous ne diſons pas tout : il eſpiera tous nos mouuemens, & pour vne ſeule petite parole de cholere, il proteſtera que nous ſommes inſupportables : le ſoin de nos affaires luy ſemblera auarice : & noſtre douceur, niaiſerie : & quant aux enfans du monde, leurs choleres ſont generoſitez ; leurs auarices, meſnages ; leurs priuautez, entretiens honorables : les aragnées gaſtent touſiours l'ouurage des abeilles.

Laiſſõs ceſt aueugle, Philothee, qu'il crie tant qu'il voudra, comme vn chathuant, pour inquieter les oyſeaux du iour ; ſoyons fermes en nos deſſeins, inuariables en nos reſolutions, la perſeuerance fera biẽ voir

ſi c'eſt à certes & tout de bon que nous sõmes ſacrifiez à Dieu, & rangez à la vie deuote. Les cometes, & les planetes ſont preſque eſgalement lumineuſes en apparẽce, mais les cõmettes diſparoiſſent en peu de temps, n'eſtans que de certains feux paſſagers ; & les planetes ont vne clarté perpetuelle : Ainſi l'hypocriſie, & la vraye vertu ont beaucoup de reſſemblance en l'exterieur ; mais on recognoiſt ayſement l'vne d'auec l'autre, parce que l'hypocriſie n'a point de duree, & ſe diſſipe comme la fumee en montant ; mais la vraye vertu eſt touſiours ferme & conſtante. Ce ne nous eſt pas vne petite commodité pour biẽ aſſeurer le commencement de noſtre deuotion, que d'en receuoir de l'opprobre & de la calomnie ; car nous euitons par ce moyen le peril de la vanité & de l'orgueil, qui ſont comme les ſages femmes d'Egypte, auſquelles le Pharaon infernal a ordonné de tuer les enfans maſles d'Iſraël, le iour

meſme de leur naiſsãce. Nous ſommes crucifiez au monde, & le monde nous doit eſtre crucifié : il nous tient pour fols ; tenons-le pour inſenſé.







Qu'il faut avoir bon courage

Chapitre II.



A lumière quoy que belle & desirable à nos yeux, les esbloüit neãtmoins, apres qu'ils ont esté en des longues tenebres ; & deuant que l'on se voyd appriuoisé auec les habitans de quelques pays, pour courtois & gracieux qu'ils soyent, on s'y treuue aucunement estonné. Il se pourra bien faire, ma chere Philothée, qu'à ce chãgement de vie, plusieurs soufleuemens se feront en vostre interieur ; &

que ce grand & general adieu que vous auez dit aux folies & niaiſeries du monde, vous donnera quelque reſſentiment de triſteſſe, & decouragement : ſi cela vous arriue, ayez vn peu de patience, ie vous prie : car ce ne ſera rien ; ce n'eſt qu'vn peu d'eſtonnement que la nouuauté vous apporte ; paſſé cela, vous receurez dix mille conſolations. Il vous faſchera peut eſtre d'abord, de quitter la gloire que les fols & moqueurs vous donnoiēt en vos vanitez : mais, ô Dieu, voudriez-vous bien perdre l'eternelle, que Dieu vous donnera en verité ? Les vains amuſements & paſſe-temps, eſquels vous auez employé les années paſſées, ſe repreſenteront encore à voſtre cœur, pour l'appaſter, & faire retourner de leur coſté : mais auriez vous biē le courage de renōcer à ceſte heureuſe eternité, pour des ſi trompeuſes legeretez ? croyez-moy, ſi vous perſeuerez, vous ne tarderez pas de receuoir des douceurs cordiales, ſi delicieuſes & agreables, que vous confeſſe-

rez, que le monde n'a que du fiel en comparaiſon de ce miel, & qu'vn ſeul iour de deuotion vaut mieux que mille années de la vie mondaine.

Mais vous voyez que la montagne de la perfection Chreſtiẽne eſt extremement haute : hé ! mõ Dieu, ce dites vous, comme y pourray-ie mõter ? Courage Philothee, quand les petits mouſchons des abeilles commencent à prendre forme, on les appelle nymphes, & lors ils ne ſçauroiẽt encor voler ſur les fleurs, ny ſur les monts, ny ſur les collines voiſines, pour amaſſer le miel ; mais petit à petit, ſe nourriſſans du miel, que leurs meres ont preparé, ces petits nymphes prennent des aiſles & ſe fortifiẽt, en ſorte que par apres ils volẽt à la queſte par tout le païſage. Il eſt vray, nous ſommes encores des petits mouſchõs en la deuotion ; nous ne ſçaurions monter ſelon noſtre deſſein, qui n'eſt rien moindre que d'atteindre à la cime de la perfection Chreſtienne : mais ſi commençons-nous à

prendre forme par nos desirs & resolutions, les aisles nous commencent à sortir. Il faut doncques esperer qu'vn iour no9 serõs abeilles spirituelles, & que nous volerons, & tandis viuõs du miel de tãt d'ensei-gnemẽs, que les anciẽs deuots no9 ont laissez, & prions Dieu, qu'il nous donne des plumes comme de colombe, à fin que non seulement nous puissions voler au temps de la vie presente, mais aussi nous reposer en l'eternité de la future.





De la nature des tentations, & de la difference qu'il y a entre sentir la tentation, & consentir à icelle

CHAPITRE III.



Maginez-vous, Philothee, vne ieune Princesse extremement aymee de son espoux : & que quelque meschant pour la desbaucher, & soüiller son lict nuptial, luy enuoye quelque infame messager d'amour, pour traicter auec elle sō malheureux dessein. Premieremēt, ce messager propose à ceste Princesse l'intētion de son maistre ; secōdemēt, la Princesse agrée,

ou deſagrée la propoſition, & l'ambaſſade. En troiſieſme lieu, ou elle conſent, ou elle refuſe : ainſi Satã, le mõde, & la chair, voyant vne ame eſpouſee au Fils de Dieu, luy enuoyent des tentations & ſuggeſtiõs, par leſquelles. 1. le péché luy eſt propoſé. 2. & ſur icelle elle ſe plaiſt, ou elle ſe déplait. En ſin. 3. elle conſent, ou elle refuſe : qui ſont en sõme les trois degrez, pour deſcendre à l'iniquité, la tentation, la delectation & le conſentement. Et bien que ces trois actions ne ſe cognoiſſent pas ſi manifeſtement en toutes autres ſortes de peché, ſi eſt-ce qu'elles ſe cognoiſent palpablement aux grands & enormes pechez.

Quand la tentation de quelque peché que ce ſoit, dureroit toute noſtre vie, elle ne ſçauroit nous rẽdre deſ-agreables à la diuine Majeſté, pourueu qu'elle ne nous plaiſe pas, & que nous n'y conſentions pas : la raiſon eſt, parce qu'en la tentation, nous n'agiſſons pas, mais no9 souffrons ; & puis que

nous n'y prenons point plaiſir, nous ne pouuons auſſi en auoir aucune ſorte de coulpe. Sainct Paul ſouffrit longuemēt les tentatiōs de la chair: & tāt s'en faut que pour cela il fuſt deſagreable à Dieu, qu'au contraire Dieu eſtoit glorifié par icelles. La bien-heureuſe Angele de Foligny sētoit des tentations charnelles ſi cruelles, qu'elle fait pitié quand elle les raconte : grādes furent auſſi les tētatiōs que ſouffrit S. François, & S. Benoiſt, lors que l'vn ſe ietta dās les eſpines, & l'autre dans la neige pour les mitiger : & neantmoins ils ne perdirent rien de la grace de Dieu pour tout cela, ains l'augmenterent de beaucoup.

Il faut donc eſtre fort courageuſe, Philothee, emmy les tentations, & ne ſe tenir iamais pour vaincuë, pendant qu'elles vous deſplairont; en bien obſeruant ceſte différence, qu'il y a entre ſentir, & conſentir, qui eſt, qu'on les peut ſentir, encore qu'elles nous deſplaiſent; mais on ne peut

confentir, fans qu'elles nous plaifent: puis que le plaifir pour l'ordinaire fert de degré, pour venir au confentement. Que donques les ennemis de noftre falut nous prefentent, tant qu'ils voudront d'amorces & d'appafts : qu'ils demeurent toufiours à la porte de noftre cœur, pour entrer: qu'ils nous facent tant de propofitions qu'ils voudront: mais tandis que nous aurons refolution de ne point nous plaire en tout cela, il n'eft pas poffible que nous offenfions Dieu non plus que le prince efpoux de la princeffe, que i'ay reprefenté, ne luy peut fçauoir mauais gré du meffage qui luy eft enuoyé, fi elle n'y a prins aucune forte de plaifir. Il n'y a neantmoins cefte difference entre l'ame, & cefte Princeffe, pour ce fujet, que la Princeffe ayant ouy la propofition des-honnefte, peut, fi bon luy femble, chaffer le meffager, & ne le plus ouyr : mais il n'eft pas toufiours au pouuoir de l'ame de ne point fentir la tẽtation, bien qu'il foit toufiours en fon pouuoir

de ne point y confentir : c'eft pourquoy, encor que la tentation dure & perfeuere long temps, elle ne peut nous nuire, tandis qu'elle nous eft defagreable.

Mais quant à la delectation, qui peut fuiure la tentation, pour autãt que nous auõs deux parties en noftre ame, l'vne inferieure, & l'autre fuperieure ; & que l'inferieure ne fuit pas toufiours la fuperieure, ains fait fon cas à part : il arriue maintefois que la partie inferieure fe plait en la tentation, fans le confentement, ains contre le gré de la fuperieure : c'eft la difpute & la guerre que l'Apoftre fainct Paul defcrit, quand il dit, que fa chair conuoite contre fon efprit ; qu'il y a vne loy des membres, & une loy de l'efprit, & femblables chofes.

Auez vous iamais veu, Philothee, vn grand brafier de feu, couuert de cendres, quand on viẽt dix ou douze heures apres pour y cercher du feu, on n'en treuue qu'vn peu au milieu du foyer, & encores on a peine de le trouuer. Il y eftoit neãtmoins,

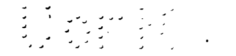
puis qu'on l'y treuue; et auec iceluy on peut r'allumer tous les autres charbons desia esteints : ç'en est le mesme de la charité, qui est nostre vie spirituelle parmy les grandes & violentes tẽtations. Car la tentation jettant sa delectation en la partie inferieure, couure, ce semble, toute l'ame de cendres, & reduit l'amour de Dieu au petit pied : car il ne paroit plus en nulle part, sinõ au milieu du cœur, au fin fond de l'esprit ; encor semble il qu'il n'y soit pas, & a on peine de le treuuer. Il y est neantmoins en verité, puisque, quoy que tout soit en trouble en nostre ame, & en nostre corps, nous auons la resolution de ne point cõsentir au peché, ny à la tentation, & que la delectatiõ qui plaist à nostre hõme exterieur, desplaist à l'interieur : & quoy qu'elle soit tout autour de vostre volonté, si n'est elle pas dans icelle ; en quoy l'on void que telle delectation est inuolontaire, & estant telle, ne peut estre peché.



Deux beaux exeples ſur ce ſujet

CHAPITRE IV.

L vous importe tant de bien entendre cecy, que ie ne feray nulle difficulté de m'eſtendre à l'expliquer. Le ieune homme duquel parle Sainct Hieroſme, qui couché & attaché auec des eſcharpes de ſoye bien delicatement ſur vn lict mollet, eſtoit prouoqué par toutes ſortes de vilains attouchemẽs & attraits d'vne impudique femme, qui s'eſtoit couchee auec luy, exprez pour esbranler ſa



cõſtance; ne deuoit il pas ſentir d'eſtranges eſmotions charnelles ? ſes ſens ne deuoyent-ils pas eſtre ſaiſis de la delectation, & ſon imagination extremement occupee de ceſte preſence des obiects voluptueux? Sans doute ; & neantmoins parmy tant de troubles, emmy un ſi terrible orage de tentations, il teſmoigne que ſon cœur n'eſt point vaincu, que ſa volonté qui ſent tout autour de ſoy tant de voluptez, n'y cõſent toutefois nullement; puis que ſon eſprit voyant tout rebellé contre luy, & n'ayant pl9 aucune des parties de sõ corps à ſon commandement, ſinon la lãgue, il ſe la coupa auec les dents, & la cracha ſur le viſage de ceſte vilaine ame, qui tourmentoit la ſienne plus cruellemẽt par la volupté, que les bourreaux n'euſſent iamais ſçeu faire par les tourmens; auſſi le Tyran qui se defioit de la vaincre par les douleurs, penſoit la ſurmõter par ces plaiſirs.

L'hiſtoire du combat de ſaincte Cathe-

rine de Sienne en vn pareil ſujet eſt du tout admirable ; en voicy le sõmaire. Le malin eſprit euſt congé de Dieu, d'aſſaillir la pudicité de ceſte ſaincte vierge, auec la plus grande rage qu'il pourroit, pourueu toutefois qu'il ne la touchaſt point ; il fit doncques toutes ſortes d'impudiques ſuggeſtions à ſon cœur : & pour tãt plus l'eſmouoir, venant auec ſes compagnons en forme d'hommes & de femmes, il faiſoit mille & mille ſortes de charnalitez & lubricitez à ſa veuë, adiouſtant des paroles & ſemonſes tres-deshonneſtes, & bien que toutes ces choſes fuſſent exterieures, ſi eſt-ce que par le moyen des ſens, elles penetroient bien auant dedans le cœur de la vierge, lequel comme elle confeſſoit elle-meſme, en eſtoit tout plein, ne luy reſtant plus que la fine pure volonté ſuperieure qui ne fuſt agitee de ceſte tempeſte de vilenie & delectation charnelle ; ce qui dura fort longuement, iuſques à tant qu'vn iour noſtre Seigneur luy apparut, & elle luy

dit, Où eftiez vous ? mon doux Seigneur, quand mon cœur eftoit plein de tãt de tenebres & d'ordures ? A quoy il refpondit, i'eftois dedans ton cœur, ma fille ; & cõment, repliqua elle, habitiez vous dedans mon cœur, dans lequel il y auoit tãt de vilenies ? habitez vous dõcques en des lieux fi des-honneftes ? Et noftre Seigneur luy dit, dy moy, ces tiennes fales cogitations de tõ cœur te donnoient-elles plaifir ou trifteffe, amertume ou delectation ? Et elle dit ; extreme amertume & trifteffe. Et il luy repliqua, qui eftoit celuy, qui mettoit cefte grãde amertume & trifteffe dedans ton cœur, finon moy, qui demeurois caché dedãs le milieu de ton ame ? croy ma fille, que fi ie n'euffe pas efté prefent, ces pẽfees, qui eftoiẽt autour de ta volonté, & ne pouoyent l'expugner, l'euffent fans doute furmontee, & feroyent entrees dedãs, & euffent efté receuës auec plaifir par le libre arbitre, & ainfi euffent donné la mort à ton ame :

mais parce que i'eftois dedãs, ie mettois ce defplaifir & cefte refiftance en ton cœur, par laquelle il fe reffufoit tant qu'il pouuoit à la tentation : & ne pouuant pas tant qu'il vouloit, il en fentoit vn plus grand plaifir, & vne plus grande haine contre icelle & contre foy-mefme : & ainfi ces peines eftoient vn grand merite, & un grand gain pour toy, & vn grand accroiffemẽt de ta vertu & de ta force.

Voyez-vous Philothee, comme ce feu eftoit couuert de la cendre, & que la tentation & la delectation eftoit mefme entree dedãs le cœur, & auoit enuironné la volonté, laquelle feule affiftée de sõ Sauueur, refiftoit par des amertumes, des defplaifirs & deteftation du mal, qui luy eftoiẽt fuggerée, refufant perpetuellement fon confentemẽt au peché qui l'enuironnoit. O Dieu quelle detreffe à vne ame qui ayme Dieu, de ne fçauoir feulement pas fi il eft en elle, ou non & fi l'amour diuin, pour lequel elle combat, eft du tout

eſteint en elle ou non : mais c'eſt la fine fleur de la perfection de l'amour celeſte, que de faire ſouffrir & combattre l'amant pour l'amour, sans ſçauoir s'il a l'amour pour lequel & par lequel il combat.





Encouragement à l'ame qui est ès tentations

CHAPITRE V.



A Philothee, ces grãds assauts, & ces tentations si puissantes, ne sont iamais permises de Dieu, que contre les ames, lesquelles il veut esleuer à sõ pur & excellent amour : mais il ne s'ensuit pas pourtant qu'apres cela elles soient asseurees d'y paruenir ; car il est arriué maintefois, que ceux qui auoiẽt

efté cõftans en des fi violẽtes attaques, ne correfpondants pas par apres fidellemẽt à la faueur diuine, fe font trouuez vaincus en des bien petites tentatiõs. Ce que ie dis, à fin que s'il vous arriue iamais d'eftre affligee de fi grande tentation ; vous fçachiez que Dieu vous fauorife d'vne faueur extraordinaire, par laquelle il declare, qu'il vous veut agrandir deuant fa face : & que neantmoins vous foyez toufiours humble & craintiue, ne vous affeurant pas de pouuoir vaincre les menuës tentatiõs, apres auoir furmonté les grãdes, finon par vne continuelle fidelité, à l'endroit de fa majefté.

Quelles tentations doncques qui vous arriuent, & quelle delectation qui s'enfuyue, tandis que voftre volonté refufera fon cõfentement, non feulement à la tentation, mais encor à la delectatiõ, ne vous troublez nullement, car Dieu n'en eft point offenfé. Quand vn homme eft pafmé, & qu'il ne rend plus aucun tefmoignage de

vie, on luy met la main ſur le cœur, & pour peu que l'on y ſente de mouuemẽt, on iuge qu'il eſt en vie, & que par le moyen de quelque eau pretieuſe, & de quelque epitheme, on peut luy faire reprendre force & ſentiment : ainſi arriue-il quelquesfois, que par la violence des tentations, il ſemble que noſtre ame eſt tumbée en vne defaillance totale de ſes forces, & que comme paſmee elle n'a plus ny vie ſpirituelle, ny mouuement ; mais ſi nous voulons cognoiſtre ce que c'en eſt, mettõs la main ſur le cœur. Conſiderons ſi le cœur & la volonté ont encore leur mouuemẽt ſpirituel, c'eſt à dire, s'ils ſont leur deuoir à refuſer de conſentir, & ſuiure la tentation, & delectation : car pendant que le mouuement du refus eſt dedans noſtre cœur, nous ſommes aſſeurez que la charité, vie de noſtre ame, eſt en nous, & que Ieſus-Chriſt noſtre Sauueur, ſe treuue dans noſtre ame, quoy que caché & couuert ; ſi que moyennant l'exercice continuel de

l'oraiſon, des Sacremens, & de la cõfiance en Dieu, nos forces reuiendront en nous, & nous viurons d'vne vie entiere & delectable.





Comme la tentation & delectation peuuent estre peché

CHAPITRE VI.



A Princeſſe, de laquelle nous auons parlé, ne peut mais de la recerche des-hõneſte qui luy eſt faicte, puis que comme nous auons preſup-poſé, elle luy arriue contre ſon gré ; mais ſi au cõtraire, elle auoit par quelques attraits, dõné ſubjet à la recerche, ayant voulu donner de l'amour à celuy qui la muguette ; indubitablement elle feroit

coulpable de la recerche mesme : & quoy qu'elle en fist la delicate, elle ne laisseroit pas d'en meriter du blasme & de la punition. Ainsi arriue-il quelquefois que la seule tentatiõ nous met en peché ; parce que nous sommes cause d'icelle. Par exemple, ie sçay que joüant, i'entre volõtiers en rage & blaspheme, & que le jeu me sert de tentation à cela : ie peche toutefois & quãtes que ie ioüeray, & suis coulpable de toutes les tentations qui m'arriueront au jeu. De mesme si ie sçay que quelque conuersation m'apporte de la tentatiõ & de la cheute, & i'y vay volontairement, ie suis indubitablement coulpable de toutes les tentations que i'y receuray.

Quand la delectation qui arriue de la tentation peut estre euitee ; c'est tousiours peché de la receuoir selon que le plaisir qu'on y prẽd, & le consentemẽt que l'on y donne est grand ou petit, de longue ou de petite duree : c'est tousiours chose blasmable à la ieune Princesse, de laquelle

nous auons parlé, ſi non ſeulement elle eſcoute la propoſition ſale & deſ-honneſte, qui luy eſt faicte ; mais encore apres l'auoir ouye, elle prend plaiſir en icelle, entretenant ſon cœur auec contentement ſur ceſt object : car bien qu'elle ne vueille pas conſentir à l'executiō reelle de ce qui luy eſt propoſé, elle conſent neantmoins à l'applicatiō ſpirituelle de ſon cœur, par le contentemēt qu'elle y prend : & c'eſt touſiours choſe deſ-honneſte d'appliquer ou le cœur, ou le corps à choſe deſ-honneſte ; ains la deſ-hōneſteté cōſiſte tellement à l'applicatiō du cœur, que ſans icelle l'application du corps ne peut eſtre peché.

Quand doncques vous ſerez tētée de quelque peché, cōſiderez ſi vous auez donné volontairement ſujet d'eſtre tentee, & lors la tentation meſme vous met en eſtat de peché, pour le hazard auquel vous eſte jettee : Et cela s'entend ſi vous auez peu euiter commodement l'occaſion, & que vous ayez preueu, ou deu preuoir l'arriuée

de la tentation : mais ſi vous n'auez donné nul ſujet à la tentation, elle ne peut aucunement vous eſtre imputee à peché.

Quand la delectation qui ſuit la tentation a peu eſtre euitee, & que neãtmoins on ne l'a pas euitée, il y a touſiours quelque ſorte de peché ſelõ que l'on y a peu ou prou arreſté, & ſelon la cauſe du plaiſir que nous y auons prins. Vne femme laquelle n'ayãt point dõné de ſubjet d'eſtre muguettee, prẽd neãtmoins plaiſir à l'eſtre, ne laiſſe pas d'eſtre blaſmable, ſi le plaiſir qu'elle y prẽd n'a point d'autre cauſe que la muguetterie. Par exemple, ſi le galand qui luy veut dõner de l'amour, ſonnoit exquiſement bien du luth, & qu'elle prinſt plaiſir, nõ pas à la recerche qui eſt faicte de ſon amour, mais à l'harmonie & douceur du ſon du Luth ; il n'y auroit point de peché : bien qu'elle ne deuroit pas continuer longuement en ce plaiſir, de peur de faire paſſage d'iceluy à la delectation de la recerche. De meſme donc-

ques ſi quelqu'vn me propoſe quelque ſtratageme plein d'inuention & d'artifice pour me venger de mon ennemy, & que ie ne prenne pas plaiſir, ny ne donne aucun conſentement à la vengeance qui m'eſt propoſée, mais ſeulement à la ſubtilité de l'inuention de l'artifice, ſans doute ie ne peche point : bien qu'il ne ſoit pas expedient que ie m'amuſe beaucoup à ce plaiſir, de peur que petit à petit il ne me porte à quelque delectation de la vengeance meſme.

On eſt quelquesfois ſurprins de quelque chatoüillement de delectation, qui ſuit immediatement la tentation, deuant que bonnement on s'en ſoit prins garde : & cela ne peut eſtre qu'vn bien leger peché veniel, lequel ſe rend plus grand, ſi apres que l'õ s'eſt apperçeu du mal où l'on eſt, on demeure par negligence quelque temps à marchander auec la delectation, ſi l'on doit l'accepter ou la refuſer : & encore plus grand, ſi en s'en apperceuant, on demeure

en icelle quelque tẽps par vraye negligẽce, ſans nulle ſorte de propos de la rejeter : mais lors que volontairement & de propos deliberé nous ſommes reſolus de nous plaire en telles delectations, ce propos meſme deliberé eſt vn grand peché, ſi l'obiect pour lequel nous auons delectation eſt notablement mauvais. C'eſt vn grand vice à vne femme de vouloir entretenir de mauuaiſes amours, quoy qu'elle ne veuille iamais s'abãdõner reellement à l'amoureux.





Remedes aux grãdes tẽtations

CHAPITRE VII.



I toſt que vous ſẽtirez en vous quelques tẽtations, faictes cõme les petits enfans, quand ils voyent ou le loup ou l'ours en la campagne. Car tout auſſi toſt ils courent entre les bras de leur pere & de leur mere, ou pour le moins les appellent à leur ayde & ſecours ; recourez de meſme à Dieu, reclamant ſa miſericorde & ſon ſecours : c'eſt le remede que noſtre Seigneur enſeigne, priez à fin que vous n'entriez point en tentation.

Si vous voyez que neantmoins la tentation perſeuere, ou qu'elle accroiſſe, courez en eſprit embraſſer la ſainɛ̃te croix, comme ſi vous voyez Ieſus-Chriſt crucifié deuant vous. Proteſtez que vous ne conſentirez point à la tentation, & demandez luy ſecours contre icelle, & continuez touſiours à proteſter de ne vouloir point conſentir tandis que la tentation durera.

Mais en faiſant ces proteſtations & ces refus de conſentemẽt, ne regardez point au viſage de la tentation, ains ſeulement regardez noſtre Seigneur : car ſi vous regardiez la tentation, principalement quãd elle eſt forte, elle pourroit esbranler voſtre courage.

Diuertiſſez votre eſprit par quelques occupatiõs bõnes & loüables : car ces occupations entrans dedans voſtre cœur, & y prenans place, elles chaſſerõt les tentatiõs, & ſuggeſtions malignes.

Le grand remede contre toutes tentations grandes ou petites, c'eſt de deſployer ſon

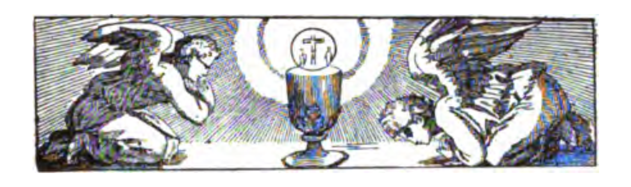
cœur, & de communiquer les fuggeftions, reffentimens & affections que nous auons à noftre directeur ; car notez que la premiere condition que le maling fait auec l'ame qu'il veut feduire, c'eft du filence, comme font ceux qui veulent feduire les femmes & les filles, qui de prim'abord defendent qu'elles ne communiquent point des propofitiõs aux peres, ny aux maris ; où au cõtraire Dieu en fes infpirations demande fur toutes chofes que nous les facions recognoiftre par nos Superieurs & conducteurs.

Que fi apres tout cela la tentation s'opiniaftre à nous trauailler & perfecuter, nous n'auons rien à faire, finon à nous opiniaftrer de noftre cofté en la proteftatiõ de ne vouloir point confentir : car comme les filles ne peuuent eftre mariees pendant qu'elles difent que non ; ainfi l'ame quoy que troublée, ne peut iamais eftre offenfée pendant qu'elle dit que non.

Ne difputez point auec voftre ennemy, &

ne luy refpondez iamais vne feule parole, finon celle que noftre Seigneur luy refpondit, auec laquelle il le confondoit: *Arriere ô Satan: tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & à lui feul tu feruiras.* Et comme la chafte femme ne doit refpõdre vn feul mot, ny regarder en face le vilain pourfuyuant, qui luy propofe quelque def-honnefteté ; mais le quittant tout court, doit à mefme inftant retourner fon cœur du cofté de fon efpoux, & reiurer la fidelité qu'elle luy a promife, fans s'amufer à barguigner ; ainfi la deuote ame fe voyant affaillie de quelque tentation, ne doit nullement s'amufer à difputer ny refpõdre, mais tout fimplemēt fe retourner du cofté de Iefus-Chrift fon efpoux, & luy protefter derechef de fa fidelité, & de vouloir eftre à iamais vniquement toute fienne.





Qu'il faut resister aux menuës tētations

Chapitre VIII.



Voy qu'il faille combattre les grãdes tẽtations auec vn courage inuincible, & que la victoire que nous en rapportõs nous soit extremement vtile : si est-ce neãtmoins qu'à l'aduẽture on fait plus de proffit à bien cõbattre les petites. Car comme les grãdes surpassẽt en qualité, les petites aussi surpassent si demesurémẽt en nombre, que la victoire

d'icelles peut eftre cõparable à celle des plus grandes. Les loups, & les ours sõt fans doute plus dãgereux que les mouches : mais fi ne no9 fõt-ils pas tant d'importunité & d'ennuy, ny n'exercẽt pas tãt noftre patience. C'eft chofe bien aifee que de s'empefcher du meurtre, mais c'eft chofe difficile d'euiter les menues choleres, desquelles les occafions fe prefentent à tout moment. C'eft chofe bien aifee à vn homme ou à vne fẽme de s'ẽpefcher de l'adultere; mais ce n'est pas chofe fi facile de s'ẽpefcher des œillades, de donner ou de receuoir de l'amour, de procurer des graces & menues faueurs, de dire & receuoir des paroles de cajollerie. Il eft biẽ aifé de ne point dõner de corriual au mary, ny de corriuale à la femme, quãt au corps : mais il n'eft pas fi aifé de n'ẽ point dõner quãt au cœur ; bien aifé de ne point foüiller le lict du mariage, mais bien mal-aifé de ne point intereffer l'amour du mariage : biẽ aifé de ne point defrober le biẽ d'autruy,

mais mal-aiſé de ne point le muguetter & cõuoiter : biẽ aiſé de ne point dire de faux teſmoignage en iugement, mais mal-aiſé de ne point mẽtir en cõuerſation : biẽaiſé de ne point s'enyurer, mais mal-aiſé d'eſtre ſobre : biẽ-aiſé de ne point deſirer la mort d'autruy, mais mal-aiſé de ne point deſirer ſõ incõmodité ; biẽ-aisé de ne le point diffamer, mais malaisé de ne le point meſpriſer. Bref ces menues tentatiõs de choleres, de ſoupçons, de jalouſie, d'enuie, d'amourettes, de folaſtrerie, de vanitez, de duplicitez, d'affaiterie, d'artifices, de cogitations des-hõneſte, ce sõt les continuels exercices de ceux meſmes qui sõt plus deuots & reſolus. C'eſt pourquoy, ma chere Philothee, il faut qu'auec grãd ſoin & diligence nous nous preparions à ce cõbat : & ſoyez aſſeuree qu'autant de victoires que nous rapporterons contre ces petits ennemis, autant de pierres precieuſes ſeront miſes en la coronne de gloire que Dieu nous prepare en ſon Para-

dis. C'eſt pourquoy ie dis, qu'attendēt de bien & vaillamment combattre les grandes tentations, ſi elles viennent, il nous ſaut bien & diligemment nous defendre de ces menues & foibles attaques.





Comme il faut remedier aux menues tentations

Chapitre IX.



R donc, quant à ces menues tentations de vanité, de foupçõ, de chagrin, de jaloufie, d'enuie, d'amourettes, & femblables tricheries, qui cõme moufches & moufcherõs viennent paffer deuant nos yeux, & tantoft nous picquer fur la iouë, tãtoft sur le nez ; parce qu'il eft impofsible d'eftre tout a fait exempt de leur importunité ; la meilleure

refiftance qu'on leur puiffe faire, c'eft de ne s'en point tourmenter; car tout cela ne peut point nuire, quoy qu'il puiffe faire de l'ennuy, pourueu que l'on foit bien refolu de vouloir feruir Dieu.

Mefprifez donc ces menuës attaques, & ne daignez pas feulement penfer à ce qu'elles veulent dire, mais laiffez les bourdonnez autour de vos oreilles, tant qu'elles voudront, & courir çà & là autour de vous, comme l'õ fait des moufches : & quãd elles viendront vous picquer, & que vous les verrez aucunemẽt s'arrefter en voftre cœur, ne faiftes autre chofe que de tout fimplement les ofter; nõ point cõbattant contre elles, ny leur refpõdant, mais faifans des actions contraires quelles quelles foiẽt, & fpécialement de l'amour de Dieu. Car fi vous me croyez, vous ne vous opiniaftrerez pas à vouloir oppofer la vertu contraire à la tentatiõ que vous fentez, parce que ce feroit quafi vouloir difputer auec elle : mais apres auoir faict vne action de

ceſte vertu directement contraire, ſi vous auez eu le loiſir de recognoiſtre la qualité de la tentation ; vous ferez vn ſimple retour de voſtre cœur du coſté de Ieſus-Chriſt crucifié, & par vne action d'amour en ſon endroit, vous luy baiſerez les ſacrez pieds. C'eſt le meilleur moyen de vaincre l'ennemy, tāt és petites qu'és grandes tentations : car l'amour de Dieu contenant en ſoy toutes les perfections de toutes les vertus, & plus excellemment que les vertus meſmes, il eſt auſſi vn plus ſouuerain remede contre tous vices ; & voſtre eſprit s'accouſtumant en toutes tentations de recourir à ce rendez-vous general, ne ſera point obligé de regarder & examiner quelle tentations il a, mais ſimplemēt ſe ſentant troublé il s'accoiſera en ce grand remede ; lequel outre cela eſt ſi eſpouuentable au malin eſprit, que quand il void que ces tentatiōs nous prouoquent à ce diuin amour, il ceſſe de nous en faire.

Et voilà quand aux menues & frequentes tentations, auec lefquelles qui voudroit s'amufer par le menu, il se morfondroit, & ne feroit rien.





Comme il faut fortifier ſon cœur contre les tentations

CHAPITRE X.



ONSIDEREZ de tẽps en tẽps quelles paſſions dominent le plus en voſtre ame ; les ayant deſcouuertes, prenez vne façon de viure qui leur ſoit toute cõtraire en penſees, en paroles, & en œuures. Par exemple ſi vous vous ſentez inclinee à la paſſiõ de la vanité, faites ſouuent des penſees de la miſere de ceſte vie humaine, cõbien ces vanitez

feront ennuyeufes à la confcience au iour de la mort, combien elles font indignes d'vn cœur genereux, que ce ne font que badineries & amufemẽs des petits enfans, & femblables chofes. Parlez fouuent contre la vanité ; & encor qu'il vous femble que ce foit à contre-cœur, ne laiffez pas de la bien mefprifer, car par ce moyen vous vo⁹ engagerez mefme de reputation au party contraire. Et à force de dire cõtre quelque chofe, nous nous efmouuõs à la haïr, bien qu'au commencement nous luy euffions de l'affection. Faites des œuures d'abiection & d'humilité le plus que vous pourrez, encore qu'il vous femble que ce foit à regret : car par ce moyen vous vous habituez à l'humilité, & affoibliffez voftre vanité, en forte que quãd la tentation viendra, voftre inclination ne la pourra pas tant fauorifer, & vous aurez plus de force pour la combattre. Si vous eftes inclinee à l'auarice, penfez fouuent à la folie de ce péché, qui nous rend efclaue de ce

qui n'eſt creé que pour nous ſeruir: qu'a la mort auſſi bien faudra-il tout quitter, & le laiſſer entre les mains de tel qui le diſſipera, ou auquel cela ſeruira de ruyne & de dãnation, & ſemblables penſees. Parlez fort contre l'auarice, & loüez fort le meſpris du monde : violentez vous à faire ſouuent des aumoſnes & des charitez, & à laiſſer eſcouler quelques occaſions d'aſſembler.

Si vous eſtes ſubjette à vouloir donner ou receuoir de l'amour, penſez ſouuent combien cet amuſement eſt dangereux, tant pour vous que pour les autres : combien c'eſt vne choſe indigne de prophaner & employer à paſſe-temps la plus noble affectiõ qui ſoit en noſtre ame; combien cela eſt ſubject au blaſme d'vne extreme legereté d'eſprit : parlez ſouuent en faueur de la pureté & ſimplicité de cœur, & faites auſſi, le plus qu'il vous ſera poſſible, des actions conformes à cela, euitant toutes affaiteries & muguetteries.

En ſomme, en temps de paix, c'eſt à dire, lorsque les tentations du peché auquel vous eſtes ſubjette ne vous preſſeront pas, faittes force action de la vertu contraire, & ſi les occaſions ne ſe preſentent, allez au deuant d'elles pour les rẽcontrer. Car par ce moyen vous renforcerez voſtre cœur contre la tentation future.





De l'inquiétude

Chapitre XI



'Inquiétude n'eſt pas vne ſimple tentatiõ, mais vne ſource, de laquelle & par laquelle pluſieurs tẽtatiõs arriuẽt, i'en diray dõc quelque choſe. La triſteſſe n'eſt autre choſe que la douleur d'eſprit que nous auõs du mal qui eſt en nous contre noſtre gré ; ſoit que le mal ſoit extérieur, cõme pauureté, maladie, meſpris : ſoit qu'il ſoit intérieur, cõme ignorance, ſechereſſe, repugnance, tenta-

tion. Quãd doncques l'ame ſent qu'elle a quelque mal, elle ſe deſplait de l'auoir, & voilà la triſteſſe ; & tout incontinẽt elle deſire d'en eſtre quitte, & d'auoir les moyens de s'en defaire. Et iuſques icy elle a raiſon, car naturellement chacun deſire le bien, & fuit ce qu'il penſe eſtre mal.

Si l'ame cerche les moyens d'eſtre deliuree de ſon mal, pour l'amour de Dieu, elle les cerchera auec patience, douceur, humilité & tranquillité ; attendant ſa deliurance plus de la bonté & prouidence de Dieu, que de ſa peine, induſtrie, ou diligence : ſi elle cerche ſa déliurãce pour l'amour propre, elle s'empreſſera & s'éſchaufera à la queſte des moyens, comme ſi ce bien dependoit plus d'elle que de Dieu. Ie ne dy pas qu'elle pẽſe cela, mais ie dy qu'elle s'empreſſe cõme ſi elle y penſoit.

Que ſi elle ne rencontre pas ſoudain ce qu'elle deſire, elle entre en des grandes inquietudes & impatiences ; leſquelles n'oſ-

tant pas le mal precedent ; ains au contraire l'empirans, l'ame entre en vne angoiſſe & deſtreſſe demeſuree, auec vne defaillance de courage, & de force telle qu'il luy ſemble que ſon mal n'ait plus de remede. Vous voyez donques que la triſteſſe, laquelle au commencemẽt eſt iuſte, engendre l'inquietude, & l'inquietude engendre par apres vn ſurcroit de triſteſſe qui eſt extremement dangereux.

L'inquietude eſt le plus grand mal qui arrive en l'ame, excepté le peché. Car comme les ſeditions, & troubles interieurs d'vne republique la ruinent entieremẽt, & l'empeſchent qu'elle ne puiſſe reſiſter à l'eſtranger; ainſi noſtre cœur eſtant troublé, & inquieté en ſoy meſme, perd la force de maintenir les vertus qu'il auoit acquiſes ; & quãt & quant le moyen de reſiſter aux tentations de l'ennemy, lequel fait alors toutes ſortes d'efforts pour peſcher, comme l'on dit, en eau trouble.

L'inquietude prouient d'vn deſir deſreſ-

glé d'eſtre deliuré du mal que l'on ſent, ou d'acquerir le biẽ que l'on eſpere : Et neãtmoins il n'y a rien qui empire plus le mal, & qui eſloigne plus le bien, que l'inquietude & empreſſement. Les oyſeaux demeurent prins dans les filets & lacs, parce que s'y treuuans engagez ils ſe debatent & remuẽt deſreglémẽt pour en ſortir, ce que faiſant ils s'enueloppent touſiours tant plus. Quand doncques vous ſerez preſſee du deſir d'eſtre deliuree de quelque mal, ou de paruenir à quelque bien ; auãt toute choſe, mettez voſtre eſprit en repos & tranquillité ; faictes raſſeoir voſtre iugemẽt & voſtre volonté ; & puis tout bellement & doucemẽt pourchaſſez l'iſſue de voſtre deſir, prenant par ordre les moyens qui ſeront conuenables : & quand ie dis tout bellement, ie ne veux pas dire negligemment, mais ſans empreſſement, trouble, & inquietude : autrement en lieu d'auoir l'effect de voſtre deſir, vous gaſterez tout, & vous embarraſſerez plus fort.

Mon ame, eſt touſiours en mes mains, ô Seigneur, & ie n'ay point oublié voſtre Loy, diſoit Dauid : Examinez plus d'vne fois le iour, mais au moins le ſoir & le matin, ſi vous auez voſtre ame en vos mains, ou ſi quelque paſſiõ & inquietude vous l'a point rauie. Conſiderez ſi vous auez voſtre cœur à voſtre commandemẽt, ou bien s'il eſt point eſchappé de vos mains, pour s'ẽgager à quelque affectiõ deſreglee d'amour, de haine, d'enuie, de conuoitiſe, de crainte, d'ennuy, de ioye. Que s'il eſt eſgaré, auãt toutes choſes, cerchez-le, & le ramenez tout bellemẽt en la preſence de Dieu, remettant vos affections & déſirs, ſous l'obeyſſance & conduite de ſa diuine volõté. Car comme ceux qui craignẽt de perdre quelque choſe qui leur eſt precieuſe, la tiẽnent bien ſerree en leur main : ainſi à l'imitation de ce grand Roy, nous deuons touſiours dire, ô mon Dieu, mon ame eſt au hazard, c'eſt pourquoy ie la porte touſiours en mes mains, & en ceſte

ſorte ie n'ay point oublié voſtre ſaincte loy.

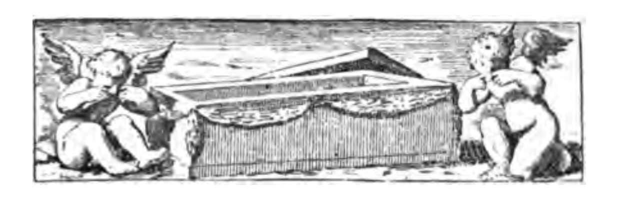
Ne permettez pas à vos deſirs, pour petits qu'ils ſoyent & de petite importance, qu'ils vous inquietent : car apres les petits, les grands & plus importans trouueroiẽt voſtre cœur plus diſpoſé au trouble & deſreglemẽt. Quand vous ſentirez arriuer l'inquietude, recõmandez-vous à Dieu, & reſoluez-vous de ne rien faire du tout de ce que voſtre deſir requiert de vous, que l'inquietude ne ſoit totalemẽt paſſee : ſinon que ce fuſt choſe qui ne ſe peuſt diſferer ; & alors il faut auec vn doux & trãquille effort retenir le courant de voſtre deſir, l'attrãpant & moderant tant qu'il vous ſera poſſible. Et ſur cela faire la choſe, non ſelon voſtre deſir, mais ſelon la raiſon.

Si vous pouuez deſcouurir voſtre inquietude à celuy qui cõduit voſtre ame, ou au moins à quelque confident & deuot amy, ne doutez point que tout auſſi toſt vous ne ſoyez accoiſee : car la cõmunication des

douleurs du cœur, faict le mesme effect en l'ame, que la saignee fait au corps de celuy qui est en fieure continuë, c'est le remede des remedes. Aussi le Roy S. Louys dõna cet aduis à son fils. Si tu as en tõ cœur aucun mal aise, dis-le incontinent à ton confesseur, ou à aucune bõne personne, & ainsi pourras ton mal legerement porter, par le reconfort qu'il te donnera.







De la tristesse

CHAPITRE XII.



A triſteſſe qui eſt ſelõ Dieu, dit S. Paul, *opere la penitẽce pour le ſalut, la triſteſſe du monde opere la mort.* La triſteſſe doncques peut eſtre bonne & mauuaiſe, ſelõ les diuerſes productiõs qu'elle fait en nous. Il eſt vray qu'elle en fait plus de mauuaiſes que de bõnes : car elle n'en fait que deux bonnes ; à ſçauoir, miſericorde & penitence ; & il y en a ſix mauuaiſes, à ſçauoir,

angoiſſe, pareſſe, indignation, ialouſie, enuie, & impatience; qui a faict dire au ſage: *La triſteſſe en tue beaucoup, & n'y a point de profit en icelle* : parce que pour deux bons ruiſſeaux qui prouiennent de la ſource de triſteſſe, il y en a ſix qui ſont bien mauuais.

L'ennemy ſe ſert de la triſteſſe pour exercer ſes tentations à l'endroit des bons: car comme il taſche de faire reſioüir les mauuais en leur peché, auſſi taſche-il d'arreſter les bons en leurs bonnes œuures: & comme il ne peut procurer le mal qu'en le faiſant treuuer agreable; auſſi ne peut-il deſtourner du biẽ qu'en le faiſant treuuer deſagreable. Le maling ſe plaiſt en la triſteſſe & melancholie, parce qu'il eſt triſte & melancholique, & le ſera eternellement, donc il voudroit que chacun fuſt comme luy.

La mauuaiſe triſteſſe trouble l'ame, la met en inquietude, donne des craintes deſ-reglées, deſgouſte de l'oraiſon, aſſoupit

& accable le cerueau, priue l'ame de conſeil, de reſolution, de iugement & de courage, & abbat les forces ; bref elle eſt comme vn dur hyuer, qui fauche toute la beauté de la terre, & engourdit tous les animaux : car elle oſte toute ſuauité de l'ame, & la rend preſque percluſe & impuiſſante en toutes ſes facultez.

Si iamais il vous arriuoit, Philothee, d'eſtre atteinte de ceſte mauuaiſe triſteſſe, prattiquez les remedes ſuyuans. *Quelqu'vn eſt-il triſte*? dict ſainct Iaques, *qu'il prie.* La priere eſt un ſouuerain remede : car elle eſleue l'eſprit en Dieu, qui eſt noſtre vnique ioye & conſolation : mais en priant, vſez d'affections & paroles, ſoit interieures, ſoit exterieures, qui tendent à la confiance & amour de Dieu ; comme, ô Dieu de miſericorde ; mon tres-bon Dieu ; mon Sauveur débonnaire ; Dieu de mon cœur ; ma joye ; mon eſperance ; mon cher Eſpoux ; le bien-aymé de mon ame, & ſemblables.

Contrariez viuement aux inclinations de la triſteſſe : & bien qu'il ſemble, que tout ce que vous ferez en ce temps-là, ſe face froidement, triſtement & laſchement; ne laiſſez pourtãt pas de le faire. Car l'ennemy qui pretend de nous allanguir aux bonnes œuures par la triſteſſe, voyant que nous ne laiſſons pas de les faire, & qu'eſtans faictes auec reſiſtance, elles en valent mieux, il ceſſe de nous plus affliger.

Chantez des cãtiques ſpirituels : car le maling a ſouuent ceſſé ſon operation par ce moyen : teſmoin l'eſprit qui aſſiegeoit ou poſſedoit Saül, duquel la violence eſtoit reprimee par la pſalmodie.

Il eſt bon de s'employer aux œuures exterieures, & les diuerſifier le plus que l'on peut, pour diuertir l'ame de l'obiect triſte, purifier, & eſchauffer les eſprits, la triſteſſe eſtãt vne paſſion de la complexion froide & ſeiche.

Faictes des actiõs exterieures de ferueur, quoy que ſans gouſt, embraſſant l'image du

crucifix, la ferrant fur la poictrine, luy baifant les pieds & les mains, leuant vos yeux & vos mains au ciel, eflançãt voftre voix en Dieu, par des parolles d'amour & de confiance, comme font celles-cy, *Mon bien-aymé eſt à moy, & moy à luy : mon bien-aymé m'eſt vn bouquet de myrrhe, il demeurera entre mes mãmelles. Mes yeux ſe ſondent ſur vous, ô mon Dieu ! diſant, quand me conſolerez vous ?* ô Iefus, foyez-moi Iefvs, viue Iefus, & mon ame viura. *Qui me ſeparera de l'amour de mon Dieu ?* & femblables.

La difcipline moderee eft bonne contre la trifteffe, parce que cefte volontaire afflictiõ exterieure impetre la confolation interieure : & l'ame fentant des douleurs de dehors, fe diuertit de celles qui font au dedans : la frequentation de la faincte cõmunion eft excellente ; car ce pain celefte affermit le cœur, & refioüit l'efprit.

Defcouurez tous les reffentimẽs, affections, & fuggeftions qui prouiennent de

voſtre triſteſſe, à voſtre conducteur & confeſſeur, humblement & fideſlement : cerchez les conuerſations des perſonnes ſpirituelles, & les hantez le plus que vous pourrez, pēdant ce temps-là. Et en fin finale reſignez vous entre les mains de Dieu, vous preparant à ſouffrir ceſte ennuyeuſe triſteſſe patiemmēt, comme iuſte punition de vos vaines allegreſſes. Et ne doutez nullement que Dieu, apres vous auoir eſprouuee ne vous deliure de ce mal.





Des conſolatiõ ſpirituelles & ſenſibles, & comme il ſe faut cõporter en icelles

CHAPITRE XIII.



DIEV continue l'eſtre de ce grand monde en vne perpetuelle viciſſitude, par laquelle le iour ſe change touſiours en nuict, le printemps en eſté, l'eſté en automne, l'automne en hyuer, & l'hyuer en printemps, & l'vn des iours ne reſſemble iamais parfaictemẽt à l'autre ; on en void de nubileux, de pluuieux, de

ſecs, de vẽteux : variété qui donne vne grande beauté à cet vniuers. Il en eſt de meſme de l'homme, qui eſt ſelon le dire des anciens, vn abbregé du monde : car iamais il n'eſt en vn meſme eſtat. Et ſa vie s'ecoule ſur ceſte terre comme les eaux, flottãt & ondoyant en vne perpetuelle diuerſité de mouuemens, qui tantoſt l'eſleuent aux eſperances, tantoſt, l'abaiſſent par la crainte, tantoſt le plient à droicte par la conſolatiõ, tantoſt à gauche par l'afflictiõ ; & iamais vne ſeule de ſes iournees, ny meſme vne de ſes heures n'eſt entierement pareille à l'autre.

C'eſt vn grand aduertiſſement que celuy-cy ; il nous faut taſcher d'auoir vne continuelle & inuiolable egalité de cœur, en vne ſi grãde inegalité d'accidents. Et quoy que toutes choſes ſe tournent & varient diuerſement autour de nous, il nous faut demeurer conſtamment immobiles, à touſiours regarder, tendre & pretendre à noſtre Dieu. Que le nauire prenne telle route

qu'on voudra, qu'il ſingle au ponant ou leuant, au midy ou ſeptentrion, & quelque vẽt que ce ſoit qui le porte, iamais pourtãt ſon eſguille marine ne regardera que la belle eſtoille & le pole. Que tout ſe rẽuerſe c'en deſſus deſſous ; ie ne dis pas ſeulement autour de nous, mais ie dis en nous ; c'eſt à dire que noſtre ame ſoit triſte, ioyeuſe, en douceur, en amertume, en paix, en trouble, en clarté, en tenebres, en tẽtation, en repos, en gouſt, en deſgouſt, en ſechereſſe, en tendreté ; que le ſoleil la bruſle, ou que la roſée la rafraichiſſe, ha ! ſi faut il pourtant qu'à iamais & touſiours, la pointe de noſtre cœur, noſtre eſprit, noſtre volonté ſuperieure, qui eſt noſtre buſſole, regarde inceſſãment, & tende perpetuellement, à l'amour de Dieu ſon createur, ſon Sauueur, ſon vnique, & ſouuerain bien ; *Ou que nous viuions, ou que nous mourions,* dict l'Apoſtre, *ſi ſommes-nous à Dieu; qui nous ſeparera de l'amour & charité de Dieu ?* non iamais rien ne

nous ſeparera de cet amour, ny la tribulation, ny l'angoiſſe, ny la mort, ny la vie, ny la douleur preſente, ny la crainte des accidēts futurs, ny les artifices des malings eſprits, ny la hauteur des cõſolatiõs, ny la profondité des afflictions, ny la tẽdreté, ny la ſechereſſe ne nous doit iamais ſeparer de ceſte ſaincte charité qui eſt fondée en Ieſus-Chriſt.

Ceſte reſolution ſi abſolue, de ne iamais abandonner Dieu, ny quitter ſon doux amour ; ſert de cõtrepoids à nos ames, pour les tenir en la ſaincte eſgalité parmy l'ineſgalité des diuers mouuemens que la condition de ceſte vie luy apporte. Car comme les auettes ſe voyans ſurpriſes du vent en la campagne, embraſsēt des pierres, pour se pouuoir balancer en l'air, & n'eſtre pas ſi aiſément tranſportées à la mercy de l'orage ; ainſi noſtre ame ayant viuement embraſſé, par reſolution, le precieux amour de ſon Dieu, demeure conſtante parmy l'inconſtance & viciſsitude

des confolations & afflictions tant fpirituelles que temporelles, exterieures qu'interieures.

Mais outre cefte generale doctrine, nous auons befoin de quelques documens particuliers.

1. Ie dy donc que la deuotion ne confifte pas en la douceur, fuauité, cõfolation & tendreté fenfible du cœur, qui nous prouoque aux larmes & foufpirs, & nous donne vne certaine fatisfaction agréable & fauoureufe, en quelques exercices fpirituels. Non, chere Philothée, la deuotion & cela ne font pas une mefme chofe. Car il y a beaucoup d'ames qui ont de ces tendretez & confolations, qui neantmoins ne laiffent pas d'eftre fort vicieufes, & par confequent n'ont aucun vray amour de Dieu, & beaucoup moins aucune vraye deuotion. Saül pourfuiuant à mort le pauvre Dauid, qui fuyoit deuant luy és deferts d'Engaddi, entra tout feul en vne cauerne, en laquelle Dauid auec fes gens eftoiẽt cachez : Dauid

qui en cette occaſion, l'euſt peu mille fois tuer, luy dõna la vie, & ne voulut ſeulement pas luy faire peur, ains l'ayant laiſsé ſortir à ſon aiſe, l'appella par apres pour luy remõſtrer ſon innocence, & lui faire cognoiſtre qu'il auoit eſté à ſa mercy. Or ſur cela qu'eſt-ce que ne fit pas Saül pour teſmoigner que ſõ cœur eſtoit amolly enuers Dauid ? Il le nomma ſon enfant, il ſe mit à pleurer tout haut, à le loüer, à confeſſer ſa debonnaireté, à prier Dieu pour luy, à preſager ſa future grandeur, & à luy recommander la poſterité qu'il deuoit laiſſer apres ſoy. Quelle plus grande douceur & tendreté de cœur pouuoit-il faire paroiſtre ? & pour tout cela neãtmoins, il n'auoit point changé ſon ame, ne laiſſant pas de cõtinuer ſa perſecution contre Dauid, auſſi cruellement qu'au parauant : ainſi ſe trouue-il des perſonnes qui conſiderans la bonté de Dieu, & la paſsiõ du Sauueur, ſentẽt des grands attendriſſemens de cœur, qui leur font ietter des ſouſpirs,

des larmes, des prieres & actions de graces fort fenfibles, fi qu'on diroit qu'elles ont le cœur faifi d'vne bien grãde deuotion : mais quand ce vient à l'effay, on treuue que comme les pluyes paffageres d'vn efté bien chaud, qui tumbants à groffes goutes fur la terre, ne la penetrent point, ne feruent qu'à la productiõ des chãpignons : ainfi ces larmes & tendretés tumbants fur vn cœur vicieux, & ne le penetrants point, luy font tout à fait inutiles : car pour tout cela, les pauures gens ne quitteroyent pas vn feul liart du bien mal acquis qu'ils poffedent, ne renõceroyent pas à vne feule de leurs peruerfes affectiõs, & ne voudroiẽt pas auoir pris la moindre incommodité du monde pour le feruice du Sauueur, fur lequel ils ont pleuré ; en forte que les bõs mouuemẽts qu'ils ont eu, ne font que des certains chãpignons fpirituels, qui nõ feulement ne font pas la vraye deuotion, mais bien fouuent font des grandes rufes de l'ennemy ; qui amufant les ames à ces

menues cõſolations, les fait demeurer contentes & ſatisfaictes en cela ; à fin qu'elles ne cerchent plus la vraye & ſolide deuotion, qui conſiſte en vne volonté conſtante, reſoluë, prompte, & actiue d'executer ce que l'on ſçait eſtre à Dieu.

Vn enfant pleurera tendrement s'il void donner vn coup de lãcette à ſa mere qu'on ſaigne ; mais ſi à mesme temps ſa mere, pour laquelle il pleuroit, luy demande vne põme ou un cornet de dragee qu'il tient en ſa main, il ne le voudra nullement laſcher. Telles ſont la pluſpart de nos tẽdres deuotions, voyans donner vn coup de lance, qui tranſperce le cœur de Ieſvs-Chriſt crucifié, nous pleurons tendremẽt. Helas ! Philothee, c'eſt biẽ faict de pleurer ſur ceſte mort & paſſion douloureuſe de noſtre pere & Redempteur : mais pourquoy, donc ne luy donnõs nous tout de bon la pomme que nous auons en nos mains, & qu'il nous demande ſi inſtãment : à ſçauoir noſtre cœur, vnique põme d'amour que ce cher

Sauueur requiert de nous? Que ne lui refignons-nous donc tant de menues affections, delectations, complaifances, qu'il nous veut arracher des mains, & ne peut, parce que c'eft noftre dragee, de laquelle no9 fommes plus friãs, que defireux de fa celefte grace ? ha! ce font des amitiez de petits enfans que cela, tendres, mais foibles, mais fantafques, mais fans effect : la deuotion doncques ne gift pas en ces tendretez, & fenfibles affections, qui quelquefois procedent de la nature, qui eft ainfi molle & fufceptible de l'impreflion qu'on lui veut donner : & quelquefois viennent de l'ennemy, qui pour nous amufer à cela, excite noftre imagination à l'apprehenfion propre pour tels effects.

2. Ces tendretez, & affectueufes douceurs, font neantmoins quelquefois tres-bonnes & vtiles : car elles excitent l'appetit de l'ame, confortent l'efprit, & adjouftent à la promptitude de la deuotiõ, vne faincte gayeté & allegreffe, qui rẽd nos actiõs

belles & agreables mesmes en l'exterieur. C'est ce goust que l'on a és choses diuines, pour lequel Dauid s'escrioit, *O Seigneur, que vos paroles sont douces à mon palais! elles sont plus douces que le miel à ma bouche.* Et certes la moindre petite consolation de deuotion que nous receuons, vaut mieux de toute façon, que les plus excellentes recreations du monde. Les mammelles & le laict, c'est à dire, les faueurs du diuin espoux, sont meilleures à l'ame que le vin le plus precieux des plaisirs de la terre : qui en a gousté ; tient tout le reste des autres consolations, pour du fiel & de l'absinthe. Et comme ceux qui ont l'herbe scitique en la bouche, en reçoiuent vne si extreme douceur, qu'ils ne sentent ny faim ny soif; ainsi ceux à qui Dieu a donné ceste manne celeste, des suauitez & consolations interieures, ne peuuent desirer ny receuoir les consolations du monde, pour au moins y prendre goust, & y amuser leurs affections. Ce sont de petits auant-gousts,

des ſuauitez immortelles, que Dieu donne aux ames qui le cerchent ; ce ſont des grains ſucrez, qu'il dõne à ſes petits enfans, pour les amorcer; ce ſont des eaux cordiales, qu'il leur preſente, pour les conforter, & ce ſont auſſi quelqueſois des arres des recompẽſes eternelles. On dit qu'Alexãdre le grãd, ſinglant en haute mer, decouurit premierement l'Arabie heureuſe par l'aſſentiment qu'il eut des ſuaues odeurs, que le vent lui dõnoit, & ſur cela ſe donna du courage. & à tous ſes compagnons : ainſi nous receuons ſouuent des douceurs & ſuauitez en ceſte mer de la vie mortelle, qui ſans doute nous font preſſentir les délices de ceſte patrie heureuſe & celeſte, à laquelle nous tendons & aſpirons.

3. Mais, ce me direz-vous, puis qu'il y a des conſolations ſenſibles qui ſont bõnes & viennẽt de Dieu , & que neãtmoins il y en a des inutiles, dangereuſes, voire pernicieuſes : qui viennẽnt ou de la nature, ou meſme de l'ennemy, comment pourray-ie

diſcerner les vnes des autres, & cognoiſtre les mauuaiſes ou inutiles entre les bonnes? C'eſt vne generale doctrine, tres-chere Philothee, pour les affectiõs & paſſions de nos ames, que nous les deuons cognoiſtre par leurs fruicts : nos cœurs ſont des arbres, les affections & paſſions ſont leurs branches, & leurs œuvres ou actions ſont les fruicts. Le cœur eſt bon, qui a de bonnes affections, & les affections & paſſions ſont bonnes, qui produiſent en nous des bõs effects & ſainctes actions. Si les douceurs, tendretez & conſolations nous rẽdent plus humbles, patiens, traitables, charitables, & compatiſſans à l'endroit du prochain ; plus feruens à mortifier nos concupiſcences & mauuaiſes inclinations ; plus conſtãs en nos exercices, plus maniables & ſouples à ceux que nous deuons obeïr, plus ſimples en noſtre vie, sãs doute, Philothee, qu'elles ſont de Dieu : mais ſi ces douceurs n'ont de la douceur que pour nous ; qu'elles nous rendent curieux, aigres,

pointilleux, impatiẽs, opiniaſtres, fiers, preſomptueux, durs à l'endroit du prochain, & que pẽſans deſia eſtre des petits ſaincts, nous ne voulions plus eſtre ſujets à la direction, ny à la correction, indubitablement ce ſont des conſolations fauſſes & pernicieuſes. Vn bon arbre ne produit que des bons fruicts.

4. Quand nous aurons de ces douceurs, & conſolations, il nous faut beaucoup humilier deuant Dieu ; gardons nous bien de dire pour ces douceurs ; ô que ie ſuis bon ! Non, Philothee, ce ſont des biens qui ne nous rẽdent pas meilleurs : car, comme i'ay dit, la deuotion ne conſiſte pas en cela : mais diſons, ô que Dieu eſt bon à ceux qui eſperent en luy, à l'ame qui le recerche. Qui a le ſucre en bouche, ne peut pas dire, que ſa bouche ſoit douce, mais ouy bien que le ſucre eſt doux : ainſi encor que cette douceur ſpirituelle eſt fort bonne, & Dieu qui nous l'a donne eſt tres-bon ; il ne s'enſuit pas que celuy qui la reçoit ſoit bon.

2. Cognoiſſons que nous ſommes encor des petits enfans, qui auons beſoin du laict, & que ces grains ſucrez nous ſont donnez parce que nous auõs encor l'eſprit tẽdre & delicat, qui a beſoin d'amorces & d'appats, pour eſtre attiré à l'amour de Dieu.

3. Mais apres cela, parlant generalement & pour l'ordinaire, receuõs humblement ces graces & faueurs, & les eſtimons extrememement grandes, non tant parce qu'elles le ſont en elles meſmes, comme parce que c'eſt la main de Dieu qui nous les met au cœur ; cõme feroit vne mere, qui pour amadoüer ſon enfant, luy mettroit ellemeſme les grains de dragee en bouche, l'vn apres l'autre ; car ſi l'enfant auoit de l'eſprit ; il priſeroit plus la douceur de la mignardiſe & careſſe, que ſa mere luy fait, que la douceur de la dragee meſme. Et ainſi c'eſt beaucoup, Philothee, d'auoir des douceurs : mais c'eſt la douceur des douceurs, de conſiderer que Dieu de ſa

main amoureuſe, & maternelle, les nous met en la bouche, au cœur, en l'ame, en l'eſprit.

4. Les ayant receües ainſi humblement, employons les ſoigneuſement ſelon l'intentiō de celuy qui les nous dōne. Pourqnoy penſons-nous que Dieu nous donne ces douceurs ? pour nous rendre doux enuers vn chacun, & amoureux enuers luy. La mere donne la dragee à l'enfant à fin qu'il la baiſe : baiſons donc ce Sauueur qui nous careſſe par ſes conſolations : or baiſer le Sauueur, c'eſt luy obeïr, garder ſes commandemens, faire ſes volontez, ſuiure ſes deſirs, bref l'embraſſer tēdremēt auec obeyſſance & fidélité. Quād donc nous aurons receu quelque conſolation ſpirituelle, il faut ce iour là ſe rendre plus diligens à bien faire, & à nous humilier.

5. Il faut outre tout cela, renoncer de temps en temps, à telles douceurs de tēdretez & cōſolatiōs, ſeparans noſtre cœur

d'icelles, & proteſtans qu'encor que nous les acceptions humblement, & les aymiõs, parce que Dieu nous les enuoye, & qu'elles nous prouoquẽt à ſon amour ; ce ne ſont neãtmoins pas elles que nous cerchõs, mais Dieu, & ſon ſainct amour : nõ la conſolation, mais le cõſolateur : non la douceur, mais le doux Sauueur : non la tendreté, mais celuy qui eſt la ſuauité du ciel & de la terre ; & en cette affectiõ nous no9 deuõs diſpoſer à demeurer fermes au ſainct amour de Dieu, quoy que de noſtre vie nous ne deuſſions iamais auoir aucune conſolation ; & de vouloir dire egalement ſur le mont Caluaire, comme ſur celuy de Thabor, ô Seigneur, il m'eſt bõ d'eſtre avec vous, ou que vous ſoyez en croix, ou que vous ſoyez en gloire.

6. Finalement, ie vous aduertis que s'il vous arriuoit quelque notable abondance de telles conſolations, tendretez, larmes & douceurs, ou quelque choſe d'extraordinaire en icelles, vous en conferiez fidele-

ment auec voſtre cõducteur, à fin d'apprẽdre cõme il s'y faut moderer & comporter : Car il eſt eſcrit ; *As-tu treuué le miel ? mange en ce qui ſuffit.*







Des fechereiffes & fterilitez fpirituelles

CHAPITRE XIV.



Ovs ferez donc ainfi que ie vous viẽs de dire, tres-chere Philothée, quand vous aurez des confolations. Mais ce beau temps fi agreable ne durera pas toufiours, ains il aduiendra que quelquefois vous ferez tellement priuee & deftituee du fentiment de la deuotion, qu'il vous fera aduis que voftre ame foit vne terre deferte, infructueufe, fterile, en laquelle il n'y ait ny fentier ny

chemin pour trouuer Dieu, ny aucune eau de grace qui la puiſſe arrouſer à cauſe des ſechereſſes, qui, ce ſemble, la reduiront totalement en friche. Helas! que l'ame qui eſt en ceſt eſtat eſt digne de compaſſion; & ſur tout quand ce mal eſt vehement : car alors à l'imitation de Dauid, elle ſe repaiſt de larmes iour & nuict, tandis que par mille ſuggeſtions, l'ennemy pour la deſeſperer, ſe mocque d'elle, & luy dit; ha paurete ! où eſt ton Dieu ? par quel chemin le pourras-tu trouuer? qui te pourra iamais rendre la ioye de ſa ſaincte grace?

Que ferez-vous donc en ce tẽps-là, Philothée? prenez garde d'où le mal vo9 arriue. Nous ſommes ſouuent nous-meſmes la cauſe de nos ſterilitez & ſechereſſes.

1. Comme vne mere refuſe le ſucre à ſon enfant, qui eſt ſujet aux vers : ainſi Dieu nous oſte les conſolations, quand quand nous y prenõs quelque vaine complaiſance, & que nous ſommes ſubjets aux vers de l'outrecuydance ; il m'eſt bon,

ô mon Dieu, que vous m'humiliez, ouy! car auãt que ie fusse humilié, ie vous auois offensé. 2. Quand nous negligeons de recueillir les suauitez & delices de l'amour de Dieu, lors qu'il en est tẽps, il les escarte de nous, en punition de nostre paresse. L'Israëlite qui n'amassoit la mãne de bon matin, ne le pouuoit plus faire apres le Soleil leué : car elle se treuuoit toute fondue.

3. Nous sommes quelquefois couchez dans vn lict des contentemens sensuels & consolations perissables, comme estoit l'espouse sacree és Cantiques; l'espoux de nos ames bucque à la porte de nostre cœur, il nous inspire de nous remettre à nos excercices spirituels, mais nous marchandons auec luy, d'autant qu'il nous fasche de quitter ces vains amusemens, & de nous separer de ces faux contentemens; c'est pourquoi il passe outre, & nous y laisse croupir; puis quand nous le voulons cercher, nous auons beaucoup de peine à le treuuer,

auſſi l'auons nous biẽ merité, puis que nous auõs eſté ſi infidelles & deſloyaux à ſon amour, que d'en auoir refuſé l'exercice, pour ſuiure celuy des choſes du monde : ah ! vous auez donc de la farine d'Egypte ; vous n'aurez donc point de la mãne du ciel. Les abeilles haïſſent toutes les odeurs artificielles ; & les ſuauitez du S. Eſprit, ſont incompatibles auec les delices artificieuſes du mõde.

4. La duplicité & fineſſe d'eſprit, exercee és confeſsions, & communicatiõs ſpirituelles que l'on fait auec ſon cõducteur, attire les ſechereſſes & ſterilitez ; car puis que vous mentez au S. Eſprit, ce n'eſt pas merueilles s'il vous refuſe ſa cõſolatiõ ; vo9 ne voulez pas eſtre ſimple & naiſ cõme vn petit enfant, vous n'aurez donc pas la dragee des petits enfans. 5. Vous vous eſtes bien ſoulee des contentemens mondains, ce n'eſt pas merueille ſi les delices ſpirituelles vous ſont à dégouſt; les colombes ja ſoules, dit l'ancien Prouerbe,

treuuent ameres les cerifes. Il a remply de biens, dit noftre Dame, les affamez, & les riches, il les a laiffé vuides : ceux qui font riches des plaifirs mondains, ne font pas capables des fpirituels.

6. Aurez vous bien conferué les fruicts des confolations receües? Vous en aurez dõc des nouuelles. Car à celuy qui a, on luy en dõnera dauantage ; & à celuy qui n'a pas ce qu'on luy a donné, mais qui l'a perdu par fa faute, on luy oftera mefme ce qu'il n'a pas, c'eft à dire, on le priuera des graces qui luy eftoiẽt preparees. Il eft vray ; la pluye viuifie les plãtes qui ont de la verdeur, mais à celles qui ne l'õt point, elle leur ofte encor la vie qu'elles n'ont point : car elles en pourrifsẽt tout à fait. Pour plufieurs telles caufes nous perdõs les cõfolations deuotieufes, & tũbons en feichereffe & fterilité d'efprit. Examinons donc noftre confcience, fi nous remarquons en nous quelques femblables defauts. Mais notez, Philothee, qu'il ne faut pas

faire cet examen auec inquietude & trop de curiofité ; ains apres auoir fidellement confideré nos deportemens pour ce regard, fi nous trouuons la caufe du mal en nous, il en faut remercier Dieu : car le mal eft à moitié guery, quand on a defcouuert fa caufe. Si au cōtraire, vous ne voyez riẽ en particulier, qui vous sẽble auoir caufé cefte feichereffe, ne vous amufez point à vne plus curieufe recerche, mais auec toute fimplicité, fans plus examiner aucune particularité, faictes ce que ie vous diray.

1. Humiliez-vous grandement, deuant Dieu, en la cognoiffance de voftre neant, & mifere. Helas, qu'eft-ce que de moy, quand ie fuis à moy-mefme? non autre chofe, ô Seigneur, finon vne terre feiche, laquelle creuaffee de toutes parts, tefmoigne la foif qu'elle a de la pluye du ciel, & cependant le vent la diffipe & reduit en pouffiere.

2. Inuoquez Dieu, & luy demandez fon allegreffe. *Rẽdez-moy, ô Seigneur, l'allegresse de voftre salut. Mon Pere s'il eft*

poſſible, tranſportez ce calice loin de moy. Oſte-toi d'icy ô bize infructueuſe, qui desſeiches mon ame : & venez, ô gratieux vent des conſolations, & ſoufflez dans mon iardin, & ſes bonnes affections reſpādront l'odeur de ſuauité.

3. Allez à voſtre confeſſeur, ouurez luy bien voſtre cœur, faictes luy bien voir tous les replis de voſtre ame, prenez les aduis qu'il vous donnera avec grāde ſimplicité & humilité : car Dieu qui ayme infiniment l'obeiſſance, rend ſouuent vtiles les cōſeils que l'on prend d'autruy, & ſurtout des conducteurs des ames, encor que d'ailleurs il n'y euſt pas grāde apparence ; comme il rendit profitables à Naaman les eaux du Iourdain, deſquelles Heliſee, ſans aucune apparence de raiſon humaine luy auoit ordonné l'vſage.

4. Mais apres tout cela, rien n'eſt ſi utile, rien ſi fructueux en telles ſeichereſſes & ſterilitez, que de ne point s'affectionner & attacher au deſir d'en eſtre deliuré. Ie ne dis

pas que l'on ne doiue faire des ſimples ſouhaits de la deliurãce : mais ie dis qu'on ne s'y doit pas affectionner, ains ſe remettre à la pure mercy de la ſpeciale prouidence de Dieu, affin que tant qu'il luy plaira, il ſe ſerue de nous, entre ces eſpines & parmy ces deſers. Diſons donc à Dieu en ce temps là : *O Pere, s'il eſt poſſible tranſportez de moy ce calice ;* mais adiouſtons auſſi de grand courage : *toutefois, nõ ma volonté, mais la voſtre ſoit faitte ;* & arreſtons nous à cela, auec le plus de repos que nous pourrõs : car Dieu nous voyant en ceſte ſaincte indifference, nous conſolera de pluſieurs graces & faueurs, comme quand il vid Abraham reſolu de ſe priuer de ſon enfant Iſaac, il ſe contẽta de le voir indifferant en ceſte pure reſignation, le conſolant d'vne viſion treſ-agreable, & par de treſ-douces benedictions. Nous deuons donc en toutes ſortes d'afflictions tant corporelles que ſpirituelles, & quelles diſtractions ou ſouſtrac-

tions de la deuotiõ ſenſible qui nous arriuẽt, dire de tout noſtre cœur, & auec vne profonde ſouſmiſſion. *Le Seigneur m'a donné des conſolations, le Seigneur me les a oſtées, sõ ſainct nom ſoit beny.* Car perſeuerans en ceſte humilité, il nous rendra ces delicieuſes faueurs, comme il fit à Iob, qui vſa conſtamment de pareilles paroles, en toutes ſes deſolations.

5. Finalement, Philothee, entre toutes nos ſeichereſſes & ſterilitez, ne perdons point courage, mais attendans en patience le retour des conſolations, ſuyuõs touſiours noſtre train; ne laiſſons point pour cela aucũ exercice de deuotion, ains s'il eſt poſſible, multipliõs nos bõnes œuures, & ne pouuãs preſenter à noſtre cher eſpoux des cõfitures liquides, preſentõs-luy en des ſeiches car ce luy eſt tout-vn, pourueu que le cœur qui les luy offre, ſoit parfaitement reſolu de le vouloir aymer. Quand le printemps eſt beau, les abeilles font plus de miel, & moins de mouchõs,

parce qu'à la faueur du beau temps, elles s'amusēt tant à faire leur cueillette sur les fleurs, qu'elles en oublient la production de leurs nymphes. Mais quand le printemps est aspre & nubileux, elles font plus de nymphes & moins de miel : car ne pouuans pas sortir pour faire la cueillette du miel, elles s'employēt à se peupler, & multiplier leur race. Il arriue maintesois, ma Philothee, que l'ame se voyant au beau printemps des consolatiōs spirituelles, s'amuse tant à les amasser & succer, qu'en l'abondance de ces douces delices, elle fait beaucoup moins de bonnes œuures ; & qu'au cōtraire, parmy les aspretez, & sterilitez spirituelles, à mesure qu'elle se void priuée des sentimēts agreables de deuotion, elle en multiplie d'autant plus les œuures solides, & abonde en la generation interieure des vrayes vertus, patience, humilité, abiection de soy-mesme, resignation, & abnegation de son amour propre.

C'est donc vn grand abus de plusieurs,

& notamment des femmes, de croire que le feruice que nous faifons à Dieu, fans gouft, fans tendreté de cœur, & fans fentiment, foit moins agreable à sa diuine majefté ; puis qu'au cõtraire nos actiõs font cõme les rofes, lefquelles bien qu'eftans frefches, elles ont plus de grace, eftant neantmoins feiches, elles ont plus d'odeur & de force. Car tout de mefme bien que nos œuvres faittes auec tendreté de cœur, nous foyẽt plus agreables, à nous, dif-ie, qui ne regardons qu'à noftre propre delectation, fi eft-ce qu'eftãs faites en feichereffe & fterilité, elles ont plus d'odeur & de valeur deuant Dieu. Ouy, chere Philothee, en temps de feichereffe, noftre volonté nous porte au feruice de Dieu, comme par viue force, & par confequent il faut qu'elle foit plus vigoureufe, & conftante, qu'en temps de tendreté. Ce n'eft pas grand cas de feruir vn Prince en la douceur d'vn temps paifible, & parmy les delices de la Cour: mais de le feruir en l'afpreté de la

guerre, parmy les troubles & perſecutions, c'eſt vne vraye marque de conſtance & de fidelité. La B. Angele de Foligny, dit que l'oraiſon la plus agreable à Dieu, eſt celle qui ſe faict par force & contrainte, c'eſt à dire, celle à laquelle nous nous rengeons; non point pour aucun gouſt que nous y ayons, ny par inclination, mais purement pour plaire à Dieu, à quoy noſtre volõté nous porte, comme à contre-cœur, forceant & violentant les ſeichereſſes & repugnances qui s'opposẽt à cela. I'en dis de meſme de toutes ſortes de bõnes œuures: car plus nous auõs de cõtradictiõs ſoit exterieure, ſoit interieure à les faire, plus elles ſont eſtimees, & priſees deuant Dieu. Moins il y a de noſtre intereſt particulier en la pourſuitte des vertus, plus la pureté de l'amour diuin y reluit; l'enfant baiſe ayſément ſa mere qui luy dõne du ſucre, mais c'eſt ſigne qu'il l'ayme grandemẽt, s'il la baiſe apres qu'elle luy aura donné de l'abſinthe ou du chicotin.



Confirmation & esclaircissement de ce qui a esté dit par vn exemple notable

CHAPITRE XV.



Ais pour rendre toute cette instruction plus euidente, ie veux mettre icy vne excellēte piece de l'histoire de S. Bernard, telle que ie l'ay treuuee en ce docte & iudicieux escriuain ; il dit donc ainsi : C'est chose ordinaire à presque tous ceux qui commencent à seruir Dieu, & qui ne sont encor point experimentez és soustractions de la grace, ny és vicissitudes

ſpirituelles ; que leur venant à manquer ce gouſt de la deuotion ſenſible, & cette agreable lumiere, qui les inuite à ſe haſter au chemin de Dieu ; ils perdent tout à coup l'haleine, & tumbent en puſillanimité & triſteſſe de cœur. Les gens bien entendus en rendent cette nature que la nature raiſonnable ne peut longuement durer affamee, & ſans quelque delectation ou celeſte, ou terreſtre. Or cõme les ames releuees au deſſus d'elles meſmes par l'eſſay des plaiſirs ſupérieurs, renoncent facilemẽt aux obiects viſibles ; ainſi quand par la diſpoſition diuine, la ioye ſpirituelle leur eſt oſtee ; ſe treuuants auſſi d'ailleurs priuees de conſolations corporelles ; & n'eſtans point encore accouſtumees d'attendre en patience les retours du vray Soleil ; il leur ſemble qu'elles ne ſoient point au ciel ny en la terre, & qu'elles demeureront enſeuelies en vne nuict perpetuelle ; ſi que comme petits enfançons qu'on ſevre, ayants perdu leurs mammelles, elles languiſſent &

gemiſſent, & deuiennent ennuyeuſes & importunes, principalemẽt à elles meſmes. Cecy donc arriua au voyage duquel il eſt queſtion à l'vn de la trouppe nommé Geoffroy de Peronne, nouellement dedié au ſeruice de Dieu; celui-cy rẽdu ſoudainement aride, deſtitué de conſolation, & occupé de tenebres interieures, commença à ſe ramenteuoir de ſes amis mondains, de ſes parens, des facultez qu'il venoit de laiſſer, au moyen de quoy il fut aſſailly d'vne ſi rude tentation, que ne pouuant la celer en ſon maintien, vn de ſes plus cõfidens s'en aperceut : & l'ayant dextrement accoſté auec douces paroles, luy dit en ſecret : Que veut dire cecy Geoffroy ? comment eſt ce que contre l'ordinaire tu te rẽds ſi penſif & affligé ? Alors Geoffroy auec vn profond ſouſpir, ah, mon frere, reſpondit-il, iamais de ma vie ie ne feray ioyeux. Cet autre eſmeu de pitié par telles paroles, auec vn zele fraternel, alla ſoudain reciter tout cecy au commun pere S. Bernard, lequel voyant

le danger, entra en vne Eglife prochaine, à fin de prier Dieu pour luy, & Geoffroy cependant, accablé de la trifteffe repofant fa tefte fur vne pierre, s'endormit. Mais apres vn peu de temps, tous deux fe leuerent, l'vn de l'oraifon, auec la grace impetree, & l'autre du sommeil, auec vn vifage fi riant & ferain, que fon cher amy s'efmerueillant d'vn fi grand & foudain changement, ne fe peut contenir de luy reprocher amiablement, ce que peut auparauant il luy auoit refpondu ; alors Geoffroy luy repliqua, fi auparavant ie te dis que iamais ie ne ferois ioyeux, maintenant ie t'affeure que ie ne feray iamais trifte.

Tel fut le fuccez de la tentation de ce deuot perfonnage : mais remarquez en ce recit, chere Philothee. 1. Que Dieu donne ordinairement quelque auãt-gouft des delices celeftes, à ceux qui entrent à fon feruice, pour les retirer des voluptez terreftres & les encourager à la pourfuite du diuin amour cõme vne mere qui pour amorfer &

attirer ſon petit enfant à la mamelle, met du miel ſur le bout de ſon tetin. 2. Que c'eſt neantmoins auſſi ce bon Dieu, qui quelquefois ſelon ſa ſage diſpoſition nous oſte le laict & le miel des conſolations, à fin que nous ſevrant ainſi, nous apprenions à manger le pain ſec & plus ſolide, d'vne deuotion vigoureuſe, exercee à l'eſpreuue des degouſts & tentations. 3. Que quelques fois des bien grandes tentations s'eſleuent parmy les ſechereſſes & ſterilitez ; & lors il faut cõſtamment combattre les tentatiõs ; car elles ne ſont pas de Dieu, mais il faut ſouffrir patiemment les ſeichereſſes, puis que Dieu les a ordonnees pour noſtre exercice. 4. Que nous ne deuons iamais perdre courage entre les ennuys interieurs, ny dire comme le bon Geoffroy, iamais ie ne ſeray joyeux ; car emmy la nuict, nous deuons attendre la lumiere ; & reciproquement au plus beau temps ſpirituel que nous puiſſions auoir, il ne faut pas dire, ie ne ſeray iamais ennuyé, non ; car cõme

dit le Sage, és iours heureux, il ſe faut reſouuenir du malheur. Il faut eſperer entre les trauaux, & craindre entre les proſperitez : & tant en l'vne des occaſions qu'en l'autre, il ſe faut touſiours humilier. 5. Que c'eſt vn ſouuerain remede de deſcouurir ſon mal à quelque amy ſpirituel qui nous puiſſe ſoulager.

En fin pour concluſion de cet aduertiſſement, qui eſt ſi neceſſaire, ie remarque que comme en toutes choſes, de meſme en celles cy noſtre bon Dieu, & noſtre ennemy ont auſſi des contraires pretẽſions : car Dieu nous veut conduire par icelles à vne grãde pureté de cœur, à vn entier renoncement de noſtre propre intereſt, en ce qui eſt de ſon ſeruice, & à vn parfaict deſpoüillement de nous meſmes ; mais le malin taſche d'employer ces trauuaux, pour nous faire perdre courage, pour nous faire retourner du coſté des plaiſirs ſenſuels ; & en fin nous rendre ennuyeux à nous meſmes & aux autres ; à fin de deſcrier, & diffamer la ſainte

deuotion. Mais ſi vous obſeruer les enſeignements que ie vous ay donnez, vous accroiſtrez grandement voſtre perfection en l'exercice que vous ferez entre ces afflictions interieures, deſquelles ie ne veux pas finir le propos, que ie ne vous die encor ce mot. Quelquesfois les deſgouſts, les ſterilitez & les ſeichereſſes, prouiennent de l'indiſpoſition du corps, comme quand par l'excez des veillees, des trauaux & des ieuſnes, on ſe trouue accablé de laſſitudes, d'aſſopiſſemens, de peſanteurs, & d'autres telles infirmitez, leſquelles, bien qu'elles deſpendent du corps, ne laiſſent pas d'incõmoder l'eſprit, pour l'eſtroitte liaiſon qui eſt entre eux. Or en telles occaſions il faut touſiours ſe reſſouuenir de faire pluſieurs actes de vertu, auec la pointe de noſtre eſprit & volonté ſuperieure ; car encor que toute noſtre ame ſemble dormir & eſtre accablee d'aſſopiſſement & laſſitude, ſi eſt-ce que les actions de noſtre eſprit ne laiſſent pas d'eſtre fort agreables à Dieu. Et

pouuons dire en ce temps-là, comme l'efpoufe facree, *Ie dors, mais mon cœur veille.* Et comme i'ay dit cy-deffus, s'il y a moins de gouft à trauailler de la forte, il y a pourtant plus de merite & de vertu : mais le remede en cefte occurence c'eft de reuigorer le corps par quelque forte de legitime allegement & recreation. Ainfi fainct François, ordonnoit à fes religieux qu'ils fuffent tellement moderez en leurs trauaux, qu'ils n'accablaffent pas la ferueur de l'efprit.

Et à propos de ce glorieux Pere, il fut vne fois attaqué & agité d'vne fi profonde melăcholie d'efprit, qu'il ne pouuoit s'empefcher de le tefmoigner en fes deportemens ; car s'il vouloit conuerfer auec fes religieux, il ne pouuoit : s'il s'en feparoit, il eftoit pis, l'abftinence & maceration de la chair l'accabloiẽt, & l'oraifon ne l'allegeoit nullemẽt. Il fut deux ans en cefte forte : tellement qu'il fembloit eftre du tout abandonné de Dieu : mais enfin après auoir

humblement fouffert cette rude tempefte, le Sauueur luy redonna en vn moment vne heureufe tranquilité. C'eft pour dire que les plus grands feruiteurs de Dieu font fubjets à ces fecouffes, & que les moindres ne doiuẽt s'eftonner s'il leur en arriue quelques vnes







CINQVIESME PARTIE

DE L'INTRODUCTION

CONTENANT LES EXERCICES ET ADUIS POUR RENOUELLER L'AME ET LA CONFIRMER EN LA DEUOTION

Qu'il faut chaſque annee renouueller les bons propos, par les exercices ſuiuans

CHAPITRE I.



E premier point de ces exercices coſiſte à bien recognoiſtre leur importance. Noſtre nature humaine deſchoit aiſément de ſes bonnes affections, à cauſe de la fragilité & mauuaiſe inclination de noſtre chair, qui

appeſantit l'ame, & la tire touſiours contre-bas, ſi elle ne s'eſleue ſouuent en haut à viue force de reſolution ; ainſi que les oyſeaux retombent ſoudain en terre, s'ils ne multiplient les eſlancemens & traicts d'aiſle, pour ſe maintenir au vol. Pour cela, chere Philotee, vous auez beſoin de reiterer & repeter fort ſouuent les bons propos que vous auez fait, de ſeruir Dieu, de peur que ne le faiſant pas vous ne retumbiez en voſtre premier eſtat, ou pluſtoſt en vn eſtat beaucoup pire : car les cheutes ſpirituelles ont cela de propre, qu'elles nous precipitent touſiours plus bas que n'eſtoit l'eſtat duquel nous eſtions montez en haut à la deuotion. Il n'y a point d'horloge, pour bon qu'il ſoit, qu'il ne faille remonter, ou bander deux fois le iour, au matin & au ſoir ; & puis outre cela, il faut qu'au moins vne fois l'annee on le demonte de toutes pieces pour oſter les roüilleures, qu'il aura contractees, redreſſer les pieces forcees, & reparer celles qui sõt vſees. Ainſi celuy

qui a vn vrai ſoin de ſon cher cœur, doit le remonter en Dieu au ſoir & matin, par les exercices marquez cy-deſſus : & outre cela il doit pluſieurs fois conſiderer ſon eſtat, le redreſſer & accommoder, & en fin au moins vne fois l'annee il doit demonter, & regarder par le menu toutes les pieces, c'eſt à dire, toutes les affections & paſſions d'iceluy, à fin de reparer tous les deffauts qui y peuuent eſtre.

Et cõme l'horloger oinct auec quelque huile delicate les rouës, les reſſorts, & tous les mouuemans de ſon horloge à fin que les mouuemens ſe facent plus doucement & qu'il ſoit moins ſujet à la roüilleure; ainſi la perſonne deuote, apres la pratique de ce démontement de ſon cœur, pour le bien renouueler, le doit oindre par les Sacremens de confeſſion, & de l'Euchariſtie : cet exercice reparera vos forces abattues par le temps, eſchauffera voſtre cœur, fera reuerdir vos bons propos, & refleurir les vertus de voſtre eſprit.

Les anciens Chreftiens le practiquoient foigneufement au iour anniuerfaire du baptefme de noftre Seigneur, auquel, comme dit S. Gregoire Euefque de Nazianze, ils renouuelloient la profeffion & les proteftations, qui fe font en ce Sacrement : faifons en de mefme, ma chere Philothee, nous y difpofans tres-volontiers, & nous y employans fort ferieufement.

Ayant doncques choifi le temps conuenable, felon l'aduis de noftre pere fpirituel, & vous eftant vn peu plus retiree en la folitude, & fpirituelle & reelle, que l'ordinaire, vous ferez vne ou deux ou trois meditations fur les poincts suiuans, felon la methode que ie vous ay donnee en feconde partie.





Confiderations fur le benefice que Dieu nous faict, nous appelant à fon feruice, felon la proteftation mife cy-deffus

CHAPITRE II.

CONSIDEREZ les poincts de voftre proteftation : le premier c'eft d'auoir quitté, reietté, detefté, renõcé pour iamais tout peché mortel ; le fecõd c'eft d'auoir dedié & confacré voftre ame, voftre cœur, voftre corps, auec tout ce qui en dépend, à l'amour & feruice de Dieu : le troifiefme, c'eft que s'il vous arriuoit de tõber en

quelque mauuaiſe action, vous vous en releuiez ſoudainement, moyennãt la grace de Dieu : mais ne ſont-ce pas là des belles, iuſtes, dignes & genereuſes reſolutions? Penſez bien en voſtre ame, combien cette proteſtatiõ eſt ſaincte, raiſonnable & deſirable.

2. Conſiderez à qui vous auez faicte cette proteſtation, car c'eſt à Dieu : ſi les paroles raiſonnables donnees aux hõmes nous obligent eſtroittement combien plus celles que nous auons donnees à Dieu? *Ah! Seigneur,* diſoit Dauid, *c'eſt à vous à qui mon cœur l'a dit : mon cœur a projetté ceſte bõne parole, non, iamais ie ne l'oublieray.*

3. Conſiderez en preſence de qui, car ç'a eſté à la veuë de toute la Cour celeſte: helas! la saincte Vierge, ſainct Ioſeph, voſtre bon Ange, ſainct Louys, toute ceſte beniſte troupe vous regardoit, & ſouſpiroit ſur vos paroles, de ſouſpirs de ioye & d'approbation; & voyoit des yeux d'vn amour indicible, voſtre cœur proſterné au pied du Sau-

ueur, qui ſe conſacroit à ſon ſeruice : on fit vne ioye particuliere pour cela parmy la Ieruſalem celeſte, & maintenant on en fera la cõmemoration, ſi de bon cœur vous renouuellez vos reſolutions.

4. Conſiderez par quels moyens vous fiſtes voſtre proteſtation, helas combien Dieu vous fut doux & gracieux en ce temps-là! Mais dites en verité, fuſtes vous pas conuiee par des doux attraits du ſainct Eſprit ? les cordes auec leſquelles Dieu tira voſtre petite barque à ce port ſalutaire, furẽt elles pas d'amour & charité ? comme vous alla-il amorçant auec ſon ſuccre diuin, par les Sacremens, par la lecture, par l'oraiſon ? helas! chere Philothee, vous dormiez, & Dieu veilloit ſur vous, & penſoit ſur voſtre cœur des penſees de paix, il meditoit pour vous des meditatiõs d'amour.

5. Conſiderez en quel temps Dieu vous tira à ces grãdes reſolutiõs : car ce fut en la fleur de voſtre aage, ah ! quel bon-heur d'apprendre toſt, ce que nous ne pouuons

ſçauoir que trop tard! S. Auguſtin ayant eſté tiré à l'aage de trente ans, s'eſcrioit, *O ancienne beauté, comme t'ay ie ſi tard cognue? helas! ie te voyois, & ne te conſiderois point!* Et vous pourrez bien dire, ô douceur ancienne, pourquoy ne t'ay-ie pluſtoſt ſauouree? helas! neantmoins encore ne le meritiez-vous pas alors : & partãt recognoiſſant quelle grace Dieu vous a fait, de vous attirer en voſtre ieuneſſe, dites auec Dauid, *O mon Dieu, vous m'auez eſclairee & touchee dés ma ieuneſſe, & iuſques à iamais i'annonceray voſtre miſericorde.* Que ſi ç'a eſté en voſtre vieilleſſe, helas! Philotee, quelle grace, qu'apres auoir ainſi abuſé des annees precedentes, Dieu vous ait appelé auant la mort, & qu'il ait arreſté la courſe de voſtre miſere, au temps, auquel ſi elle euſt continué, vous eſtiez eternellement miſerable.

Conſiderez les effects de ceſte vocation; vous trouuerez, ie penſe, en vous de bons changemens; comparant, ce que vous eſtes,

auec ce que vous etiez. Ne prenez vous point à bon-heur, de ſçauoir parler à Dieu par l'oraiſon, d'auoir affection à le vouloir aymer? d'auoir accoiſé & pacifié beaucoup de paſſions, qui vous inquietoyēt? d'auoir euité pluſieurs pechez, & embarraſſemens de conſcience? Et enfin d'auoir ſi ſouuent communié de plus, que vous n'euſſiez pas faict vous vniſſant à ceſte ſouueraine ſource de graces eternelles? ah! que ces graces ſont grandes. Il faut, ma Philothee, les peſer aux poids du ſanctuaire : c'eſt la main dextre de Dieu qui a fait tout cela, *La bonne main de Dieu*, dit Dauid, *a faict vertu, ſa dextre m'a releué; Ah! ie ne mourray pas, mais ie viuray & raconteray de cœur, de bouche & par œuures, les merueilles de ſa bonté.*

Apres toutes ces conſideratiōs, leſquelles cōme vous voyez, fourniſſent tout plein de bonnes affections, il faut ſimplement conclurre par action de graces, & vne priere affectionnee d'en bien profiter; ſe reti-

rant auec humilité & grande confiance en Dieu, referuãt de faire l'effort des refolutiõs apres le deuxiefme poinct de ceft exercice.





De l'examen de noſtre ame ſur ſon aduancement en la vie deuote

CHAPITRE III.

LE ſecond poinct de l'exercice eſt vn peu long, & pour le pratiquer, ie vous diray qu'il n'eſt pas requis que vous le faciez tout d'vne traitte, mais à pluſieurs fois : comme prenant ce qui regarde voſtre deportemēt enuers Dieu pour vn coup ; ce qui vous regarde vous meſme pour l'autre ; ce qui concerne le prochain pour l'autre ; & la conſideration

des paſſions pour le quatrieſme. Il n'eſt pas requis ny expediẽt que vous faciez à genoux ſinon le commencement & la fin, qui comprend les affections. Les autres poincts de l'examẽ, vous les pouuez faire vtilemẽt en vous promenant, & encor plus vtilement au lict, ſi paraduanture vous y pouuez eſtre quelque temps ſans aſſopiſſement & bien eſueillee : mais pour ce faire il les faut auoir bien leu auparauant. Il eſt neantmoins requis de faire tout ce ſecõd poinct en trois iours & deux nuicts pour le plus, prenant de chaſque iour & de chaſque nuict quelque heure, ie veux dire quelque temps, ſelon que vous pourrez. Car ſi ceſt exercice ne ſe faiſoit qu'en des temps fort diſtãs les vns des autres, il perdroit ſa force, & donneroit des impreſſions trop laſches. Apres chaſque poinct de l'examẽ vous remarquerez en quoy vous vous trouuez manquer, & en quoy vous auez du defaut, & quels principaux deſtraquemens vous auez reſſentis, à fin de vous

en declarer, pour prendre confeil, refolution & confortement d'efprit, bien qu'és iours que vous ferez ceft exercice & les autres, il ne foit pas requis de faire vne abfoluë retraicte des conuerfations, fi faut-il en faire vn peu, fur tout deuers le foir, à fin que vous puiffiez gaigner le lict de meilleure heure, & prendre le repos du corps & d'efprit, neceffaire à la confideration. Et parmy le iour, il faut faire des frequentes afpirations en Dieu, à noftre Dame, aux Anges, à toute la Hierufalem celefte ; il faut encor que le tout fe face d'vn cœur amoureux de Dieu, & de la perfection de voftre ame. Pour doncques bien commencer cet examen. Mettez-vous 1. en la prefence de Dieu. 2. Inuoquez le S. Efprit, luy demandant lumiere & clarté, à fin que vous vous puiffiez bien cognoiftre, auec S. Auguftin, qui s'efcrioit deuant Dieu en efprit d'humilité, *ô Seigneur que ie vous cognoiffe, & que ie me cognoiffe.* Et S. François qui interrogea Dieu, disãt, *Qui eftes-vous ?*

& qui ſuis ie? Proteſtez de ne vouloir remarquer voſtre aduancemẽt pour vous en reſiouïr en vous meſme, mais pour vous en reſiouïr en Dieu, ny pour vous en glorifier, mais pour glorifier Dieu, & l'en remercier.

Proteſtez que ſi comme vous penſez, vous deſcouurez d'auoir peu proffité, ou bien d'auoir reculé, vous ne voulez nullement pour tout cela vous abbattre ny refroidir par aucune ſorte de deſcouragement ou relaſchements de cœur; ains qu'au contraire vous voulez vous encourager & animer dauantage, vous humilier, & remedier aux defauts, moyennant la grace de Dieu.

Cela faict, conſiderez doucemẽt & tranquillemẽt, comme iuſques à l'heure preſente vous vous eſtes cõportée enuers Dieu, enuers le prochain, & à l'endroit de vous meſme.



Examen de l'eſtat de noſtre ame enuers Dieu

CHAPITRE IV.



VEL eſt voſtre cœur contre le peché mortel? auez-vous vne reſolution forte à ne le iamais commettre pour quelque choſe qui puiſſe arriuer? Et ceſte reſolutiō a-elle duré dès voſtre proteſtation iuſques à preſent? En cette reſolution conſiſte le fondement de la vie ſpirituelle.

2. Quel eſt voſtre cœur à l'endroit des Commandemens de Dieu? les trouuez-vous

bons, doux, agréables ? ah ! ma fille, qui a le gouſt en bon eſtat & l'eſtomach ſain, il aime les bonnes viandes, & rejette les mauuaiſes.

3. Quel eſt voſtre cœur à l'endroit des pechez veniels ? on ne ſçauroit ſe garder d'en faire quelqu'vn par cy, par là ; mais y en a-il point auquel vous ayez vne ſpeciale inclination, & ce qui feroit le pis, y en a-il point auquel vous ayez affectiõ & amour ?

Quel eſt voſtre cœur à l'endroit des exercices ſpirituels ? les aimez-vous ? les eſtimez-vous ? vo⁹ faſchẽt ils point ? en eſtes-vous point degouſtee ? auquel vous ſentez-vous moins ou plus inclinee ? ouïr la parole de Dieu, la lire, en deuiſer, mediter, aſpirer en Dieu, ſe confeſſer, prẽdre les aduis ſpirituels, s'appreſter à la cõmunion, ſe communier, reſtreindre ſes affections, qu'y a-il en cela qui repugne à voſtre cœur ? Et ſi vous treuuez quelque choſe à quoy ce cœur aye moins d'inclination, examiner

d'où vient ce dégouſt, qu'eſt-ce qui en eſt la cauſe.

Que eſt voſtre cœur à l'endroit de Dieu meſme ? voſtre cœur ſe plaiſt-il à ſe reſſouuenir de Dieu ? en reſſent-il point de douceur agreable ? Ah ! dit Dauid, *Ie me ſuis reſſouuenu de Dieu, & m'en ſuis delecté.* Sentez-vous en voſtre cœur vne certaine facilité à l'aimer, & vn gouſt particulier à ſauourer ceſt amour ? Votre cœur se recrée-il point à penſer à l'immenſité de Dieu à ſa bonté, à ſa ſuavité ? Si le ſouuenir de Dieu vous arriue emmy les occupations du monde & les vanitez, ſe faict-il point faire place ? ſaiſit-il point voſtre cœur ? vous ſemble-il point que voſtre cœur ſe tourne de ſon coſté, & en certaine façon luy va au deuãt ? Il y a certes des ames comme cela.

5. Si le mary d'vne femme reuient de loin, tout auſſi toſt que ceſte femme s'apperçoit de ſõ retour, & qu'elle ſent ſa voix, quoy qu'elle ſoit embarraſſee d'affaires,

& retenuë par quelque violente confideration emmy la preffe, fi eft ce que sõ cœur n'eft pas retenu, mais abandonne les autres penfees pour pẽfer à ce mary venu. Il en prẽd de mefme des ames qui aimẽt bien Dieu ; quoy qu'elles foient empreffees, quand le fouuenir de Dieu s'approche d'elles, elles perdẽt prefque cõtenance à tout le refte, pour l'aife qu'elles ont de voir ce cher fouuenir reuenu & c'eft vn extremement bon figne.

6. Quel eft voftre cœur à l'endroit de Iefus-Chrift, Dieu & homme ? vous plaifez-vous autour de luy ? les moufches à miel fe plaifent autour de leur miel, & les guefpes autour de puanteurs : ainfi les bonnes ames prennent leur contentemẽt autour de Iefus-Christ, & ont vne extrefme tendreté d'amour en fon endroit ; mais les mauuais fe plaifent autour des vanitez.

7. Quel eft voftre cœur à l'endroit de noftre Dame, des Saincts, de voftre bõ Ange ? les aymez-vous fort, auez-vous vne

ſpeciale confiance en leur bienvueillance; leurs images, leurs vies, leurs louanges vous plaiſent-elles?

8. Quant à voſtre langue, comme parlez-vous de Dieu? vous plaiſez-vous d'en dire du bien ſelon voſtre conditiō & ſuffiſance? Aimez-vous à chanter les cantiques?

9. Quant aux œuures, penſez ſi vous auez à cœur la gloire exterieure de Dieu, & de faire quelque choſe à ſon honneur? car ceux qui ayment Dieu, ayment auec Dauid l'ornement de ſa maiſon.

Sçauriez vous remarquer d'auoir quitté quelque affection, & renoncé à quelque choſe pour Dieu? car c'eſt vn bon ſigne d'amour, de ſe priuer de quelque choſe, en faueur de celuy qu'on ayme. Qu'auez donc cy-deuant quitté pour l'amour de Dieu?







Examen de noſtre eſtat enuers nous meſmes

CHAPITRE V.



OMME vous aimez vous vous-meſme, vous aymez vous point trop pour ce monde ? Si cela eſt vous deſirerez de demeurer touſiours icy, & aurez vn extreſme ſoin de vous eſtablir en ceſte terre. Mais ſi vous vous aimez pour le ciel, vous deſirerez, au moins acquieſcerez ayſement, de ſortir d'icy bas à l'heure qu'il plaira à noſtre Seigneur.

2. Tenez vous bon ordre en l'amour de vous mefme ? car il n'y a que l'amour defordonné de nous mefmes qui nous ruine. Or l'amour ordonné veut que nous aymions plus l'ame que le corps, que nous ayons plus de foin d'acquerir les vertus que toute autre chofe, que nous teniõs plus de conte de l'honneur celefte que de l'honneur bas & caduque. Le cœur biẽ ordõné dit plus fouuẽt en foy-mefme ; Que diront les Anges, fi ie pẽfe à telle chofe ; que nõ pas, que dirõt les hõmes ?

3. Quel amour auez vous à voftre cœur ? vous fafchez vous point de le feruir en fes maladies ? helas ! vous luy deuez ce foin de le fecourir & faire fecourir quand fes paffions le tourmentent : & laiffer toutes chofes pour cela.

4. Que vous eftimez vous deuant Dieu ? rien fans doute : or il n'y a pas grande humilité en vne moufche de ne s'eftimer rien au prix d'vne montagne, ny en vne goutte d'eau de fe tenir pour rien en com-

paraiſon de la mer, ny à vne bluette ou eſtincelle de feu, de ſe tenir pour rien au prix du Soleil : mais l'humilité giſt à ne point nous ſur-eſtimer aux autres, & à ne vouloir pas eſtre ſur-eſtimees par les autres à quoy en eſtes vous pour ce regard?

5. Quant à la langue, vous vantez-vous point ou d'vn biais ou d'vn autre? vous flattez-vous point en parlant de vous ?

6. Quant aux œuures, prenez-vous point de plaiſir contraire à votre ſanté : ie veux dire de plaiſir vain, inutile, trop de veilles ſans ſujet, & ſemblables.







Examen de l'eſtat de noſtre ame enuers le prochain.

CHAPITRE VI.

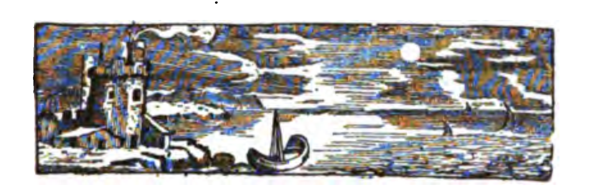
L faut bien aymer le mary, & la femme d'vn amour doux & tranquille, ferme & continuel, & que ce ſoit en premier lieu, parce que Dieu l'ordonne & le veut. I'en dis de meſme des enfans & proches parens, & encore des amis, chacũ ſelõ ſon rang.

Mais pour parler en general, quel eſt voſtre cœur à l'endroit du prochain ? l'ay-

mez vous bien cordialement, & pour l'amour de Dieu ? Pour bien difcerner cela, il vous faut bien reprefenter certaines gens ennuyeux & mauffades ; car c'eft là où on exerce l'amour de Dieu enuers le prochain, & beaucoup plus enuers ceux qui nous font du mal, ou par effect, ou par parolles. Examinez biẽ fi voftre cœur eft frãc en leur endroit, & fi vous auez grãde contradiction à les aimer.

Eftes-vous point prompte à parler du prochain en mauuaife part ? fur tout de ceux qui ne vous ayment pas ? faites vous point de mal au prochain ou directement ou indirectement ? pour peu que vous foyez raifonnable vous vous en apperceurez ayfement.





Examen ſur les affections de noſtre ame

CHAPITRE VII.



'AY eſtendu ainſi au long ces poincts, en l'examen deſquels giſt la cognoiſſance de l'auancement ſpirituel qu'on a faict. Car quant à l'examẽ des pechez, cela eſt pour les confeſſions de ceux qui ne penſent point à s'auancer.

Or il ne faut neantmoins pas ſe trauailler ſur vn chacun de ces articles, ſinon tout doucement, conſiderant en quel eſtat noſtre cœur a eſté touchant iceux, dés noſtre

refolution, & quelles fautes notables nous y auons commifes.

Mais pour abreger le tout, il faut reduire l'examen à la recerche de nos paffions, & s'il nous fafche de confiderer fi fort par le menu, comme il a efté dit, quel nous auõs efté ; nous pouuons ainfi nous examiner, quels nous auons efté ; & comme nous fommes nous comportez.

En noftre amour, enuers Dieu, enuers le prochain, enuers nous-mefmes.

En noftre haine ; enuers le peché qui fe treuue en nous, enuers le peché qui fe treuue es autres : car nous deuons defirer l'exterminement de l'vn & de l'autre ; en nos defirs, touchant les biens, touchant les plaifirs, touchant les honneurs.

En la crainte des dangers de pecher, & des pertes des biens de ce monde, on craind trop l'vn & trop peu l'autre.

En efperance trop mife, peut eftre au monde, & en la creature ; & trop peu mife en Dieu, & és chofes eternelles.

En la triſteſſe, ſi elle eſt trop exceſſiue pour choſes vaines.

En la joye, ſi elle eſt exceſſiue, & pour choſes indignes.

Quelles affections en fin tiennēt noſtre cœur empeſché? quelles paſſions le poſſedent? en quoy s'eſt-il, principalement detraqué.

Car par les paſſions de l'ame, on recognoit ſon eſtat en les taſtant l'vne apres l'autre : d'autāt que cōme un ioüeur de luth, pinçāt toutes les cordes, & celles qu'il treuue diſſonnātes, il les accorde, ou les tirant, ou les laſchāt; ainſi, apres auoir taſté l'amour, la haine, le deſir, la crainte, l'eſperance, la triſteſſe, & la ioye de noſtre ame, ſi nous les trouuons mal accordantes à l'air que nous voulons ſonner, qui eſt la gloire de Dieu, nous pourrons les accorder, moyennant ſa grace, & le conſeil de noſtre pere ſpirituel.





Affections qu'il faut faire apres l'examen

CHAPITRE VII.



PRES auoir doucemẽt consideré chasque poinct de l'examen, & veu à quoy vous en estes, vous viendrez aux affections en cette sorte.

Remerciez Dieu de ce peu d'amendement que vous aurez treuué en vostre vie dés vostre resolution, & recognoissez que ç'a esté sa misericorde seule qui l'a fait en vous & pour vous.

Humiliez vous fort deuant Dieu, recognoiſſant que ſi vous n'auez pas beaucoup aduancé, ç'a eſté par voſtre manquemẽt, parce que vous n'auez pas fidellement, courageuſement & conſtamment correſpondu aux inſpirations, clartez & mouuemens qu'il vous a donnees, en l'oraiſon & ailleurs.

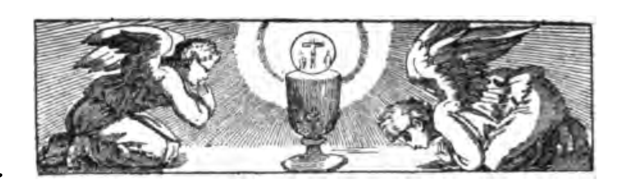
Promettez-luy de le loüer à iamais des graces exercees en voſtre endroit ; pour vous retirer de vos inclinations à ce petit amandemẽt.

Demandez luy pardon de l'infidelité & deſloyauté auec laquelle vous auez correſpondu.

Offrez luy voſtre cœur, affin qu'il s'en rende du tout maiſtre.

Suppliez-le qu'il vous rende toute fidelle.

Inuoquez les Saincts, la ſaincte Vierge, voſtre Ange, voſtre patron, S. Ioſeph, & ainſi des autres.



Des confiderations propres pour renouueller nos bons propos

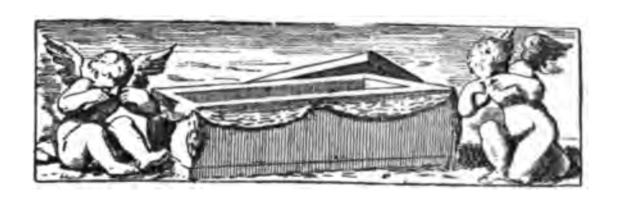
CHAPITRE IX.



PRES auoir faict l'examẽ, & auoir biẽ cõferé auec quelque digne conducteur, fur les deffauts, & fur les remedes d'iceux, vous prendrez les confiderations fuyuãtes : en faifant vne chafque iour par maniere de meditation, y employant le temps de voftre oraifon, & ce touiours auec la mefme methode pour preparatiõ & les affections de laquelle vous

auez vſé, és meditations de la premiere partie. Vous mettãt auãt toutes choſes en la preſence de Dieu, implorãt ſa grace pour vous biẽ eſtablir en sõ ſainct amour & ſeruice.





Confideration premiere de l'excellence de nos ames

CHAPITRE X.



ONSIDEREZ la nobleffe & excellence de voftre ame, qui a vn entendement, lequel cognoift non feulement tout ce monde vifible ; mais cognoift encor qu'il y a des Anges & vn Paradis, cognoift qu'il y a vn Dieu tres-fouuerain, tres-bon & ineffable, cognoift qu'il y a vne eternité ; & de plus cognoift ce qui eft propre pour bien viure en ce monde vifible, pour s'affo-

cier aux Anges en Paradis, & pour iouyr de Dieu eternellement.

Voſtre ame a de plus vne volonté toute noble, laquelle peut aymer Dieu, & ne le peut hayr en ſoy-meſme : voyez voſtre cœur comme il eſt genereux ; & que comme rien ne peut arreſter les abeilles de tout ce qui eſt corrompu, ains s'arreſtent ſeulement ſur les fleurs ; ainſi voſtre cœur ne peut eſtre en repos qu'en Dieu ſeul & nulle creature ne le peut aſſouuir. Repenſez hardimēt aux plus chers & violens amuſemens qui ont occupé autrefois voſtre cœur ; & iugez en verité s'ils n'eſtoient pas pleins d'inquietude moleſte & de pēſees cuiſātes, & de ſoucis importuns, emmy leſquels voſtre pauure cœur eſtoit miſerable.

Helas ! noſtre cœur courant aux creatures, y va auec des empreſſemens, penſant de pouuoir y accoiſer ſes deſirs ; mais ſi toſt qu'il les a rencōtrees, il void que c'eſt à refaire, & que rien ne le peut contenter, Dieu ne voulant que noſtre cœur trouue

aucun lieu, ſur lequel il puiſſe repoſer, non plus que la columbe ſortie de l'Arche de Noë, à fin qu'il retourne à ſon Dieu, duquel il eſt ſorty ; ha ! quelle beauté de nature y a-il en voſtre cœur ; & doncques pourquoy le retiendrõs-nous cõtre ſon gré à ſeruir aux creatures ?

O ma belle ame (deuez-vous dire) vous pouuez entendre & vouloir Dieu, pourquoy vous amuſerez-vous à choſe moindre? vous pouuez pretẽdre à l'eternité, pourquoy vous amuſerez-vous aux momens ? Ce fut l'vn des regrets de l'enfant prodigue, qu'ayant peu viure delicieuſement en la table de ſon pere, il mangeoit vilainement en celle des beſtes. O mon ame tu es capable de Dieu : mal-heur à toy ſi tu te contentes de moins que de Dieu. Eſleuez fort voſtre ame ſur ceſte conſideration : remonſtrez-luy qu'elle eſt eternelle, & digne de l'eternité : enflez-luy le courage pour ce ſujet.





Seconde confideration de l'excellence des vertus

Chapitre XI.



ONSIDEREZ que les vertus & la deuotion peuuent feules rendre voftre ame contente en ce monde : voyez combien elles font belles ; mettez en comparaifons les vertus & les vices qui leur font cõtraires, quelle fuauité en la patience, au prix de la vengeance? de la douceur, au prix de l'ire & du chagrin ? de l'humilité, au prix de l'arrogance & ambition ? de la libéralité, au prix de l'auarice ? de la charité, au prix de l'enuie?

de la ſobrieté, au prix des deſordres? les vertus ont cela d'admirable, qu'elles delectent l'ame d'vne douceur & ſuauité nõpareille, apres qu'on les a exercees; où les vices la laiſſent infiniment recruë & malmenee. Or ſus doncques, pourquoy n'entreprendrons-nous pas d'acquerir ces ſuauitez?

Des vices qui n'en a qu'vn peu n'eſt pas content, & qui en a beaucoup eſt meſcontent ; mais des vertus, qui n'en a qu'vn peu, encor a-il deſia du contentemẽt, & puis touſiours plus en auançãt. O vie deuote ! que vous eſtes belle, douce, agreable & fouëſue? vous adouciſſez les tribulations, & rendez fouëſues les conſolations : ſans vous le bien eſt mal, & les plaiſirs pleins d'inquietudes, troubles, & defaillances: ah ! qui vous cognoiſtroit, pourroit biẽ dire auec la Samaritaine, *Domine da mihi hanc aquam*, Seigneur donnez-moy ceſte eau ; aſpiration fort frequente à la M. Thereſe, & à ſaincte Catherine de Gennes, quoy que pour differens ſujects.



Troisiesme consideration sur l'exemple des Saincts

Chapitre XII.



ONSIDEREZ l'exemple des Saincts de toutes sortes ; qu'est-ce qu'ils n'ont pas fait pour aimer Dieu, & estre ses deuots ? voyez ces Martyrs inuincibles en leurs resolutiõs, quels tourmens n'õt-ils pas soufferts pour les maintenir ? mais sur tout, ces belles & florissantes Dames, plus blanches que le lys en pureté, plus vermeilles que la rose

en charité, les vnes à douze, les autres à treize, quinze, vingt & vingt-cinq ans, ont foüffert mille fortes de martyres, pluftoft que de renoncer à leur refolution, non feulement en ce qui eftoit de la proteftatiõ de la foi ; mais en ce qui eftoit de la proteftation de la deuotion ; les vnes mourant pluftoft que de quitter la virginité, les autres pluftoft que de ceffer de feruir les affligez, & confoler les tourmentez, & enfeuelir les trefpaffez. O Dieu quelle conftance a monftré ce fexe fragile en femblables occurrences !

Regardez tant de faincts Confeffeurs, auec quelle force ont-ils mefprifé le monde ? comme fe font-ils rendus inuincibles en leurs refolutions ? rien ne les en a peu faire defprendre : ils les ont embraffees fans referue, & les ont maintenuës fans exception. MonDieu, qu'eft-ce que dit S. Auguftin de fa mere Monique ? auec quelle fermeté a-elle pourfuiuie fon entreprinfe de feruir Dieu en fon mariage, en fon vefuage,

& S. Hierofme de fa chere fille Paula, parmy combien de varieté d'accidens? mais qu'eft-ce que nous ne ferons pas fur ces fi excellens patrons ? Ils eftoiẽt ce que nous fommes, ils le faifoient pour le mefme Dieu, pour les mefmes vertus : pourquoy n'en ferons-nous autant en noftre condition, & felon noftre vocation pour noftre chere refolution, & fainčte proteftation?







Quatriesme consideratiõ de l'amour que Iesus-Christ nous porte

CHAPITRE XIII.

ONSIDEREZ l'amour auec lequel Iesus Christ nostre Seigneur a tant souffert en ce monde, & particulierement au iardin des Oliues, & sur le mont Caluaire : cest amour vous regardoit, & par toutes ses peines & trauaux, obtenoit de Dieu le Pere, des bonnes resolutions & protestations pour vostre cœur, & par mesme moyen obtenoit encor tout ce qui vous

eſt neceſſaire ; pour maintenir, nourrir, fortifier & conſommer ces reſolutions. O reſolution, que vous eſtes precieuſe, eſtãt fille d'vne telle mere, comme eſt la paſſion de mon Sauueur; ô combien mon ame vous doit cherir, puis que vous auez eſté ſi chere à mon Ieſus? helas! ô Sauueur de mon ame, vous mouruſtes pour m'aquerir mes reſolutions, hé faictes-moi la grace que ie meure pluſtoſt que de les perdre.

Voyez-vous, ma Philothee, il eſt certain que le cœur de noſtre cher Ieſus voyoit le voſtre dés l'arbre de la croix, & l'aymoit, & par cet amour luy obtenoit tous les biẽs que vous aurez iamais, & entre autres nos reſolutions : ouy, chere Philothee ; nous pouuons tous dire comme Hieremie : ô Seigneur ! auant que ie fuſſe, vous me regardiez, & m'appelliez par mon nom : d'autant que vrayemẽt ſa diuine bonté prepara en ſon amour & miſericorde, de tous les moyẽs generaux & particuliers

de noſtre ſalut, & par conſequent nos reſolutions. Ouy ſans doute, comme vne femme enceinte prepare le berceau, les linges, & bandelettes & meſme vne nourrice pour l'enfant qu'elle pretend faire, encore qu'il ne ſoit pas au monde ; ainſi noſtre Seigneur ayant ſa bonté groſſe & enceinte de vous, pretendant de vous enfanter au ſalut, & vous, rendre ſa fille, prepara ſur l'arbre de la croix tout ce qu'il falloit pour vous, voſtre berceau ſpirituel, vos linges & bandelettes, voſtre nourrice, & tout ce qu'il falloit pour voſtre bon-heur. Ce ſont tous les moyens, tous les attraits, toutes les graces auec leſquelles il cõduit voſtre ame, & la veut tirer à ſa perfection. Or noſtre Seigneur eſtoit en eſtat de groſſeſſe & de femme enceinte sur l'arbre de la croix.

Ah ! mon Dieu, que nous deuriõs profondement mettre cecy en noſtre memoire : eſt-il poſſible que i'aye eſté aimé, & ſi doucement aymé de mon Sauueur, qu'il allaſt penſer en moy, en mon particulier, en

toutes ces petites occurrences, par lesquelles il m'a tiré à luy ? & combien doncques deuons nous aimer, cherir, & bien employer tout cela à nostre vtilité? Cecy est bien doux : ce cœur amiable de mõ Dieu pensoit en Philothee, l'aimoit & luy procuroit mille moyens de salut, autant comme s'il n'eust point eu d'autre ame au monde en qui il eust pensé ; ainsi que le Soleil esclairant vn endroit de la terre, ne l'esclaire pas moins que s'il n'esclairoit point ailleurs, & qu'il esclairast cela seul : car tout de mesme nostre Seigneur pensoit & soignoit pour tous ses chers enfans : en sorte qu'il pensoit à vn chacun de nous, comme s'il n'eust point pensé à tout le reste. *Il m'a aimé,* dit S. Paul, *& s'est donné pour moy :* comme s'il disoit, pour moy seul, tout autant comme s'il n'eust rien fait pour le reste. Cecy, Philothée, doit estre graué en vostre ame, pour bien cherir & nourrir vostre resolution, qui a esté si precieuse au cœur du Sauueur.



Cinquiéme consideration de l'amour eternel de Dieu enuers nous

CHAPITRE XIV.



ONSIDEREZ l'amour eternel que Dieu vous a porté : car desia auãt que nostre Seigneur Iesus-Christ, en tãt qu'homme, souffrit en croix pour vous, sa diuine Majesté vo9 projettoit en sa souueraine bõté, & vous aymoit extrememẽt. Mais quãd commença-il à vous aimer ? il commença quãd il cõmença à estre Dieu. Et quand commẽça-il à estre Dieu ;

Iamais : car il l'a toufiours efté fans commencement & fans fin : & auffi il vous a toufiours aimé dés l'eternité : c'eft pourquoy il vous preparoit les graces & faueurs qu'il vous a faictes. Il le dit par le Prophete, *Ie t'ay aimé,* (il parle à vous auffi bien qu'à nul autre,) *d'vne charité perpetuelle : & partant ie t'ay attiré ayant pitié de toy.* Il a doncques penfé, entre autres chofes, à vous faire faire vos refolutions de le feruir.

O Dieu quelles refolutions font cecy, que Dieu a pẽfees, meditees, projettees dés fon eternité ? combien nous doiuent-elles eftre cheres & precieufes, que deurions-nous fouffrir pluftoft que d'en quitter vn feul brin ? non pas certes fi tout le monde deuoit perir : car auffi tout le monde enfemble ne vaut pas vne ame, & vne ame ne vaut rien fans nos refolutions.



Affections generales
ſur les conſiderations precedentes, &
concluſion de l'exercice

CHAPITRE XV.



CHERES reſolutions! vous eſtes le bel arbre de vie que mõ Dieu a planté de ſa main au milieu de mõ cœur, que mon Sauueur veut arrouſer de ſon ſang pour le faire fructifier: pluſtoſt mille morts, que de permettre qu'aucun vent vous arrache. Non, ny la vanité, ny les delices, ny les richeſſes, ny les tribu-

lations, ne m'arracheront iamais mon deſſein.

Hélas! Seigneur, mais vous l'auez planté, & auez dans voſtre ſein paternel gardé eternellement ce bel arbre, pour mon iardin : helas! combien y a-il d'ames qui n'ont point eſté fauoriſées de ceſte façon : & comme doncques pourrois-ie iamais aſſez m'humilier ſous voſtre miſericorde?

O Belles & ſainctes reſolutions! ſi ie vous cõſerue, vous me conſeruerez; ſi vous viuez en mon ame, mon ame viura en vous. Viuez doncques à iamais, ô reſolutions qui eſtes eternelles, en la miſericorde de mon Dieu : ſoyez & viuez eternellement en moy, que iamais ie ne vous abandonne.

Apres ces affections, il faut que vous particulariſiez les moyens requis pour maintenir ces cheres reſolutions, & que vous proteſtiez de vous en vouloir fidelement ſeruir, la frequence de l'Oraiſon, des Sacremens, des bonnes œuures, l'amendement de vos fautes reconnues au ſecond

poinct, le retranchement des mauuaifes occafions, la fuitte des aduis qui vous feront donnez pour ce regard.

Ce qu'eftāt fait, comme par vne reprife d'haleine & de force, proteftez mille fois, que vous continuerez en vos refolutions ; & comme fi vous teniez voftre cœur, voftre ame, & voftre volonté en vos mains, dediez-la, confacrez-la, facrifiez-la, & l'immolez à Dieu, proteftant que vous ne la reprendrez plus, mais la laifferez en la main de fa diuine Maiefté, pour fuiure en tout & par tout fes ordonnances. Priez Dieu qu'il vous renouuelle toute, qu'il beniffe voftre renouuellement de proteftation, & qu'il le fortifie. Inuoquez la Vierge, voftre bon Ange, les Saincts, fainct Louys,

Allez en cefte efmotion de cœur aux pieds de voftre pere fpirituel, accufez vous des fautes principales que vous aurez remarqué d'auoir commifes dés voftre confeffion generale, & receuez l'abfolution en la mefme façon que vous fifte la premiere

fois, prononcez deuant luy la proteſtation, & la ſignez : & enfin, allez vnir voſtre cœur renouuellé à ſon Principe & Sauueur, au treſ-ſainct Sacrement de l'Euchariſtie.





Des reſſentiments qu'il faut garder apres ceſt exercice

CHAPITRE XVI.



E iour que vous aurez fait ce renouuellement, & les autres ſuyuãs, vous deuez fort ſouuent redire de cœur, & de bouche, ces ardentes parolles de S. Paul, de S. Auguſtin, de ſainƈte Catherine de Gennes, & autres ; nõ ie ne ſuis plus mienne : ou que ie viue, ou que ie meure, ie ſuis à mon Sauueur : ie n'ay plus de moy, ny de mien : mon moy, c'eſt

Iefus, mon mien, c'eſt d'eſtre ſienne ; ô monde vous eſtes touſiours vous-meſme : & moy i'ay touſiours eſté moy-meſme ; mais d'oreſnauãt ie ne feray plus moy-meſme. Nõ nous ne ferons plus nous-meſme ; car nous aurons le cœur changé ; & le mõde qui nous a tãt trompez, ſera trompé en nous ; car ne s'apperçeuant pas de noſtre changement que petit à petit, il penſera que nous ſoyõs touſiours des Eſaü, & nous nous trouuerons des Iacob.

Il faut que tous ces exercices repoſent dans le cœur, & que nous oſtans de la conſideration & meditation, nous allions tout bellement entre les affaires & conuerſations, de peur que la liqueur de nos reſolutions ne s'épanche ſoudainement ; car il faut qu'elle détrempe, & penetre bien par toutes les parties de l'ame ; le tout neantmoins ſans effort, ny d'eſprit, ny de corps.



Responſe à deux obiections qui peuuent eſtre faictes ſur cette introduction

Chapitre XVII.



E monde vo9 dira, ma Philothée, que ces exercices & ces aduis sõt en ſi grãd nombre, que qui voudra les obſeruer, il ne faudra pas qu'il vacque à autre choſe ; helas! chere Philothee, quãd nous ne ferions autre choſe, nous feriõs bien aſſez, puis que no9 ferions ce que nous deurions faire en ce monde ; mais ne voyez-vous pas la ruſe?

S'il falloit faire tous ces exercices tous les iours, à la verité ils nous occuperoyẽt du tout: mais il n'eſt pas requis de les faire, ſinon en temps & lieu, chacun ſelon l'occurrence. Combien y a-il de loix ciuiles aux Digeſtes & au Code, leſquelles doiuent eſtre obſeruees? mais cela s'entend ſelõ les occurrences, & non pas qu'il les faille toutes prattiquer tous les iours. Au demeurant Dauid Roy plein d'affaires tres-difficiles, prattiquoit biẽ plus d'exercices que ie ne vous ay pas marqué. S. Louys, Roy admirable, & pour la guerre & pour la paix, & qui auec vn ſoin nompareil, adminiſtroit iuſtice, manioit les affaires; oyoit tous les iours deux meſſes, diſoit veſpre & complie auec ſon chappelain, faiſoit ſa meditation, viſitoit les hoſpitaux, tous les vendredis ſe confeſſoit, & prenoit la diſcipline; entẽdoit fort ſouuent des conferences ſpirituelles, & auec tout cela ne perdoit pas vne ſeule occaſion du bien public exterieur, qu'il ne fiſt & n'execu-

taſt diligemment; & ſa Cour eſtoit plus belle & plus fleuriſſante qu'elle n'auoit iamais eſté du temps de ſes predeceſſeurs. Faites doncques hardiment ces exercices, ſelon que ie vous les ay marquez, & Dieu vous donnera aſſez de loiſir & de force de faire tout le reſte de vos affaires : ouy quand il devroit arreſter le Soleil, comme il fit du temps de Ioſué. Nous faiſons touſiours aſſez quand Dieu trauaille auec nous.

Le monde dira, que ie ſuppoſe preſque par tout que ma Philothee aye le don de l'oraiſon mentale, & que neantmoins chacun ne l'a pas : ſi que ceſte Introduction ne ſeruira pas pour tous. Il eſt vray ; ſans doute, i'ay preſuppoſé cela : & eſt vray, encores que chacun n'a pas le don de l'oraiſon mentale : mais il eſt vray auſſi que preſque chacun le peut auoir, voire les plus groſſiers, pourueu qu'ils ayent des bons cõducteurs, & qu'ils vueillent trauailler pour l'acquerir, autant que la choſe

le merite. Et s'il s'en treuue qui n'ai pas ce don en aucune ſorte de degré (ce que ie ne penſe pas pouuoir arriuer, que fort rarement) le ſage pere ſpirituel, leur ſera aiſément ſuppleer le defaut par l'attention qu'il leur enſeignera d'auoir ou à lire ou à ouyr lire les meſmes conſiderations qui ſont miſes és meditations.





Trois derniers & principaux aduis pour ceste Introduction

CHAPITRE XVIII.



REFAICTES tous les premiers iours du mois, la proteſtatiõ, qui eſt la premiere partie, apres la meditatiõ. Et à tous momẽs proteſtez de la vouloir obſeruer, diſant auec Dauid, ***nõ iamais eternellement ie n'oublieray vos iuſtications, ô mon Dieu ; car en icelles vous m'auez viuifiée.*** Et quãd vous ſentirez quelque detraquemẽt en voſtre ame, prenez voſtre

proteſtatiõ en main, & proſternee en eſprit d'humilité, proferez la de tout voſtre cœur, & vous trouuerez vn grand allegement.

Faictes profeſſion ouuerte de vouloir eſtre deuote, ie ne dis pas d'eſtre deuote, mais ie dis de le vouloir eſtre : & n'ayez point de hãte des actions cõmunes & requiſes, qui nous conduiſent à l'amour de Dieu ; aduoüez hardiment que vous vous eſſayez de mediter, que vous aymeriez mieux mourir que de pecher mortellement : Que vous voulez frequẽter les ſacremens, & ſuyure les conſeils de voſtre directeur (bien que ſouent il ne ſoit pas neceſſaire de le nommer, pour pluſieurs raiſons :) car ceſte frãchiſe de cõfeſſer qu'on veut ſeruir Dieu, & qu'on s'eſt conſacré à ſon amour d'vne ſpeciale affection, eſt fort agreable à ſa diuine Majeſté, qui ne veut point qu'on ait hõte de luy, ny de ſa croix. Et puis elle couppe chemin à beaucoup de ſemonſes, que le monde voudroit faire au cõtraire, & nous oblige de reputatiõ à la pourſuite.

Les Philofophes fe publioyent pour Philofophes, à fin qu'on les laiffaft viure philofophiquement : & nous deuons nous faire cognoiftre pour defireux de la deuotion, à fin qu'on nous laiffe viure deuotement. Que fi quelqu'vn vous dit, que l'on peut viure deuotement fans la prattique de ces aduis & exercices, ne le niez pas, mais refpōdez amiablement, que voftre infirmité eft fi grande, qu'elle requiert plus d'aide & de fecours qu'il n'en faut pas pour les autres.

En fin, tres-chere Philothee, ie vo⁹ cōiure par tout ce qui eft de facré au Ciel & en la terre par le baptefme que vo⁹ auez receu, par les mãmelles que Iefus-Chrift fucca, par le cœur charitable duquel il vous ayma, & par les entrailles de la mifericorde en laquelle vous efperez ; continuez, & perfeuerez en cefte bien-heureufe entreprife de la vie deuote ; nos iours s'efcoulēt, la mort eft à la porte ; *la trompette*, dit S. Gregoire Nazianzene, *fonne la*

retraitte, que chacun ſe prepare ; car le iugement eſt proche. La mere de S. Symphorian voyant qu'on le conduiſoit au martyre, crioit apres luy ; mon fils, mon fils, ſouuiẽs toy de la vie eternelle, regarde le ciel, & conſidere celuy lequel y regne, la fin prochaine terminera bientoſt la briefue courſe de ceſte vie. Ma Philothee, vous diray-je de meſme, regardez le ciel, & ne le quittez pas pour la terre ; regardez l'enfer, ne vous y iettez pas pour les momens ; regardez Ieſus - Chriſt, ne le reniez pas pour le monde : & quand la peine de la vie deuote vous ſemblera dure, chantez auec ſainct François :

A cauſe des biens que i'attends,
Les trauaux me ſont paſſe-temps.

VIVE IESVS, auquel, auec le Pere & ſainct Eſprit, ſoit honneur & gloire maintenant, & touſiours & és ſiecles des ſiecles, ainſi ſoit-il.

FIN.

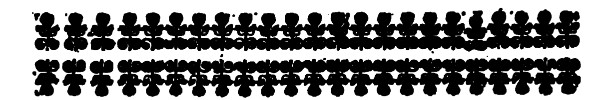


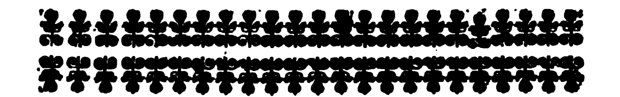
TABLE DES CHAPITRES

TOME PREMIER

PREMIERE PARTIE

de l'Introduction, contenant les aduis & exercices, requis pour conduire l'ame dés ſon premier deſir, de la vie deuote, iuſques à vne entiere reſolution de l'embraſſer.





TOME DEUXIEME

SECONDE PARTIE

de l'introduction, contenant diuers aduis, pour l'eleuation de l'ame à Dieu, en l'oraison & aux Sacrements.

TROISIESME PARTIE

de l'Introduction, cõtenant pluſieurs aduis touchant l'exercice des vertus.



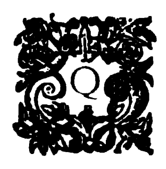
QVATRIESME PARTIE

de l'Introduction, contenant les aduis necessaires contre les tentations plus ordinaires.



CINQUIESME PARTIE

de l'Introduction, contenant des exercices & aduis, pour renouueler l'ame, & la confirmer en la deuotion.









PRIVILEGE
DV ROY



ENRY par la grace de Dieu Roy de Frãce & de Nauarre, A nos amez & feaux Cõſeil. lers tenãs nos cours de Parlemẽs ; Baillifs, Seneſchaux, & tous nos autres Iuges & Officiers Salut ; Noſtre biẽ-aimé PIERRE RIGAVD, Marchãd Libraire de noſtre Ville de Lyon, nous a faiɛ̃t remonſtrer, qu'on luy a mis en main pour mettre en lumiere vn Liure non encores imprimé, qui s'intitule *Introdu&tiõ à la vie deuote*, Cõpoſé

par François de Sales Euefque de Geneue: lequel liure le dict expofant voudroit volontiers imprimer pour le bien & contentement de nos fujects. Mais il craint que quelqautre ne le vouluft imprimer ou faire imprimer, apres qu'il aura faict beaucoup de defpẽce pour le mettre au net en l'imprimant bien & correctemẽt; Nous récquerans fur ce, nos lettres de permiffion & Priuilege: A ces caufes inclinant liberallemẽt à l'humble requefte du-dict expofant, luy auõs permis imprimer ledict liure; Et pour le garẽtir des frais & peines qu'il luy conuient fupporter, deffẽdu & deffẽdons à tous nos autres Imprimeurs, marchãds Libraires & à tous nos autres fujects de quelque qualité & conditiõ qu'ils foyẽt, d'imprimer ou faire imprimer, vendre ou diftribuer en iceluy noftre Royaume, pays & terres de noftre obeyffance ledit liure de fix ans finis & accomplis apres la premiere impreffiõ faicte par ledit expofant, a peine de cinq cens

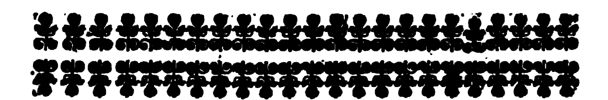
liures d'amãde, applicable moitié a nous, l'autre moitié audit exposãt, & cõfiſcation de tous exẽplaires qui ſe trouuerõt eſtre imprimez par autre que par ledit Rigaud. VOVLONS auſsi que ces preſentes cõtenãs noſtre Permiſsiõ & Priuilege ſoyẽt tenues pour ſuffiſammẽt ſignifiées, pourueu que ledit expoſant en face imprimer l'eſtraict sõmaire au cõmencement ou à la fin de chacun exẽplaire dudit liure. SI VOVS MANDONS, & à chacun de vous endroit ſoy commettõs que de nos preſẽtes graces, cõgé, permiſsion, & du cõtenu cy deſſus vous faictes et laiſsiez iouyr ledict Rigaud, & ceux qui aurõt droict de luy, ceſſans ou faisãs ceſſer tous troubles au contraire. Et en outre mãdõs au premier noſtre Huiſsier, ou Sergent ſur ce requis, faire tous exploicts neceſſaires pour l'executiõ de ces preſentes, ſans demander *placet, viſa* ne *pareatis*. CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. Nonobſtant oppoſitions. ou appellations quelconques, clameur de

haro, chartre Normãde, couftumes de pays, & autres chofes à ce cõtraires. DONNÉ à Paris ce 10 iour de Nouembre, l'an de grace, mil fix cens huict, & de noftre regne le vingtieme.

PAR LE ROY EN SON CONSEIL

BERGENRON





ATTESTATION

AMES reuefches à la deuotion, & qui n'en ayants la practique, vous gabbez de ceux qui s'y baignent ; voicy qui eft digne d'eftre leu pour vous y faire prendre gouft. Et vous ; ô Ames deuotes, qui doucement gouftez les foüefues fruicts que produit l'arbre de pieté & deuotion, lifez ce liure, & vous y treuuerez que vous contentera, & verrez qu'en iceluy brille le zele & l'affection du Reuerendifsime fieur Aucteur, au falut des Ames, duquel en tant d'inftances la faincte Foy paroift, & le liure ne propofe rien qui ne foit conforme, & à la Foy, & à la faincte Eglife Chreftienne, Catholique, Apoftolique & Romaine.

Faict à Lyon, ce 4. d'Aouft 1608.

Frère ROBERT BERTHELOT, Euefque de Damas, Suffragãt de Lyon.

Frère ESTIENNE CARTA, *Docteur Theologien, & Prieur du Conuent de noftre Dame de Confort.*

PERMISSIONS

VEu l'Atteſtation des Docteurs Theologiẽs, ſignez cy deſſus, permis d'imprimer la preſente Introduction à la vie deuote. A Lyon, ce 8. Septembre 1610.

CHALON, V. G.

VEu *les precedentes atteſtations, Nous auons permis d'imprimer le preſent liure, dans lequel l'Autheur ſera trouué ſemblable à ce qu'il eſt en ſa vie, ſes actions ordinaires eſtãt pleines d'auſſi profonde pieté, qu'il enſeigne en ce liure à autruy. Faict à Lyon, le ſeptieme Septembre 1610.*

DE MONTHOLON



TABLE DES MATIÈRES

ET

INDEX DES GRAVURES



TABLE DES MATIÈRES

TOME PREMIER

TOME DEUXIÈME





INDEX DES GRAVURES

TOME PREMIER

TOME DEUXIÈME



